This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

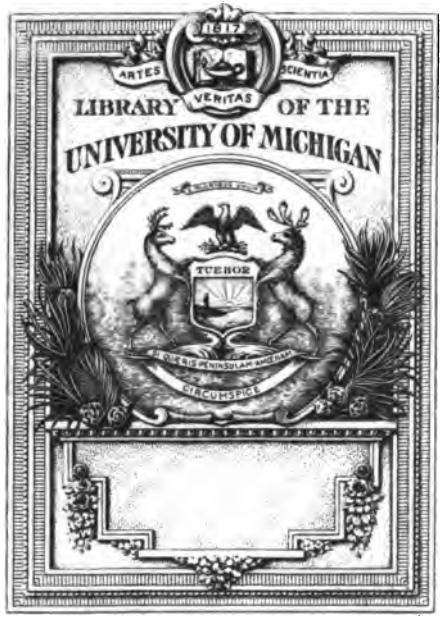
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PG
12.
.A2
B5
2d=

BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉATRES,

Lettre A.

TOME CINQUIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Amour (l') Impromptu.
Amours (les) de Goneſſe.
Amours (les) de Nanterre.
Amours (les) Grivois.
Andrienne. (l')
Annette & Lubin.

Armide.
Aveugle (l') de Palmyre.
Aveux (les) Indiſcrets.

Par ses talens, sa grace naturelle,
Justine plait sans le secours de l'art;
Et du Laurier qui couronne Favart,
L'amour detache une feuille pour elle.
L. D. S...
Garand del.
Chenu sculp.

UNIV. OF MICH.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre A.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

Favart, Charles Simon

L'AMOUR IMPROMTU,

PARODIE

DE L'ACTE D'EGLÉ

DANS LES TALENS LYRIQUES.

Repréſentée ſur le Théâtre de l'Opera-Comique, le 10. Juillet 1756.

Prix 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. D C C L VI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

TONTON, jeune Bergere, *Mlle Prudhomme.*

SANSONNET, Amant de Tonton, *M. Laruette.*

NICOLAS, Paiſan, Amoureux de Tonton, *M. Deliſle.*

COLIN, Berger, jouant du flageolet, perſonnage muet.

UNE BERGERE, *Mlle Baptiſte.*

UNE DANSEUSE, Maîtreſſe de Tonton, *Mlle le Clerc.*

TROUPE DE BERGERS, Amants de Tonton.

TROUPE DE BERGERES.

La Scene ſe paſſe dans un hameau.

Dram. Pl.
Dépôt. Rom. Lauzun
3-7138

L'AMOUR

IMPROMPTU,

PARODIE

DE L'ACTE D'EGLÉ

DANS LES TALENS LYRIQUES.

SCENE PREMIERE.

SANSONNET, *ſeul.*

AIR. *La bonne aventure, ô gué.*

AH que de plaiſirs j'aurai !
Je me les figure :
En ces lieux je charmerai
Quelque Créature.
Sanſonnet dans un hameau
Vient chercher incognito
La bonne aventure, ô gué,
La bonne aventure.

3-29-38 (1)

AIR. *La Beſogne.*

Qui croiroit voir ſous ces habits
Un Maître à Chanter de Paris ?
Motus, je vois quelqu'un paroître
Ne nous faiſons pas reconnoître.

SCENE II.

NICOLAS, SANSONNET.

NICOLAS.

AIR. *Je vous la gringole.*

AMANS qui voulez dénicher,
Le cœur de votre Belle ;
Il faut la fuir & lui cacher
L'ardeur qu'on a pour elle.
Elle viendra vous chercher.
La maxime eſt nouvelle.

SANSONNET.

AIR. *Fanfare de Bourgogne.*

Quelle Fête ſe prépare
En ce beau jour parmi vous?

NICOLAS.

C'eſt que Tonton ſe déclare
Et prend enfin un époux.

Par une étrange imprudence,
Dont je ſuis tout ſtupefait,
On fait la nôce d'avance,
Son choix n'eſt pas encor fait.

AIR. *Comment donc ce p'tit libertin, des Amours champêtres.*

En ſecret j'en ſommes épris,
Et j'ons de quoi ly plaire :
Dans ma taille je ſis bien pris,
Et ça fait que j'eſpere ;
Com' des Chevreaux,
Mes rivaux,
Autour d'elle
Danſont,
Bondiſſont,
Pour charmer la Belle ;
Mais j'obtiendrai du retour,
Si Tonton, en ce jour
Veut ſe rendre aux talens de l'amour.

SANSONNET.

AIR. *Avec vous je veux m'unir.*

Etranger dans ce canton,
J'ignore quelle eſt Tonton.

NICOLAS.

Daignais donc m'entendre,
J'allons vous l'apprendre.

AIR. *Tant amoureuſement.*

C'eſt une jeune Bergere
A qui je voulons tous plaire ;
Et qui danſe inceſſamment,
Et tant amoureuſe,
Et qui ſaute inceſſamment,
Tant amoureuſement.

AIR. *Il étoit un Moine blanc.*

Une Danſeuſe de nom
A pris ſoin de ce Tendron,
Et du bel art de la danſe
Ly montre la manigance.

AIR. *Ziſte, zeſte, voilà comme il faut.*

Depuis, cette jeune éleve,
Ne fait que cabrioler ;
Quand je vois qu'elle s'enleve,
Je crois qu'elle va voler.
Et ziſte, zeſte, leſte, leſte, preſte,
Toujours le pied haut.
Tatigué qu'elle eſt légere,
Toujours prête à faire, lanlere,
Toujours prête à faire le ſaut !

AIR. *Le bon branle.*

Pour moi je grille dans ma peau ;
Drès que ſon jarrêt branle ;
Drès l'aurore autour de l'ormiau
Elle fait danſer le hamiau.

Tout chacun eſt en branle,
Toujours au ſon du chalumiau
Tonton mene le branle.

AIR. *Vantez-vous en.*

Sa Maîtreſſe qui n'eſt pas chiche,
Ly bailſe une dot aſſez riche,
Pour qu'elle prenne parmi nous
Un jeune époux,
Un bon époux.

SANSONNET.

Son choix va ſe fixer ſur vous.

NICOLAS.

Oui. Je n' la lairons pas en friche.

SANSONNET.

Elle vous aime ?

NICOLAS.

Apparemment :
Vantez-vous en.

AIR. *Tambour battant.*

Il eſt bien vrai que de ſon feu
Elle me fait encor myſtére ;
Mais palſanguene v'là le jeu.
Car lorſqu'on aime, il faut ſe taire.
Pour moi j' l'aimons d'un amour qu'eſt ſi diſcret,
Quelle ignore itou mon ſecret.

SANSONNET.

AIR. *La jeune Iſabelle.*

Ah ! tu me fais rire.
Pourquoi le dis-tu ?

NICOLAS.

Je ne le viens dire,
Qu'au premier venu.

SANSONNET.

Ta rare prudence,
Tes ſages amours
Auront récompenſe :
Attends-la toujours.

NICOLAS.

AIR. *Le fameux Diogene.*

Il faut que je m'en aille,
Car je crois qu'il me raille ;
Tout le monde a ce tic.

SANSONNET.

Ah ! que rien ne te choque ;
Si de toi je me mocque,
C'eſt d'après le public.

NICOLAS.

AIR. *Il faut l'envoyer à l'école.*

Tonton vient danſer en ces lieux,

Cachons-ly toujours que je l'aime ;
Je dois même
Eviter de voir ſes beaux yeux.
De nous j'allons la rendre folle ;
Car ſans ly dire un mot, je ſors.

SANSONNET.

Le ſot corps,
Il faut l'envoyer à l'école.

SCENE III.

TONTON, SANSONNET, COLIN, *jouant du flageolet.*

TONTON entre en danſant au ſon du flageolet, pendant que SANSONNET chante les airs ſuivans.

SANSONNET.

AIR. *Au bord d'une Fontaine.*

O Dieux ! Dieux ! qu'elle eſt belle !
L'Amour la conduit,
Elle enchante & ſéduit ;
Mon cœur ſaute comme elle,
Mon ame s'enivre & la ſuit.
Quand d'une aîle légere,
Un vent badin aux champs ravit des fleurs ;

Telle eſt cette Bergere,
En voltigeant, elle enleve nos cœurs.

AIR. *Ah! qu'elle eſt belle.*

Quitte la plaine,
Dieu des Zéphirs,
Joins ton haleine
A mes ſoupirs,
Vole & badine,
Entre ſes pas;
Sa jambe fine
Pour mon cœur forme des lacs.

Quitte la plaine,
Dieu des Zéphirs,
Joins ton haleine
A mes ſoupirs.

Dieux! elle ouvre
Vers moi ſes bras!
Je découvre....
Que d'appas!
Ah! ſouffle encore,
Dieu des Zéphirs,
Mon œil dévore...
Sers mes deſirs.

A COLIN.

AIR. *Suivons, ſuivons l'Amour.*

Crois-tu qu'un Chalumeau puiſſe fixer ſon choix;
Non, non, non c'eſt le ſon de ma voix.

AIR. *Et je l'ai pris pour mon Valet.*

Tu veux donc mon pauvre nigaud,
Avoir la préference ?
Tu n'as pas le talent qu'il faut
Pour bien guider ſa danſe.
Tu prétends être ſon Amant,
A cauſe de ton inſtrument ;
Tu n'es bon que pour ſon Valet,
A cauſe de ton flageolet.

TONTON *danſe la repriſe du Rondeau ci-deſſus, & ſe rend à* SANSONNET.

SANSONNET.

AIR. *Le ſeul Flageolet de Colin.*

Mais il briſe ſon Flageolet,
Il gémit, il ſoupire.
Ah ! ſi de ce petit Gingeolet
Tonton ne fait que rire,
Moi, qui chante en Roſſignolet,
Je ſçaurai bien la réduire.

AIR. *Amis, ſans regretter Paris.*

Sans ſujet le benêt s'en va,
Quelle figure plate !
Je crois qu'on a fait venir-là,
Le Fluteur Automate.

TONTON.

AIR. *Oh, oh ! Ah, ah !*

Mon cœur eſt tout émû,

Ce Garçon me plaît fort,
A peine l'ai-je vû,
Hélas! c'eſt pis qu'un ſort,
Oh, oh! Ah, ah!
Eh, comment donc, pourquoi cela?

SANSONNET.

AIR. *Un Inconnu.*

Un Inconnu qui par hazard vous aime,
Apprend de vous qu'il peut être amoureux;
Sa flamme extrême,
Naît de vos yeux,
En vous voyant pourra-t-il être heureux?
De vous hélas! l'apprendra-t-il de même?

AIR. *Point de bruit, bouche doſe.*

Répondez....

TONTON.

Je reſpire....
à part.
Que lui dire?

SANSONNET.

Je ſoupire.

TONTON.

Attendez.
Je reſpire....
à part.
Que lui dire?

SANSONNET.

Repondez.

TONTON.

Je me ſens
Eſſoufflée ;
Ses accens
M'ont troublée.
Avouerai-je que mon choix.....

SANSONNET.

Achevez....

TONTON.

Je perds la voix.
Quand l'Amant
Sçait nous plaire,
Pourquoi faire
La ſévére ?
Sottement
On différe ;
Le myſtere
Se dément.

AIR. *Ne y'la-t-il pas que j'aime ?*

Vos feux ſeront récompenſés.

SANSONNET.

Mon bonheur eſt extrême,

TONTON.

Cher Inconnu, vous paroiſſez,
Ne v'la-t'il pas que j'aime ?

SANSONNET.

AIR. *Par ma foi, l'eau me vient à la bouche.*

Quoi ! déja flatter mon eſpérance ?
Tonton ne ſçait pas faire languir.

TONTON.

Ah, j'ignore par quelle puiſſance ....
Mais mon cœur ne peut ſe retenir.

SANSONNET.

C'eſt un air qui ſe gagne en France !
Ici ma préſence
Produit cela.
Oui, c'eſt un effet de l'influence
Que j'apporte du grand Opera.

TONTON.

AIR. *Du Prévôt des Marchands.*

Vous m'aimez ?

SANSONNET.

Très-fort.

TONTON.

Sans façon ;
Je vous aime auſſi tout de bon.

Je m'épargne la reſiſtance,
Et je me rends ſans biaiſer.

SANSONNET.

Les chaſtes Nymphes de la danſe
Ont coutume ainſi d'en uſer.

AIR. *Chapeau bordé, habit de Pinchina.*

Suivant l'uſage, finiſſons donc,
Belle Tonton,
Par un Duo
Vif & nouveau.
On attend cela.
C'eſt en ce ton-là, là, là, là, la :
Ajuſtons nos voix,
Une, deux, trois.

TONTON & SANSONNET.

AIR. *Nous nous marierons Dimanche.*

Vous & moi d'abord
Nous ſommes d'accord.

Tonton. Je ſuis d'humeur vive & franche,
Sanſonnet. J'aime une humeur vive & franche.

TONTON.

Vous m'avez plû,
Tout eſt conclu,
Je tranche.
Pour vous mon cœur.
Avec ardeur s'épanche,

TONTON. Mon cher Sanſonnet,
Vous êtes mon fait :
SANSONNET. Parbleu, Sanſonnet,
Eſt bien votre fait.

ENSEMBLE.

Nous nous marierons Dimanche.

TONTON.

AIR. *Des Triolets.*

Je n'aimerai jamais que vous.

SANSONNET.

C'eſt ainſi qu'Amour veut qu'on aime.

TONTON.

Et quand je ferai les yeux doux
A quelqu'autre, mon cher époux,
Je n'aimerai jamais que vous ;
Tonton ſera toujours la même.

SANSONNET.

Moi, je ne ſerai point jaloux.

TONTON.

C'eſt ainſi qu'Amour veut qu'on aime.

SCENE

SCENE IV.

TONTON, SANSONNET, NICOLAS,

AUTRES AMANS DE TONTON.

ENTRÉE DES AMANS DE TONTON.

L'Orqueſtre joue l'Air : Eh, zing, zing, zing, Madame la mariée.

UNE BERGERE chante ſur le même air.

L'AMOUR qui regne dans nos bois,
Hymen, t'implore par nos voix,
Hymen charmant,
Confonds l'Epoux avec l'Amant;
Et qu'on ignore qui des deux
Peut nous faire un ſort plus heureux.

La Symphonie repete le refrein.

TONTON.

AIR. *M. l'Abbé où allez-vous?*

Pour l'amour nos hameaux ſont faits,
Et les Amants y ſont parfaits;
Ce n'eſt point pour la gloire.....

SANSONNET.

Hé bien?

TONTON.

Qu'ils tentent la victoire :
Vous m'entendez bien.

Les Amants de Tonton danſent autour d'elle, elle danſe à ſon tour au milieu d'eux, & jette ſon mouchoir à Sanſonnet ; les autres ſe retirent furieux.

SANSONNET.

AIR. *A la façon de Barbari.*

Un Sultan jette le mouchoir
A l'objet qu'il préfere ;
Sur ce modele on nous fait voir
Une jeune Bergére.

NICOLAS.

Elle choiſit un inconnu,
Un premier venu ;
Qui l'auroit prévû ?

LA BERGERE.

Oui, Tonton fait un choix ici
Beribi,
A la façon de Barbari
Mon ami.

NICOLAS, *à Sanſonnet.*

AIR. *Toujours va qui danſe.*

Je devrois bien d'un coup de poing

Rabattre ſa ſuffiſance ;
Mais morgué ne nous fâchons point ;
Queuqu' jour j'aurons vengeance.
Avec c'te p'tit' perſonne-là,
Qu'il aura bonne chance !
Pour nous elle a la, la, la, la,
Trop l'air à la danſe.

SANSONNET.

AIR. *Simonne, ma Simonne.*

Ceſſez, faquin, de m'inſulter,
Je dois éclater :
Ma conquête doit la flatter,
Et ſous cette figure
Eſt Sanſonnet, maître à chanter ;
Pour mieux dire, Mercure ?

AIR. *Une nuit ronflant à merveille.*

Pourquoi citer ici Mercure ?

SANSONNET.

Je l'ai nommé par aventure.

TONTON.

Parlons à propos de cela :
Mercure eſt Dieu de l'éloquence ;
Et non du chant qu'on lui diſpenſe
Si largement à l'Opera.
Mercure a bien affaire là !

SANSONNET.

C'eſt le lieu de ſa réſidence,
Il domine le chant, la danſe :
Allez, Mercure en cet endroit
Eſt plus à propos qu'on ne croit.

TONTON.

AIR. *L'Amour comme Neptune.*

Venez Bergers, Bergeres,
Lieux communs d'Opera ;
Soyez conſtans, ſinceres
Autant qu'il vous plaira :
Inventez une Fête
Pour faire honneur à mon choix ;
Célébrez dans ces bois
Les amoureuſes loix,
Les plaiſirs qu'Amour m'apprête,
Ce que vos voix
On dit cent fois.

Danſe de Bergers & de Bergeres.

CHŒUR.

AIR. *J'ai du bon tabac dans ma tabatiere.*

D'un Maître à chanter Tonton eſt l'épouſe,
Chantons ſon bonheur.
Pour elle quel honneur !

SANSONNET.

Mes amis chantez tous en chœur,
Que Tonton a gagné mon cœur.

CHŒUR.

Ses Rivaux n'ont point une humeur jalouſe.
Chantons tous en chœur,
Que Tonton a ſon cœur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UNE DANSEUSE.

TONTON.

AIR. *Un ſaut, deux Sauts.*

J'APPERÇOIS une fringante maîtreſſe
Qui m'a rendu le jarret diſpos;
A mon hymen elle s'intéreſſe :
Faites-lui compliment en deux mots.
Elle vient fort à propos,
Pour faire avec nous un ſaut,
Deux ſauts, trois ſauts.

SANSONNET, *à la Danſeuſe.*

AIR. *Ah ! Philis, je vous vois, je vous aime.*

Faites, Madame,
Que ma jeune femme,
Sous votre auſpice entre au grand Opera.
Quelle commence
D'abord par la danſe,

A bien chanter, mon ſoin lui montrera;
Son chant, ſa danſe & cætera
Triple produit rapportera.
Faites, madame,
Que ma jeune femme,
Sous votre auſpice entre au grand Opera.

AIR. *Sur le pont d'Avignon.*

Vous verrez les Seigneurs les plus polis de France
Partager mes tranſports & ma reconnoiſſance.

La Danſeuſe fait un ſigne de conſentement, & prend Tonton pour danſer.

SANSONNET.

AIR. *Contre l'Amour jeunes Beautés.*

Chantez,
Sautez,
Jeunes Beautés,
Qui ſouhaitez
Faire votre fortune.
Tonton en va faire une:
De vos talens, jeunes Beautés,
Prudemment profitez.
Oui, tous les jours
Vous changerez d'atours,
Par le ſecours
Des talens de couliſſe:
Ne craignez rien, c'eſt un effet de l'art;
Si par hazard,
Tôt ou tard,
Le pied gliſſe.

On danſe.

UNE BERGERE.

AIR. *Tambourin de l'Opera.*

Prenez au village une Maîtreſſe,
On voit des attraits
Tels qu'ils ſont faits ;
Cupidon inſpire la tendreſſe,
A l'aſpect galant
D'un petit jupon blanc.
Le panier n'y fait point d'étalage,
Les cœurs n'y parlent que leur langage :
Sans myſtére,
La Bergere
Plaît, ſans chercher l'art de plaire.
Prenez au village, &c.
On met à part
Sans nul égard,
Mouches & fard,
Monſtres de l'Art.
De l'eau dans ſa fraîcheur,
Chaque matin
Epanouit la fleur
D'un jeune tein.
Quelquefois le corſet
Sent la violette ou l'œillet ;
Mais jamais l'ambre ni le muſc
Ne parfumerent le buſc.
Prenez au village, &c.

Si l'on fait
Des ſoupirs,
C'eſt l'effet

Des plaiſirs.
L'amour naïf,
Enfant craintif,
D'un rien s'enfuit :
Le bruit
Lui nuit :

Il s'envole en ce ſéjour
Loin de la Cour ;
Il regne en paix
Dans nos boſquets ;
Points de caquets,
De fréluquets,
D'Abbés coquets,
Ici l'Amant
Va rondement.

C'eſt dans ce canton
Que le garçon
Donne leçon ;
Mais un tendron
Né dans Paris,
Inſtruit ſes favoris.

Qu'ici le penchant
Soit trop puiſſant :
On ſuit le cours
De ſes amours ;
Mais à la ville on le prévient toujours.
Prenez au village, &c.

Contredanſe générale qui finit la Piéce.

FIN DE LA PARODIE.

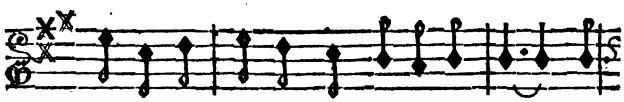
N° 1.

O Dieux ! Dieux qu'elle eſt belle ! L'A-

mour la conduit : Elle en- chante & ſéduit, Mon

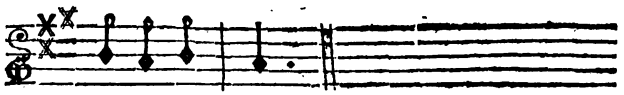
cœur ſaute comme el- le ; Mon a- me s'en-

yvre & la ſuit. Quand d'une aile lé- gère,



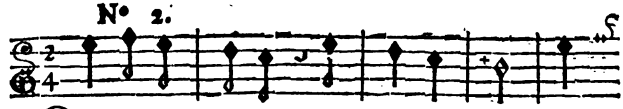
Un vent ba- din aux champs ravit des fleurs, Telle

eſt cette Ber- gere ; En volti- geant elle en-



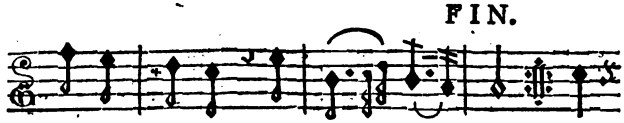
le- ve nos cœurs.

N° 2.

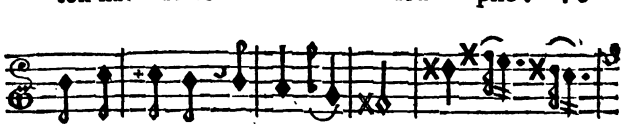


QUitte la plaine, Dieu des Zé- phirs, Joins

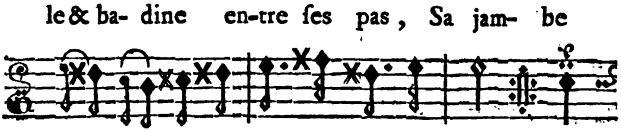
FIN.



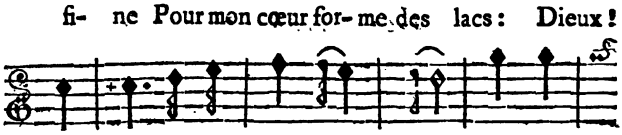
ton ha- leine à mes ſou- pirs: Vo-



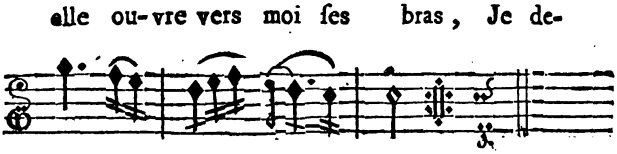
le & ba- dine en-tre ſes pas, Sa jam- be



fi- ne Pour mon cœur for- me des lacs: Dieux!

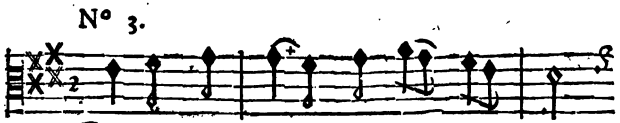


elle ou-vre vers moi ſes bras, Je de-

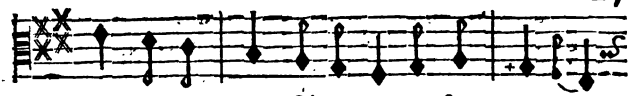


cou-vre... que d'ap- pas!

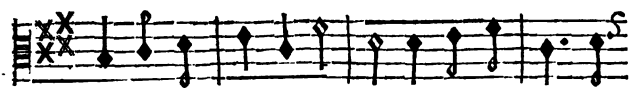
N° 3.



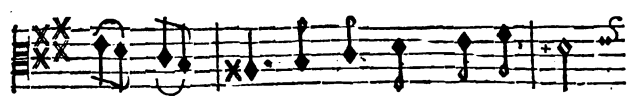
CHantez, ſau- tez, jeu- nes Beau- tés,



Qui ſouhai- tez faire vo-tre for- tu-ne,

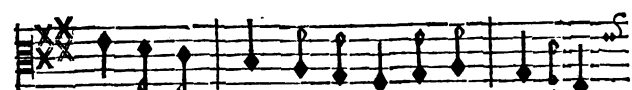


Tonton en va faire u- ne. De vos ta- lens, Jeu-

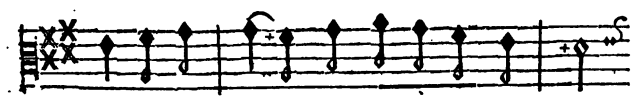


nes Beau- tés, prudemment pro-fi- tez,

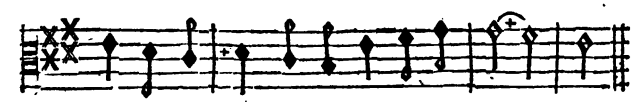
Oui tous les jours vous change-rez d'a- tours,



Par le ſe- cours des Talens de cou- liſ-ſe:



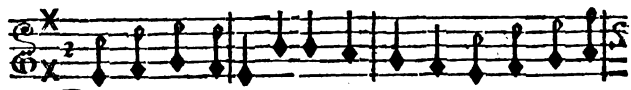
Ne craignez rien; C'eſt un ef- fet de l'art,



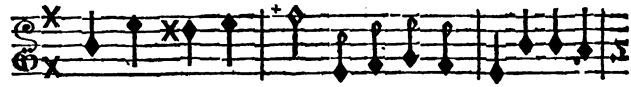
Si par ha- zard tôt ou tard le pied gliſ- ſe.

CONTRE-DANSE.

De l'Amour Impromptu Parodie d'Acte d'Eglé, Chanté à l'Opera Comique.

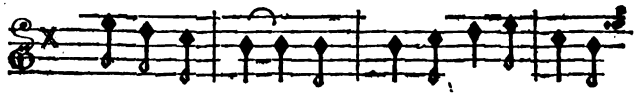


PRenez au village une maî-treſſe, On voit des at-



traits tels qu'ils ſont faits, Cupi-don inſ-pi- re la ten-

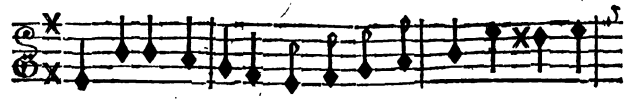
dreſſe à l'aſpect ga-land D'un petit jupon blanc.



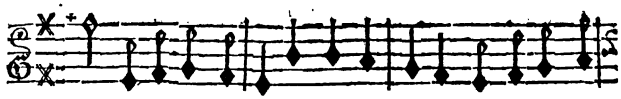
Le panier ne fait point d'éta- lage; Les cœurs ne par-

lent que leur langage, Sans miſtere la Ber- gere a

Plaît ſans chercher l'art de plaire, Prenés au vil-



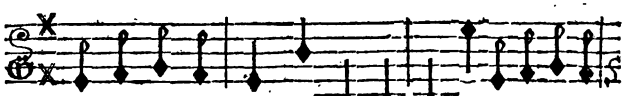
lage une Maîtreſſe, On voit des attreits tels qu'ils ſont



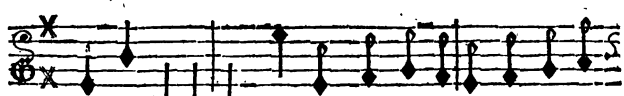
faits Cupidon inſpire la tendreſſe, A laſpect ga-

lant d'un petit jupon blanc. On met a part ſans nul é-

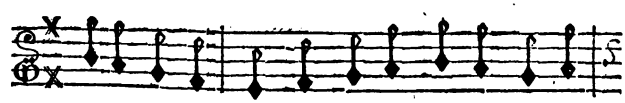
gard, Mouches & fard Monſtres de l'art, De



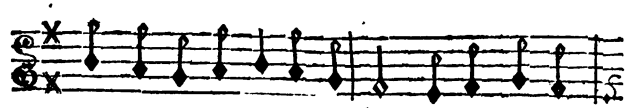
l'eau dans ſa fraicheur Chaque ma-tin épa-nouit la



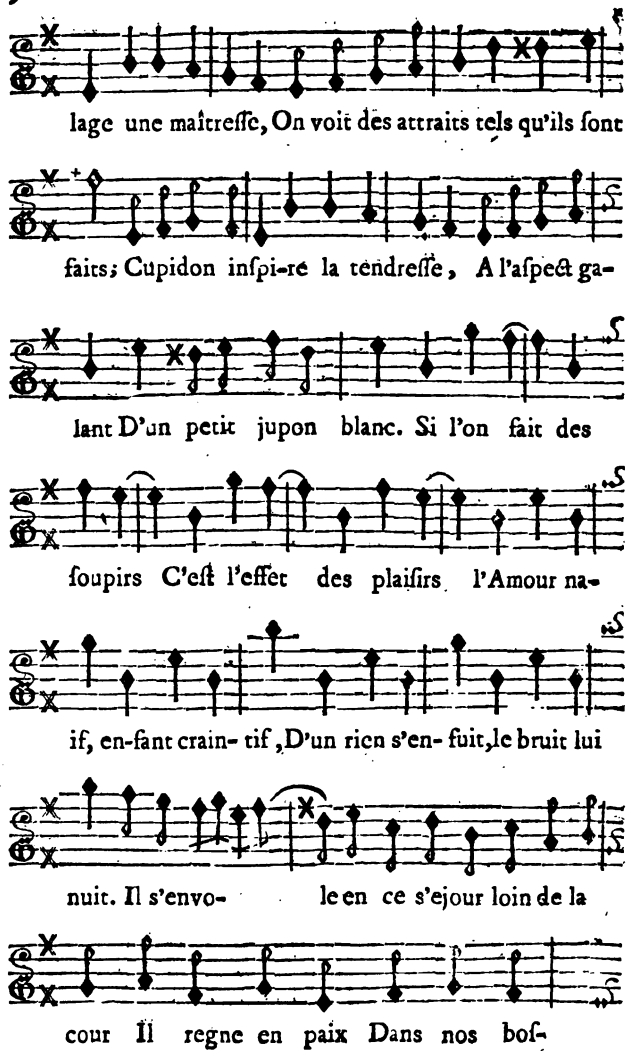
fleur d'un jeune tein. Quelque fois le corſet ſent la vi-



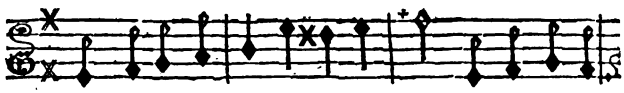
olette ou l'œil-let, Mais jamais l'ambre ni le



muſc Ne parfu-merent le buſc, Prenez au vil-

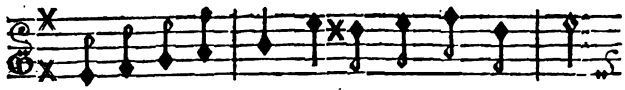

lage une maîtreſſe, On voit des attraits tels qu'ils ſont
faits; Cupidon inſpi-re la tendreſſe, A l'aſpect ga-
lant D'un petit jupon blanc. Si l'on fait des
ſoupirs C'eſt l'effet des plaiſirs l'Amour na-
if, en-fant crain- tif, D'un rien s'en- fuit, le bruit lui
nuit. Il s'envo- le en ce s'ejour loin de la
cour Il regne en paix Dans nos boſ-

quets Point de caquets de frelu- quets d'Abbés co-

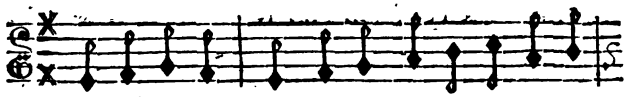


quets: I-ci l'a-mant va ronde-ment: C'eſt dans ce can-

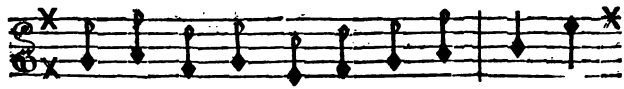
ton Que le garçon donne le- çon, Mais un ten-



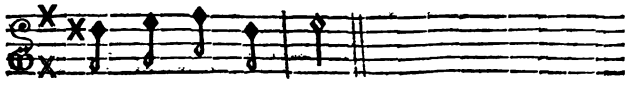
dron né dans Pa- ris inſtruit ſes fa- vo- ris,



Qui'ci le penchant ſoit trop puiſſant, On ſuit le



cours de ſes a-mours: Mais à la ville on



le previent tou- jours. Prenez au village *&c.*

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *L'Amour Impromptu*, *Parodie d'Eglé*, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 16 Juillet 1756. CREBILLON.

Le Privilège & l'enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du tome 3e. du Nouveau Recueil des Piéces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement &c.

Laborde, Jean Benjamin de.

LES AMOURS DE GONESSE,

COMÉDIE

EN UN ACTE;

MESLÉE D'ARIETTES;

Par Mrs. ***.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, Ordinaires du Roi, le 8 Mai 1765.

Le Prix eſt de vingt-quatre ſols avec la Muſique.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

M^e. MICHAUT, *Boulanger*,	Mr. Caillot.
JULIENNE, *ſa Femme*,	Me. Berard.
JUSTINE, *ſa Fille*,	Me. La Ruette.
M. BERNIQUE, *Greffier*,	Mr. La Ruette.
COLIN, *ſon Fils*,	Mr. Clerval.

La Scène eſt à Goneſſe.

LES AMOURS DE GONESSE,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente la Boutique d'un Boulanger. Au fond eſt une grande huche. D'un côté eſt un eſcalier de bois, ſous lequel eſt une cave, & en haut un appentis. De l'autre, eſt un four, à côté duquel eſt une chambre : il n'y a de lumiere que celle d'une lampe qui paroît prête à s'éteindre, & qui eſt placée ſur une table du côté par où l'on entre dans la Boutique.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, *ſeule.*

AIR : noté à la fin N°. 1.

QU'UNE fille eſt à plaindre !
Tout ſert à la contraindre,
Et s'oppoſe à ſes vœux.
Toujours craindre,

Toujours feindre,
Eſt-il un état plus fâcheux ?
L'objet qu'elle adore
Devient encore
Un nouveau tourment.
La tendreſſe
Redouble ſans ceſſe
L'ennui qui la preſſe,
En lui peignant celui de ſon amant.

SCENE II.

JUSTINE, COLIN.

(Colin deſcend doucement l'eſcalier, tandis qu'elle chante; vient par derrière elle & lui dérobe un baiſer, lorſqu'elle a ceſſé de chanter.)

JUSTINE, *ſe retournant.*

AH ! c'eſt toi, Colin ! que tu m'as fait peur ! je t'avois pourtant défendu de me ſurprendre comme cela.

COLIN.

Eh ! ma chere Juſtine, tu me grondes toujours !

JUSTINE.

Mais auſſi, tu ne te corriges pas.

COLIN.

Fi, c'eſt d'un mauvais cœur, de me quereller comme tu fais, au lieu de me conſoler de tous les maux que je ſouffre loin de toi.

JUSTINE.

Eſt-ce que tu es fâché ?

COLIN.

Non ; mais c'eſt que ça n'eſt pas bien, & ſi ce n'étoit que je ne puis garder de rancune contre toi...

JUSTINE.

Tu mériterois bien que j'en euſſe, moi.

COLIN.

Pourquoi donc ?

JUSTINE.

Le jour va bientôt paroître, & tu ſais bien qu'il ne doit pas te ſurprendre ici. Tu es ordinairement ſi empreſſé....

COLIN.

Oh ! bien, par exemple, c'eſt bien injuſte, ça. Tandis que je ſuis tout eſſoufflé, tant j'ai couru pour éviter mon pere, qui me ſuivoit.

JUSTINE.

Ah ! Ciel ! il t'aura vû, tu me fais trembler.

COLIN.

Non, non, n'ayes pas peur ; mais c'eſt qu'auſſi il eſt toujours éveillé auſſi matin que moi : il m'a vû ſortir, il m'a ſuivi dans la rue, il croyoit que je ne le voyois pas. Va, va, je lui ai bien fait faire du chemin, & ſûrement il étoit bien loin quand j'ai gagné ton grenier.

JUSTINE.

S'il devine que tu es ici, il y viendra tout de ſuite. Auſſi-bien je crois que notre porte eſt ouverte ; car mon pere a cette habitude-là dès qu'il ſe leve.

COLIN.

Attends, je vas l'aller fermer.

JUSTINE.

Garde-t'en bien : mon pere feroit beau bruit, s'il s'en appercevoit !

COLIN.

N'eſt-il pas dans la cave ?

JUSTINE.

Oui, & ma mere auſſi.

COLIN.

Bon, tant mieux : ne ſongeons donc qu'au bonheur d'être enſemble, &.. mais qu'as-tu donc ? Tu es toute triſte.

JUSTINE.

Oui, ton pere m'inquiette : nous nous verrons une autrefois, mon cher ami. Tiens, vas-t'en.

COLIN.

Quoi ! dejà ! tu me déſeſperes.

DUO.

Quand je m'éloigne de toi,
Tout afflige ma tendreſſe ;
Et le deſir qui me preſſe
Fait que tout ce que je voi
Ajoute encore à ma triſteſſe.

JUSTINE.

Mon cœur doit te raſſurer
Contre l'ennui qui te preſſe ;
Colin, ma vive tendreſſe
Ne ſonge qu'à réparer
Ce que tu ſouffres ſans ceſſe.

COLIN.

Non, je ne puis te quitter.

JUSTINE.

Colin, il faut nous quitter.

COLIN.

Cet ordre me déſeſpere :
Ton cœur peut-il le dicter ?

JUSTINE.

Il t'aſſure le ſalaire
Des maux qu'il va te coûter.

ENSEMBLE.

Quelle peine !
Quelle gêne !
Je ne te vois que pour te regretter.

COLIN.

Adieu donc, ma chere Juſtine, puiſque tu le veux abſolument.

JUSTINE.

Oui, mon cher ami, je t'en prie. Mon pere ſortira tantôt : ſi ma mere peut ſortir auſſi... je te dirai bien des choſes. Adieu, Colin, Adieu.

SCENE III.

M. BERNIQUE, JUSTINE, COLIN.

(M. Bernique arrive à tâtons, & renverſe la table avec la lampe & une terrine qui ſe briſe. Il tombe en même tems.)

M. BERNIQUE.

IL eſt ſûrement ici, le coquin ! Ah ! Ciel ! je ſuis eſtropié !

JUSTINE.

Qu'entends-je ?

COLIN.

C'eſt mon pere, ſauvons-nous.

M. BERNIQUE, *ſe relevant.*

Ouf. J'entends ſa voix. Si je l'attrappe....

(Colin remonte vivement l'eſcalier ; Me. Michaut ſort de la cave, les manches retrouſſées & plein de pâte. Juſtine ſe ſauve dans ſa chambre, dont elle tire la porte.)

SCENE IV.

M. BERNIQUE, Me. MICHAUT, JULIENNE, *qui ſurvient avec de la chandelle.*

TRIO.

M. BERNIQUE.

JE trouverai ce coquin-là,
Il croit qu'il m'échappera.

Me. MICHAUT.

Qui vient faire tout ce bruit-là ?
Si je l'attrape, il verra.

(*Ils ſe rencontrent, & ſe ſaiſiſſent par le bras.*)

M. BERNIQUE.

Te voilà ?

Me. MICHAUT.

Qui va là ?

M. BERNIQUE.

Ah ! le coquin !

Me. MICHAUT.

Comment ! coquin !
Holà, quelqu'un ?

M. BERNIQUE.

Oh ! c'eſt en vain.

JULIENNE.

Qui fait ce train
Dès le matin ?

M. BERNIQUE.

Je te tien bien.

JULIENNE.

Roſſe le bien.

Me. MICHAUT.

Approche, vien.

(Ils ſe battent pendant un moment; au bout duquel ils ſe reconnoiſſent.)

Que vois-je ici?

M. BERNIQUE.

Voiſin, merci.

JULIENNE.

Vient-on ainſi? ...

Sans façon, détalez d'ici.

M. BERNIQUE.

Je vais vous expliquer ceci.

Me. MICHAUT.

La belle choſe que voici!

Qui diantre vous auroit reconnu, Monſieur Bernique?

M. BERNIQUE.

C'eſt que vous ſaurez, Maître Michaut...

JULIENNE.

Pardi, je vous conſeille de venir comme ça, comme un voleur dans une maiſon à une heure indue. Voilà de jolies façons pour un Greffier!

M. BERNIQUE.

Oh! il me le payera ſur ma parole. Il s'eſt enfui: il a bien fait.

Me. MICHAUT.

Qui ça?

M. BERNIQUE.

Suffit, ſuffit ; vous le ſaurez : mais ſi je l'attrape...

Me. MICHAUT.

Par ma foi, vous êtes devenu fou, Monſieur Bernique : Julienne, y comprends-tu quelque choſe ?

M. BERNIQUE.

Ah ! ſi vous ſaviez ce qui ſe paſſe dans votre maiſon !

JULIENNE.

Comment ! dans notre maiſon ! Dequoi vous mêlez-vous ?

Me. MICHAUT.

Eh ! bien, voyons, que s'y paſſe-t-il ?

M. BERNIQUE.

Vous avez une fille, Maître Michaut.

Me. MICHAUT.

Sans doute, la belle merveille !

M. BERNIQUE.

Et j'ai un coquin de fils : il s'eſt ſauvé : mais je le retrouverai.

JULIENNE.

Vous ne méritez pas de l'avoir, ce fils-là.

Me. MICHAUT.

Voyons, voyons.

M. BERNIQUE.

Tant y a qu'ils s'aiment, qu'ils... vous ſavez de quoi nous ſommes convenus, & que la main de Juſtine eſt promiſe à quelqu'un ; & ce quelqu'un n'eſt pas d'humeur à ſouffrir... vous m'entendez, compere Michaut ?

Me. MICHAUT.

Oui, Monſieur Bernique, oui.

JULIENNE.

T'as donc bien de l'eſprit ; car pour moi, je n'y comprends rien.

Me. MICHAUT.

Si fait, ſi fait, j'entends ... mais êtes-vous bien ſûr de ce que vous dites là ?

M. BERNIQUE.

Oui, oui, j'en ſuis ſûr. Pendant que vous êtes à paîtrir dans la cave, le four chauffe dans la boutique, & ce n'eſt ſûrement pas pour nous.

Me. MICHAUT.

Voyez un peu la petite maſque ! que fera-t-elle donc quand elle ſera votre femme ?

JULIENNE.

Oh ! je vous garantis qu'il la guérira de l'amour.

M. BERNIQUE.

Tenez, il n'y a qu'une façon de finir toute cette manigance : vous m'avez promis Juſtine, donnez-la moi vîte ; car ſans ça, mon coquin de fils ſe leveroit plus matin que nous, & ça ne vaudroit pas le diable : il eſt venu encore aujourd'hui, j'en ſuis ſûr. Je l'ai entendu, ſi je l'avois attrapé. ...

Me. MICHAUT.

V'là donc ce qui vous a rendu ſi matineux ?

JULIENNE.

En effet, il y a bien de quoi venir faire dans une maiſon un vacarme à effrayer tout un quartier ! Si j'étois de Juſtine, vous me le payeriez de façon ou d'autre.

Me. MICHAUT.

Prenez-y garde, au moins ; car les femmes ſont furieuſement rancunieres.

M. BERNIQUE.

Ne vous mettez pas en peine ; je ſaurai bien la réduire. Écoutez-moi ; vous verrez ſi je n'ai pas une bonne recette.

AIR : noté à la fin N°. 2.

Une femme eſt toujours coquette,
On s'en défie avec raiſon ;
Auſſitôt qu'on en fait l'emplette,
Des approches de la fleurette,
Il faut garantir ſa maiſon.
Pour mettre en défaut ſa fineſſe,
Comme elle, il faut ſçavoir ruſer,
Et la contraindre avec adreſſe.
Se fâche-t-elle, on la careſſe,
Et l'on eſt ſûr de l'appaiſer
Par quelque preuve de tendreſſe.

JULIENNE.

Eſt-ce comme cela que vous en uſiez avec votre premiere femme ? Elle avoit donc bien tort de ſe plaindre. La pauvre défunte ! elle ſe mettoit d'une colere terrible, quand on l'appelloit ſeulement Madame Bernique.

Me. MICHAUT.

Tais-toi, langue maudite : eſt-ce qu'on dit de ces choſes-là ? Oh ! çà, Monſieur Bernique, je vais ſonger à nos affaires, toucher de l'argent de nos pratiques, & puis tout de ſuite nous conclurons.

JULIENNE.

Cela n'eſt pas ſi preſſé qu'on ne prenne bien quelques jours pour ſe reconnoître.

M. BERNIQUE.

Allons, je compte ſur vous, & je vas chercher Colin pour lui parler de la bonne ſorte.

SCENE V.

Me. MICHAUT, JULIENNE.

JULIENNE.

MAIS voyez donc le beau mari que vous voulez donner à notre fille! N'êtes-vous pas honteux?

Me. MICHAUT.

Comment donc, notre femme! qu'eſt-ce qui lui manque? Car tu aimes toujours à gloſer. Il a du comptant; v'là ce qu'il faut en ménage: il a ſoixante ans paſſés; mais qu'eſt-ce que cela fait?

JULIENNE.

Comment! ce que ça fait, à une jeune fille ſurtout? Eh! mais ça fait beaucoup...un vieux rabacheux qui ne ſçait que gronder, quereller... car enfin ſa premiere femme étoit ma commere, & je ſais bien ce que je ſais. Tant y a que la pauvre diableſſe en ſeroit morte de chagrin plus de cent fois en ſa vie,

ſans Monſieur le Bailli, qui de tems en tems ſavoit les raccommoder.

Me. MICHAUT.

Bah ! bah ! voilà de plaiſantes raiſons ! il n'y a qu'à écouter toutes les femmes, elles en diront de belles !

AIR : noté à la fin N°. 3.

Toujours dans le mariage
Femme ſe plaint de ſon époux ;
Il eſt froid, bizarre ou jaloux ;
C'eſt par-tout le même langage.
Un galant, avec des yeux doux,
Propoſe de venger l'outrage.
Eh ! mais, pour qui me prenez-vous ?
Dit-on, d'abord, d'un air ſauvage.
Tout ce courroux
Eſt pour l'uſage.
A la vengeance on s'encourage ;
Et le ménage
S'en va ſans deſſus deſſous.
Si le mari fait la grimace,
S'il éclate, s'il menace,
On crie encor plus fort
Pour lui faire quitter la place ;
Et l'on prouve ainſi qu'il a tort.

JULIENNE.

Tiens, mon mari, tu as beau dire, Monſieur Bernique n'eſt pas le fait de notre fille : elle eſt joyeuſe ; il lui faut un mari qui la tienne en bonne humeur,

comme tu étois quand je t'épouſai. Auſſi, dame! je t'aimois bien; auſſi je t'ai donné bien de la ſatisfaction.

Me. MICHAUT.

Ne parlons pas de cela, Julienne; ça ne fait rien à notre affaire, &...

JULIENNE.

Mais, mais, je crois que tu t'aviſes de vouloir me faire des reproches, pendant que tout le monde eſt pour me rendre juſtice, & que j'ai toujours été d'une patience..... Ça n'eſt pas vrai, n'eſt-ce pas?

Me. MICHAUT.

Ne t'échauffe pas, ma petite femme.

JULIENNE.

Si fait, je veux m'échauffer, moi: oſe me démentir.

Me. MICHAUT.

Diantre! nenni: mets ta main là, & ſur-tout ne gronde pas. De la patience, de la patience.

JULIENNE.

Je ne demande pas mieux; car je fais tout ce qui te plaît: mais pour en revenir à notre fille, pourquoi ne la pas donner à Colin qu'elle aime? c'eſt jeune, ça aura du bien; v'là ce qu'il faut pour faire un bon ménage.

AIR.

La jeuneſſe
Suit le deſir
Qui la preſſe,
De chercher ſans ceſſe
Le plaiſir.

Pour

Pour la rendre contente,
Il faut qu'on invente
Cent moyens nouveaux,
Parure, cadeaux;
Qu'une ardeur fidelle,
Qui ſe renouvelle,
Réponde à ſes vœux,
Écarte la gêne,
Et toujours amène
Des momens heureux.

Me. MICHAUT.

Oh! oui, v'là qu'eſt bon pour faire une femme volage, diſſipée, qui ne ſonge qu'à danſer, à chanter, à ſe réjoüir, & puis ſe ménage va comme il peut; mais ça ne fait rien: Madame s'amuſe, tout le monde doit être content: ça ſuffit.

JULIENNE.

Enfin elle eſt ma fille, ni plus ni moins que la tienne; je l'ai élevée, je ſais ce qu'il lui faut. Je ne ſouffrirai pas qu'elle ait un vieux mari comme Monſieur Bernique: Monſieur Bernique!... Monſieur Bernique, autant rien.

Me. MICHAUT.

En vérité, ma femme, tu n'es pas raiſonnable. Enfin tant y a que j'ai donné ma parole à Monſieur Bernique.... Il faut d'abord qu'elle l'épouſe, & puis après nous verrons.

JULIENNE.

Je ne t'ai jamais contredit, tu le ſais bien. Mais prends bien garde, ſi tu t'y obſtines, je ne réponds pas de moi.

Me. MICHAUT.

Allons, paix, ma femme, paix.... J'apperçois Juſtine.... ne fais ſemblant de rien ; tout ça s'arrangera.

SCENE VI.

Me. MICHAUT, JUSTINE, JULIENNE.

Me. MICHAUT.

AH ! te voilà, Juſtine ? D'où viens-tu donc ? que je ne t'ai pas vûe de toute la matinée.

JUSTINE.

J'étois là, mon pere, dans notre chambre, à travailler.

Me. MICHAUT.

A travailler ! à travailler ! c'eſt bien, c'eſt bien. Voyez pourtant comme on eſt injuſte ! je croyois que tu n'étois ſeulement pas levée.

JUSTINE.

Moi ! mon pere. Comment pouvez-vous dire cela, pendant que vous ſçavez que je ſuis à l'ouvrage dès le matin,

Me. MICHAUT.

Dès le matin ! voyez-vous. Eh ! bien, c'eſt ce que me diſoit tout à l'heure Monſieur Bernique. Il ſort d'ici dans l'inſtant : ne l'as-tu pas vû ?

JUSTINE.

Ça ſe peut bien, mon pere ; car il y vient à toutes les heures du jour.

JULIENNE.

C'étoit bien la peine qu'il vînt ce matin, pour caſſer tout, & pour faire peur à tout le monde.

JUSTINE.

V'là comme il fait toujours : il me fait peur auſſi toutes les fois que je le vois.

Me. MICHAUT.

Son fils n'eſt pas comme lui : il ne te fait pas peur, n'eſt-il pas vrai ?

JULIENNE.

Aſſurément : Colin eſt un joli garçon qui ſçait ce que c'eſt que le monde & la politeſſe, & qui...

Me. MICHAUT.

Tais-toi donc, ma femme ; elle eſt aſſez grande pour me répondre toute ſeule. Oh ! çà, Juſtine, on m'a dit que tu t'ennuyois d'être fille : c'eſt-il vrai ?

JUSTINE.

Mais, mon pere...

Me. MICHAUT.

Là, parle moi naturellement.

JULIENNE.

Sûrement, on eſt bien aiſe d'être fille juſqu'à un certain point ; mais enfin il vient un tems où on ſent bien qu'on n'eſt pas faite pour reſter comme ça toute ſa vie.

Me. MICHAUT.

Oh ! je ſçais qu'on ſent bien des choſes quand on

a une fois quinze ans. Tiens, Juſtine, je veux t'apprendre une chanſon; tu me diras s'il eſt vrai que ça ſe paſſe comme ça.

AIR : noté à la fin N°. 4.

A quinze ans, une fillette
Dabord ſoupire en cachette
Sans en ſçavoir le ſujet.
Un amant s'offre à ſa vue,
Auſſitôt elle eſt émue,
Son petit cœur eſt au fait.
C'eſt la nature qui crie,
Promptement qu'on la marie
Sans y perdre un ſeul inſtant.
Pour peu qu'on la contrarie,
Le feu dont elle eſt remplie,
La conſume en un moment.

Oh! c'eſt une choſe terrible que cet état-là. Si bien donc, Juſtine, que, ſi je te mariois, cela te feroit plaiſir?

JUSTINE.

Pourquoi donc, mon pere, cela me feroit-il de la peine? Car je penſe bien que vous ne voudriez pas me rendre malheureuſe.

Me. MICHAUT.

Sans doute: eſt-ce que tu crois que je ne ſçais pas ce qu'il te faut? Conviens que je ſuis un bon papa de ſonger à te pourvoir ainſi. Il y en a beaucoup qui ne ſeroient pas ſi attentifs. On a une fille, eh! bien, c'eſt bon, elle attendra. Moi, je fais autrement; avant qu'elle deſire, je vois ce qu'il lui faut, & c'eſt fait tout de ſuite.

JULIENNE.

Oui, mais toujours ne t'aviſe pas ... tu ſçais bien ce que je t'ai dit tantôt.

Me. MICHAUT.

Chut ! il ne faut pas que les enfans ſçachent ces choſes-là... Suffit, Juſtine, tu ſeras contente. Mais il eſt tems que j'aille au marché porter du pain, car ce n'eſt pas le tout que de marier une fille, ça coûte, vois-tu, mon enfant ! Julienne, pendant ce tems-là, tu iras chez ce Monſieur qui doit payer pour cette Dame, tu ſçais bien ? Toi, Juſtine, tu ne ſortiras pas, entends-tu ? Sois de bonne humeur au moins juſqu'à mon retour : nous finirons cette affaire-là tantôt.

[*Il ſort en chantant.*]

SCENE VII.

JULIENNE, JUSTINE.

JULIENNE.

OH ! çà, Juſtine, à préſent que nous ſommes ſeules, dis-moi la vérité. Je n'ai voulu rien dire devant ton pere, car il t'auroit ſurement grondée...

JUSTINE.

De quoi donc, ma mere ? ...

JULIENNE.

Tu ſçais bien de quoi il eſt queſtion. Je ne trouve pas mauvais que Colin vienne ici ; mais il y a heure pour tout, & ſon pere nous a dit qu'il l'avoit trouvé ici ce matin.

JUSTINE.

Eh ! mais, ma mere, il y eſt bien venu, lui, & cependant ça fait une grande différence.

JULIENNE.

Oh ! pour cela oui ; c'eſt un vilain homme, & je penſe bien comme toi là-deſſus. Auſſi je l'ai bien dit à ton pere, qu'il ne s'avisât pas de lui tenir ſa parole.

JUSTINE.

Comment donc ! Eſt-ce là le mari qu'il veut me donner ? Fi donc ! j'aimerois mieux être morte que d'être ſa femme.

JULIENNE.

Ça ne ſera pas ; j'y mettrai bon ordre : ça ne te convient pas, & puis d'ailleurs, j'aime Colin, c'eſt un bon garçon, il me plaît, & quand ce ne ſeroit que pour faire enrager ſon pere, tu l'auras ou je ne pourrai.

JUSTINE.

Ah ! que je vous ai d'obligations ! ſi vous ſçaviez comme il m'aime, vous en ſeriez vraiment touchée.

AIR : noté à la fin N°. 5.

A tous les inſtans du jour
Colin cherche ma préſence,
Pour me peindre ſon amour :
Ou gémit de mon abſence.

Dès qu'il me voit un moment,
Dans ſon cœur la joie éclate,
Dans ſes yeux le ſentiment.
Ne ſerois-je pas ingrate
Si je l'aimois foiblement ?

Éclairé par ſon ardeur
Sur tout ce qui m'intéreſſe,
Sans ceſſe il l'offre à mon cœur,
Embelli par la tendreſſe :
Dans un regard plus touchant,
S'il voit que ce ſoin me flatte,
Qu'il eſt tendre en ce moment !
Ne ſerois-je pas ingrate
Si je l'aimois foiblement ?

JULIENNE.

C'eſt juſte, il n'y a rien à dire à ça, d'autant que c'eſt un garçon bien né : tu ſçais que je t'ai toujours parlé ſur ce ton-là.

JUSTINE.

Ah ! ma mere, il vous aime bien auſſi : vous ne ſçauriez imaginer tout ce qu'il dit de vous.

JULIENNE.

Je le crois bien ; quand je le rencontre il a toujours quelque choſe de gracieux à me dire. Madame Julienne par ci, Madame Julienne par là, vous vous portez bien, Dieu merci ; Mademoiſelle Juſtine eſt bien heureuſe d'avoir une mere comme vous : que ſçais-je, moi, tout ce qu'il dit ? Ce n'eſt rien : mais ça fait plaiſir, parce que ça marque l'attention.

JUSTINE.

Vraiment, il étoit venu ce matin pour vous prier de parler en ſa faveur à mon pere. Comme j'allois pour vous chercher à notre cave, M. Bernique eſt arrivé, &, comme vous ſçavez, a fait un dégât terrible. Colin a eu peur de lui; ça fait qu'il s'eſt ſauvé & moi auſſi.

JULIENNE.

Oui-dà! va, va, ne te mets pas en peine, je parlerai à ton pere, & s'il n'écoute pas mes raiſons, ah! tu verras, je crierai ſi haut, ſi haut, qu'il faudra bien qu'il les entende. Ne t'inquiette pas. Ah! ma pauvre Juſtine, comme nous danſerons à ta noce! Comme nous chanterons! comme nous... Je m'imagine y être déjà.

AIR : noté à la fin N°. 6.

Je crois être encor à l'âge
Où je te vois à préſent;
Que cet âge eſt amuſant,
Quand on ſçait en faire uſage!
Je riois,
Je chantois,
Je danſois,
D'un bon courage:
Il n'eſt plus,
Eh! bien, ſans regrets ſuperflus,
Il faut jouir de ſon image.

Il commence à ſe faire tard: deſcends à notre cave, où je n'ai pas eu le tems de rien arranger. Moi, pendant ce tems-là, je vais me rajuſter un peu pour aller où ton pere m'a dit.

JUSTINE.

J'y vais tout de ſuite. Si vous rencontrez Colin, dites-lui donc que vous ne lui êtes pas contraire. Tenez, ça lui fera bien du plaiſir.

JULIENNE.

Ne t'embarraſſe pas; il ſera content, & toi auſſi.

[Juſtine deſcend dans la cave, & Julienne entre dans ſa chambre.]

SCENE VIII.

M. BERNIQUE, *ſeul.*

BON, il n'y a perſonne ici: voilà ce que je deſirois. Maître Michaut eſt ſorti; mon fils va ſûrement venir; je veux me cacher pour le ſurprendre, & pour le coup, il ne m'échappera pas. Où me mettrai-je? Voilà une huche qui me paroît propre à mon deſſein. Oui, elle eſt aſſez grande. J'entends du bruit; entrons vîte dedans de peur qu'on ne me voye.

[Il ſe cache dans la huche, qu'il referme ſur lui.]

SCENE IX.

JULIENNE, *s'approchant de la porte de la cave.*

JUSTINE, as-tu bien-tôt fait ? Je m'en vas ; dépêche-toi, pour ne pas laiſſer la boutique toute ſeule. (*Elle jette un coup d'œil de tous les côtés, arrange pluſieurs choſes & revient auprès de la huche*) Ah ! ah ! mon mari a oublié d'ôter la clef de notre huche : v'là comme il eſt, il ne ſonge à rien, & puis il dira qu'on lui a pris ce qui eſt dedans.

(*Elle ferme la huche, prend la clef & s'en va.*)

SCENE X.

JUSTINE, COLIN.

JUSTINE, *ſortant de la cave.*

TOUT le monde eſt parti, tant mieux : Colin ne doit pas tarder, s'il eſt aux aguets comme il me l'a promis. Je vais chercher mon ouvrage pour travailler en l'attendant.

(*Elle entre dans ſa chambre, dont elle ſort tout de ſuite.*)

COLIN.

Ils ſont ſortis tous deux ; profitons de ce moment ; mais où eſt donc Juſtine ?

JUSTINE.

Bon jour, Colin.

COLIN.

Ah ! te voilà ? Tiens, voici un bouquet tout frais que je t'apporte ; j'avois bien peur de ne pouvoir pas te le donner tout de ſuite, & j'aurois été fâché de le voir fanné avant que tu l'euſſes porté.

AIR : noté à la fin N°. 7.

Tous les dons de la nature
Sont faits pour former ta parure ;
Et s'embellir près de toi.
La fleur que ton choix préfere ;
Sur ton ſein devient bien chere
Aux cœurs ſoumis à ta loi.
Même quand ſon éclat paſſe
Son deſtin fait des jaloux.
Ah ! Juſtine, qu'il eſt doux
De mourir à cette place !

Sur ſa tige moins brillante
Cette roſe eſt vive & riante
Quand elle pare ton côté ;
La fraîcheur qui t'environne,
Comme à toi, toujours lui donne
Une nouvelle beauté.

En vain ton éclat l'efface,
Que ſon ſort me rend jaloux !
Ah ! Juſtine, qu'il eſt doux !
Que ne puis-je être à ſa place ?

JUSTINE.

En vérité, Colin, tu es trop galant.

COLIN.

C'eſt que j'aime tant ma chere Juſtine !

JUSTINE.

Eh !... tu n'as pas affaire à une ingrate. A propos, j'ai appris bien des choſes depuis que je ne t'ai vû. J'ai parlé à ma mere...

COLIN.

Eh ! bien ?

JUSTINE.

Eh ! bien, elle parlera pour nous à mon pere, & je me flatte qu'elle aura ſon conſentement.

COLIN.

Quel bonheur tu me fais eſperer ! je ne me ſens pas de joie.

JUSTINE.

Oui, mais écoute juſqu'au bout. Ton pere veut auſſi m'épouſer, & le mien lui a donné ſa parole : cela eſt fort embarraſſant.

COLIN.

Eſt-ce que tu ſouffriras qu'il la tienne. Ah ! tu me ferois mourir de chagrin.

JUSTINE.

Non, non ; raſſure-toi : il m'en coûteroit trop de te perdre.

AIR.

Quel bonheur pourrois-je attendre,
Colin, ſi je te perdois ?
Les biens que mon cœur peut prétendre,
L'Amour ſeul ſçait les répandre,
Lorſque tu guides ſes traits.
Ah ! mon ame
Chérit trop l'objet qui l'enflâme
Pour l'oublier jamais.

COLIN.

Tu me ravis ; voyez un peu de quoi s'aviſe mon pere de vouloir m'empêcher d'être heureux ! s'il étoit là, je lui en dirois bien mon ſentiment.

JUSTINE.

Oh ! je lui dirois auſſi bien volontiers ce que je penſe. (*On entend du bruit dans la huche, d'où Monſieur Bernique eſſaye de ſortir.*) Mais, qu'eſt-ce que j'entends ?... Écoute.... on frappe, je ne ſais où.

COLIN, *après avoir écouté un moment.*

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien.

JUSTINE.

C'eſt apparemment quelque animal qui eſt enfermé quelque part.

COLIN.

A la bonne heure ; qu'il y reſte. Nous avons ſi peu de momens à être enſemble ; ça ne vaut pas la peine de nous déranger.

SCENE XI.

COLIN, JUSTINE, JULIENNE.

JULIENNE.

EST-CE que ton pere n'eſt pas encore revenu, Juſtine ?

JUSTINE.

Vous voilà déjà de retour, ma mere ?

JULIENNE.

Ne vois-je pas Colin ?

JUSTINE.

Oui, ma mere ; c'eſt qu'il vient d'arriver tout à l'heure, & je lui diſois...

COLIN.

C'eſt vrai, nous diſions, Madame Julienne, que vous aviez bien de la bonté, & que, ſi tout le monde vous reſſembloit, ça ſeroit bien heureux.

JULIENNE.

Il eſt vrai, Colin, que, ſi mon mari penſoit comme moi, vous ne ſeriez pas fâché : & votre pere, où eſt-il ?

COLIN.

Il eſt rentré chez lui, Madame Julienne, ſans parler à perſonne : il eſt monté à ſa chambre, & à l'heure que je vous parle, je crois qu'il eſt encore enfermé.

JULIENNE.

Il fera bien de s'y tenir juſqu'à ce que je l'aille chercher. [*M. Bernique fait de nouveaux efforts pour ſortir de la huche, elle culbute & s'ouvre en tombant : il roule avec pluſieurs ſacs de farine.*] Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ?

JUSTINE.

Ah ! Ciel !

COLIN.

C'eſt mon pere ! je ſuis perdu !

M. BERNIQUE.

Ah ! pendart, je t'y attrape donc malgré ma défenſe !

JULIENNE.

Quoi ! c'eſt vous ? mais la tête vous tourne donc. Qui diantre vous a huché là-dedans. Ah, ah, ah : comme le v'là fait !

SCENE XII. & *derniere.*

COLIN, JUSTINE, JULIENNE, Me. MICHAUT.

Me. MICHAUT.

VOilà bien du vacarme, ce me ſemble ! ah, ah, ah, ah : comment ! c'eſt vous, Monſieur Bernique ? Vous allez apparemment faire des viſites de conſéquence, pour vous être poudré comme cela ?

QUINQUE.

M. BERNIQUE.

Ce Pendart-là,
Il apprendra
Si l'on ſe moque de ſon pere.

JUSTINE.

Mais voyez donc
Qu'il a raiſon
De prendre encor un air ſévere!

JULIENNE.

Voudriez-vous
Qu'un tel époux
Fût le partage de Juſtine?

Me. MICHAUT.

Comme il eſt fait!
Mais en effet
Je trouve qu'il a bonne mine.

COLIN.

Ah! par pitié,
Par amitié,
Ne me privez pas de Juſtine.

M. BERNIQUE.

Je ſuis briſé.

JULIENNE.

C'eſt fort bien fait.

JUSTINE.

Mais voyez donc comme il eſt fait!

Me. MICHAUT.

Oh! c'eſt une bonne aventure.

COLIN.

N'êtes-vous point bleſſé?

JULIENNE.

Ah! qué n'a-t-il le cou caſſé!

JUSTINE.

JUSTINE.

Il s'en ſouviendra, je vous jure.

M. BERNIQUE.

Quelle aventure !

TOUS.

Quelle figure !

M. BERNIQUE.

C'eſt toi, coquin, qui es la cauſe de tout ce déſaſtre.

M. MICHAUT.

Monſieur Bernique...

M. BERNIQUE.

Mais tu me le paieras.

JUSTINE.

Eh ! non ; c'eſt vous qui...

M. BERNIQUE.

Tu me le paieras, je t'en réponds... Et vous, la Belle...

COLIN.

Mais mon père, aſſéyez-vous. Sûrement vous êtes bleſſé.

M. BERNIQUE.

Comment ! tu raiſonnes !

JULIENNE.

Eh ! bien, ſans doute ; parce qu'il a bon cœur, v'là encore que vous le bruſquez ? Quel tort a-t-il, voyons ? S'il en a un, c'eſt d'être votre fils, & encore... Tenez, je vous conſeille de vous taire, car je parlerois, moi.

COLIN.

Madame Julienne, je vous en prie. Mon pere; calmez-vous.

Me. MICHAUT.

Doucement, notre femme, doucement. Tu vois bien que Monſieur n'eſt pas en commodité de te répondre; il a autre choſe à faire.

M. BERNIQUE.

Monſieur Michaut..., Madame Julienne... v'là qu'eſt fini...

Me. MICHAUT.

Oui, terminons.

JUSTINE *effrayée, prend la main de ſa mere.*

Ah! ciel! ma mere...

M. BERNIQUE.

N'ayez pas peur, n'ayez pas peur: Allez, allez; vous ne ſerez pas ma femme... Tudieu, la petite dégourdie!

JUSTINE *ſautant de joie, & prenant des vergettes.*

Ah! quel plaiſir! mon cher Monſieur Bernique, permettez...

[*Elle ſe met en devoir de le vergeter.*]

M. BERNIQUE.

Ah! friponne, que tu en ſçais long!

Me. MICHAUT, *à Julienne.*

Elle s'y prend bien, la petite coquine.

COLIN.

Mon pere, voyez quelles attentions! faites-en votre bru...

JUSTINE.

Ah ! à ce titre-là, je vous aimerai.

COLIN.

Elle vous aimera.

JUSTINE.

Je vous chérirai.

Me. MICHAUT & JULIENNE.

Elle vous chérira.

JUSTINE.

Vous ſerez careſſé, dorloté comme un bon petit papa.

Me. MICHAUT.

Eh ! bien, voiſin ?

M. BERNIQUE.

Eh ! bien, l'ami ?

JULIENNE.

Eh ! bien, mes enfans, quand vous vous regarderez... Allons, allons, les grands mots.... vîte ; j'y conſens. Mon mari, conſent.

M. BERNIQUE.

Eh ! bien, & moi auſſi. Je vois bien qu'il en faut venir là.

JUSTINE & COLIN, *à M. Bernique.*

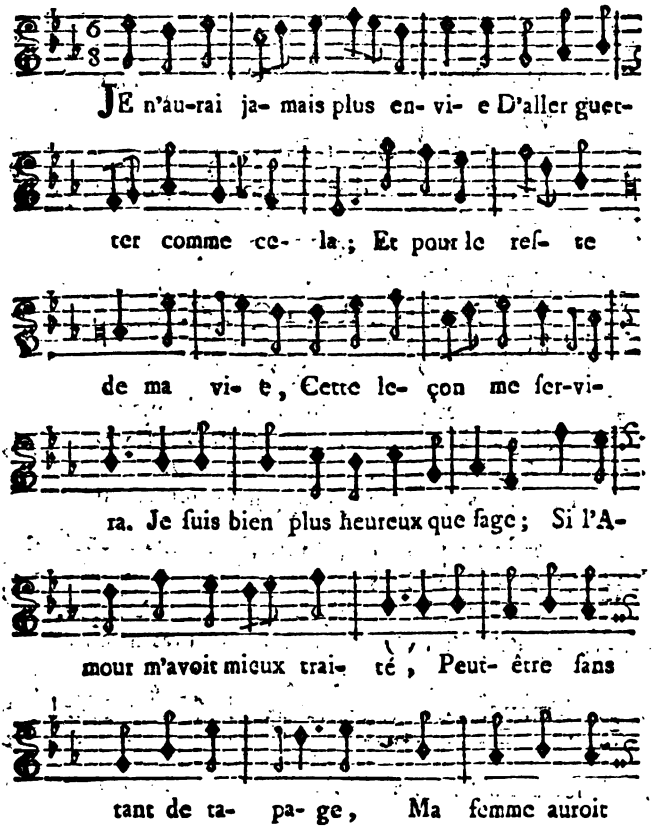
Mon cher pere, que je vous embraſſe !

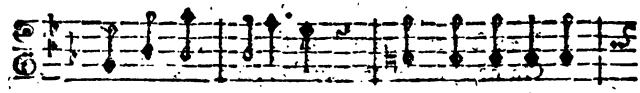
M. BERNIQUE.

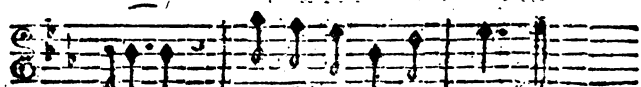
Ah ! maudite curioſité, tu me coûtes bien cher !

VAUDEVILLE.

M. BERNIQUE.







JUSTINE.

L'Amour au gré de mon attente
Met le comble à tous mes deſirs ;
Colin, que mon ame eſt contente,
De récompenſer tes ſoupirs !
Mais ſurtout par la défiance,
Que ton cœur ne ſoit point tenté,
Tu vois par cette expérience,
Comme le deſtin récompenſe
La curioſité.

COLIN.

Quel bonheur enchante mon ame,
Quand l'hymen t'accorde à mes vœux !
Le tems, de l'amour qui m'enflamme
Ne fera qu'augmenter les feux.
Ne crains point qu'une ardeur légere
M'offre ailleurs la félicité.
Tes charmes, toujours ſûrs de plaire,
Ont aſſez de quoi ſatisfaire
La curioſité.

JULIENNE.

Bien ſouvent, quand on ſe marie,
On ne ſçait pas ce que l'on fait;
On ne devine qu'en partie
Ce que l'hymen eſt en effet.
Le cœur s'éveille, & l'on ſe doute
Qu'il eſt fait pour la volupté.
Un amant s'offre, on le redoute;
Mais s'il perſévere, on l'écoute
Par curioſité.

Mr. MICHAUT, *au Public.*

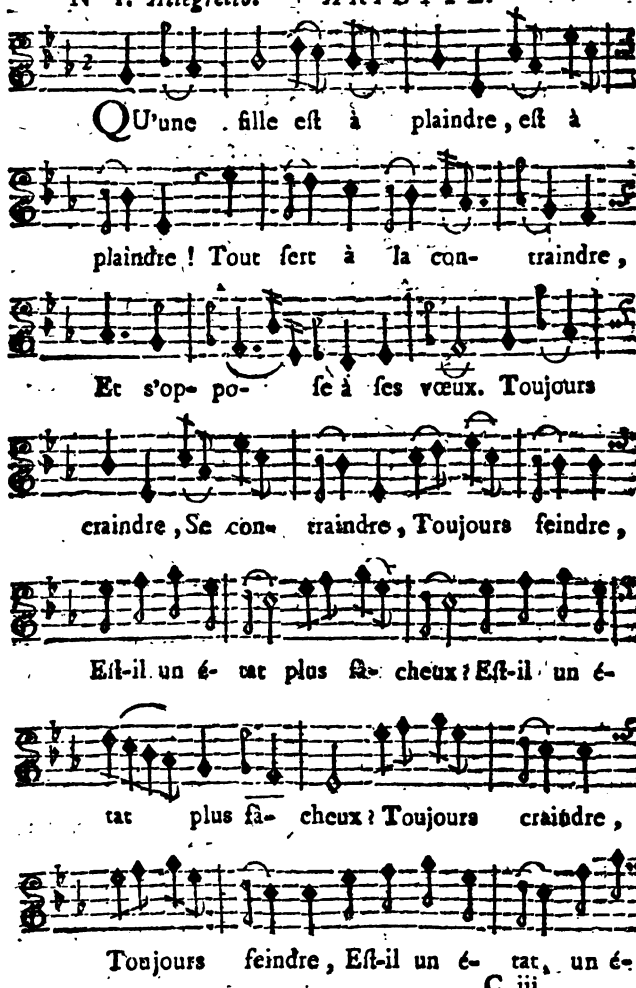
En vous préſentant un ouvrage,
Nous faiſons tout de notre mieux
Pour mériter votre ſuffrage,
Et vous attirer dans ces lieux.
Quand nous pouvons vous faire rire,
Nous partageons votre gaieté.
A nos vœux daignez vous ſouſcrire;
Je voudrois vous l'entendre dire,
Par curioſité.

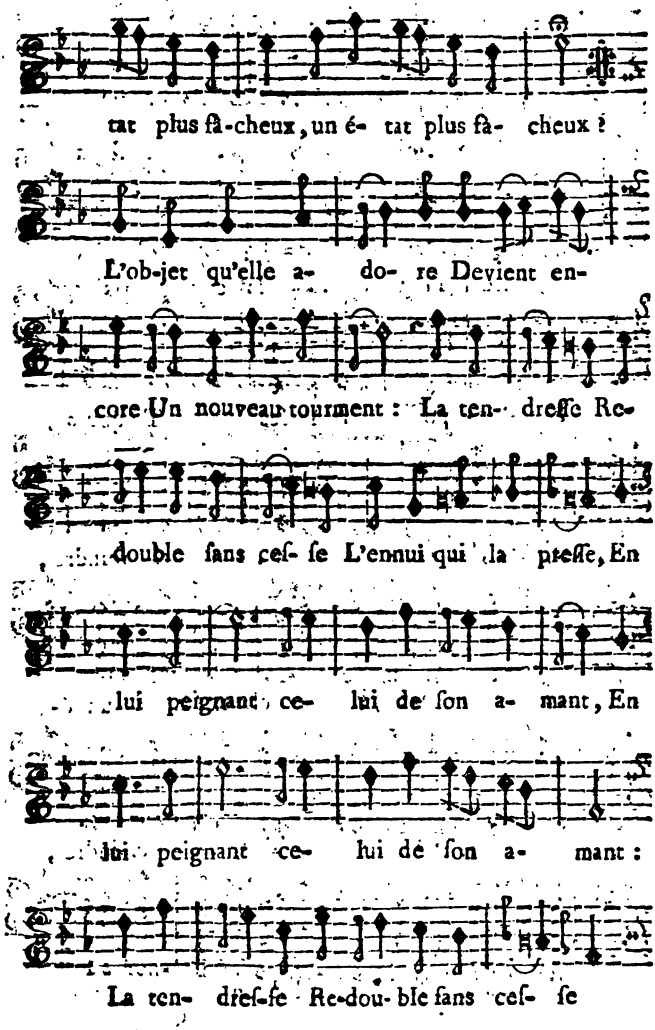
CHŒUR.

On doit éviter, par prudence,
De ſuivre un curieux penchant;
Car, bien ſouvent,
On eſt heureux par l'ignorance;
Dès qu'elle ceſſe, on s'en repent.

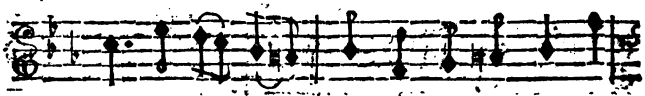
FIN.

N° 1. *Allegretto.* ARIETTE.

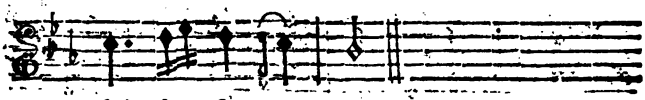



tat plus fâ-cheux, un é- tat plus fâ- cheux ?
L'ob-jet qu'elle a- do- re Devient en-
core Un nouveau tourment : La ten- dreſſe Re-
double ſans ceſ- ſe L'ennui qui la preſſe, En
lui peignant ce- lui de ſon a- mant, En
lui peignant ce- lui de ſon a- mant :
La ten- dreſ-ſe Re-dou- ble ſans ceſ- ſe

L'ennui qui la preſ- ſe, En lui peignant ce-

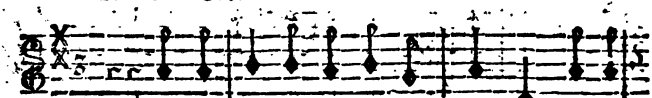


lui de ſon a- mant En lui peignant ce-

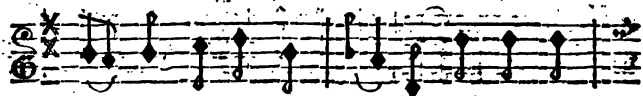


lui de ſon a- mant.

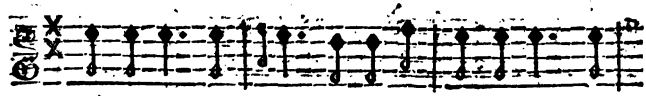
N° 2. *Gai.*



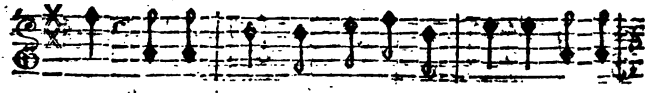
UNe femme eſt toujours coquette, Une



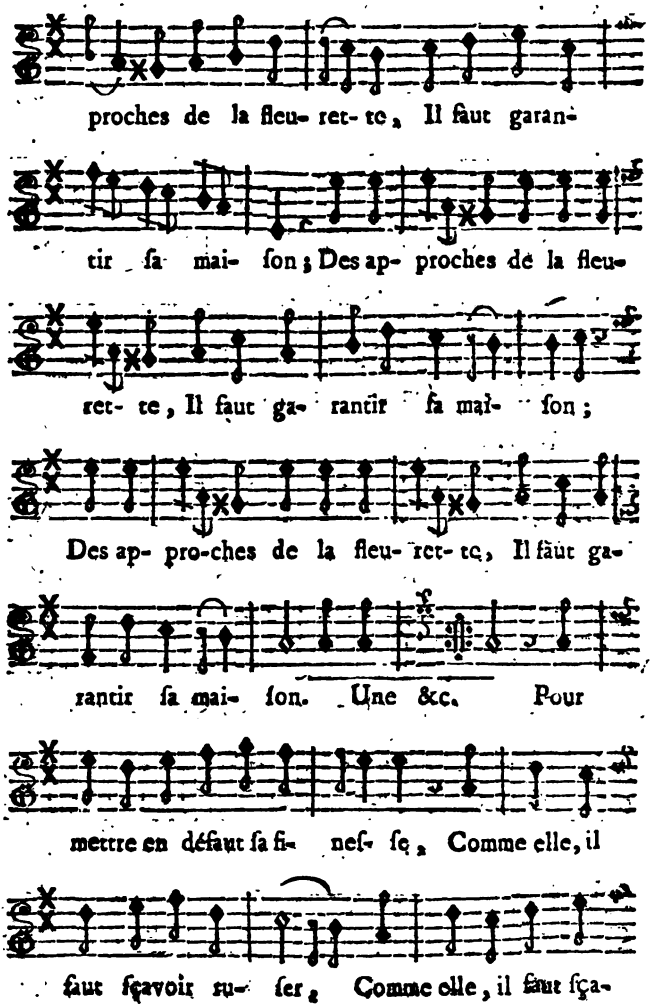
femme eſt toujours co- quette, On s'en dé-

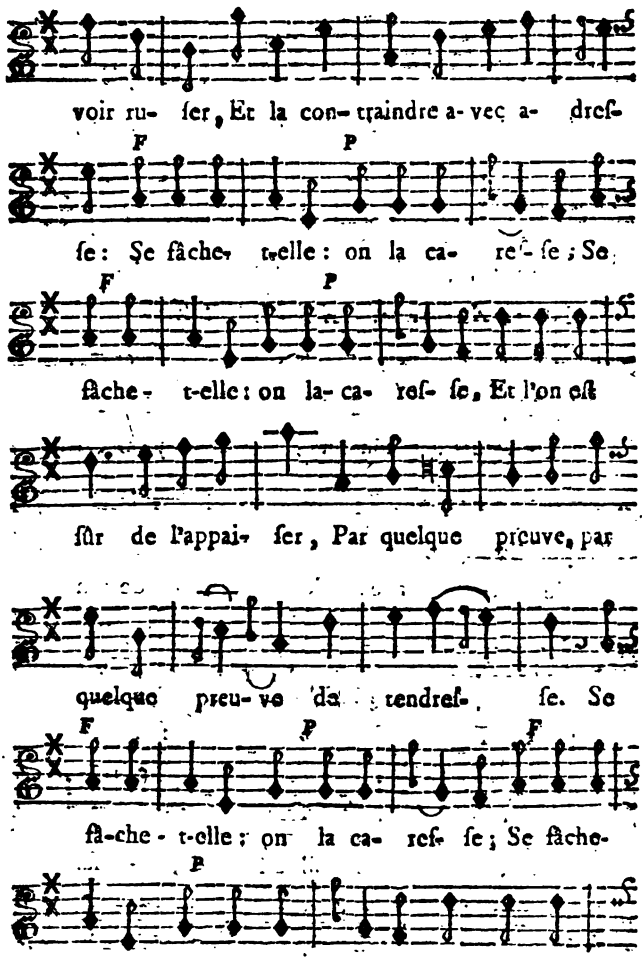


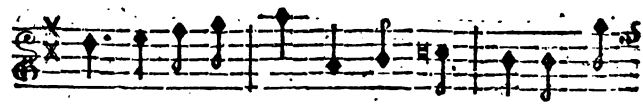
fie avec rai- ſon, On s'en défie avec rai-



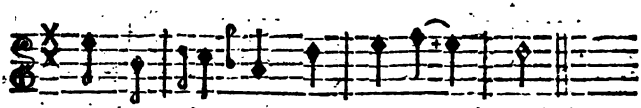
ſon. Auſſi- ſôt qu'on en fait emplet- te, Des ap-


proches de la fleu- ret- te, Il faut garan-
tir ſa mai- ſon; Des ap- proches de la fleu-
ret- te, Il faut ga- rantir ſa mai- ſon;
Des ap- pro-ches de la fleu- ret- te, Il faut ga-
rantir ſa mai- ſon. Une &c. Pour
mettre en défaut ſa fi- neſ- ſe, Comme elle, il
faut ſçavoir ru- ſer, Comme elle, il faut ſça-


voir ru- ſer, Et la con- traindre a- vec a- dreſ-
F P
ſe: Se fâche- t-elle: on la ca- reſ- ſe; Se
F P
fâche- t-elle: on la- ca- reſ- ſe, Et l'on eſt
ſûr de l'appai- ſer, Par quelque preuve, par
quelque preu- ve de tendreſ- ſe. Se
F P F
fâ-che- t-elle; on la ca- reſ- ſe; Se fâche-
P
t-elle: on la ca- reſ- ſe, Et l'on eſt

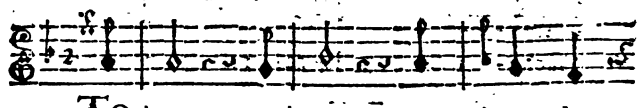


ſûr de l'appai- ſer, Par quelque preuve, par

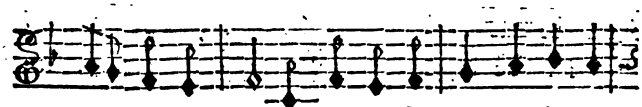


quelque preu- ve de tendreſ- ſe.

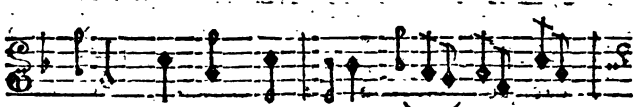
N° 3. *Allegretto.* *ARIETTE.*



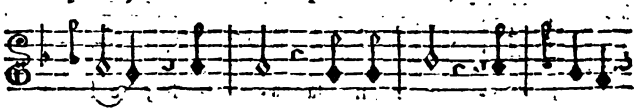
TOujours, toujours, tou- jours, dans



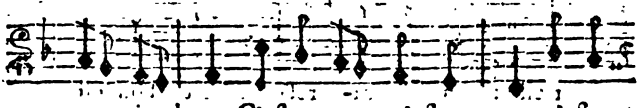
le ma-ri- age, Femme ſe plaint de ſon é-



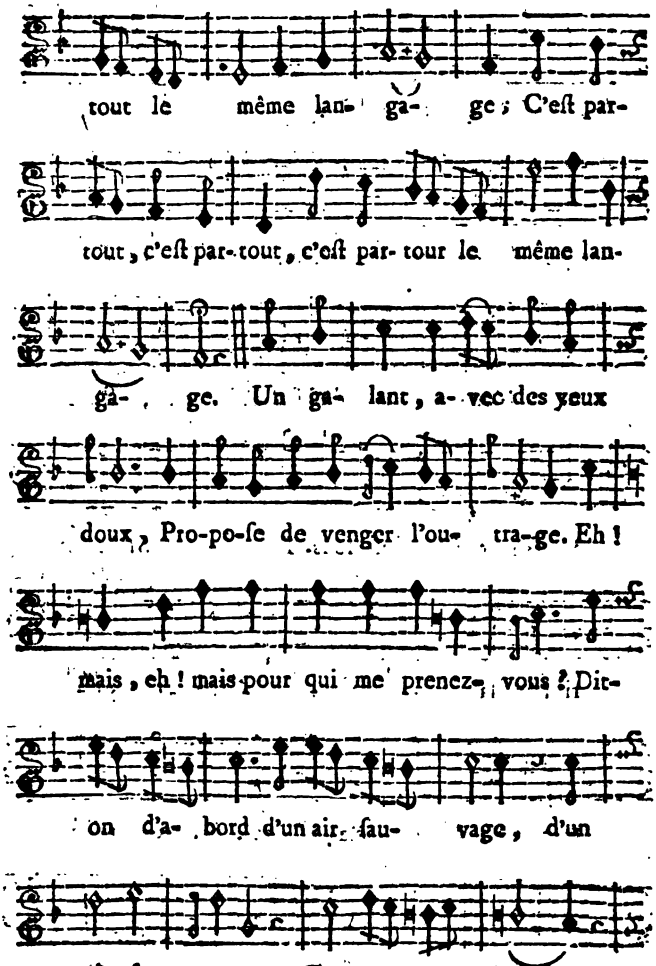
poux, Femme ſe plaint de ſon é-

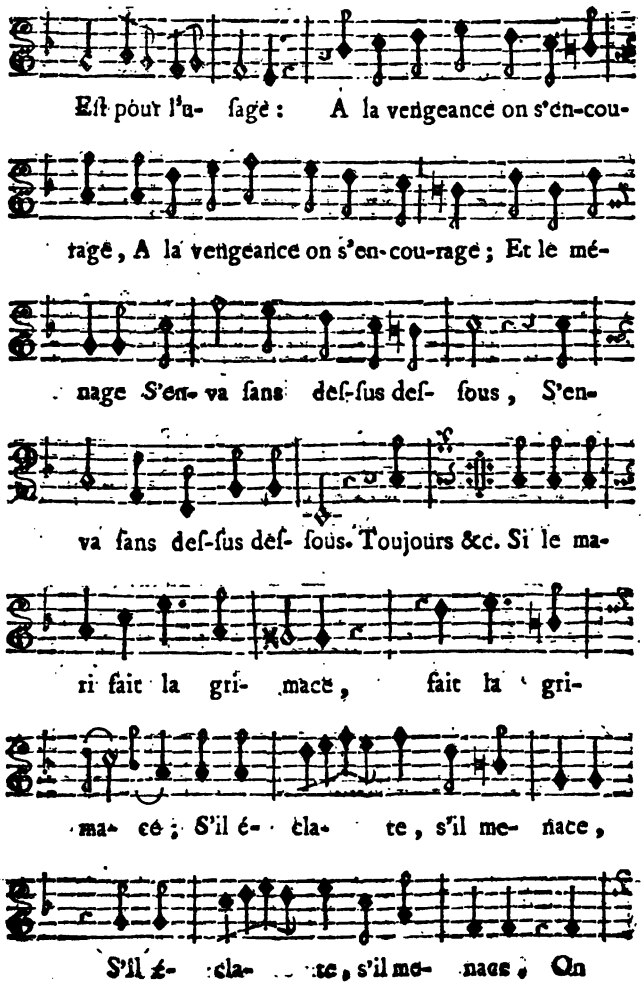


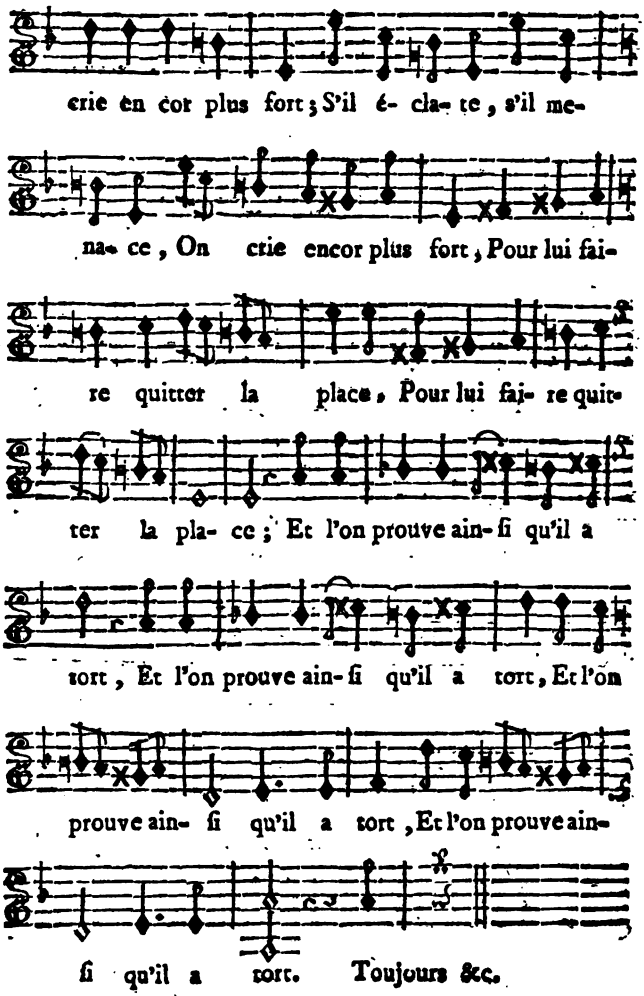
poux; Tou-jours il eſt froid, bi- ſar- re



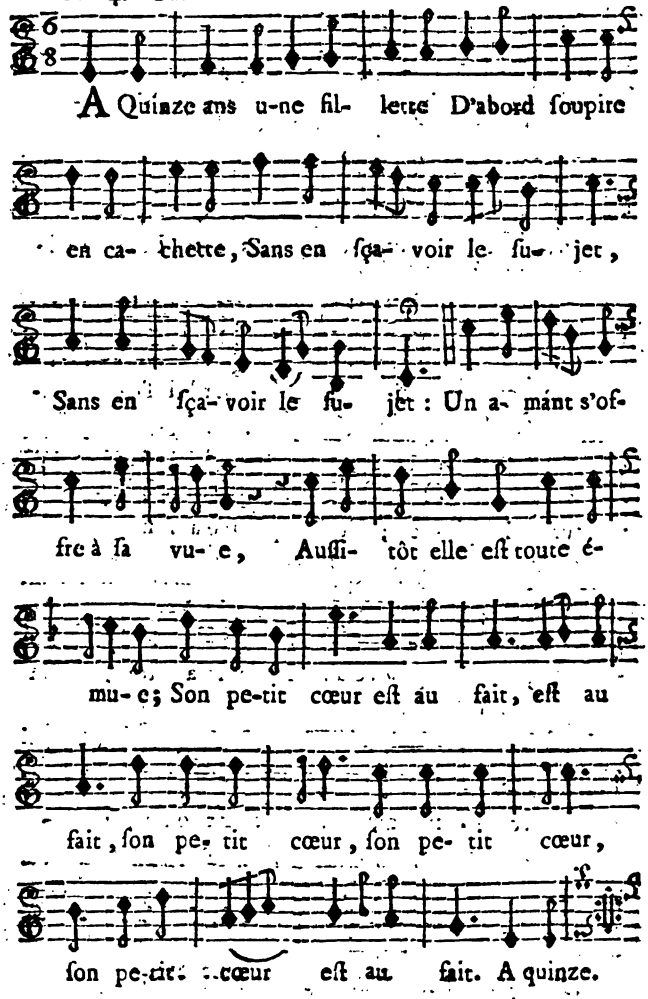
ou ja- loux. C'eſt par-tout, c'eſt par-tout, c'eſt par-

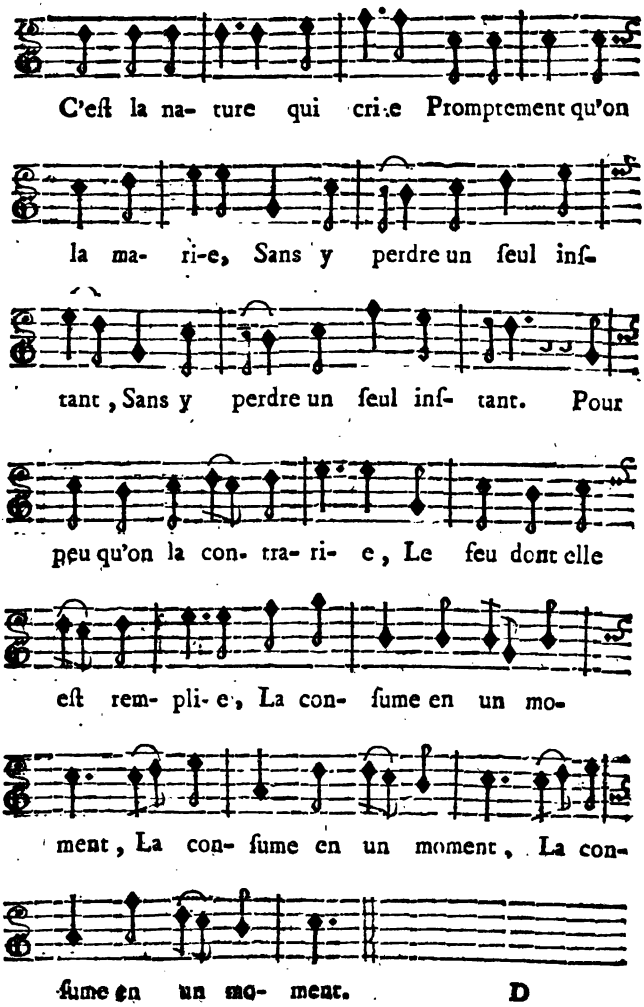

tout le même lan- ga- ge ; C'eſt par-
tout, c'eſt par-tout, c'eſt par-tour le même lan-
ga- ge. Un ga- lant, a- vec des yeux
doux, Pro-po-ſe de venger l'ou- tra-ge. Eh !
mais, eh ! mais pour qui me prenez- vous ? Dit-
on d'a- bord d'un air ſau- vage, d'un
air ſau- va- ge. Tout ce cour- roux


Eſt pour l'u- ſage : A la vengeance on s'en-cou-
rage, A la vengeance on s'en-cou-rage ; Et le mé-
nage S'en- va ſans deſ-ſus deſ- ſous, S'en-
va ſans deſ-ſus deſ- ſous. Toujours &c. Si le ma-
ri fait la gri- mace, fait la gri-
ma- ce ; S'il é- cla- te, s'il me- nace,
S'il é- cla- te, s'il me- nace, On

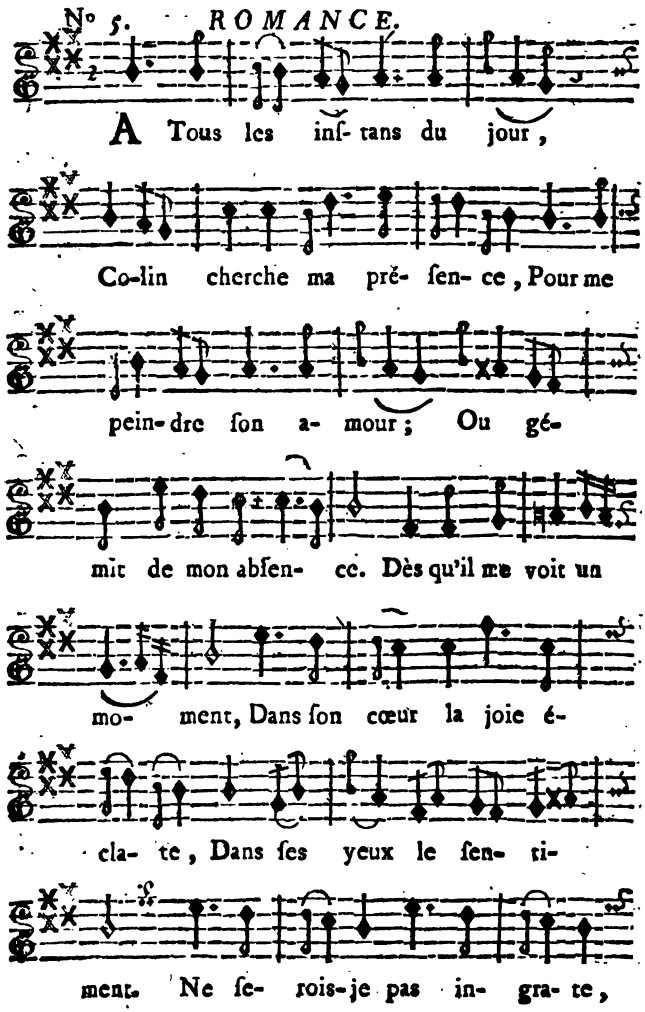

crie en cor plus fort ; S'il é- cla- te, s'il me-
na- ce, On crie encor plus fort, Pour lui fai-
re quitter la place, Pour lui fai- re quit-
ter la pla- ce ; Et l'on prouve ain- ſi qu'il a
tort, Et l'on prouve ain- ſi qu'il a tort, Et l'on
prouve ain- ſi qu'il a tort, Et l'on prouve ain-
ſi qu'il a tort. Toujours &c.

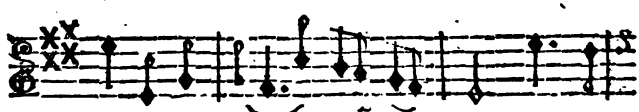
N° 4. *Gai.*


A Quinze ans une fillette D'abord ſoupire
en cachette, Sans en ſçavoir le ſujet,
Sans en ſçavoir le ſujet : Un amant s'offre à ſa vue,
Auſſitôt elle eſt toute émue; Son petit cœur eſt au fait, eſt au
fait, ſon petit cœur, ſon petit cœur,
ſon petit cœur eſt au fait. A quinze.

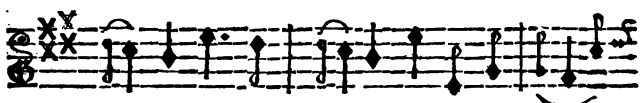

C'eſt la na- ture qui cri:e Promptement qu'on
la ma- ri-e, Sans y perdre un ſeul inſ-
tant, Sans y perdre un ſeul inſ- tant. Pour
peu qu'on la con- tra- ri- e, Le feu dont elle
eſt rem- pli- e, La con- ſume en un mo-
ment, La con- ſume en un moment, La con-
ſume en un mo- ment.

N° 5. *ROMANCE.*

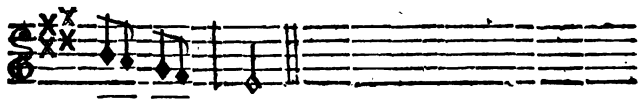

A Tous les inſ- tans du jour,
Co-lin cherche ma prē- ſen- ce, Pour me
pein- dre ſon a- mour; Ou gé-
mit de mon abſen- ce. Dès qu'il me voit un
mo- ment, Dans ſon cœur la joie é-
cla- te, Dans ſes yeux le ſen- ti-
ment. Ne ſe- rois-je pas in- gra- te,



Si je l'ai- mois foi- ble- ment ? Ne ſe-

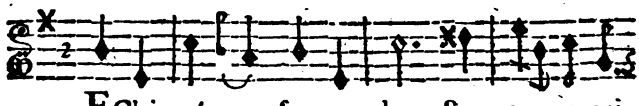


rois je pas in- gra-te, Si je l'ai- mois

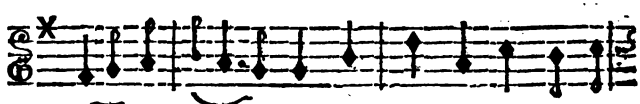


foi- ble- ment ?

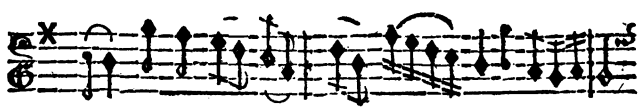
Mineur.



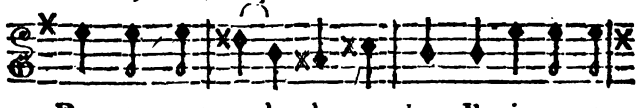
EClai- ré par ſon ar- deur Sur tout ce qui



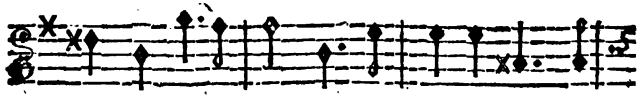
m'in- té- reſ- ſe, Sans ceſſe il l'offre à mon



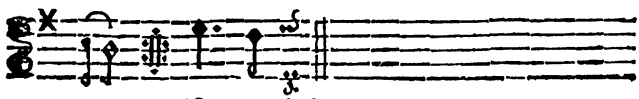
cœur, Embelli par la ten- dreſ- ſe.



Dans un re- gard plus tou- chant Il voit que ce

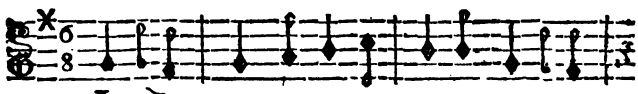


ſoin me flat- te. Qu'il eſt tendre en ce mo-

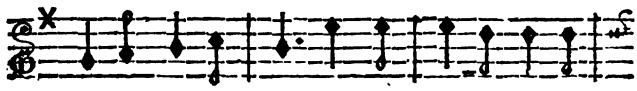


ment ! Ne ſe rois-je &c.

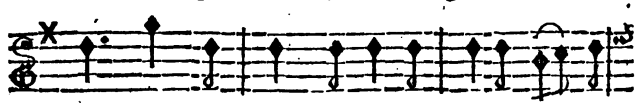
N° 6. *Gai.*



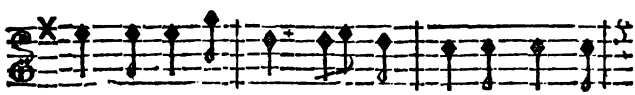
JE crois être encore à l'âge Où je



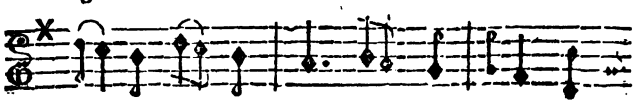
te vois à pré- ſent. Que cet âge eſt amu-



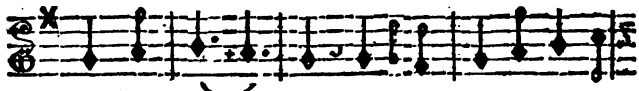
ſant, Quand on ſait en faire u- ſage ! Que cet



âge eſt amu- ſant, Quand on ſait en faire u-

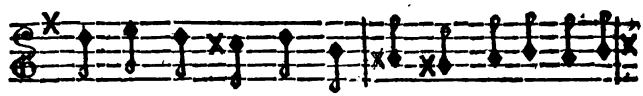


ſa- ge, Quand on ſait, quand on ſait en

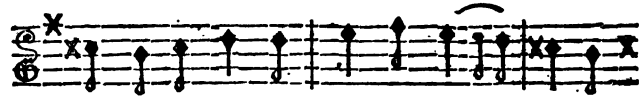


faire u- ſa- ge ! Je crois être encore à

l'âge Où je te vois à pré- ſent. Je ri-

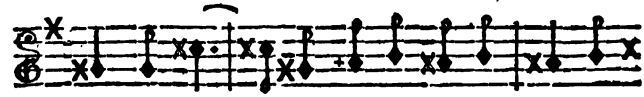


ois, Je chan-tois, Je dan- ſois ; Je ri- ois, Je dan-

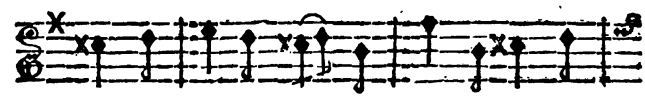


ſois, Je chantois d'un bon cou- ra- ge, d'un

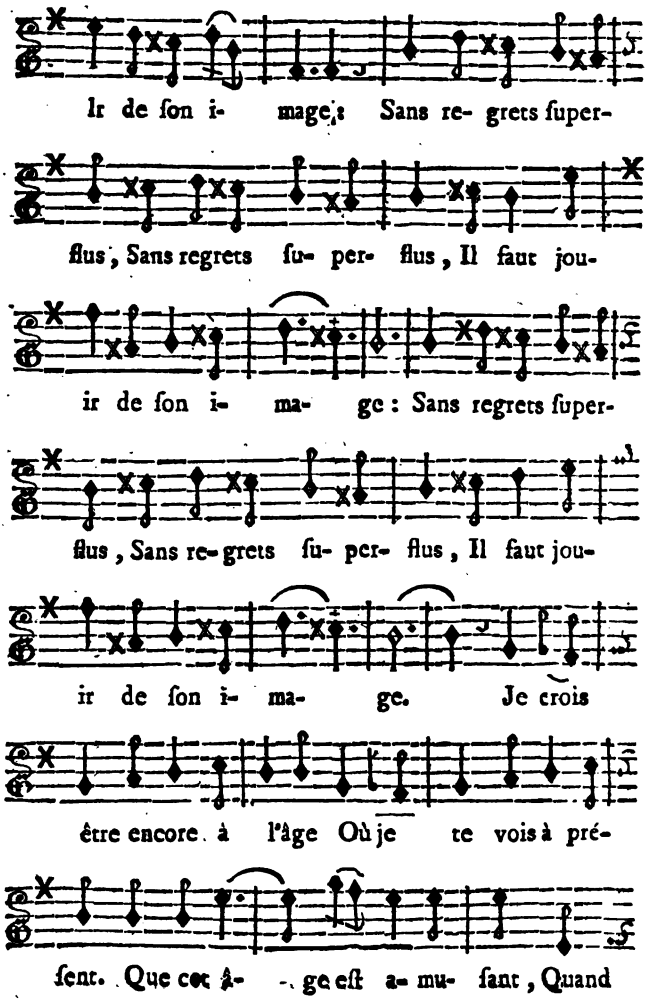
bon, d'un bon cou- ra- ge. Il n'eſt

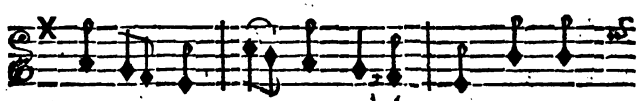


plus, Eh ! bien, Sans regrets ſuper- flus, Il

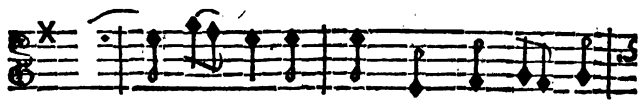


faut jou- ir de ſon i- mage, Il faut jou-

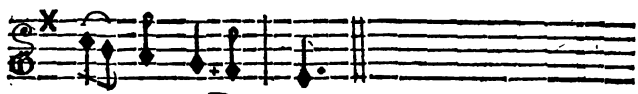

Ir de ſon i- mage : Sans re- grets ſuper-
flus, Sans regrets ſu- per- flus, Il faut jou-
ir de ſon i- ma- ge : Sans regrets ſuper-
flus, Sans re- grets ſu- per- flus, Il faut jou-
ir de ſon i- ma- ge. Je crois
être encore à l'âge Où je te vois à pré-
ſent. Que cet â- ge eſt a- mu- ſant, Quand



on ſait en fai-re u- ſa- ge ! Que cet

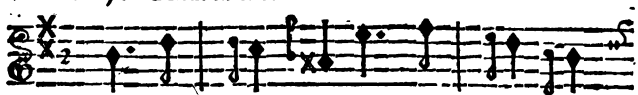


â- ge eſt a- mu- ſant, Quand on ſait en

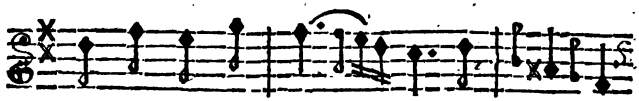


fai- re u- ſa- ge !

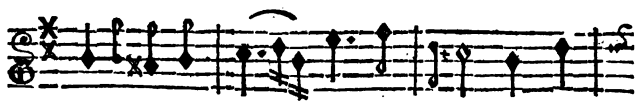
N° 7. *Tendrement.*



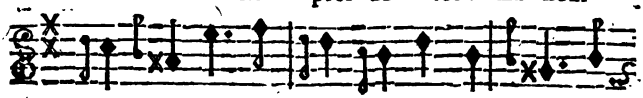
TOus les dons de la na- tu- re



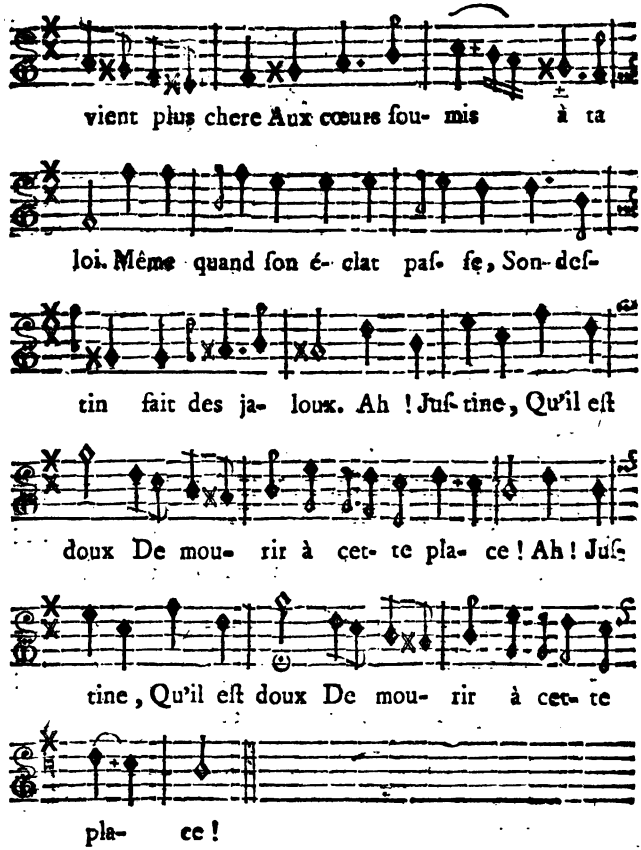
Sont faits pour for- mer ta pa- ru- re,



Et s'em- bel- lir près de toi : La fleur



que ton choix pré-fe- re, Sur ton ſein de-



J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *les Amours de Goneſſe*, *Comédie*, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 19 Mars 1765. MARIN.

Le Sage, Alain René

LES AMOURS DE NANTERRE; OPERA-COMIQUE EN UN ACTE:

Par Meſſieurs LE S** & D'OR**.

Repréſentée à la Foire de S. Laurent, en 1718, & enſuite ſur le Théâtre du Palais Royal, par Ordre de S. A. Royale, MADAME.

Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

MAdame THOMAS, *riche Fermiere.*

COLETTE, *fille de Madame Thomas.*

MATHURINE, *couſine de Colette.*

M. GRIFFART, *Procureur Fiſcal, pere de Valere.*

VALERE, *Capitaine d'Infanterie, amant de Colette.*

LUCAS, *Valet de Madame Thomas.*

ARLEQUIN, *Tambour de Valere.*

Troupe de Payſans, & de Payſannes danſans.

La Scene eſt dans le village de Nanterre.

LES AMOURS DE NANTERRE.

Le Théâtre repréſente le village de Nanterre.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, MATHURINE.

MATHURINE.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

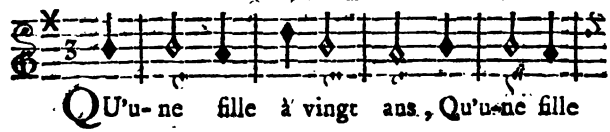
QUAS-TU donc, ma chere Colette !
Tu parois chagrine, inquiette.

Eh ! d'où vient cette ſombre humeur ?
Ne me cache rien, ma mignonne.
Découvre-moi ton petit cœur.

COLETTE.

Tu ne le vois que trop, friponne.

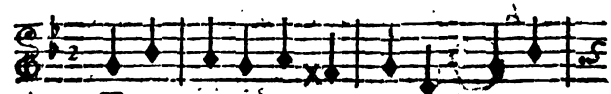
Air : *Nanette, dormez-vous ?*



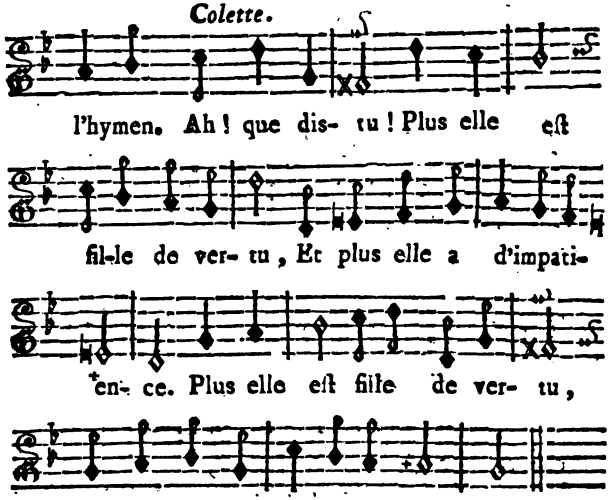
MATHURINE.

Paix, ma couſine.

Air : *J'offre ici mon ſavoir faire.*



Colette.



MATHURINE.

Il eſt vrai que cela coûte.

COLETTE.

Je vous en réponds.

Air : *Nanon dormoit.*

Quand un amant
Auprès de nous badine
Trop librement,
On fait bien la mutine :
Mais hélas ! en ſecret,
On ſent(*3 fois.*) qu'on la fait à regret.

Imite ma franchiſe, couſine. Ne ſerois-tu pas bien aiſe auſſi d'être mariée ?

MATHURINE.

Eh ! mais...

COLETTE.

Tu fais la ſotte. Acheve.

MATHURINE.

Je n'en ſerois pas fâchée.

COLETTE.

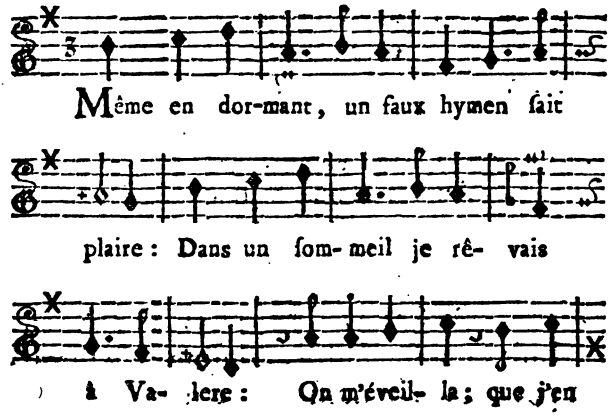
Tu t'imagines que c'eſt un grand bonheur ; n'eſt-ce pas ?

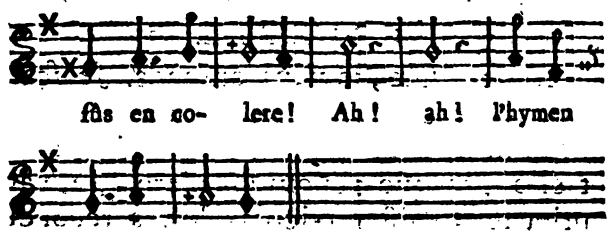
MATHURINE.

Sans doute.

COLETTE.

Air : *Trop de plaiſir, cher Tircis.*





MATHURINE.

Oh ! oh ! c'eſt donc Valere que vous aimez ?

COLETTE.

N'en vaut-il pas bien la peine ?

MATHURINE.

Oui, vraiment.

COLETTE.

Il eſt déjà Sous-Lieutenant d'Infanterie.

MATHURINE.

Peſte ! il eſt bien avancé !

COLETTE.

C'eſt qu'il a de grands amis, voyez-vous !

MATHURINE.

Mais il eſt fils du Procureur Fiſcal ; & vous, fille de Madame Thomas.

COLETTE.

Ma couſine, je vous entends. Je ſçais que le Procureur Fiſcal & ma mere ſont brouillés. Peut-être ma mere ne voudra-t-elle pas que j'épouſe Valere. Je vais prier le Magiſter Nicolas de les réconcilier.

MATHURINE.

Le Magiſter eſt homme d'eſprit, je compte beaucoup ſur lui.

COLETTE.

Je vais le trouver pour le preſſer de faire cet accommodement.... Ma mere vient; je te laiſſe avec elle.

SCENE II.

MATHURINE, Madame THOMAS.

MATHURINE.

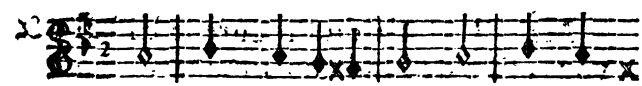
BON jour, ma tante.

Madame THOMAS, *d'un air chagrin.*

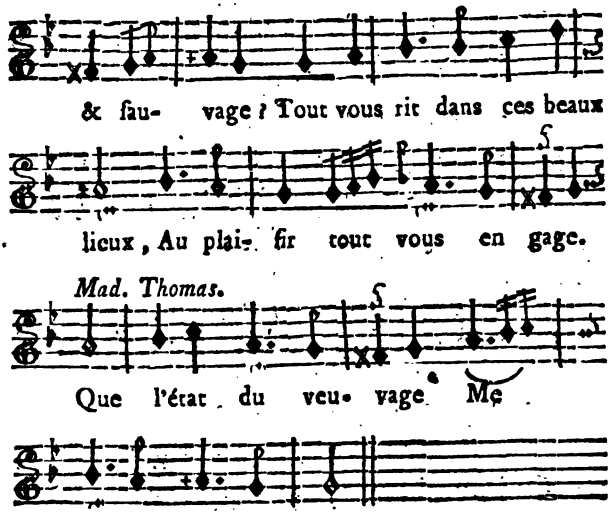
Bon jour ma niece.

MATHURINE.

Air: *Le beau berger Tircis.*



DOù vient ce ſé- ri- eux, Cet air triſte



MATHURINE.

Vous ne pleurez pas votre mari, peut-être ?

Air : *Quand le peril eſt agréable.*

Un vieil époux ſombre & ſévere
N'eſt regretté que foiblement.
L'époux même le plus charmant
Quelquefois ne l'eſt guere.

Madame THOMAS.

Ah ! ma chere niece, quel que fût mon pauvre mari, il m'étoit d'un grand ſecours.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Que de ſoins mon état renferme !
Une grande fille, une ferme ;
Toujours des procès ſur les bras ;
Tantôt acheter, tantôt vendre !
Sans mon pauvre valet Lucas,
Saurois-je par quel bout m'y prendre ?

Oui, ce garçon-là fait toute ma conſolation.

MATHURINE.

Oh ! pour cela, il a bien du mérite.

Madame THOMAS.

N'eſt-ce pas, ma niece ?

MATHURINE.

Oui, vraiment, ma tante.

Madame THOMAS.

Air : *Tique, tique, taque.*

Il n'eſt rien de plus parfait [*bis.*]
Que ces aimable valet. [*bis.*]
A l'ouvrage il ſe démene :
Tique, tique, taque, & lon, lan, la.
Il en vaut une douzaine.

MATHURINE.

Le bon valet que voilà !

Madame THOMAS.

Tous les autres ſont des fainéants ; lui ſeul eſt né pour le travail.

MATHURINE.

C'eſt la piece de réſiſtance.

Madame THOMAS.

Vous avez de l'eſprit, ma niece ; & je vous crois capable de me donner conſeil ſur une affaire importante. Je ſonge à me remarier.

MATHURINE, *ſurpriſe.*

Ah ! ah !

Madame THOMAS.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.*

Ne t'imagine pas que ce ſoit par caprice.
Mais je veux empêcher que mon bien ne périſſe.
J'ai beſoin d'un mari vigilant, entendu ;
Et je penſe à Lucas. Que me conſeilles-tu ?

MATHURINE, *froidement.*

Tout ce qu'il vous plaira, ma tante.

Madame THOMAS.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Il eſt grand, il a belle face.
La, franchement, ne crois-tu pas
Qu'il puiſſe du défunt Thomas
Fort bien remplir la place ?

MATHURINE, *d'un air mécontent.*

C'eſt votre affaire, ma tante.

Madame THOMAS.

Mais, eſt-ce que tu n'approuves pas mon choix ?

MATHURINE.

Si vous voulez que je vous parle naturellement, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire que vous l'épouſiez, puiſqu'il fait vos affaires avec zele.

Madame THOMAS.

Air : *Pour paſſer doucement la vie.*

Oh ! ce ſera bien autre choſe,
Quand j'aurai joint ſon ſort au mien.

MATHURINE.

Quelle erreur !
Valet qui jamais ne repoſe,
Devenu Maître, ne fait rien.

Madame THOMAS.

Je ne penſe pas comme cela, moi. Je trouve que ce garçon-là eſt bien mon fait.

MATHURINE.

Croyez-moi, vous devriez plutôt penſer à marier ma couſine.

Madame THOMAS.

Oh ! cela ne preſſe pas.

MATHURINE.

Mais ſongez à ce que dira tout le village, ſi...

Madame THOMAS.

Air : *Le cabaret eſt mon réduit.*

Je ſais qu'il en ſera grand bruit :
Mais, ma foi, je n'en fais que rire.
Quand les gens auront tout dit,
Ils n'auront plus rien à dire :
Ils n'auront plus rien (*3 fois.*) à dire.

MATHURINE.

C'eſt fort bien fait à vous.

Madame THOMAS, *fierement.*

Ne ſuis-je pas maitreſſe de mes volontés ?

MATHURINE.

Aſſurément. Tenez ; voilà votre Lucas : je vous laiſſe libres. (*D'un air moqueur.*) Adieu, ma tante.

Madame THOMAS, *ſechement.*

Adieu ma niéce : allez, on n'a pas beſoin de votre conſentement pour faire cette affaire-là. (*En colere.*) Voyez un peu cette béguéule !

(*Mathurine lui fait la révérence, & s'en va.*)

SCENE III.

Madame THOMAS, LUCAS.

LUCAS.

QU'Y a-t-il donc, not' maitreſſe ? Il ſemble que vous ſoyez en grogne.

Madame THOMAS.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Mon ami, c'eſt contre ma niece
Qui veut me donner des leçons.

LUCAS.

Voyez un peu la bonne piece !
Mais ma foi, je nous en gauſſons.

Madame THOMAS.

Pour cela, oui ; & dans le fond, je ſuis bien bonne de m'amuſer à conſulter une petite bête.

LUCAS.

C'eſt, morgué, ben dit. Vous ne devez conſulter que vous-même, ſurtout dans la choſe dont il s'agit.

Madame THOMAS.

Comment donc, Lucas ! ſçais-tu de quoi il étoit queſtion entre nous ?

LUCAS.

Oh ! pargué, je ne ſuis pas un ſot : tenez, vous li parliais de ça.

(*Il mets les doigts ſur le cœur, & il montre celui de Madame Thomas : ce qu'il fait deux ou trois fois de ſuite.*)

Madame THOMAS.

De quoi ?

LUCAS.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Ne m'entendez-vous pas ?
Eſt-ce un ſi grand myſtere ?
Vous voulez un compere
Fait tout comme Lucas.
Ne m'entendez-vous pas ?

Madame THOMAS.

Je t'entends à merveille : tu as fort bien deviné.

LUCAS.

Oh ! dame : je devine les fêtes, quand elles ſont arrivées.

Madame THOMAS, *d'un air attendri.*

Que tu as d'eſprit, coquin !

LUCAS.

D'autres que moi en avont itou de l'eſprit ; je vous en avartis.

Madame THOMAS.

Eh ! qui donc ?

LUCAS.

Grôs-Jean, Maître Piarre le Tavarnier, & Blaiſe le Veigneron. Je les acoutis tous trois jaboter hier à ſoir au travars d'une haie. Tatigué, comme ils en dégoiſiont !

Madame THOMAS.

Que diſoient-ils ?

LUCAS.

Voyez-vous ſte Madame Thomas, ce faiſiont-ils ; voyez-vous comme alle ſe redreſſe !

[*D'une voix groſſe.*]

Je gagerois, ce diſoit Gros-Jean, qu'al' ne ſera pas encore trás mois ſans reprendre du poil de la bête.

[*D'une voix aigre.*]

Pargué, ce faiſoit Maître Piarre, eſt-ce qu'ous ne ſavez pas bien qu'al' lorgne ſon valet Lucas ?

[*D'une voix chiroulée.*]

Par ma foi, ce diſoit Blaiſe, ils ſe connoiſſont bian tous deux ; & ſi alle fait ce marché-là, alle n'achetera pas chat en poche.

Madame THOMAS.

Voyez un peu les médiſans ! mais je ſais le moyen de les faire taire.

LUCAS.

LUCAS.

Et moi itou. Je n'avons beſoin pour ça que du Curé & du Tabellion.

Madame THOMAS.

C'eſt ce que je voulois dire, mon chez Lucas.

Air : *Lampons.*

Oui, malgré tous les jaloux, (*bis.*)
Tu deviendras mon époux. (*bis.*)
Je ferai ce mariage
A la barbe du village!
Je veux, je veux,
Mon ami, te rendre heureux.

LUCAS, *ôtant ſon chapeau.*

C'eſt bian de l'honneur pour moi, dà; mais il faudra que cela vaſe.

[*Il fait l'action de compter de l'argent.*]

Madame THOMAS.

Tu ſeras content. Mais ſçais-tu bien, mon poulet, ce que j'ai fait pour toi?

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

J'ai mépriſé la tendreſſe
Des plus hupés du canton.

LUCAS.

Je vous pourrois bian, Maitreſſe,
Parler ſur le même ton.
Vingt filles des plus fringantes,

Qui grillont pour mon muſiau,
Se trouveriont bian contentes
De ſe charger de ma piau.

Madame THOMAS.

Si j'avois voulu écouter certaines propoſitions, je ſerois, à l'heure qu'il eſt, une groſſe Madame de Paris : mais j'aime mieux un bon Payſan qu'un Monſieu.

LUCAS.

Vous avez raiſon. Les payſans avont l'amiquié plus farme.

Madame THOMAS.

Cours vîte t'acquitter de la commiſſion que je t'ai donnée. Je vais t'attendre au logis.

LUCAS.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Allez ; je vas biantôt vous ſuivre.

Madame THOMAS.

Mon cher ami, ne tarde pas.
Tu ſais que la pauvre Thomas
Sans toi ne ſauroit vivre.

[*Ils ſortent tous deux ; l'un d'un côté, l'autre de l'autre.*]

SCENE IV.

COLETTE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

CELA ſuffit, belle Colette :
J'entreprends l'accommodement.
La choſe ſera bientôt faite ;
Je n'entreprends rien vainement.

COLETTE.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Vous allez donc trouver ma mere ?

LE MAGISTER.

Oui, ma mignone, de ce pas.

COLETTE.

Parlez-lui bien.

LE MAGISTER.

Laiſſez-moi faire.

COLETTE.

Mais....

LE MAGISTER, *s'en allant.*

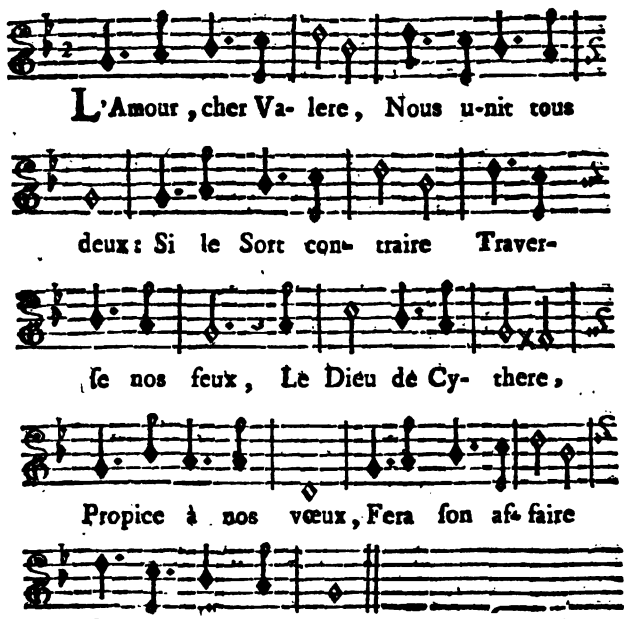
Ne vous embarraſſez pas.

SCENE V.

COLETTE, *ſeule.*

LAISSONS agir Maître Nicolas ; & ſi, par malheur, il ne réuſſit point dans ſon entrepriſe, nous aurons recours à d'autres expédients.

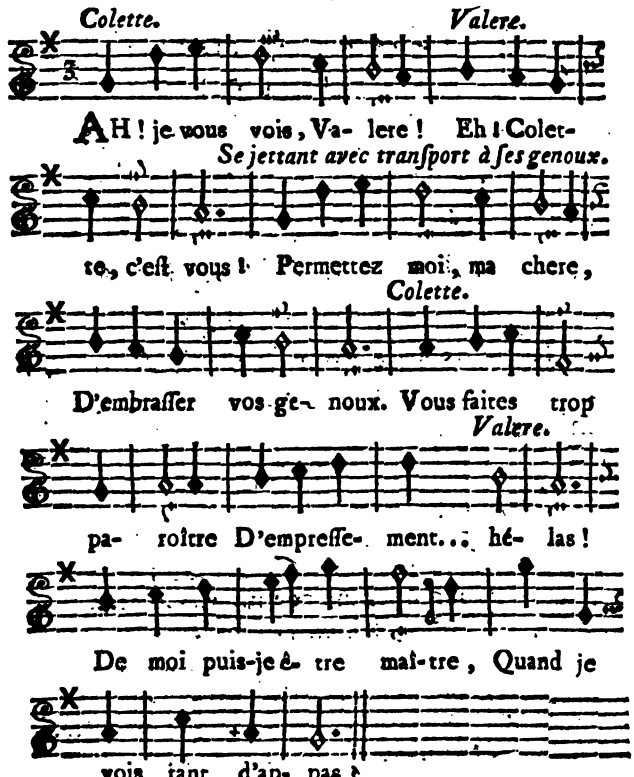
Air : *La jeune Iſabelle.*



SCENE VI.

COLETTE, VALERE.

Air : *Malheureuſe journée !*



Un baiſer, ma chere Colette!

Air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

Un doux baiſer ſeulement !

COLETTE, *le repouſſant.*

Ah ! Valere, doucement.

VALERE.

Ma Reine, quel tort !

COLETTE.

Calmez ce tranſport :
Votre ardeur eſt trop grande.
C'eſt à Paris qu'on prend d'abord.
Au village on demande,
Lon, la,
Au village on demande.

VALERE.

Je vous le demande auſſi. Allons; ne faites donc point la villageoiſe. Un peu moins de ſévérité.

COLETTE.

Air : *Je ſuis Magdelon friquet.*

Vous allez bien vîte au fait ;
Connoiſſez un peu mieux Colette.
Vous allez bien vîte au fait ;
Quittez ce trop libre caquet.
Vous en ſeriez mal ſatisfait :
Je pourrois, de ma main blanchette,
Je vous le dis franc & net...

VALERE.

Oh ! je vais m'expoſer à tout.

[*Il veut l'embraſſer ; elle lui donne un ſoufflet.*]

COLETTE.

Je prendrai mon ſérieux.

VALERE.

Vous vous fâchez ! cela ne vous convient point ; un air enjoué vous ſied mieux.

COLETTE.

Air : *Sois complaiſant, affable & débonnaire.*

Mon enjouement
Vous donne un faux préſage :
D'un tendre amant
J'aime aſſez le langage :
Mais,
Avant notre mariage,
Rengainez tous vos ſouhaits.

VALERE.

Mais je ne vous demandois que les armes du marché.

COLETTE.

Plus on donne de gages pour ce marché-là ; & moins il tient.

VALERE.

Franchement, votre vertu ſent le village.

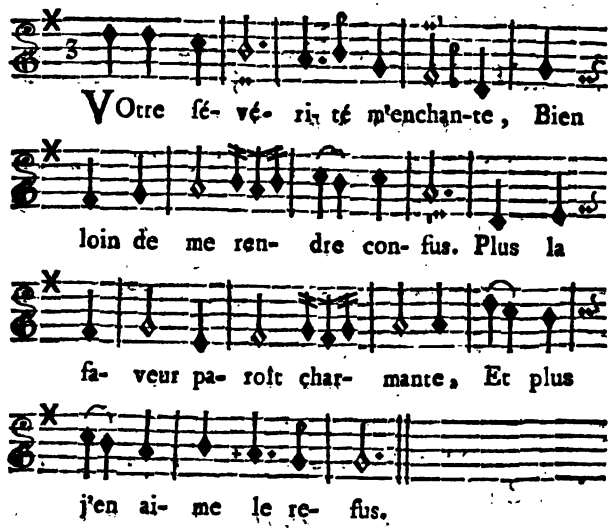
COLETTE.

Je ſuis là-deſſus payſanne & demie.

VALERE.

Ah ! belle Colette, connoiſſez mieux Valere à votre tour.

Air : Je me plaignois d'une inhumaine.



COLETTE.

Parlons ſérieuſement de nos affaires. Notre Magiſter s'eſt chargé de réconcilier nos parens.

VALERE.

Mais s'il n'y réuſſit pas ?

COLETTE.

J'ai un autre moyen tout prêt.

VALERE.

J'en ai auſſi imaginé un, qu'Arlequin mon Tambour eſt ſur le point d'exécuter: mais ſi tous ces moyens deviennent inutiles, que ferons-nous?

COLETTE.

Il faudra nous ſéparer.

VALERE.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Nous ſéparer! qu'ai-je entendu?
Non, non, vous n'aimez plus Valere.

COLETTE.

Mais quand tout eſpoir eſt perdu,
Cher amant, que voulez-vous faire?

VALERE.

En attendant un meilleur ſort,
Nous aimer juſques à la mort.

J'apperçois mon pere avec Maître Nicolas. Retirons-nous.

SCENE VII.

LE MAGISTER, M. GRIFFART, *Procureur Fiſcal.*

LE MAGISTER.

OR ſus, Monſieu le Procureux Fiſcal ; je crois vous en avoir aſſez dit pour vous perſuader que vous devez vous réconcilier avec Madame Thomas.

M. GRIFFART.

Je me rends à vos raiſons : mon reſſentiment s'éteint ; & je ſuis prêt à vivre en bonne union avec Madame Thomas, ſi elle le veut.

LE MAGISTER.

Oh ! je vous réponds d'elle. La voici ; tenez-vous un peu à l'écart : je vais la prévenir.

SCENE VIII.

LE MAGISTER, M. GRIFFART, Madame THOMAS.

LE MAGISTER.

Air : *Voulez-vous ſçavoir qui des deux ...?* ou, *M. le Prevôt des Marchands.*

ARRESTEZ, Madame ; deux mots.
Vous arrivez fort à propos.
Ne faites plus mauvaiſe mine
A notre Procureux Fiſcal.
Je vous proteſte, ma voiſine,
Qu'il veut...

Madame THOMAS, *bruſquement.*

Que veut cet animal ?

M. GRIFFART, *à part.*

Elle fait la fâchée.

LE MAGISTER.

Air : *Le fameux Diogene.*

Eh ! parlez ſans colere.

Madame THOMAS.

Vraiment, j'ai bien affaire ! ...

LE MAGISTER.

Oh ! point d'emportement.
D'un cœur franc & ſincere

Avec vous il veut faire
Son raccommodement.

Madame THOMAS.

Ah ! il veut ſe raccommoder tout de bon ?

LE MAGISTER.

Tout de bon.

Même air que le précédent.

Répondez, je vous prie,
Madame, à ſon envie.

Madame THOMAS.

Eh ! bien : ſoit, j'y conſens.

LE MAGISTER.

Ma foi c'eſt un bon Diable.

Madame THOMAS.

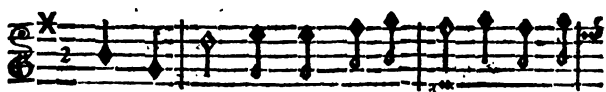
Puiſqu'il eſt raiſonnable,
C'eſt aſſez, je me rends.

LE MAGISTER, *au Procureur Fiſcal.*

Monſieur Griffart, vous l'entendez. Madame Thomas eſt un bon petit cœur de femme : allons, embraſſez-vous.

M. GRIFFART, *après avoir ſalué Mme. Thomas, lui préſente la main, en diſant :*

Air : *La Ceinture.*



OUbli- ons tous deux le paſ- ſé ; Vivons en

Malgré mon courroux, Monſieur Griffart, je n'ai jamais ceſſé de vous eſtimer.

LE MAGISTER.

J'en ſuis témoin.

M. GRIFFART.

Quoique prevenu contre vous, Madame Thomas, je vous ai toujours regardée comme une femme de mérite.

LE MAGISTER.

Pour cela, oui.

Madame THOMAS.

Quand j'ai rencontré des gens qui vouloient attaquer votre probité, je vous ai toujours rendu juſtice.

LE MAGISTER.

Elle eſt généreuſe.

M. GRIFFART.

Quand je me ſuis trouvé avec des médiſans, qui vouloient me rendre votre vertu ſuſpecte, oh ! je leur ai bien dit ce que j'en penſois.

LE MAGISTER.

Il eſt charitable, Monſieur le Procureux Fiſcal. Jarnicoton ! je ne me ſens pas d'aiſe d'avoir rapatrié deux eſprits d'un ſi bon caractere. Que je vous embraſſe.

[*Après les avoir embraſſés.*]

Ait : *Je reviendrai demain au ſoir.*

Que cette paix, mes chers enfans,
Puiſſe durer longtems ! (*bis.*)
Maudit le feſtin malheureux
Qui vous brouilla tous deux ! (*bis.*)

Madame THOMAS.

Il eſt vrai que, ce jour-là, Monſieur le Procureur Fiſcal n'étoit pas de bonne humeur.

M. GRIFFART.

De bonne humeur ! oh ! pardi, c'eſt vous qui prîtes un travers.

Madame THOMAS.

Un travers ! moi, prendre un travers ! oh !

j'ai trop d'eſprit pour cela. C'eſt vous qui n'entendez quelquefois ni rime ni raiſon.

LE MAGISTER.

Eh ! laiſſons-là ce feſtin.

Madame THOMAS.

Vous n'êtes qu'un bourru, qu'un brutal, qu'un emporté.

M. GRIFFART, *d'un ton menaçant.*

Madame Thomas !

Madame THOMAS, *du même ton.*

Monſieur Griffart !

LE MAGISTER.

Que Diable !

Madame THOMAS, *en colère.*

Allez, ſi je vous jettai une aſſiette à la tête, vous le méritiez bien.

LE MAGISTER.

Eh ! Madame Thomas !

M. GRIFFART.

Et vous, vous méritiez bien auſſi tous les noms que je vous ai donnés.

LE MAGISTER.

Eh ! mais ... mais ...

Madame THOMAS, *criant de toute ſa force.*

Tous les noms ! tous les noms ! allez, mon ami, vous êtes un plaiſant ſot !

M. GRIFFART, *fort irrité.*

Vous croyez parler encore à votre benêt de mari. Vous êtes une extravagante.

Madame THOMAS, *voulant ſe jetter ſur lui.*

Ah ! fripon, il faut que je te...

LE MAGISTER, *arrêtant Madame Thomas.*

Que voulez-vous faire ?

Madame THOMAS.

Le déviſager.

M. GRIFFART, *bouillant de colere.*

Allez, vous êtes une... vous êtes une... vous êtes une femme.

[*M. Griffart & Madame Thomas ſe retirent chacun de ſon côté, fort irrités.*]

SCENE IX.

LE MAGISTER, *ſeul.*

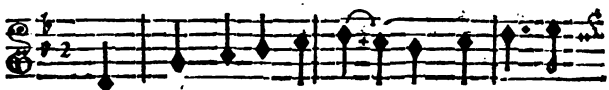
VOilà de la beſogne bien faite ! je les ai mis un peu plus mal enſemble qu'ils n'étoient.

SCÈNE X.

LE MAGISTER, COLETTE, MATHURINE.

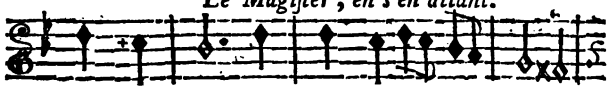
COLETTE, *au Magiſter.*

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*



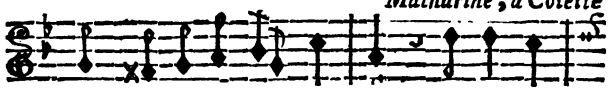
HE ! bien : quelles nou- vel-les ? A-vez-vous

Le Magiſter, en s'en allant.

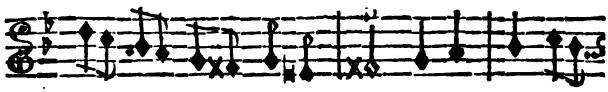


fait la paix ? Hé- las ! ils ſont, les Belles,

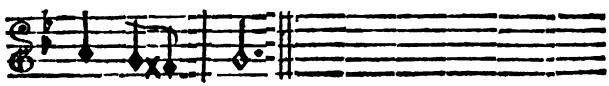
Mathurine, à Colette



Plus di-vi-ſés que ja- mais. Il a per-



du ſes pas, Nico- las. Voilà votre hy-



men à bas.

SCENE XI.

COLETTE, MATHURINE.

COLETTE.

OH ! que non. Puiſque le Magiſter n'a pas réuſſi, je vais employer la ruſe que je t'ai dite.

MATHURINE.

Feindre de l'amour pour Lucas ?

COLETTE.

Juſtement ; cela donnera de la jalouſie à ma mere,

Air : *Les Feuillantines.*

Qui, dans ſon jaloux effroi,
Je le croi,
Va ſe défaire de moi.

MATHURINE.

Vous êtes ingénieuſe.

COLETTE.

C'eſt que je (*bis.*) ſuis amoureuſe.

MATHURINE, *bas.*

Ah ! le voilà, Lucas.

COLETTE.

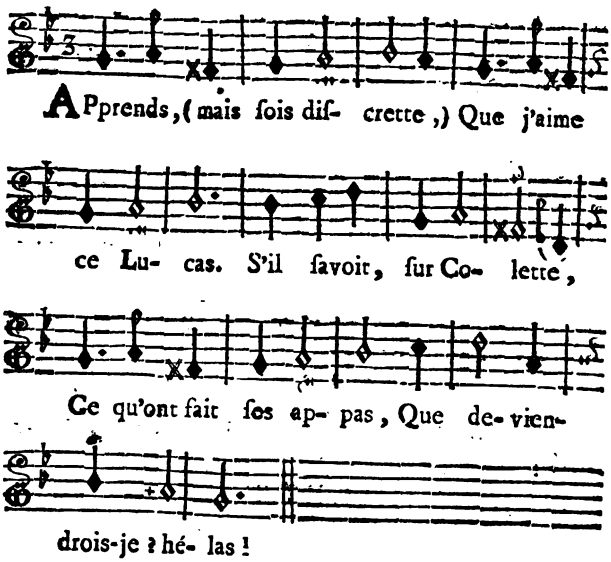
Parlons de lui, ſans faire ſemblant de l'appercevoir.

SCENE XII.

COLETTE, MATHURINE, LUCAS *à l'écart.*

COLETTE.

Air : *Iris, au bord de la Seine.*

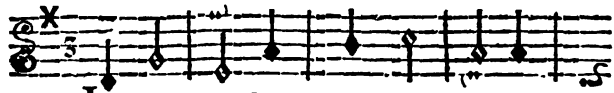


LUCAS.

Oh ! oh ! alles parlont de moi, acoutons.

MATHURINE.

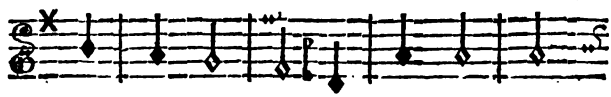
Air : *Quel plaiſir de voir Claudine !*



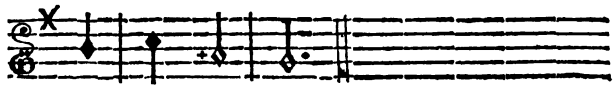
LU-cas a donc ſçu vous plaire ?

Colette.

Je te l'avoue aujourd'hui. T'é-ton- nes-



tu que ma me-re Ait pris tant



de goût pour lui ?

MATHURINE.

Non vraiment.

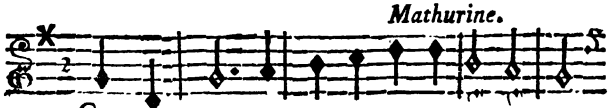
LUCAS, *à part.*

Colette m'aime ! qui diantre l'auroit deviné ?

COLETTE.

Air : *Tourelourirette.*

Mathurine.

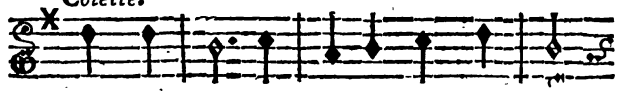


SA tail- le eſt char-mante : J'admi- re ſa voix.

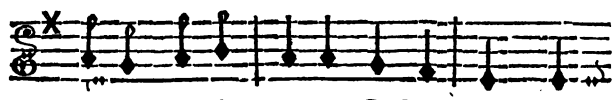
LUCAS, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé.

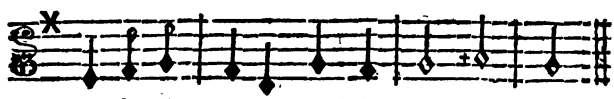
Colette.



Mais ce qui m'en- chante, C'eſt ſon beau,



toure, louri- ret- te, C'eſt ſon beau, lan,



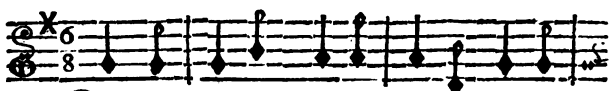
la, de- ri- rette, C'eſt ſon beau mi- nois.

LUCAS, *à part.*

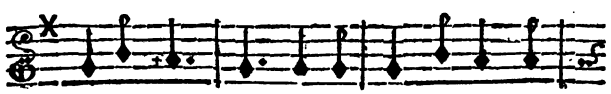
Tatigué ! comme alle en tient !

COLETTE.

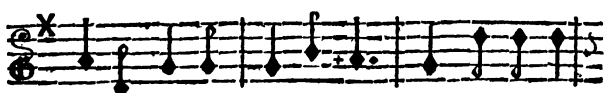
Air : *Quand ma mere étoit jeunette.*



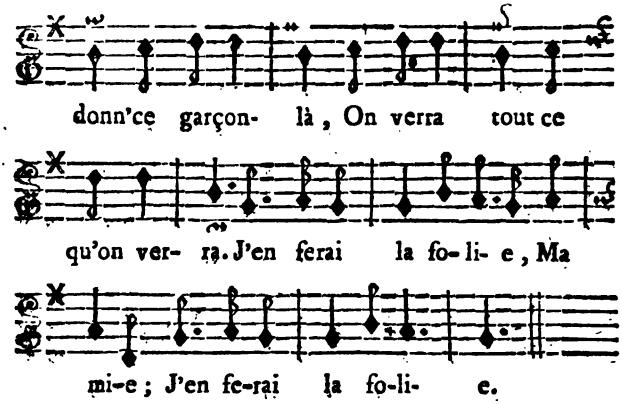
OUi, je prétends ſa- tiſ- faire Ma nou-



velle flam- me. De Lu- cas, malgré ma



mere, Je veux ê-tre fem- me. Si l'on n'me



LUCAS *paroit, & chante.*

Air : *Vous avez raiſon, la Plante.*

Vous avez raiſon, La Plante.
Il eſt bon ſur ce ton-là,
Larira.

COLETTE, *feignant d'être ſurpriſe, pouſſe un grand cri.*

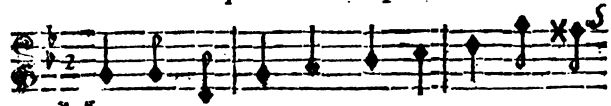
Ah !

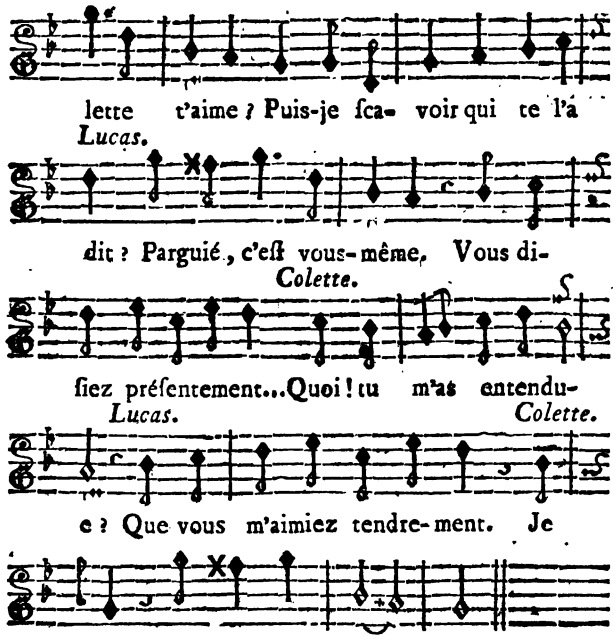
LUCAS.

Oh ! oh ! vous m'aimez donc, Mademoiſelle Colette ? Eh ! vous n'en ſonniez mot.

COLETTE.

Air : *Un petit moment plus tard.*





LUCAS.

Le grand malheur !

COLETTE.

Aſſurément, c'en eſt un ; car tu l'iras peut-être dire à ma mere.

LUCAS.

Nennin, nennin ; je ne li dirai pas. All' ne ſçait, morgué, pas tout ce que je

fais. Queuque ſot ! Après tout, quand all' le ſçauroit, eſt-ce qu'all' me rabattroit ça ſur mes gages ?

MATHURINE.

Tu la connois ; elle feroit un beau vacarme !

LUCAS.

Eh ! palſangué, qui s'en ſoucie ? Acoutez, Mademoiſelle Colette. Il gn'y a qu'un mot qui ſarve. Si vous v'lez, je l'enverrai au barniquet.

MATHURINE.

C'eſt parler net.

COLETTE.

Air : *La Ceinture*, noté ci-devant, page 28.

Quoi ! Lucas, tu voudrois, pour moi,
Renonçer au cœur de ma mere ?

LUCAS.

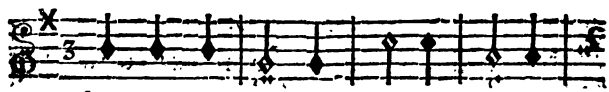
J'aime mieux être, par ma foi,
Son gendre que votre beau-pere.

MATHURINE.

Te voilà ravie, ma Couſine,

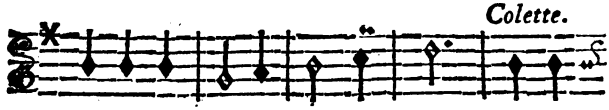
LUCAS.

Air : *Talalerire.*

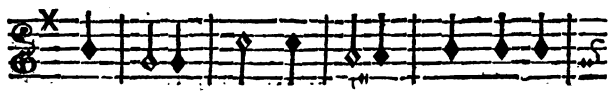


AH ! j'ai le cœur chaud comme braiſe,

Colette.

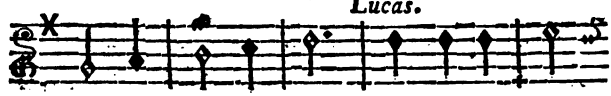


Charmante Colet- te, pour vous. Fripon,

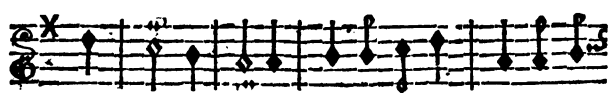


tu ſeras donc bien ai-ſe, Quand tu de-

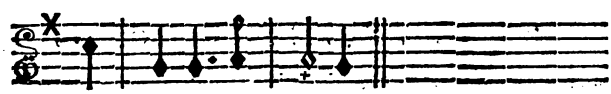
Lucas.



viendras mon é- poux? Nuit & jour vous



m'en- tendrez dire, Ta-la- le- ri, ta-la- le-



ri, ta- la- le- ri- re.

[*Il veut l'embraſſer.*]

COLETTE, *ſe défendant.*

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

Ah ! Lucas, tenez-vous :
Ayez de la politeſſe.
Ah ! Lucas, tenez-vous,
Et craignez mon courroux.

LUCAS.

Oh ! j'aime à rire ſans ceſſe,
A batifoler toujoux ;

A pouſſer la tendreſſe
Tout au travars des choux.

MATHURINE.

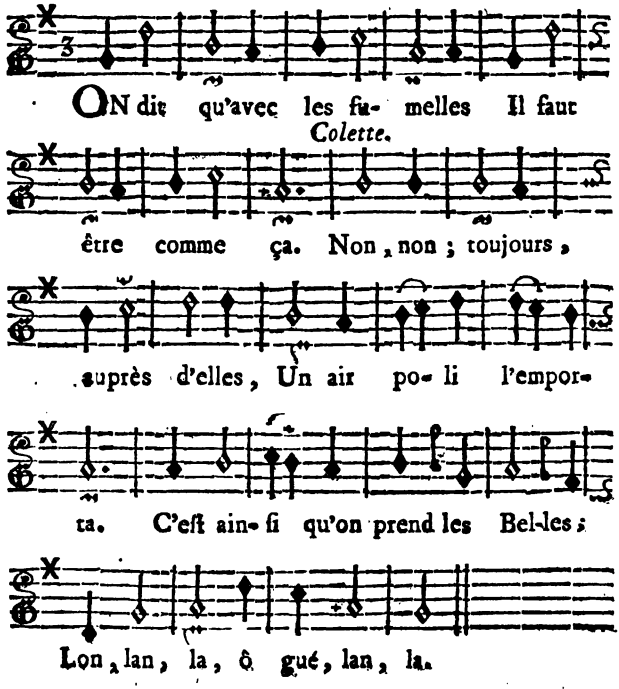
Quel drôle !

COLETTE.

Tu prends un mauvais parti.

LUCAS.

Air : *Eſt-ce ainſi qu'on prend les Belles ?*



LUCAS.

Serpedié! vous ne chaſſez pas de race.

COLETTE.

Que veux-tu dire par-là ?

LUCAS.

Je veux dire que vot' mere n'aime pas tant la pouliteſſe que vous.

SCENE XIII.

COLETTE, MATHURINE, LUCAS, Madame THOMAS *derriere eux, ſans en être apperçue.*

Madame THOMAS, *à part.*

AH ! ah ! Lucas avec ma fille !

LUCAS, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé.

COLETTE.

Qu'as-tu à rire ?

MATHURINE.

Pourquoi ris-tu ?

LUCAS.

Je ris de ce que... (*Il rit encore.*) Hé, hé, hé, hé, hé.

COLETTE.

Explique-toi donc.

LUCAS.

Je ris de ce que vot' mere... (*Il continue de rire.*) Hé, hé; hé, hé, hé.

MATHURINE.

Hé bien?

LUCAS.

All' croit bonnement que je l'épouſerai: mais prrrr.

Madame THOMAS, *à part.*

Qu'entends-je?

LUCAS.

All' a déjà fait avartir les ménestriers pour not' noce. All' payera les violons: mais, jarnonbille, je danſerons pour elle.

Madame THOMAS, *à part.*

Le Coquin!

COLETTE.

Diantre! cela eſt déjà bien avancé!

LUCAS.

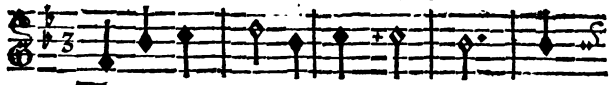
Le bon de l'affaire, c'eſt qu'all' ne ſçait pas que Colette m'aime, & que j'aime itou Colette.

Madame THOMAS, *à part.*

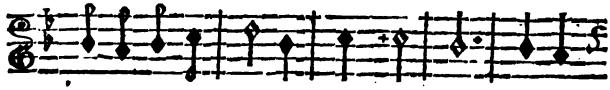
Le traître!

LUCAS.

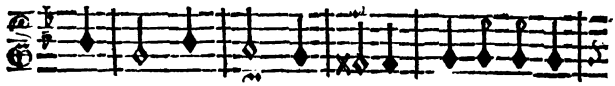
Air : *Mirlababibobette.*



TA-ti-gué, Mada- me Tho- mas, Mir-



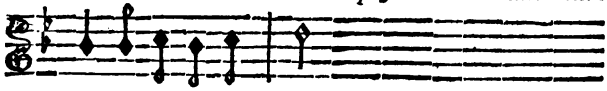
laba- bi-bo- bette, Queu fra- cas Alle



fe- ra, bel- le Co- lette! Mirla- ba-bi,

far-la- ba-bo, mir- la-ba- bi- bo- bette.

Madame THOMAS *en furie, ſe montrant tout à coup, & continuant l'air.*

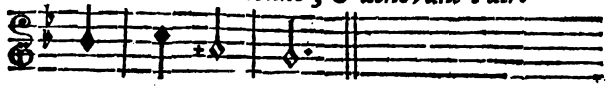


Sar-la-ba- bo-ri- ta.

MATHURINE.

O Ciel!

LUCAS *étonné, & achevant l'air.*



Oh! la voi- là!

COLETTE.

Ah!

Madame THOMAS, *à Colette.*

Air : *Malheureuſe journée !* noté ci-devant, p. 21.

Petite impertinente,
Comment donc ! à mes yeux...

MATHURINE.

Ne grondez point, ma tante.

Madame THOMAS, *à Colette & à Mathurine.*

Otez-vous de mes yeux.

(A Lucas.)

Et toi, traître, volage... !

LUCAS, *à part.*

Que ne ſuis-je en un trou ?

Madame THOMAS, *ſe jettant ſur Lucas.*

Il faut que, dans ma rage,
Je te coupe le cou.

MATHURINE.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Quelle fureur eſt la ſienne !
Vîte, ſauvons-nous.

[*Elles s'en vont.*]

LUCAS.

Couper le cou, tatiguienne !
Il eſt bon que le cou tienne.

[*A Madame Thomas qui le houſpille.*]

Arrêtez-vous,
Arrêtez-vous.

SCENE XIV.

LUCAS, Madame THOMAS.

Madame THOMAS, *toujours en colere.*

Air : *Quand on a prononcé.*

TU m'abandonnes donc aujourd'hui pour Colette ?
Toi que depuis quinze ans j'éleve à la brochette !

LUCAS.

Mais, Madame Thomas....

Madame THOMAS.

Ah ! perfide, tais-toi.
Où ſeras-tu jamais plus heureux que chez moi ?

Air : *Mon pere, je viens devant vous.*

Ne trouves-tu pas le matin,
Pour te raccommoder la panſe,
Du pain blanc & d'excellent vin ?
On double, au dîner, ta pitance.
Au ſouper, ne garde-t-on pas
Le jus de l'éclanche à Lucas ?

LUCAS.

Si vous me nourriſſez bien, je travaille de même : la beſogne eſt forte chez vous.

Madame THOMAS.

Eh ! bien, petit inconſtant, petit ſcélérat, j'y conſens, va, épouſe Colette. Mais tu n'auras pas le ſou, je t'en avartis.

LUCAS, *à part.*

Ce n'eſt pas là mon compte.

Madame THOMAS.

Tu mourras de faim.

LUCAS, *à part.*

Malepeſte ! ſarviteur à Colette. Tenons-nous au gros de l'arbre.

Madame THOMAS.

Grand Jacques profitera de ta folie ; je l'épouſerai.

LUCAS, *haut.*

Ah ! voyez donc comme all' ſe fâche !

Madame THOMAS.

Je n'en ai pas ſujet, n'eſt-ce pas ?

LUCAS.

Bon ! allez ; tout ce que j'ai dit à Colette n'étoit que pour rire.

Madame THOMAS.

Pour rire ?

LUCAS.

Vous croyez donc que je ne vous ai pas apperçue ? Eh ! non ! j'ai dit comme çà à part moi : v'là Madame Thomas qui vient à pas de loup pour nous acouter : baillons-li un peu la venette.

Madame THOMAS.

Quoi ! Lucas, il n'eſt donc pas vrai que tu aimes Colette ?

LUCAS.

LUCAS.

Fi donc! v'là encore une plaiſante morveuſe ! vous m'avez dégoûté, Madame Thomas, vous m'avez dégoûté de la Jeuneſſe.

Madame THOMAS.

Air : *L'autre jour j'apperçus en ſonge.*

Eſt-il bien vrai ? M'es-tu fidele ?

LUCAS.

Oui, je le ſuis ; n'en doutez pas.
Vos écus ont bien plus d'appas
Que les yeux d'une petonnelle.

Madame THOMAS.

Sur ce pied-là faiſons la paix :
Lions, lions-nous pour jamais.

Attends-moi ici. Je vais parler au Tabellion ; je reviendrai te joindre.

SCENE XV.

LUCAS *ſeul, riant.*

COMME les femmes qui aiment baillent dans le pagniau ! ah ! voici le Tambour de la compagnie de Monſieur Valere.

SCENE XVI.

LUCAS, ARLEQUIN, *Tambour.*

(*Il a une bouteille pendue à ſa ceinture & deux verres à ſon chapeau.*)

ARLEQUIN *chante en battant du tambour.*

Air : *Tiens, voilà ma pipe.*

FI des villageoiſes
Avec leur fierté!
Vivent nos grivoiſes :
J'en ſuis enchanté.
Souvent, au village,
On nous fait ſouffrir :
Au camp, la plus ſage
A nous vient s'offrir.

LUCAS.

Courage, courage, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Air : *Du haut en bas.*

Tambour battant,
Mon cher Lucas, je me promene,
Tambour battant.
De mon ſort je ſuis fort content.
Bon pain, bon vin, bon capitaine,
Avec un tendron que je mene
Tambour battant.

LUCAS.

Pardi, vous n'engendrez point de mélancolie, Monſieur Arlequin.

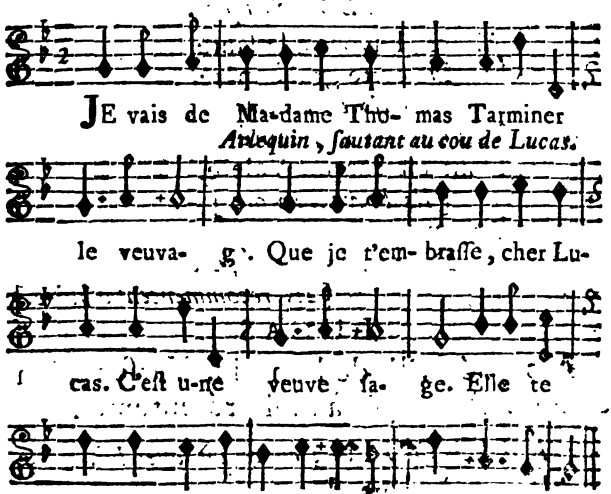
ARLEQUIN.

Non vraiment : ni vous non plus, Monſieur Lucas, vous qui êtes la coqueluche de Namerre, & le factoton de Madame Thomas.

LUCAS.

Je ne ſuis encore que le garçon de la farme : mais, entre nous, j'en ſerai bientôt queuque choſe de plus, dà.

Air : *Et je l'ai pris pour mon valet.*



LUCAS, *ſautant, & répetant les deux derniers vers.*

Oui.

Elle me prend pour ſon mari,
A cauſe de mon teint fleuri.

ARLEQUIN.

Je t'en eſtime davantage : c'eſt une brave femme ; il faut boire à ſa ſanté.

LUCAS.

Tope.

ARLEQUIN, *ayant donné un verre à Lucas, & lui ayant verſé du vin.*

Air : *Les fanatiques.*

Allons, buvons à la ſanté
De cette groſſe mere.
[*Ils boivent.*]
Sans oublier la Beauté
Dont eſt charmé Valere.
[*Ils boivent encore.*]
Trinque à la poſterité
Dont tu dois être pere.
[*Ils recommencent à boire.*]

LUCAS.

Morgué ! v'là de bon vin. Varſez-m'en encore. A vous & à moi préſentement.

ARLEQUIN, *choquant avec lui.*

Allons, à nous deux.

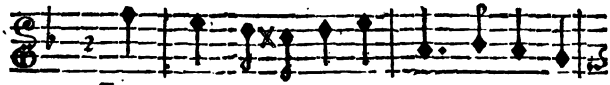
LUCAS, *après avoir vuidé ſon verre.*

Oh ! çà, à ſt'heure ; à qui boirons-je ? Pargué, à votre amoureuſe, Monſieur Arlequin.

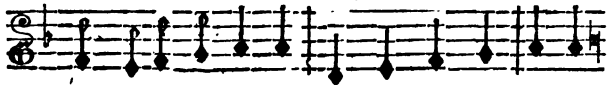
ARLEQUIN, *lui verſant encore du vin.*

Je vous remercie, mon ami.

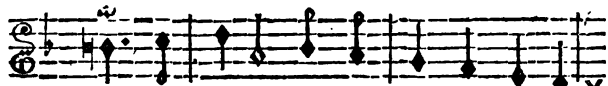
Air : *Pavanne d'Énée.*



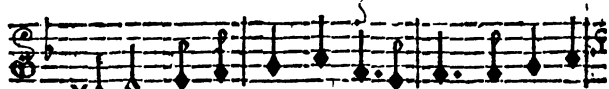
LU- cas eſt un bon gar- çon ; Il entend



bien à vuider un fla- con. Oh ! par ma foi, c'eſt

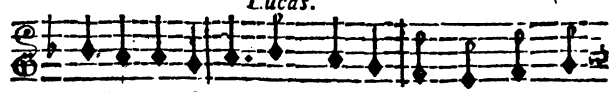


grand dom- mage Qu'il crou- piſſe en un vil-

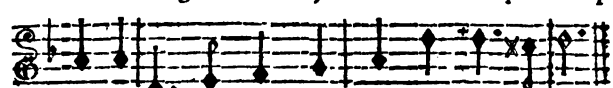


lage. Il au- roit fait l'ornement Du plus cé-

Lucas.



lebre régiment. Oui, mais il ne faut qu'un coup



ſeulement Pour boutre un homme au mo- nument.

ARLEQUIN.

Tu crains la mort, parce que tu n'y es pas fait. Tiens ; ſi tu avois ſeulement deux campagnes par devers toi, tu écouterois ronfler le canon, comme une flûte douce.

LUCAS.

Jarni ! ſi je ſçavois ça, je me boutrois tout à-l'heure dans le ſarvice.

ARLEQUIN.

Tu t'y accoutumeras, te dis-je.

LUCAS.

J'aimerois à ne ſarvir que dans les revues.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, tu peux t'engager à préſent ; nous ſommes en paix : il n'y a rien à riſquer. Buvons un coup : un verre de vin porte conſeil.

[*Ils boivent de nouveau.*]

LUCAS, *après avoir bu.*

Air : *Banniſſons d'ici l'humeur noire.*

Oh ! ce n'eſt pas que je balance ;
J'ai du cœur comme un enragé :
Mais, ſi la guerre recommence,
Je prétends avoir mon congé.

ARLEQUIN.

Cela va ſans dire : allons, mon brave ; à la ſanté du Roi. (*Il lui verſe encore du vin.*)

LUCAS, *choquant le verre.*

Allons, oui. Vive la guerre pendant la paix.

SCENE XVII.

LUCAS, ARLEQUIN, VALERE.

ARLEQUIN, *à part.*

BON : voici Monſieur Valere.

VALERE, *à part.*

Je ne ſçais ſi Arlequin aura réuſſi.

ARLEQUIN, *à Lucas.*

Camarade, ſaluez votre Officier.

[*A Valere.*]

Monſieur, vous voyez dans ce garçon-là un des meilleurs ſoldats de votre compagnie.

VALERE.

Cela me fera plaiſir. Lucas eſt un bon enfant. Cà, mes amis, j'ai ordre de partir demain pour aller joindre le Régiment en Flandres. Nous allons apparemment recommencer la guerre.

LUCAS.

Oui ? je demande donc mon congé. Je ne me ſuis engagé qu'à condition que je ne ſarvirois point pendant la guerre.

VALERE, *prenant Lucas par l'épaule.*

Allons, allons. Point tant de raiſons. Tu es engagé ; tu marcheras.

[*Lucas ſe met à pleurer & crier de toutes ſes forces.*]

SCENE XVIII. & *derniere.*

VALERE, ARLEQUIN, LUCAS, Madame THOMAS, COLETTE, MATHURINE, *Troupe de Payſans & de Payſannes danſans.*

Madame THOMAS, *effrayée.*

QU'y a-t-il donc ? Lucas, que t'a-t-on fait ?

LUCAS, *pleurant.*

Ce ſont des vendeurs de chair humaine qui m'avont enroullé pour la guerre.

Madame THOMAS, *à Valere.*

Air ; *Menuet de Grandval.*

Allez, allez, Monſieur Valere ;
Je m'en ſouviendrai plus d'un jour.

Vous voulez venger votre pere,
En me jouant ce mauvais tour.

VALERE.

Madame, vous me connoiſſez mal : la ſuite vous déſabuſera.

LUCAS, *d'un ton piteux.*

Oui ; mais il faudra donc toujours que je marche à bon compte ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; & c'eſt trop perdre de tems ; partons.

LUCAS, *pleurant.*

Eh ! Madame Thomas !

Madame THOMAS.

Tout beau, Meſſieurs. J'ai de quoi le racheter. Combien vous faut-il ?

ARLEQUIN.

Cent piſtoles.

Air : *Les Feuillantines.*

Grand, quarré, de bon aloi,
Dans l'emploi
Il ſervira bien le Roi.
Peut-on trop payer ſa taille ?

Madame THOMAS.

Mais, cent piſtoles !

ARLEQUIN.

Sans en rabattre une maille.

Madame THOMAS.

Même air.

S'il eſt propre pour le Roi,
Par ma foi,
Il l'eſt encor plus pour moi.
Pour payer ſa délivrance,
Voici de bonne finance.

[*Tirant ſa bourſe.*]

Puis qu'il n'y a rien à rabattre, je vais vous compter les cent piſtoles.

[*A Lucas.*]

Heu ! l'étourdi. Vois ce que tu me coûtes.

LUCAS.

Air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

Eh ! la, la, maman Thomas,
Ne me le reprochez pas.
Je bêcherai tant,
Je piocherai tant !
Un peu de patience.
Ne plaignez point votre comptant
J'en tirerons quittance,
Lon, la,
J'en tirerons quittance.

VALERE.

Votre argent ne me tente point, Madame. La poſſeſſion de l'aimable Colette peut ſeule me toucher. Ce n'eſt qu'à cela que la liberté de Lucas eſt attachée.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que nous nous mettons à la raiſon.

Madame THOMAS, *regardant Colette.*

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Je vois tout le myſtere.
Ah ! coquine, c'eſt vous....

COLETTE.

Maman, point de colere :
Donnez-moi cet époux.
Par-là vous allez faire
D'une pierre deux coups ;
En m'accordant Valere,
Lucas ſera pour vous.

LUCAS.

C'eſt bian dit.

Madame THOMAS, *à Valere.*

Monſieur, j'ai des raiſons pour vous refuſer ma fille.

VALERE.

Madame, j'ai auſſi les miennes pour vous refuſer Lucas.

Madame THOMAS.

Ma fille demeurera auprès de moi.

ARLEQUIN.

Lucas demeurera dans le Régiment.

[*A Lucas, le prenant au collet & le ſecouant.*]

Allons, marche.

LUCAS, *pleurant.*

Madame Thomas !

VALERE.

Vous avez pris votre parti, Madame ? Adieu.

ARLEQUIN, *à Lucas, lui donnant un coup de poing dans l'eſtomach.*

Marche.

LUCAS, *pleurant.*

Vous m'abandonnez donc, Madame Thomas ?

Madame THOMAS, *à Valere.*

Arrêtez, Valere. J'aime mieux vous donner deux cents piſtoles.

COLETTE.

Ma chere mere, épargnez votre argent.

VALERE.

Madame, cela eſt inutile.

ARLEQUIN.

Non, non : nous allons joindre le Régiment.

[*Lui appuyant le pied ſur le ventre.*]

Marche, gueux, marche.

LUCAS, *criant de toutes ſes forces.*

Madame Thomas, eh ! baillez-li vot' fille.

Madame THOMAS, *à Valere.*

Monſieur, voulez-vous mille écus ?

VALERE.

Madame, vous m'en offririez cent mille inutilement.

ARLEQUIN.

Il n'en démordra pas.

Madame THOMAS, *pouſſant un grand ſoupir.*

Puiſqu'on ne peut s'en tirer autrement, je vous accorde donc ma fille.

COLETTE, *tranſportée de joie.*

Ma chere mere !

VALERE, *embraſſant Madame Thomas.*

Madame, vous me rendez le plus heureux de tous les hommes.

LUCAS, *ſautant.*

Vivat. Mon enroullement a fait merveille.

ARLEQUIN *préſentant Lucas à Me. Thomas.*

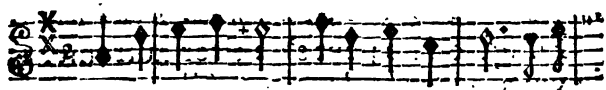
Et moi, par reconnoiſſance, je vous donne Lucas.

Madame THOMAS.

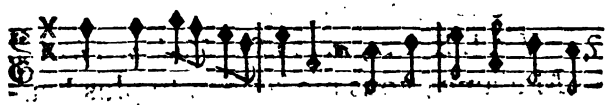
Que tous ceux que j'avois invités à mes noces, viennent célébrer ce double mariage.

DIVERTISSEMENT.

MATHURINE, *après la danſe, chante l'air ſuivant.*

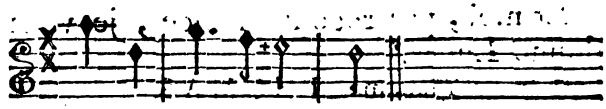


MAda-me Thomas É-pouſe Lu- cas. Céle-



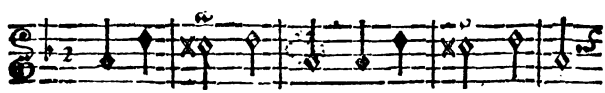
brons ce ma- ri- age. Elle a- git en femme

ſa- ge; Il fait dé- jà tout ſon tra- cas; Il eſt



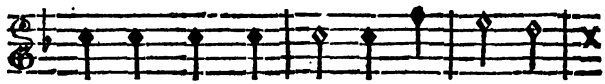
fait à ſon ména- ge.

ARLEQUIN, *à Madame Thomas.*

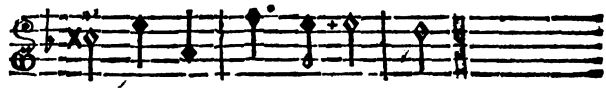


MAda- me Thomas, En pre- nant Lu-cas,

Vous prenez la fleur de Nan-terre. Vous ôtez



au Dieu des com- bats Un vrai Fier à-



bras, Un fou- dre de guer- re.

(*La danſe reprend.*)

FIN.

Le Privilege & l'Enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Recueil de Pieces de l'Opera-Comique.

LES AMOURS GRIVOIS,

OPERA COMIQUE-BALLET.

DIVERTISSEMENT ELAMAND.

EN UN ACTE.

Par M. FAVART.

O Mœlibœe, Deus nobis hæc otia fecit. Virgil. Bucol.

ACTEURS.

Madame GUILLEMETTE, vieille Vivandiere, mere de Fanchon.

FANCHON, jeune Vivandiere, promiſe à Joli-cœur.

JOLI-CŒUR, Tambour, Amant de Fanchon.

COLIN, jeune Berger Flamand.

COLETTE, jeune Bergere Flamande.

UNE MARCHANDE de Bran-de-vin.

UNE BERGERE Flamande.

UN PANDOUR Déſerteur, Amant de la Bergere Flamande.

ISABELLE, Demoiſelle Flamande, traveſtie en Servante.

UNE SUIVANTE d'Iſabelle.

UN GRENADIER, Amant d'Iſabelle.

DEUX BUVEURS Flamands.

UN NIAIS & une NIAISE, chantans & danſans.

N. B. *La plupart des Airs contenus dans cette Piece, ſe trouveront notés à la fin de la Chercheuſe d'Eſprit.*

L'ÉCOLE DES AMOURS GRIVOIS.

Le Théâtre repréſente un hameau Flamand. On voit dans l'éloignement une Ville, dont les remparts ſont détruits par le Canon; de l'autre côté un Camp, à la tête duquel eſt une batterie de Canon. Les aîles repréſentent des Maiſons de Payſans & des Eſtaminets. Le milieu de la Scène eſt occupé par pluſieurs Flamands, dont les uns jouent de divers inſtrumens ſous un grand arbre, pendant que les autres, autour de pluſieurs tables, boivent, fument, jouent & danſent.

SCENE PREMIERE.

Madame GUILLEMETTE, FANCHON.

Après une ouverture qui caractériſe un bruit de guerre où le Canon ſe fait entendre par intervalles, un Flamand ſe leve & chante.

UN BUVEUR FLAMAND.

AIR NOTÉ. N°. 1.

L'AMOUR, troublé
Par le bruit des trompettes,

S'eſt envolé
De ces retraites ;
Courons le chercher dans nos bois :
Qu'il entende nos voix.
Reviens dans cet aſyle,
Amour ; tout eſt tranquille,
LOUIS y donne des loix.

(*Madame Guillemette & Fanchon s'avancent, on leur apporte une Table, ſur laquelle on met un Pot de Bierre & trois verres.*)

FANCHON.

AIR. *Blaiſe revenant des Champs.*

Cette place, apparemment,
Sera, Maman,
Pour Joli-cœur mon Amant.

Madame GUILLEMETTE.

Non ; je veux, ma fille,
Eprouver ce drille.

AIR. *La beſogne.*

Nous ferons ſemblant aujourd'hui
D'en attendre un autre que lui,
Pour voir s'il t'aime ſans feintiſe.

FANCHON.

Je vous réponds de ſa franchiſe.

Madame GUILLEMETTE.

AIR NOTÉ. N°. 2.

Le François, dans ſa vive tendreſſe,
Ne ſe pique pas de bonne foi :
Son cœur eſt volage pour ſa Maitreſſe,
Autant qu'il eſt fidèle à ſon Roi.

AIR. *Tu n'as pas le pouvoir.*

Nous lui dirons qu'un gros Seigneur
A demandé ton cœur,
Et s'il prend la choſe en douceur ;
C'eſt qu'il n'a point d'ardeur.

AIR. *Le tout par nature.*

Obſerve bien tes diſcours,
Suppoſons d'autres amours.

FANCHON.

Je n'entends point ces détours,
Ma mere, je vous jure.
Mon cœur parlera toujours,
Le tout par nature.

AIR. *Adieu, ma chere Maitreſſe.*

Joli-cœur n'eſt point volage ;
J'en ai des preuves, Maman :
Il a mis ſa pipe en gage,
Pour m'acheter un ruban.

SCENE II.

JOLI-CŒUR, Mme GUILLEMETTE, FANCHON.

AIR. *Quand je ſuis dans mon Corps-de-Garde.*

BON jour, Maman; bon jour, Fillette.
Ici vous m'attendez, je crois.
Ma foi, notre gloire eſt complette.
Fanchon, c'eſt à toi que je bois.

Madame GUILLEMETTE.

AIR. *On vous en ratiſſe.*

On attend un autre Amant.

JOLI-CŒUR.

Bon! quel chien de compliment!
Me prend-on pour un Jocriſſe?
C'eſt moi qui l'épouſera.

Madame GUILLEMETTE.

On vous en ratiſſe, tiſſe, tiſſe,
On vous en ratiſſera.

AIR. *Mon pere a du pouvoir beaucoup.*

C'eſt un Monſieur qui vient chez nous:
Il a plus d'or & plus d'argent que vous;

Il en a tout plein ſes caſſettes,
Et c'eſt ce qu'il faut pour les fillettes.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Et autre choſe itou.*

Et autre choſe itou,
La mere Guillemette;
Et autre choſe itou:
Faut s'entr'aimer ſur-tout.

FANCHON.

AIR *Reçois dans ton galetas.*

Vraiment! ne ſçavons-nous pas
Comm' font ces Meſſieurs d' l'armée:
Ils vous laiſſ' dans l'embarras,
Quand vous vous croyez bien aimée:
Ils changent d'amour ſans façon,
Tout d' même que de garniſon,
Tout d' même que de garniſon.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Ci-deſſus.*

Ma Fanchon,
Que crains-tu donc?
Tu ſeras toujours aimée;
Oui, mes amours
Iront toujours
Tambour battant, méche allumée.
Par la ſembleu, quoique grivois,
Je ſuis conſtant comme un Bourgeois. (*bis.*)

Madame GUILLEMETTE.

AIR. *Tambour, que tu cauſes d'allarmes !*

Un Garde-magaſin
Aura ma Fanchonnette :
Vous la r'luquez en vain,
La promeſſe en eſt faite.
Tambour,
Battez-moi la retraite :
Adieu, bon jour.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Pour le peu de tems qu'il nous reſte.*

Eh comment !
D'un amour réciproque,
Eſt-ce que l'on ſe moque ?
Quel traitement !
Le courroux me ſuffoque,
Si l'on me l'eſcroque,
Fût-ce le plus fier Traitant,
Le Diable me croque,
Ce bras le diſloque,
Le plonge au néant ;
Je vous le mets en loque
Dans un inſtant.

Madame GUILLEMETTE.

AIR NOTÉ. N°. 4.

C'eſt un vivant ſur la hanche,
Qui vraiment vous vaut bien.

JOLI-CŒUR.

S'il veut m'enlever mon bien,
Ventre-non d'un chien,
Je vous le tranche.

FANCHON.

AIR. *Et non, je n'en veux pas davantage.*

Maman, vous avez beau dire,
Joli-cœur a mon amour :
Il a de quoi me ſuffire,
Quoiqu'il ne ſoit que Tambour.
Joli-cœur a du courage,
Il aime de bonne façon.
Eh ! non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

JOLI-CŒUR, *à Madame Guillemette.*

AIR. *Ce ſont les Garçons du Port-au-Bled*, ou *j'ai fait l'amour c'eſt pour un autre.*

Si vous vous oppoſez à nous,
Je vous faboule auſſi.

Madame GUILLEMETTE.

Tout doux :
Je vois que vous aimez ma fille.
Eh bien ! entrez dans ma famille.

JOLI-CŒUR.

AIR. *C'eſt une Comédie.*

Et ce Rival ?

Madame GUILLEMETTE.

Mon Gendre, il n'en eſt rien.
C'étoit pour voir ſi ton cœur aimoit bien :
C'eſt une Comédie.

JOLI-CŒUR.

C'étoit pour m'éprouver ? Le beau trait de génie !
A quoi bon ces ſottiſes-là ?
C'eſt un Opera.

AIR. *Turlurette.*

Oublions tout ce micmac ;
Notre affaire eſt dans le ſac.

Madame GUILLEMETTE.

Trinque, à nous, la Nôce eſt faite,
Turlurette.

(Ils s'approchent tous trois de la Table, & chantent enſemble en trinquant.)

Turlurette, ma tan turlurette.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Rlan tan plan, tire-lire.*

Achevons notre cruchon,
Et rli, rlan, rlan tan plan, tire lire,
Puiſque j'obtiens ma Fanchon,
Cel' que mon cœur deſire ;
Cel' que mon cœur deſire,
Rlan tan plan tire lire,
Joli-cœur eſt bon Garçon,

Et rli & rlan, rlan tan plan tire lire ;
Joli-cœur eſt bon Garçon,
Il te fera bien rire.

AIR NOTÉ. N°. 5.

Si tu veux me ſuivre,
L'on me verra vivre,
Joyeux avec toi.
Au Camp du Roi :
Dans le doux breuvage,
Verſé de ta main,
Je boirai le courage
Avec le Brandevin.

FANCHON.

AIR. *Le tambour à la portiere.*

Je ferai ta cadenette,
J'attacherai ton col noir :
Je te nouerai ta roſette,
Je te friſerai le ſoir.

Madame GUILLEMETTE.

Mais que Joli-cœur promette
De l'habiller proprement,
Afin que ſa Fanchonnette
Faſſe honneur au Régiment.

JOLI-CŒUR.

AIR. *En miſtico, en dardillon, en dar.*

Tu ſeras miſe en Damoiſelle,
En miſtico, en dardillon, en dar, dar, dar, dar ;

Tu porteras frange & dentelle,
Fin ſoulier de caſtor miſtificoté, brodé.

Même Air.

Tu porteras de la friſure,
En miſtico, en dardillon, en dar, dar, dar, dar,
Boucle d'argent à la ceinture;
En bas rouge à coin verd miſtificoté, tiré.

FANCHON.

AIR. *Le Tambour à la Portiere.*

Quand tu battras la retraite,
Le ſoir, au déclin du jour,
Donne un coup pour Fanchonnette,
Qui te paiera de retour.
Le matin, avant l'aurore,
En reprenant ton tambour,
Bats pour Fanchonnette encore,
Pour réveiller notre amour.

JOLI-CŒUR.

AIR. *En miſtico, en dardillon, en dar.*

Je battrai pour ma Fanchonnette,
La rataplan, la rataplan, la ratapataplan,
Et jamais un coup de baguette
Ne fera rataplan
Pour d'autres que toi, mon enfant.

Madame GUILLEMETTE.

AIR. *Du Siége de Cythere.*

Mais le tambour ſe fait entendre.

FANCHON.

Soyons tous joyeux & diſpos.

JOLI-CŒUR.

Vous ne pouviez ici vous rendre,
Camarades, plus à propos;
Nos ennemis ont pris le large :
Quand on les entend battre aux champs,
Ratapataplan, ratapataplan,
Nos amours battent la charge.

MARCHE DE GRENADIERS & de Vivandieres.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Tambour de l'amour, &c.*

Au ſon du tambour
Célébrez l'Amour :
Que chacun en ce jour
A ma voix obéiſſe.
Au ſon du tambour
Célébrez l'Amour :
Que chacun en ce jour
Faſſe l'Exercice ;
Qu'ici chaque Amant
Soit prêt au commandement.
Montrez-nous ici comment
On prend les Belles.
Prenez garde à vous :

Grivois, écoutez-moi tous.
Que les cœurs les plus rebelles
Tombent ſous vos coups.

EXERCICE DES AMANS GRIVOIS

au ſon du tambour.

JOLI-CŒUR.

A droite. . . . . .
Préſentez-vous. . . . . .
A genoux. . . . . .
Baiſez la main. . . . . .
Remettez-vous. . . . . .
Offrez le bouquet. . . . . .
Parez-en le ſein. . . . . .
Prenez un baiſer. . . . . .
Alte-là. . . . . .
Remettez-vous. . . . . .
A gauche. . . . . .
Marche. . . . . .

DANSE DES GRIVOIS.

SCENE III.

COLIN, COLETTE, *une Bergere Flamande dans le fond du Théâtre.*

COLETTE.

AIR NOTÉ. N°. 6.

C'Est toi, Colin?

COLIN.

C'eſt toi, Colette?
Je te revois dans ce ſéjour.
Avec toi, ma chere brunette,
Ramenes-tu le tendre Amour?

COLETTE.

Avec tranſport toujours je t'aime;
Je porte l'Amour dans mon cœur.

COLIN.

Ah! quel bonheur!

COLETTE.

Quel bien ſuprême!

COLIN.

Que j'ai d'ardeur!

COLETTE.

COLETTE.

Et moi de même....

COLIN.

Laiſſe-moi donc prendre un baiſer.
Quoi ! tu veux me le refuſer ?

COLETTE.

Que veux-tu faire ?

COLIN.

Veux-tu te taire !

COLETTE.

Arrête.

COLIN.

Non, je vais tout oſer.

COLETTE.

Colin !

COLIN, *prenant un baiſer.*

Colette !

COLETTE.

On m'aura vue.
Ah ! ah ! je ſuis perdue !

LES BERGERS PAROISSENT.

COLIN, *aux Bergers.*

AIR. *Le Printems rappelle aux armes.*

Amans, chaſſez les allarmes,
Séchez vos larmes ;

LOUIS nous fait, par ſes armes,
Un ſort plus doux.
Du repos goûtez les charmes:
LOUIS veillera pour vous.

ENTRÉE DE BERGERS.

COLIN, *à Colette.*

AIR. *Nous jouiſſons dans nos hameaux:* ou *eſt-il de plus douces odeurs?*

Que Bellonne ſoit dans les fers,
Ou que la foudre gronde,
Ici, comme au ſein des déſerts,
Notre paix eſt profonde:
Sur nous, à l'abri des revers,
Notre bonheur ſe fonde.
Que nous importe l'Univers?
Nous ſommes ſeuls au monde.

AIR NOTÉ. N°. 7.

Dis-moi, chere Colette,
As-tu pleuré pour Colin?

COLETTE.

Pour toi ſeul inquiette,
Je tremblois pour ton deſtin:
Je mourois, hélas! ſans toi;
Je renais quand je te voi.

COLIN.

Même Air.

Quand le fer & la flamme
Déſoloient ces triſtes lieux,
Ils ſéparoient mon ame,
En t'éloignant de mes yeux,
Je mourois abſent de toi;
Je renais quand je te voi.

COLETTE.

AIR. *Il étoit un Moine blanc.*

Tous diſperſés par l'effroi,
Colin, j'étois loin de toi;
Mon jardin, à l'aventure,
Etoit reſté ſans culture.

COLIN.

Même Air.

Ah! que de champs ravagés!
Et que d'hommes égorgés!
Allons réparer, ma chere,
Les dommages de la guerre.

(*Ils ſe retirent.*)

UNE BERGERE.

AIR. *J'écoutois de-là ſon caquet.*

Si mon Pandour n'étoit abſent,
Je pourrois en dire de même;

Comme eux, je ſens que mon cœur aime.
Mais que ſert l'Amour ſans l'Amant ?

SCENE IV.

UN PANDOUR, UNE BERGERE.

LE PANDOUR.

AIR. *Du Noël Suiſſe.*

POUR ain choli fame,
Toi repands ton flâme,
Méchant p'tit l'Amour,
Dans la kir d'ain Pandour.
Moi chel diſertir pour fuir dans ſti ſichour,
Cherchir ſti tendron que chel fis ſt'autre chour.
Moi, pour ſti pimpèche,
Prelir comme ain mèche;
Chel revenir fèche
Comme ain Lucifer :
Moi, pour la troufer,
Chirois juſqu'au l'Enfer.

LA BERGERE.

AIR. *Vous parlez Gaulois.*

J'apperçois l'objet de ma flamme,
Madier modou moy dobri priteli.

LE PANDOUR.

Eh ! comment donc ! mon choli Dame,
Fous parlir Honcrois.

LA BERGERE.

Du tendre Amour c'eſt un ouvrage.
Vous ſçavez auſſi mon langage.

LE PANDOUR.

Parlir pon François.

AIR. *J'ai fait une Maitreſſe.*

Sti bouche y être ſi belle,
Que j'affre à crand teſir
Te parlir tout comme elle,
Et ſafoir ç'qué parlir ;
Pour jaſſir d'amourette,
On ſçait fîte ain chargon.

LA BERGERE.

Oui, le cœur nous répete
Tous les jours la leçon.

LE PANDOUR ET LA BERGERE *en duo.*

La Bergere chante des paroles Hongroiſes.

LE PANDOUR.

AIR NOTÉ. N°. 8.

Quel ardir
Dans mon kir

Fait ſentir
La plaiſir !
Mon p'tit' fame,
Si toi fouloir bien moi,
Par mon ame,
Moi chel foulir bien toi ;
Chel t'en chir mon foi,
Chel t'en chir mon foi.

ENTRÉE D'ENFANS FLAMANS.

LA BERGERE.

AIR NOTÉ. N°. 9.

Amour, dans ce ſéjour aimable,
Trouble nos cœurs, lance tes traits ;
La guerre qu'ici tu nous fais,
A la paix même eſt préférable.

BALLET GÉNÉRAL DES BERGERS.

SCENE V.

ISABELLE *en Servante*, *& une* CONFIDENTE.

LA CONFIDENTE.

AIR NOTÉ. N°. 10.

SE peut-il qu'une honnête fille,
Comme vous, de bonne famille,
En franche Servante s'habille ?
C'eſt pour l'amour de quelque drille ?
Avouez-le moi.

ISABELLE.

Hélas ! hélas !

LA CONFIDENTE.

En bonne foi,
Vous n'y penſez pas.

AIR. *C'eſt une excuſe.*

Sans en rien dire à vos parens,
Vous avez pris la clef des champs ;
Eſt-ce ainſi qu'on en uſe ?

ISABELLE.

C'étoit pour voir au Camp François
Ce Roi fameux par ſes ſuccès.

LA CONFIDENTE.

C'eſt une excuſe.

ISABELLE.

AIR. *L'occaſion fait le larron.*

Dans ſon Quartier, traveſtie en Servante,
Pour l'admirer je courois à grands pas :
Je le cherchois dans une Cour brillante,
Je l'ai vu parmi des ſoldats.

AIR. *Fille qui paſſez par ici.*

On voyoit les moindres ſoldats
Reſpirer ſon courage ;
On voyoit l'ardeur des combats
Briller ſur leur viſage.

LA CONFIDENTE.

AIR. *Vous m'entendez bien.*

Qui vous arrête encore ici ?

ISABELLE.

Ah ! n'augmente pas mon ſouci ;
Je n'oſe te le dire.

LA CONFIDENTE.

Eh bien ?

ISABELLE.

Puiſque mon cœur ſoupire,
Tu m'entends trop bien.

AIR. *V'là ç'que c'eſt qu' d'aller au Bois.*

J'ai vu certain Grivois charmant,

LA CONFIDENTE.

V'là ç'que c'eſt qu' d'aller au Camp.

ISABELLE.

Ma chere, depuis ce moment,
Je ſens que mon ame
Malgré moi s'enflamme;
Mon cœur eſt je ne ſçais comment.

LA CONFIDENTE.

V'là ç'que ç'eſt qu' d'aller au Camp.

AIR. *Sur le Pont d'Avignon.*

Pour un ſimple Soldat, Iſabelle ſoupire?

ISABELLE.

L'Amour ne compte point les rangs dans ſon empire.

LA CONFIDENTE.

AIR. *Le fameux Diogène.*

Mais certain Gentilhomme,
Que Léandre l'on nomme,
Doit avoir votre main.

ISABELLE.

Lorſqu'un pere propoſe,
Souvent l'Amour diſpoſe,
Et l'on réſiſte en vain.

AIR. *Adieu, mon cher la Tulipe.*

Hélas! nuit & jour je penſe
Au Grivois qui m'attendrit.

Il me dit, dès qu'il me vit :
Çà, pour faire connoiſſance,
Bell', ſouffrez ſans réſiſtance
Que je vous
Prenne un baiſer doux.

Je réponds, pour m'en défendre :
Vous plaît-il vous arrêter ?
Il ne daigna m'écouter,
Et mon cœur devenoit tendre ;
De force il croyoit me prendre
Un baiſer ; mais,
Je le lui donnais.

Se peut-il qu'on ſe refuſe
A ſon fier empreſſement ?
A faire un vain compliment,
Non, jamais il ne s'amuſe ;
Sa bruſque ardeur eſt l'excuſe
Du penchant
Que pour lui l'on ſent.

A lui certain charme attache ;
Il a du feu dans les yeux.
Quoiqu'il ait l'air ſérieux,
Deſſous ſa noire mouſtache
Le fripon d'Amour ſe cache,
Toujours prêt
A lancer ſon trait.

AIR. *Non, je ne ferai pas, &c.*

Il vient : retirons-nous ; cachons-lui ma foibleſſe.

SCENE VI.

LE GRENADIER, ISABELLE.

LE GRENADIER.

VOus me fuyez en vain, je vous ſuivrai ſans ceſſe.

AIR. *Il a la fine montre au gouſſet.*

Depuis quatre jours environ,
Je vous aſſiége tout de bon.
Quoi ! les filles de ce canton
Sont donc plus difficiles
A prendre que les Villes ?

AIR. *Y allons donc, Mademoiſelle.*

Y allons donc, Mademoiſelle,
D' votre cœur, faites-moi don.
Pour forcer ce cœur rebelle,
Faut-il avoir du canon ?
Y allons donc, Mademoiſelle,
D' votre cœur, faites-moi don.

ISABELLE.

AIR. *Ah ! je vous vois, je vous aime.*

Vous êtes pire qu'un Dragon :

S'y prend-on de cette façon ?

LE GRENADIER.

AIR NOTÉ. N°. 11.

Oh ! puiſque pour vous je ſoupire,
J'vous embraſs'rai, mon p'tit cœur.

ISABELLE.

(Voyez ce fripon, ce petit lutin ! fi donc, Monſieur !
Vous n'y penſez pas : pour qui me prend-il ?
J'ſuis fille d'honneur.)

LE GRENADIER.

(Quand vous ſeriez Ducheſſe, Princeſſe, la fille d'un Procureur,)
Vous n'm'empêcherez pas d'vous dire :
Oh ! puiſque pour vous je ſoupire,
J'vous embraſs'rai, mon p'tit cœur.

AIR. *Le Trantran.*

Attaquer une citadelle,
Et l'emporter d'un plein effort ;
Faire le ſiége d'une Belle,
Comme on feroit celui d'un Fort ;
Marcher en amour, comme en guerre,
Sabre à la main, tambour battant ;
C'eſt le tran, tran, tran, trantran,
D'un brave militaire.

ISABELLE.

AIR. *Récit d'Opera noté*, N°. 12.

Par un langage ſi flatteur,
Ne vous obſtinez plus à ſéduire mon ame.
Monſieur, il faut éteindre une inutile flâme;
Le Ciel pour un Soldat n'a point formé mon cœur.

LE GRENADIER.

AIR. *Et mon petit cœur de quinze ans.*

D'un Soldat faites plus d'état. (*bis.*)
Quand au combat LOUIS nous mene,
Tout Soldat vaut un Capitaine;
Ton Capitaine eſt un Soldat.

AIR. *Je ſuis un bon Jardinier.*

N'ayez point tant de mépris:
Un bon Soldat vaut ſon prix.
Voyez donc un peu!
Par la ſarpejeu,
Votre erreur eſt extrême:
Quand LOUIS nous conduit au feu,
Il eſt Soldat lui-même,
Morbleu,
Il eſt Soldat lui-même.

ISABELLE.

Même Air.

Bien-tôt à mon amour le Roi t'enlevera :
Il te menera loin, de l'air dont il y va ;
Je te perds pour long-temps.

LE GRENADIER.

Va, calme ton ennui :
Nous reviendrons dans peu triomphans avec lui,

ISABELLE.

Même Air.

Eh bien ! ſuis ton devoir, la Victoire & le Roi :
Mais laiſſe-moi du moins un gage de ta foi ;
Afin qu'avec honneur je puiſſe dire à tous :
Un Soldat de LOUIS d'Iſabelle eſt l'époux.

AIR. *Trémouſſons-nous, & donnons-nous du mouvement.*

Mais une fête ici s'avance,
Mettons à profit les momens :
Chantons avec ces bons Flamans,
Qui ſont joyeux d'être à la France :
Et allons gai, gai, gai, gaiement,
Trémouſſons-nous, & donnons-nous du mouvement.

MARCHE DE TOUS LES FLAMANS.

On danſe.

Duo de Flamands. AIR NOTÉ. N°. 13.

Tandis que de toutes parts,
Contre des remparts,
LOUIS fait gronder ſon tonnerre ;
Au lieu d'un mouſquet,
Prenons un foret ;
Aux tonneaux déclarons la guerre.
Perçons leur flanc,
Verſons leur ſang ;
Qu'il coule en nos goſiers ſéchés par le ſalpêtre,
Pour boire à la ſanté de notre nouveau Maître.

DANSE D'IVROGNE.

SCENE VII.

UNE BRANDEVINIERE, UNE FLAMANDE, UN FLAMAND.

LA BRANDEVINIERE.

AIR. *La Magnotte.*

COURAGE, enfans, point de chagrin ;
Qu'ici chacun s'exerce :

Prenez un doigt de brandevin ;
C'eſt moi qui vous le verſe.
Venez, Amis,
J'offre gratis,
En ces jours de victoire,
Le petit coup,
Le petit coup,
Le petit coup à boire.

UNE FLAMANDE.

AIR. *Je crois que toute la terre eſt à moi.*

Entre nous deux, faiſons la guerre :
Le vainqueur donnera la loi.

LE FLAMAND.

Si je me bats, ce n'eſt, ma foi,
Qu'à coups de bec & coups de verre.
Si je ſoumets ton cœur, je croi
Que toute la terre,
Que toute la terre eſt à moi. (*bis.*)

LA FLAMANDE.

AIR. *Voilà mon verre par terre.*

Quand nous nous faiſons la guerre,
L'Amour ſeul en fait les frais.

LE PAYSAN.

En brouille avec ma Bergere,
Je nous chamaillons exprès.

AVEC LA FLAMANDE.

C'eſt pour le plaiſir de faire notre paix.

RONDE POUR LES FEMMES.

AIR NOTÉ. N°. 14.

L'autre jour le biau Colas,
Au fond d'un bois ſolitaire,
Vit la fille au gros Lucas,
Qui dormoit ſur la fougere.
Il la tirit par le bras :
Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere :
Car tout ça n'vous touche pas :
Hélas ! vous n'm'aimez pas.

Je rotis pour vos appas ;
Vous n'en êtes que plus fiere.
Mon cœur pouſſe des hélas !
Qui feroient fendre une pierre.
Vous m'réduirez au trépas ;
Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere ;
Car tout ça n'vous touche pas, &c.

Quand vous allais tout là-bas,
Voir les champs de votre pere,
D'œufs durs, de fromage gras,
J'emplis votre panetiere :
Je vous y donne le bras :
Mon p'tit cœur, &c.

Je n'fais plus que tras repas,
Et devant votre chaumiere,
Tout d'bout comme un échalas,
Je paſſe la nuit entiere :
Mes ſoupirs font peur aux chats ;
Mon p'tit cœur, &c.

Liſon voulant fuir Lucas,
Sentit rompre ſa jartiere ;
Ça lui fit faire un faux pas :
Ah ! méchant, qu'allez-vous faire ?
Vous m'mettrez dans l'embarras :
Je l'vois bien, vous n'm'aimez guere, &c.

Finirez-vous donc, Lucas ?
J'irai l'dire à votre mere.
Ouf, vous me tordez le bras :
Agit-on de la magniere ?
Quel tourment j'endure, hélas !
Aye, aye, aye, vous n'm'aimez guere, &c.

Il prit deux baiſers ou tras,
Sur le ſein de la Bargere :
Puis il ſe croiſit les bras,
Et reſtit là ſans rien faire.
Vous êtes donc las, Colas ?
Je l'vois bien, vous n'm'aimez guere, &c.

MENUETS.

UN NIAIS ET UNE NIAISE.

LA NIAISE.

AIR NOTÉ. N°. 15.

Que fais-tu là-bas,
Tout droit comme un i?
Approche donc, Nicodème.
On ſe fait bien-aiſe,
Et tu reſtes-là,
Ni plus ni moins qu'une ſouche.
Je m'ſens en humeur;
C'eſt que j'voudrois bien
Danſer un petit branle.
Allons, gros butord,
Fais-moi faire un ſaut
En l'honneur de la France.

LE NIAIS.

Même Air.

Ma mi' Babichon,
C'eſt que j' n'oſois pas
Danſer d'vant tout le monde.
J'aim' tant à danſer,
Que ſouvent tout ſeul
Je danſ' dans notre grange.

Quoiqu'ça n'paroiſſe pas,
Je ſuis un Gaillard,
Comme étoit mon grand oncle :
Je ſuis un peu lourd ;
Mais quand j' ſuis en train,
J'vas plus long-temps qu'un autre.

ENTRÉE DU NIAIS ET DE LA NIAISE.

UN FLAMAND.

AIR. NOTÉ. N°. 16.

Le Ciel propice a comblé notre attente,
Jouiſſons de notre loiſir :
Que le canon qui portoit l'épouvante,
Annonce à préſent le plaiſir.

BRANLE GÉNÉRAL AU BRUIT DU CANON.

AIR NOTÉ. N°. 17.

Seconde Ronde Flamande, chantée alternativement par Mlle Darimath, & M. de l'Ecluſe.

Amis, chantons à pleine voix :
Vive le bon Roi de France.
Enfin nous voilà ſous ſes loix,
Au gré de notre eſpérance :
Enfin nous voilà ſous les loix
De ce bon Roi de France.

C'étoit malgré tous nos Bourgeois
Qu'on lui faiſoit réſiſtance ;
Chacun lui crioit ſur les toîts,

Y avance, y avance, y avance :
Enfin, &c.

Sur tous nos cœurs il a des droits ;
En vertu de ſa clémence ;
Je goûtons, grace à ſes exploits,
Le repos & l'abondance :
Enfin, &c.

La bierre nous rendoit fournois ;
Du vin j'ignorions l'uſance ;
Il nous fait boire du pivois.
Morgué, quelle différence !
Soyons à jamais ſous les loix
De ce bon Roi de France.

Dès qu'on le voit on l'aime tant ;
Que l'on ſe ſent l'ame épriſe :
Sur-tout, le beau ſexe Flamand
Le mettroit dans ſa chemiſe :
Pour moi je l'aime franchement ;
Chacun loue à ſa guiſe.

Si, pour célébrer les grands Rois,
Je n'avons pas d'éloquence ;
Tout Flamand, comme un franc Gaulois,
Ne dit rien que ce qu'il penſe ;
Par quoi j'diſons : vive les loix
De ce bon Roi de France.

NICODÈME.

Quand on m'a dit : v'là les Français,
J'm'en fus m'cacher dans not' cave ;
Et puis quand ils m'ont trouvé là,
Au lieu de m' couper la tête,
Ils m'ont fait boire à la ſanté
De ce bon Roi de France.

BABICHON.

Moi, j'fus m'cacher derriere du foin ;
Un Soldat ſuivoit des Poules.
Il m'trouvit-là, j'crus qu'il m'tueroit :
Mais il m'fit bien des careſſes.
Ah ! qu'on eſt poli ſous les loix
De ce bon Roi de France !

Meſſieurs, la critique a des droits ;
Mais qu'ici l'on s'en diſpenſe.
Nous chantons le plus grand des Rois,
Le zèle vaut l'éloquence.
Répétez tous à haute voix :
Viv' le bon Roi de France.

FIN.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES,

NOUVELLEMENT

MISE EN VERS LIBRES,

Par M. Charles COLLÉ, Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang.

Prix, trente sols.

A PARIS,

Chez GUEFFIER, fils, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue S. Severin, à la Liberté.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

NOUVELLE

EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. [illegible]

Prix [illegible]

A PARIS,

Chez [illegible]

PRÉFACE.

» *Malheureux ! laiſſe en paix ton cheval vieilliſſant,*
» *De peur que, tout-à-coup, efflanqué, ſans haleine,*
» *Il ne laiſſe, en tombant, ſon Maître ſur l'arène.*

CES Vers de Deſpréaux ſont, pour les Ecrivains qui avancent en âge, le dernier & le ſeul des préceptes de ſa Poëtique, qui leur reſte encore à pratiquer.

Tous nos Auteurs en ſont demeurés d'accord; aucun d'eux ne l'a obſervé; &, Deſpréaux, lui-même, qui a fait ces Vers, n'a pas trop rempli le précepte qu'ils contenoient.

Paſſons quelque choſe à la foibleſſe de l'humanité. L'habitude, que, dans la jeuneſſe, l'on s'eſt faite d'un travail continu; la néceſſité, où l'on ſe trouve, plus que jamais, dans la vieilleſſe, de ſe chercher une occupation dans ſon Cabinet, où l'on eſt forcé de ſe retirer, par la raiſon que les hommes plaiſent moins, quand on ne leur plaît plus du tout; ces motifs, & bien d'autres, que l'on ne s'avoue pas, ſont communément la cauſe des ouvrages froids & languiſſants, qui échappent aux Poëtes, lorſ-

NOMS DES PERSONNAGES.

SIMON, *Citoïen d'Athènes, pere de Pamphile.*

PAMPHILE, *fils de Simon, amoureux de Glycérie.*

GLYCÉRIE, *Etrangére inconnue, amante de Pamphile; & reconnue à la fin pour la fille de Chrémès.*

CHRÉMES, *Citoïen d'Athènes, pere de Philuméne & de Glycérie.*

CARIN, *jeune Citoïen d'Athènes, amoureux de Philuméne.*

CRITON, *Citoïen d'Andros, ami de Chrémès.*

DAVE, *Eſclave de Simon, au ſervice de Pamphile.*

SOSIE, *autre Eſclave de Simon.*

DROMON, *autre Eſclave de Simon.*

BIRRHIE, *Eſclave de Carin.*

MYSIS, *Eſclave de Glycérie.*

ARQUILLIS, *autre Eſclave de Glycérie, perſonnage muet.*

La Scène eſt à Athènes dans une Place publique, où eſt ſituée la maiſon de Simon.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIMON, *tenant en ſa main un livre.*
DROMON, *portant un gros paquet de livres.*
SOSIE, *près de Simon, & plus avancé que Dromon.*

SIMON, *parlant à Dromon.*

A ma Bibliothéque, allez, Dromon; — placez
Ces livres; ce Platon, près de mon Démoſthénes;
Il donne le livre qu'il tient à Dromon, qui ſe retire.
à Soſie.
A très-haut prix, ils ont été pouſſés;
Au poids de l'or, tout ſe vend dans Athènes;
Mais, ces livres ſi chers, ne le ſont point aſſez,
S'ils fixent, de mon fils, les mœurs, trop incertaines.
Et, ſur ce fils, Soſie, écoute-moi,
Ecoute un pere, un Maître, à qui ta foi,

Ta prudence, tes bonnes vues,
Et ta discrétion, des long-tems sont connues.

SOSIE, *l'interrompant.*

Mon cher Patron, je fais ce que je doi,
Ce que je puis, pour reconnaître
Les bienfaits d'un aussi bon maître.
Je dois à votre libéralité :
Vous m'avez affranchi ; mais, votre humanité
M'avoit déja, dans l'esclavage,
Fait oublier les fers où j'étois arrêté.

SIMON.

Ne m'en parle pas davantage.

(*Il regarde autour de lui, si l'on ne l'écoute pas.*)

Nous sommes seuls ici, bon ! — Sois d'abord instruit,
Que ce bruit, qu'on répand par-tout, n'est qu'un faux bruit :
Le mariage de Pamphile,
De mon fils, pour lequel tu connois mon amour,
N'est qu'un moyen adroit ; n'est qu'une feinte utile.....

SOSIE *l'interrompant.*

Quoi ! cet himen, qui fait la nouvelle du jour,
Que l'on publie en cette Ville ;
Dont enfin l'on dit qu'à grands frais,
Vous ordonnerez les aprêts ;
Quoi ! tout cela n'est qu'une fable ?

SIMON.

Oui ! c'en est une véritable !
C'est un faux bruit, te dis-je, & que je seme exprès
Pour ramener mon fils à ses vrais intérêts.

SOSIE.

Comment cela ?

SIMON.

Tu vas l'entendre :
Mon fils, dès l'âge le plus tendre,
Fit eſpérer beaucoup de ſes talens naiſſans ;
Il nous montroit de l'eſprit & du ſens.
Rempliſſant ſes devoirs avec exactitude ;
Se livrant par goût à l'étude,
On le citoit à tous nos jeunes gens. —
Pour ſervir ſes amis, tu ſçais ſa promptitude ;
Tu connois ſes ſoins obligeants ;
Dans le Peuple, il ſecourt, prévient les indigents ;
Son cœur s'eſt fait du bien une douce habitude.

SOSIE.

Quelle eſt donc votre inquiétude ?
Et ſi vous lui voyez ces inclinations,
Que craigniez-vous ?

SIMON.

J'ai craint l'âge des paſſions ;
Et leur délire, & leur ivreſſe ;....
Que difficilement l'on contient la jeuneſſe ! —
Alors qu'il eût vingt ans, m'étant fait une loi
De le faire connoître, & de le laiſſer vivre
Dans le grand monde, libre, & ſur ſa bonne foi ;
A ſon inſçû, je l'ai pourtant fait ſuivre.
Dans les ſociétés, auxquelles il ſe livre.
L'on m'en rendoit le compte, le meilleur :
Vif, ſans être étourdi ; gai, ſans être railleur ;
Galant, ſans faire l'agréable ;
Et ſans excès, convive aimable ;
L'on voit en lui, me diſoit-on,
Un air décent, un fort bon ton ;

S'insinuant doucement dans les ames,
L'on m'ajoutoit, que nos honnêtes femmes,
De plus en plus, le trouvoient à leur gré;
Enfin, par-tout il étoit adoré.

SOSIE.

Je ne vois point encor là de sujets de plaintes.

SIMON.

Oh! voici l'objet de mes craintes,
J'y viens;.... après m'être étendu
Sur ses perfections, plus que je n'aurois dû. —
Je ne sçais depuis quand une femme Andrienne
Vint prendre une maison vis-à-vis de la mienne.
Sans parens, sans amis, peu riche: c'est ainsi,
Qu'elle nous vint d'Andros, pour se fixer ici:
Elle étoit jeune, encor, jolie,.....

SOSIE *l'interrompant.*

Et peu sévère,
Sans doute? — Car chez nous, cet usage qui rend
Inégal & déshonorant,
Tout mariage avec une étrangére,
Fait que, n'espérant pas de s'y bien établir,
Elle finit toujours par la galanterie;
Par se perdre, & par s'avilir.

SIMON.

Non, non; Chrysis & sa sœur Glycérie;
(Ce sont les noms de ces deux femmes-là;)
N'ont point vécu comme cela. —
Par deux de mes amis, de fort près observées;
Ces gens-là, très enclins à juger tout en mal,
M'en ont dit un bien sans égal;
Ces mortels défiants les ont toujours trouvées
Sages, modestes, réservées;

M'ont vanté leur eſprit, leurs ames élevées. —
D'autre part, j'apprenois que mon fils, peu touché,
A la plus jeune étoit foiblement attaché...
Foiblement?... foiblement?... Oh! j'ai vû le contraire!

SOSIE.

Quoi! vû?... quelque hazard a donc fait éclater...

SIMON *l'interrompant.*

Attends! je vais te conter.
D'un amour foible ou non, cherchant à le diſtraire,
Un beau matin, je vais trouver Chrémès,
Lui demande ſa fille;... Oh! je vous la promets,
Me répond-il, d'une façon civile;
Et nous arrêtons tout pour l'himen de Pamphile.

SOSIE.

Eh! qui pût retarder? ...

SIMON *l'interrompant.*

Un fâcheux incident:
Quand je ne m'occupois qu'à preſſer l'himénée,
Qui devoit enchaîner cet Amant imprudent,
Chryſis meurt. — Cette femme étoit la ſœur aînée
De Glycérie. — A cette mort,
Je vois mon fils tomber d'abord,
Dans la plus profonde triſteſſe,
Dans un trouble prodigieux;
Des larmes tomboient de ſes yeux;
Et, comme j'ignorois l'excès de ſa tendreſſe
Pour la Divinité, qu'il ſervoit en ces lieux,
De la meilleure foi, je crus alors poſſible,
Que ſa triſteſſe vint d'un cœur tendre & ſenſible;
Je me diſois: puiſqu'il verſe des pleurs

Pour Chryſis, qu'il ne connoît guère,
Quelles ſeroient donc ſes douleurs,
S'il venoit à perdre ſon pere?

d'un ton dur.

Il en mourroit. — Je me flattois.

SOSIE *vivement.*

Non. Votre fils vous aime, eſt tendre, a des entrailles...

SIMON *troublé, & l'interrompant.*

Je ne ſçais plus où j'en étois.

SOSIE.

A la mort de Chryſis.

SIMON.

Oui! comme j'aſſiſtois
Sans mot dire à ſes funérailles;
Me mêlant dans la foule, & me cachant exprès;
Pour obſerver mon fils de près;
Nous marchions, nous ſuivons ces funèbres apprêts...
Pluſieurs femmes pleuroient; mais, ſur-tout une blonde me parut....

SOSIE *l'interrompant.*

Belle?

SIMON *d'un air chagrin.*

Hélas! la plus belle du monde!
Un air noble, & plein de candeur!
Ses yeux, où regnoit la pudeur,
Portoient l'impreſſion d'une douleur profonde;
Mais, bien loin d'altérer ſes traits,
Cette douleur touchante, augmentoit ſes attraits.
L'on arrive au bucher. Là, ſuivant la coutume,

On y place le corps, & la flâme s'allume;
Quand cette Belle, en pleurs, en ces triſtes momens
Pouſſant de longs gémiſſemens,
S'élance vers ce corps, que la flâme dévore,
Veut le ſaiſir, veut embraſſer, encore,
Cet objet, dont la vue ajoute à ſes tourmens.

SOSIE.

C'étoit, ſans doute Glycérie?

SIMON.

Oui, c'étoit elle; &, que ſuivoit mon fils,
Qui vole, alors, parmi les cris
D'une multitude attendrie;
Et qui confondant leurs eſprits
Par ſon audace; &, ſubjuguant leurs ames
En marquant, pour la mort, un aveugle mépris,
Arrache ſa Maîtreſſe à la fureur des flâmes;
En lui diſant: ſi vous mourez, hélas!
Mourons enſemble! Elle tombe en ſes bras;
On l'emporte; — &, je vis, pour cette infortunée,
A quel excès montoit ſa tendreſſe effrénée.

SOSIE.

Pour la tirer de ce pas délicat,
Et lui faire oublier une ardeur auſſi folle,
Vous fûtes à Chrémès...

SIMON *l'interrompant.*

Cette affaire d'éclat
Lui fait reprendre ſa parole;
Toute excuſe à ſes yeux, paroît vaine & frivole;
Et pour ſon gendre, il ne veut plus mon fils. —
Alors, voici ce que je fis:...

S'ils font ce mariage, ... *Sinon, il épousera ...* *en apercevant Simon.*

SIMON *à l'autre côté du Théâtre.*

Ah! le maudit Esclave!

DAVE *à part.*

Je ne l'avois pas vû : c'est mon vieux Maître.

Il s'éloigne.

SIMON *l'appellant.*

Dave!

DAVE *feignant de ne pas l'entendre, & courant où il n'est pas.*

Qui m'appelle?

SIMON.

C'est moi.

DAVE *allant à un autre côté.*

Vous? où donc?

SIMON.

Me voici!

DAVE.

Je vous cherche.

SIMON.

Bon! c'est ... Mais, ... il faut rentrer.

DAVE *continuant à s'éloigner.*

Mais, ... dans quatre ou cinq mots.

SIMON.

Je n'aime point ... court toute la Ville,

Et ... est ici.

DAVE *se rapprochant un peu.*

Si je sais ...

SIMON.

Le pendard, hai!

DAVE

DAVE *lui marchant ſur le pied.*

Pardonnez, de grâce !

SIMON.

Me marcher ſur le pied, en me tournant le dos !
Le mal-adroit ! demeure en cette place. —
Ecoute : — tu ſçais les propos
Que l'on tient ſur Pamphile, & ſur cette Etrangere ;
L'on dit . . . .

DAVE *l'interrompant.*

Eh ! bon ! peut-on tabler ſur ce qu'on dit ?
Faut-il, d'une façon légére,
Croire les contes bleus, dont on nous étourdit ;
Et, doit-on en faire aucun compte ?

SIMON.

Eh ! non, non, ce n'eſt point un conte.
Je ſuis sûr de ſon fol amour. —
Tiens : je m'ouvre à toi, ſans détour :
J'oublirai le paſſé ; j'oublirai Glycérie
S'il l'abandonne, ſans retour ;
Sans aucune ſupercherie. —
Enfin, Dave, c'eſt moi, . . . moi-même, qui te prie
De remettre mon fils dans un meilleur chemin.
M'entends-tu ? dis ?

DAVE.

Pas trop.

SIMON.

Son ſort eſt en ta main. —
Je n'ignore pas, qu'à ſon âge,
Le goût pour le libertinage
Eloigne un peu du mariage.

DAVE.

On le prétend.

SIMON.

Sur-tout, quand un jeune imprudent
Mépriſe les conſeils; ou du moins, ne veut prendre
Que ceux d'un mauvais confident.

DAVE.

Oh! je commence à ne vous plus entendre.

SIMON.

Tu ne m'entends plus?

DAVE.

Non.

SIMON.

Et, je m'explique, en vain?

DAVE.

Oui. — Je ſuis Dave; & ne ſuis pas devin.

SIMON.

Je ſerai plus intelligible.

DAVE.

Tâchez!

SIMON.

J'y ferai mon poſſible.
Tiens: ſi mon fils ne change point de ton,
S'il ne renonce pas à ſa chere Andrienne.
S'il refuſoit d'épouſer Philuméne,
Je te fais expirer demain ſous le bâton;
Mais, expirer; qu'il t'en ſouvienne!
Eh bien! à préſent, ſuis-je clair?

DAVE.

Très-clair. — Ce ne ſont pas là des diſcours frivoles ;
Ce propos-ci n'eſt pas un ſon qui frappe l'air ;
Il renferme un grand ſens, en très-peu de paroles.

SIMON.

Tu plaiſantes ? mais ſonge à prendre un bon parti !
Tu ne te plaindras pas qu'on ne t'ait averti.

SCENE III.

DAVE *ſeul.*

ALLONS, Davé ! allons, du courage !
De l'adreſſe ! évertuons-nous !
Vous entendez gronder l'orage,
Dont il vous faut parer, ou ſuſpendre les coups,
Qui vont frapper nos deux jeunes Epoux. —
Nos deux jeunes Epoux ?.. Oui, depuis une année,
Pamphile, à Glycérie, a joint ſa deſtinée. —
Quand ils viendront conter, d'un ton ſoumis & doux,
A ce Vieillard, de ſon honneur jaloux,
Qu'elle n'eſt point née Andrienne ;
Que, d'Athéne elle eſt Citoienne ;
Et ſon naufrage près d'Andros ;
Un parent de Chryſis, qui les ſauve des flots ;
Et Chryſis, qui l'éleve ; .. & cent autres propos ;..
Les croira-t-il, dans ſa furie ?
En croira-t-il les premiers mots ?
Et, ſans preuve ſur ſa Patrie,
Peuvent-ils le convaincre ? — Eh ! mais, ſi Glycérie

Tentoit de calmer ſon courroux,
Alloit tomber à ſes genoux,
Peut-être, ſon ame attendrie;...
Peut-être, il ſe pourroit... hélas!
Glycérie eſt malade; & je n'y ſonge pas.
Mais c'eſt Myſis.

SCENE IV.

MYSIS, DAVE.

DAVE.

EH bien! comment va ta Maîtreſſe?

MYSIS.

Mais elle eſt moins mal, aujourd'hui;
Je lui trouve moins de foibleſſe;
Elle eſt levée, elle marche...

DAVE *l'interrompant.*

Oui,
Tant mieux! en ce cas, je te laiſſe.

MYSIS *l'arrêtant*

Attends, donc; où veut-il aller?

DAVE.

J'ai, mon enfant, une affaire, qui preſſe.

MYSIS.

Mais elle voudroit te parler.

DAVE *avec impatience.*

De quoi?

MYSIS.

Je n'en ſçais rien; mais il t'eſt bien facile
De l'apprendre ; ſuis-moi !

DAVE.

Non, non ! je ne ſçaurois ;
Et, tu m'arrêtes là, plus que je ne voudrois.
Dis-lui : que de ce pas, je cours toute la Ville,
Pour tâcher de trouver, & prévenir Pamphile.

Il ſort.

SCENE V.

MYSIS *ſeule.*

EH ! ſur quoi donc le prévenir ?
Briſe-t-on leurs liens ? Veut-on les déſunir ?
Eſt-ce une affaire réſolue ?...
La crainte qu'elle en a, la tourmente & la tue ;
Dieux ! que va-t-elle devenir !
Pamphile, ce matin, ne l'a point encore vue ;
Lui, qui la ſçait ſouffrante, inquiéte, abattue,
Semble en perdre le ſouvenir !
Où, donc eſt-il ? où peut-il ſe tenir ?
Devroit-il être un jour, une heure, un moment même,
Sans aſſurer ſon cœur de ſa tendreſſe extrême ?...
Mais, c'eſt lui, que je vois venir.

SCENE VI.

PAMPHILE, MYSIS.

PAMPHILE *ſans voir Myſis.*

QUEL coup de foudre, ô Ciel! — Eh! qu'ai-je encore à craindre,
Après l'affreux malheur, qu'on vient de m'annoncer? . . .
L'injuſtice des Dieux. . . — Mais, ceſſons de nous plaindre;
Il faut agir; . . . Il faut, . . . ſans balancer . . .
Il faut, . . . Quel parti prendre? . . . & par où commencer? —
Hélas! dans ce moment, ma douleur eſt ſi vive,
Qu'elle m'abat l'eſprit; & le trouble; & me prive
De la faculté de penſer.

MYSIS.

Quelle eſt donc la fureur, dont votre ame eſt ſaiſie,
Pamphile?

PAMPHILE.

Ecoute! Ecoute: & vois mon déſeſpoir!
Il va juſqu'à la frénéſie. —
A l'inſtant, je quitte Soſie;
Et, par lui, je viens de ſçavoir
Que mon pere prétend me marier, ce ſoir,
A Philuméne, hélas! qu'il a choiſie
Pour faire mon ſupplice; & nous . . . — Que je la haïs!

MYSIS.

Quoi ! c'eſt la fille de Chrémès,
Que vous épouſeriez ?

PAMPHILE.

Moi ? jamais ; non, jamais !

MYSIS.

Mais, ſi l'autorité d'un pere,
D'un pere, par vous reſpecté,
Vous forçoit . . .

PAMPHILE.

Son autorité ?
Je ne la connois plus. C'eſt, en vain, qu'il eſpére
Me faire ici plier ſous ſes commandemens.

MYSIS.

Souvenez-vous de vos ſermens.

PAMPHILE.

Si je m'en ſouviendrai ! qui, moi ! toute ma vie ;
Et l'amour, & l'himen les ont rendus ſacrés.
Ma femme, par mon pere, eſt en vain pourſuivie ;
Malgré lui, tous mes jours lui ſeront conſacrés, —
L'amour, en moi, n'éteint point la nature ;
Mais, je ne ſerai point parjure,
Mon pere, en vain, vous me l'ordonnerez !

MYSIS *avec tranſport.*

Ah ! Si Chryſis vivoit, qu'elle ſeroit ravie
De vous voir dans ces ſentimens !

PAMPHILE.

Eh ! mon enfant, Chryſis, quittant la vie,
(Je me rappelle ici ces douloureux momens ;)

Chryſis reçut de moi tous ces mêmes ſermens. —
Elle mouroit ; à ſon lit, on me traine ;
(Vous étiez, vous Myſis, dans la chambre prochaine ;) . . . .
Et d'une voix, qui ſortoit avec peine ;
Elle me dit, les yeux baignés de pleurs :
» Toi ! de qui je connois l'ame honnête, & les mœurs,
» Juſqu'ici, j'ai ſervi de mere à Glycérie ;
» Mon frere, aujourd'hui que je meurs,
» Deviens l'appui de cette ſœur chérie !
» Toi ſeul es chargé de ſon ſort !
» C'eſt ta femme ! elle t'aime ; en toi ſeul elle eſpére ;
» Sois ſon tuteur, ſon époux, & ſon pere !
» Tu lui reſtes, toi ſeul, . . . au monde, après ma mort !
» Alors, prenant nos mains, qu'elle met dans la ſienne,
» Jure-moi, par ces mains, dit-elle, que je tiens ; . . .
» Jure ! . . . (Et que cet eſpoir, en mourant me ſoutienne !)
» Jure par ton honneur, par tes pleurs, par les ſiens,
» De ne jamais ſouffrir qu'on rompe vos liens ;
» De ne te ſéparer, jamais, de Glycérie ! —
Avec tranſport, je le promets !
Par les plus forts ſermens, je m'engage & me lie . . .
A peine eus-je achevé, qu'elle quitta la vie . . .

Avec véhémence.

Je les tiendrai ces ſermens que j'ai faits !
Mon cœur . . . .

MYSIS *l'interrompant.*

Ah! de ce cœur, que rien ne les efface!
Rien! — Mais n'entrez-vous pas?

PAMPHILE.

Non, Myſis, je ne puis
Paroître, en l'état, où je ſuis. —
Toi! mon enfant, fais-moi la grace!
Cache lui bien ce qui ſe paſſe!

MYSIS.

Je ferai de mon mieux.

PAMPHILE *d'un air incertain.*

Mais, cependant je crains...
Non, non, je ne dois point la voir. *Il ſort.*

MYSIS *en ſe retirant.*

Que je le plains!

Fin du premier Acte.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

CARIN, BIRRHIE.

CARIN *vivement.*

C'est Philuméne ? Quoi, c'eſt elle
Que Pamphile épouſe, aujourd'hui ?
De qui tiens-tu cette nouvelle !

BIRRHIE.

De Dave ; je la ſçais de lui ;
Rien n'eſt plus sûr ; & c'eſt une infidelle. —
Seigneur Çarin, oubliez cette Belle,
Comme elle vous oublie.

CARIN.

Hélas ! Birrhie, hélas !
Le puis-je ? — L'inconſtante a-t-elle moins d'appas ? —
Mais, ſans raiſon peut-être, ici, je me plains d'elle ;
Plaignons-nous de Chrémès ; de ce pere, ennemi,
Qui porte à notre amour une atteinte cruelle !
Philuméne ! ton cœur, ſans doute, en a gémi !
Le mien doit te reſter fidelle.

BIRRHIE.

C'eſt bien dit ! reſtez ſon ami !

Je n'y penſois pas, moi. — Par votre complaiſance.
Et par vos ſoins; que Pamphile, endormi, ...
Mais, c'eſt lui-même qui s'avance.

CARIN.

Laiſſe-nous ſeuls.

Birrhie ſe retire.

SCENE II.

PAMPHILE, CARIN.

CARIN, *avec beaucoup de vivacité.*

PAMPHILE, ah! ſi votre amitié
Par l'amour, ne m'eſt point ravie,
Prenez de moi quelque pitié!
Vous pouvez me rendre la vie,
Vous pouvez tout...

PAMPHILE *l'interrompant.*

Hélas! mon cher Carin!
Hélas! quel eſpoir eſt le vôtre?
Je ne puis rien, pour moi; que puis-je pour un autre?
Mais ſachons, donc, quel eſt votre chagrin.

CARIN.

Il eſt affreux! rien n'égale ma peine. —
Sur l'eſprit de Chrémès, reprenant ſon crédit;
L'on dit que votre pere en obtient Philuméne;
Et, vous la fait ce ſoir épouſer.

PAMPHILE *d'un air triſte*

On le dit.

CARIN.

Mais l'aimez-vous?... Oui, vous l'aimez, ſans doute!
L'on ne peut la voir, ſans l'aimer.
Vous brûlez de former ces nœuds, que je redoute.
Dans mon cœur je dois renfermer
L'inutile & vaine priere,
Qu'alloit faire un Amant, trop rempli de ſes feux:
De différer, ou de rompre ces nœuds.

PAMPHILE *d'un air penſif.*

Mais, Carin, de quelle maniere,
La fille de Chrémès reçoit-elle vos vœux?
Comment?...

CARIN *l'interrompant.*

Soyez moins ſoupçonneux;
N'en ſoyez point jaloux, Pamphile!
Je ſuis un ami généreux;
Vivez content; ſoyez tranquille;
Je ſerai le ſeul malheureux. —
De ma patrie, à jamais, je m'exile;
Je vais chercher la mort, en ces funeſtes lieux,
Où la guerre s'allume;... Oui, je paſſe en Sicile;
Et, je délivrerai vos yeux
D'un ami, d'un amant, d'un rival odieux.

PAMPHILE *d'un air affectueux.*

Ecoutez-moi; dans le monde où nous ſommes,
Vous êtes aſſez répandu,
Mon cher Carin, pour avoir vu des hommes,
Qui, parés d'un bienfait qu'ils n'ont jamais rendu,

En recueillent le fruit, qui ne leur eſt pas dû. —
Je ſuis d'un autre caractère;
Et, je vous dis, ſans me faire valoir;
Et, ſans y mettre de myſtère,
Que cet himen fait tout mon déſeſpoir.

CARIN *impétueuſement.*

Eſt-il poſſible?... ô Ciel!... Ah! dans ma joie extrême,

Il l'embraſſe.

Permettez!... Ah! que je vous aime!

PAMPHILE.

Vers nous, Dave porte ſes pas;
Il faut, par quelque ſtratagéme,
Qu'il nous ſerve!.. ou je meurs, s'il n'y réuſſit pas

SCENE III.

PAMPHILE, CARIN, DAVE.

DAVE, *courant d'un bout du Théâtre à l'autre.*

Où trouver mon jeune maître?

CARIN.

Abordons-le!

PAMPHILE.

Il faut paroître.

DAVE *courant.*

S'il ſçait tout, quel eſt ſon chagrin?

CARIN.

Qu'il eſt vif! Oh! c'eſt le ſalpêtre!

DAVE *toujours courant.*

L'eſpoir, en ſon cœur va renaître;
Ce jour, pour lui, devient un jour ſerein.

PAMPHILE.

Arrêtons-le.

DAVE *courant plus fort.*

Où peut-il être?
Je cours par-tout; &, d'un train...

PAMPHILE & CARIN *appellant enſemble Dave; & le ſaiſiſſant tous deux.*

Dave!

DAVE.

C'eſt vous, Pamphile? & vous auſſi Carin?
Bonne nouvelle! De la joie!

PAMPHILE.

Eh! ſçais-tu que je ſuis perdu?

DAVE.

Je ſçais...

CARIN *l'interrompant.*

T'a-t-on dit quelle voie...

DAVE *l'interrompant.*

On me l'a dit.

PAMPHILE.

As-tu bien entendu?...

DAVE *l'interrompant.*

Oui, très-bien!

PAMPHILE.

C'eſt, dit-on, ce ſoir, qu'on me marie?

DAVE *avec impatience.*

J'en ſuis inſtruit...

CARIN.

Chrémès pouſſe la barbarie...

DAVE *l'interrompant avec colère.*

Eh! je le ſçais; je le ſçais bien!
Mais, un moment donc, je vous prie!
Si vous parlez toujours, vous, vous ne ſçaurez rien.

PAMPHILE *vivement.*

Invente quelque fourberie.

DAVE *avec impatience.*

Soit!

CARIN.

Veux-tu me ſervir auſſi?

DAVE *preſqu'en colère.*

Volontiers!

PAMPHILE.

Secours-nous ici.

DAVE *avec colère.*

De grâce! un inſtant de ſilence!

PAMPHILE *très vivement.*

Je te promets ta liberté;
Oui, je t'affranchirai!

DAVE *toujours en colère.*

Mille graces d'avance!
Mais écoutez!...

CARIN *l'interrompant.*

A quelque récompenſe
Tu dois t'attendre auſſi de mon côté.

DAVE *avec la derniere impatience.*

Bon! de la généroſité!
Mille remercimens! — Mais, daignez vous contraindre;
Ne m'interrompez point; je ſçais vos embarras;
Vous craignez d'épouſer; — vous, de n'épouſer pas! —

à Pamphile.

Vous! vous n'avez plus rien à craindre.

PAMPHILE.

Comment?

CARIN *très-vivement.*

Oui, dis vîte comment?
Tu ſçais que je prends part à cet événement.
Dis? DAVE *à Pamphile.*
N'appréhendez plus d'épouſer Philuméne!

PAMPHILE.

Quoi! tu crois...

DAVE *l'interrompant.*

Oui, je crois avoir
Une preuve claire & certaine...

CARIN *l'interrompant.*

Quelle eſt-elle?

DAVE.

à Pamphile. Vous allez voir. —
Pour vous porter à ce doux mariage,

Ce

Ce matin, votre pere, à ce point attaché,
D'abord, de moi s'eſt rapproché,
M'a careſſé, m'a recherché. —
N'y gagnant rien; il a changé de perſonage,
Il a pris feu;... m'a reproché
Que vous étiez un débauché;...
Et que j'entretenois votre libertinage;
Que je...

PAMPHILE *l'interrompant.*

Finis ce verbiage!
Voyons ſur quoi je puis compter?

DAVE.

Oh! doucement! Je veux mettre des grâces
Dans ma façon de raconter;
Et je veux être long, fleuri...

CARIN *avec impatience.*

Que tu nous lâſſes!

PAMPHILE *auſſi impatiemment.*

Il veut nous impatienter!

DAVE *d'un air de ſang-froid.*

Mais, non!... Ne faut-il pas le tems pour que j'amene,
Avec quelle douceur, ce moderne Caton
M'a dit qu'il me feroit mourir ſous le baton,
Si vous refuſiez Philuméne,...
Et...

PAMPHILE *interrompant impétueuſement.*

Ne l'épouſois pas, ce ſoir?
Enſuite!

DAVE *lentement.*

Il s'agiſſoit de vous faire ſçavoir,
Pour vous, comme pour moi, ſa menace inhumaine.

CARIN.

Après?

PAMPHILE.

Après?

DAVE *s'échauffant.*

Après? — C'eſt alors, qu'il faut voir
Comme, pour vous trouver, par-tout je me promene;
Au Portique, au Pyrée, au temple de Pallas;
Je vais juſqu'à la grande place. —
Ne vous trouvant point dans le bas,
Je monte ſur une terraſſe,
Je me diſois: je verrai bien s'il paſſe;
Mais, de-là, m'appercevant bien
Que je découvrois tout, & ne diſcernois rien,
J'en deſcends;... cours encor; &, tant que je me laſſe. —
Enfin, fatigué comme un chien,
Alors, par la tête il me paſſe
Que le bon homme m'a querellé, ſans raiſon:...
Cela me fait naître un ſoupçon...
Ce mariage-là, me dis-je, eſt-ce une feinte?...
Seroit-ce un tour de ſa façon,
Pour nous inſpirer de la crainte?...
Oui! — Le malin vieillard a voulu nous duper;
Oui!...

PAMPHILE *l'interrompant avec impatience.*

De ce détail inutile,
Ton eſprit doit-il s'occuper?

DAVE *gravement.*

Ce ſont des faits, Seigneur Pamphile!
Comme un Hiſtorien habile,
Je ne me permets pas de rien anticiper.

PAMPHILE *toujours impatiemment.*

Ah! finis donc, en un mot comme en mille.

DAVE *riant.*

Je finis. — Ce ſoupçon me conduit chez Chrémès,
J'y cours, malgré ma laſſitude.
Un ſeul Eſclave, oiſif, & ſans inquiétude,
A la porte, goûtoit & reſpiroit le frais;
Je ſoupçonne plus que jamais;
Et mon ſoupçon, bien-tôt, ſe tourne en certitude.

PAMPHILE.

A merveille!

CARIN.

Fort bien!

DAVE.

Oui! — J'entre dans la cour;
Je n'y vois pas une voiture.
Quoi, dis-je, perſonne n'accourt
Rendre viſite à la future!
Point de parens, d'amis! — pas une créature
N'entre, ou ne ſort de cet hôtel?
C'eſt un déſert! ... a-t-on rien vu de tel? —
Si cet himen étoit réel,
L'on y verroit mille figures;
Aller, venir; aporter des parures,
Des meubles, des bijoux de toutes les natures.

CARIN *gaiment.*

C'eſt fort bien dit!

PAMPHILE *de même.*

Sans doute ! il a vu par ſes yeux ...

DAVE *l'interrompant.*

Je ne m'en tiens pas là ; je veux voir encor mieux ;
Je rode par-tout, examine ;
Et pour derniere épreuve, entre dans la cuiſine ;
J'y trouve un cuiſinier, qui dans ſes doigts ſouffloit ;
Un vieux Eſclave, qui ronfloit ;
Un poulet, de mauvaiſe mine ;
Et qui, dans ſa fauſſe flottoit ;
Un ſeul petit poiſſon, qui dans l'eau barbotoit ;
Point de jus ; point de viande fine ;
Et point de feu dans les fourneaux ! —
Oh ! nous ne donnons pas, dis-je, dans ces panneaux !
Ce mariage eſt une fable !
Je n'en vois pas là les apprêts.

PAMPHILE *le ſerrant dans ſes bras avec tranſport.*

Ah ! Dave ! ah ! mon ami !

CARIN *l'embraſſant d'un air de trouble.*

C'eſt un homme admirable ! ...
Tu me parois un Dieu tutélaire, à ces traits ; ...
Il n'épouſera point ma Philuméne ...

DAVE *l'interrompant.*

Après ?
Comment ! eſt-ce ainſi qu'on raiſonne ?
Parce qu'il ne l'a point, faut-il qu'on vous la donne ?
Allez, emploïez vos amis ;
Près de Chrémès, quoi ! n'avez-vous perſonne ?

CARIN *l'interrompant.*

Si fait! en attendant ce que je t'ai promis, ...
... Pour une nouvelle, auſſi bonne,
Prends toujours cette bourſe! *Il la lui donne.*

DAVE *la recevant.*

Un Eſclave ſoumis;
Doit obéir, quand on l'ordonne.

CARIN *embraſſant Pamphile.*

Adieu! De nos frayeurs, nous voilà bien remis.

SCENE IV.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE.

JE ne comprends rien à mon pere;
A quoi bon cette feinte? Eh! qu'eſt-ce qu'elle opére?
En attendroit-il quelqu'effet?

DAVE.

Eh! mais ſans doute, il en eſpére!
Allez! il ſçait bien ce qu'il fait! —
Il connoît votre caractère;
Quoi! ne voyez-vous pas, qu'en vous faiſant myſtère
Des refus conſtans de Chrémès,
Qu'il ne peut fléchir déſormais;
Il invente ce mariage,
Pour ſonder votre humeur volage;
Et voir s'il ne peut pas la fixer à jamais.

PAMPHILE.

Quoi! tu crois que c'eſt là le motif qui l'engage?
Et qu'il ſe ſert de ce petit reſſort, ...

DAVE *l'interrompant.*

Vraiment, oui! je le crois très-fort!
Dans ce feint himen, qu'il propoſe
Finement, il veut voir d'abord,
Si vous refuſerez la choſe;
Et vous mettre dans votre tort.

PAMPHILE.

Comment! ſeroit-ce cette cauſe?

DAVE.

Sûrement! — Et ſi rien s'oppoſe
A ce qu'il exige de vous,
Ah!... Vous verrez alors éclater ſon courroux!

PAMPHILE.

Eh bien! qu'il éclate, qu'il crie!
Je le mets au pis!

DAVE.

Lui! ma foi, penſez-y bien!
Il ferait bruſquement enlever Glycérie.

PAMPHILE.

L'enlever! Comment, je vous prie?

DAVE.

Il trouveroit plus d'un moyen. —
Au pere de famille honnête; au Citoyen,
La République doit des ſecours favorables
Contre ces beautés, trop aimables,
Qui s'emparent des jeunes gens. —
Tous nos vieux Magiſtrats, durs & deſobligeans,

En vieux des plaiſirs que la jeuneſſe goûte ;
Par leur âge, écartés de cette aimable route ;
Et devenus par là moins indulgens,
Puniſſent par l'exil ces femmes qu'on redoute.

PAMPHILE.

Ah ! Dave, tu me fais trembler !
Quel parti faut-il que je prenne ?

DAVE.

De dire à votre pere, ici, ſans vous troubler ;
Que vous êtes tout prêt d'épouſer Philuméne.

PAMPHILE.

Que je dise ?...

DAVE.

Eh mais oui !

PAMPHILE.

Qui ! moi ? que je convienne ?...

DAVE *l'interrompant.*

Sans doute ? pourquoi non ?...

PAMPHILE *l'interrompant.*

Je dirai que je vais,...
Que je ſuis prêt... Oh ! non ! ne m'en parle jamais.

DAVE.

Que riſquez-vous ?

PAMPHILE.

Belle demande !
Je riſque d'épouſer la fille de Chrémès ;
De vivre malheureux...

DAVE *l'interrompant.*

Et moi, je n'appréhende

gaiment.

Rien d'aprochant. — Eh ! bon ! c'eſt un jeu que cela !
Ecoutez : ſuppoſez que votre pere eſt là ;
Il vient à vous ; il vous arrête ;
Vous, vous le ſaluez d'une façon honnête. —
Il vous dira : Mon fils, je veux vous marier,
J'ai choiſi ce jour pour la fête...
Au lieu de le contrarier,
Vous répondrez en inclinant la tête ;
Je ferai ce qu'il vous plaira.
Alors ce coup l'aſſommera.
Content de votre obéiſſance ;
Sa perſécution ſe terminera là. —
Mais, ſi vous faites réſiſtance ;
Il eſt au champ ;.. &, le voilà
Qui vous cherche une autre alliance ;
Eh ! comptez qu'il en trouvera. —
Le tout eſt de gagner d'abord ſa confiance,
Et du tems ; ... le reſte viendra ;
Et de ſoi-même, après, cela s'arrangera.

PAMPHILE.

Tu le crois ?... Allons donc ! — Mais, dis-moi ; je te prie :
S'il ſoupçonnoit ma tromperie,
S'il croyoit...

DAVE *l'interrompant.*

Cela ne ſe peut ;
Pour le duper, faut-il tant d'induſtrie ?
On le trompe autant qu'on le veut.

SCENE V.

PAMPHILE, DAVE, SIMON *arrivant.*

DAVE *à Pamphile.*

Mars je le vois. — Un peu d'effronterie !
Un air aiſé, point triſte !... Et poſſedez-vous bien !

PAMPHILE *un peu tremblant.*

Oui, oui ! mais ne me dis plus rien.

DAVE *bas à Pamphile.*

Le deſtin de Glycérie
Dépend de cet entretien.

PAMPHILE *d'un air ferme.*

Cette idée eſt mon ſoutien ;
Elle me rend la force...

DAVE *l'interrompant.*

Allons ! un bon maintien ! —

SCENE VI.

PAMPHILE, DAVE, SIMON, BIRRHIE.

PAMPHILE.

L'Aborderai-je?

DAVE.

Il faut l'attendre?

SIMON *à part.*

Les voici! Commençons d'abord par les entendre! —
Sur le parti qu'ils auront pris,
Je reglerai celui que je dois prendre.
Pamphile?

DAVE *à Pamphile.*

Tournez-vous; & paroissez surpris.

PAMPHILE *feignant d'être étonné.*

Mon pere?...

SIMON.

Vous sçavez combien je vous chéris;
Mon fils!

PAMPHILE *lui baisant la main.*

Ah!

SIMON.

L'on a dû vous dire
Que Chrémès est prêt à souscrire
A votre himen, qu'il avoit fait surseoir;
Mon cœur, plein de sa joie, ici vient vous instruire
Que nous comptons signer ce soir.

PAMPHILE.

Mon pere, je ſuis prêt à terminer la choſe.

BIRRHIE *à part.*

Qu'entends-je ? Que dit-il ?

DAVE *à Pamphile tout bas.*

Il reſte ſtupéfait ;
Sans langue ; il a la bouche cloſe.

SIMON *d'un air inquiet & embarraſſé.*

Mon fils, je ſuis fort ſatisfait...
Je n'attendois pas moins de votre obéiſſance ;
Vous rempliſſez mon eſpérance ;
Vous me faites par-là bien juger de vos mœurs.

BIRRHIE *à part, & en ſe retirant.*

Mon Maître peut chercher une autre femme ailleurs.

SIMON *encore un peu troublé.*

Rentrez ; & que Chrémès, qui doit ici ſe rendre
Vous trouve, pour le recevoir ;...
Il eſt impatient de voir,
D'entretenir ; & d'embraſſer ſon gendre.

PAMPHILE.

Mon pere, j'obéis, & vais chez vous l'attendre.

Il ſort.

SCENE VII.

SIMON, DAVE.

DAVE, *à part*,

IL me regarde. — Et je gagerois bien
Qu'il me fera ſubir un interrogatoire.

SIMON *à part, à l'autre aile du Théâtre.*

Si je pouvois trouver quelque moïen
D'apprendre ici par ce vaurien,
Le fond de toute cette hiſtoire!
Mais ce perfide Hiſtorien
Va mentir. — Hola, Dave!

DAVE *feignant de rêver; & ſortant de ſa rêverie comme quelqu'un que l'on réveille.*

Eh quoi, Seigneur!

SIMON.

Vien! vien!
A quoi penſois-tu?

DAVE.

Moi? — moi, jamais je ne penſe;
Je végéte, & m'en trouve bien.
Par-là, je vis en aſſurance;
L'on ne ſçauroit accuſer l'innocence
De quelqu'un, qui ne penſe à rien.

SIMON.

Par ce détour, naïf en apparence,
Ton adreſſe voudroit envain me dérober
L'inquiétude où je t'ai vu tomber.
N'es-tu pas inquiet, dis?

DAVE *d'un air tranquille.*

Non ! en conſcience !. . .
De quoi le ferois-je en effet,
Alors que j'ai fait mon ouvrage,
Et que mon ouvrage eſt bien fait ?

SIMON *retournant la tête de Dave vers lui.*

Du moins, tourne-moi le viſage,
Lorſque je te parle, maraut !

DAVE *avec ſang-froid.*

Oui ! j'ai tort ; & c'eſt un défaut
Dont il faut que je me corrige.

SIMON *vivement.*

Ecoute ! — maintenant j'exige . . .

DAVE *l'interrompant.*

Cette leçon me vient fort à propos ?

SIMON.

Le traître ! . . .

DAVE *l'interrompant.*

Il eſt groſſier de vous tourner le dos.

SIMON.

Eh mais, coquin ! . . .

DAVE *l'interrompant.*

Voilà comme l'on ſe néglige !

SIMON.

Veux-tu bien entendre deux mots ? . .

DAVE *l'interrompant.*

Si j'avois cru d'abord ; . . .

SIMON.

Oh! le chien d'homme!

DAVE *continuant.*

Que vous euſſiez voulu parler ſur nouveaux frais,
Je me ſerois alors tû, comme je me tais.

SIMON.

Eh bien! parle encore! je t'aſſomme.—

Dave ſe ferme la bouche avec les doigts.

Une fois ſeulement, dis-moi la vérité:
Par quelque libéralité,
Je veux bien l'acheter; & te la rendre utile.

DAVE *affectant l'air de ſimplicité.*

Moi! je ne ments jamais. — D'ailleurs, eſt-il facile
De vous tromper? — Comptez ſur ma ſincérité!

SIMON *avec vivacité.*

Je ſçaurai la payer. — Dis-moi donc, ſi Pamphile,
Dans le fond de ſon cœur, ne maudit pas ce jour
Où je l'arrache à ſon amour?

DAVE *rêvant.*

Bon!... amour?... Un goût foible,...

SIMON *l'interrompant.*

Oh! oui! fais, fais-moi croire...

DAVE *l'interrompant.*

Oh! pour le coup votre mémoire
Vous joue ici d'un vilain tour;
Ce goût eſt paſſé ſans retour;
Mais ſouvenez-vous donc qu'ils ſont brouillés enſemble.

SIMON *étonné.*

Brouillez?

DAVE.

Je vous l'ai dit.

SIMON.

Non ! à ce qu'il me ſemble.

DAVE.

Si ce n'eſt point à vous ; je l'ai dit à Chrémès.
Ils ſont brouillés, brouillés à ne ſe voir jamais. —
Un agréable, jeune & beau, qui lui reſſemble,
Qu'à ſa Belle il préſente un jour par amitié,
Lui coupe l'herbe ſous le pied ;
Ils ſont ſi bien, qu'ils vont ſe marier enſemble.

SIMON *avec un tranſport de joie.*

Tu me ravis! — Mais, pourquoi dans l'inſtant,
Que j'annonçois ſon mariage,
N'avoit-il pas l'air plus content ?

DAVE.

Vous perceriez à travers un nuage ;
Je ne vois point d'homme plus pénétrant.
Non, il n'eſt point content ;.. ni n'a ſujet de l'être.

SIMON.

Quel eſt donc le chagrin qu'il prend ?

DAVE *vivement.*

Comment ! m'a dit mon jeune Maître,
Mon pere me marie ; & je ne vois paroître,
Au logis, ni petits, ni grands ?
Ni les amis, ni les parens ?
L'on penſera qu'à peine il veut me reconnoître :
Que diront les mauvais plaiſans !
Point d'habits, de bijoux, de meubles, de préſens ! —
Aux nôces de ſon fils, c'eſt le cas, où peut être,
L'on doit jetter l'argent par la fenêtre ;
Il n'a pas tort, au moins !

SIMON *déconcerté.*

Oh! demain; ou tantôt
Après notre cérémonie . . .

DAVE *d'un air narquois.*

Vous euſſiez dû vous y prendre plutôt!
Et ce ſeroit une affaire finie!
C'eſt . . . qu'il m'a fait une avanie . . .
Un train ... Et ſi j'oſois vous dire auſſi mon mot...

SIMON.

Dis!

DAVE.

Je vous taxerois d'un peu de vilenie.

SIMON *en colère.*

Retirez-vous, maître ſot!

DAVE *en ſe retirant.*

Il en tient!

SCENE VIII.

SIMON *ſeul.*

Suis-je encor en ce moment ſa dupe?
Avec adreſſe, il détourne de ſoi;
D'autres objets il vous occupe; . . .
Vous diſtrait ... — Le maraut ſe mocque encor de moi. —
Je ne dois point ajouter foi,
Aux fables qu'il m'a débitées. —
Mais, ſi j'allois . . . après tant d'épreuves tentées,
Puis-je eſpérer? . . . Non! — Mais; je fais ce que je doi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

SIMON *ſeul.*

J'ESPERE encore avoir la bru que j'ai choiſie !
J'eſpére avant la fin du jour,
Que Chrémès ſe rendra. — Soſie ! hola, Soſie !

SCENE II.

SIMON, SOSIE.

SOSIE.

AH ! mon Patron ! vous voilà de retour !

SIMON.

Mon enfant, notre affaire a pris un meilleur tour ;
Et j'ai quelque raiſon de croire,
Quelque ſujet de me flatter
D'obtenir ſur Chrémès une pleine victoire. —
Tu vas ſçavoir en détail cette hiſtoire ;
Et j'aurai grand plaiſir à te la raconter.

SOSIE.

J'en vais prendre à vous écouter.

SIMON.

J'ignore encor, ſi mon fils diſſimule,

Ou s'il m'obéit franchement;
Mais, il n'eſt plus poſſible, aujourd'hui, qu'il recule.
Son Dave & lui, s'ils m'ont cru ſi crédule,
Se ſont trompés très-lourdement.

SOSIE.

Non, votre fils agit ſincérement.
Ils ont l'air fort content; & même j'ai vu Dave...

SIMON *l'interrompant.*

Ah! tu ne connois pas ce malheureux Eſclave!...
(Eh! mon fils prend de ſes leçons!...)
Sur ce dernier, ayant quelques ſoupçons,
Qu'avoit fait naître, en moi, ſa prompte obéiſſance,
Pour éclaircir ce qu'il faut que j'en penſe;
Dave, que j'ai tourné de toutes les façons,
M'a démonté l'eſprit, dérouté ma prudence;
Embrouillé la cervelle;... enfin, ſon impudence
A monté juſqu'au point d'oſer me dire au nez...
Quoi qu'il en ſoit, ils vont être étonnés.

SOSIE.

Quoi! Chrémès conſent-il?...

SIMON *l'interrompant.*

J'ai preſque ſa parole;
Chez lui, je m'étois fait accompagner exprès,
Par un vieux Prêtre de Cérès,
Avec qui je le laiſſe; & qui me le cajole!
C'eſt ſon oracle, & ſon idole!
Il m'en rendra bon compte; il eſt après. —
D'ailleurs, ce ſont ſes intérêts.
J'ai promis une récompenſe;...

S'il réuſſit, l'argent ſuivra de près.

SOSIE.

Ah! je vois Chrémès, qui s'avance;
L'on aura réuſſi.

SIMON.

Va; rentre; & fais ſi bien,
Que Dave, avant le coup, ne ſe doute de rien.

SCENE III.

CHRÉMES, SIMON *courant embraſſer Chrémès.*

QU'AVEC plaiſir, je vous embraſſe,
Mon tendre ami!... venez, entrons;
Et que mon fils...

CHRÉMES *l'interrompant.*

Non: demeurons!
Et ſans ſortir de cette place,
En quatre mots;...

SIMON *l'interrompant.*

Ce froid accueil me glace;
Il m'annonce... — Un refus, pour moi, ſeroit affreux!...
M'allez-vous rendre malheureux?

CHRÉMES *vivement.*

Eh! faut-il que je le devienne;
Que ma fille le ſoit, pour contenter vos vœux? —
(Mon ami, ces refus me ſont bien douloureux! —)

Mais, comment voulez-vous que ma fille ſoutienne,
D'un Epoux dérangé, les dédains outrageux;
Son amour pour cette Andrienne,
Et tous les maux, qu'entraîne un himen orageux.
Sacrifîrai-je Philuméne?

SIMON *l'interrompant très-vivement.*

Non, Chrémès, cette crainte vaine,
Dont votre eſprit eſt abattu,
Ne peut...

CHRÉMES *l'interrompant.*

Eh! voyez donc, où tout cela nous mene!
Mettrai-je en danger ſa vertu?
Sondez l'abîme, où cet himen l'entraîne!
Et dans ſon cœur jaloux, de ſoupçons combattu,
Peignez-vous d'abord la vengeance,
Mêlant, au fier dépit, ſon ſouffle empoiſonneur;
Et bientôt ſur ſes pas, conduiſant la licence,
Voyez ces nœuds cruels, lui coûter ſon bonheur,
La perte de ſon innocence;
Et couvrir ſa famille, & nous de déshonneur.

SIMON.

Pourquoi m'accuſez-vous?...

CHRÉMES *l'interrompant.*

Moi! que je vous accuſe?
Non! ſi je faiſois ſon malheur,
Je ne chercherois point à ma faute d'excuſe;
A lui donner une couleur;
Je me dirois, dans ma douleur,
Si ma fille devient un objet mépriſable,
J'en ſuis la ſeule cauſe, & je ſuis ſeul coupable;
Je devois prévoir ſes dégoûts.

J'étois inſtruit des criminelles flâmes
De mon gendre futur... (nous les connoiſſions tous;)
Eh!... pouvois-je ignorer que la vertu des femmes
Dépend de la conduite, & des mœurs d'un Epoux!

SIMON *vivement & impatiemment.*

Mon ami, voulez-vous m'entendre?
Je vous diſois: pourquoi m'accuſez-vous à tort?
Comme vous, je ſuis pere; & ſuis un pere tendre;
Comme à vous, leur malheur me cauſeroit la mort, —
Si c'étoit l'amour le plus fort
Qui l'attachât à Glycérie,
Je craindrois, comme vous, tous ces maux menaçans;
Mais c'eſt pure galanterie,
L'ivreſſe d'un moment, une erreur de ſes ſens. —
Ah! n'ayons point la barbarie
De ne pardonner rien,... mais rien, aux jeunes gens!
Pour être à leur égard, encor plus indulgens,
Rappellons les écarts du printems de notre âge!
Eh! vous-même, vos goûts pour la jeune Thaïs,
Pour la courtiſane Laïs,
Vous ont-ils, par la ſuite, empêché d'être ſage;
Et le modele heureux de nos meilleurs maris?

CHRÉMES *reprenant vivement.*

D'un amour violent je n'étois point épris;
Je n'eus...

SIMON *l'interrompant avec feu.*

Eh! mais Pamphile a quitté Glycérie!

CHRÉMES.

Bon ! bon ! je connois les amans !
Leurs tendres raccommodemens
Augmentent leur amour, après leur brouillerie.

SIMON.

Non ! pour jamais, leurs liens ſont rompus;
Il ne la voit, ni ne la verra plus;
Et le ſucceſſeur qui le chaſſe,
Plus loin que mon fils même, oſe porter l'audace;
Il eſt prêt d'épouſer cette femme.

CHRÉMES *avec un rire ironique.*

Ah ! fort bien !

SIMON.

Ce ſont des faits !

CHRÉMES *vivement.*

Eh bon ! ſçait-on ce qui ſe paſſe ?
Des oui-dire ! D'ailleurs ! — Permettez-moi de grace,
De douter de ces faits; ou, de n'en croire rien !

SIMON.

Pour vous les prouver, moi, j'imagine un moyen;
Cachez-vous ſous ce périſtile,
Dave, que je vais appeller,
Dave, que je ferai parler,
Dave, le confident unique de Pamphile;
Va jaſer; & vous l'entendrez
Vous-même, alors, vous jugerez,
Avec une ame plus tranquille,
Si ces faits-là ſont vrais, ou ſont faux. Vous verrez !

CHRÉMES.

Volontiers !

SIMON.

Dave, hola ! — cachez-vous ! c'eſt lui-même !

SCENE IV.

SIMON, DAVE, CHRÉMES *caché.*

SIMON *conduiſant Dave du côté de Chrémès.*

EH bien, Dave, dis-moi : que fait-on là dedans ?

DAVE *d'un air de gaieté.*

Ce qu'on y fait ?... Pamphile y fait des vœux ardens ;
Eſt d'une impatience extrême,
De voir ſa prétendue. — Oh ! moi, je crois qu'il l'aime ;
Qu'il a déja pris feu...

SIMON *l'interrompant.*

J'en ſuis un peu ſurpris ;
Car, Dave, enfin qu'il te ſouvienne
Que ſon goût pour cette Andrienne
Doit encor...

DAVE *très-vivement.*

A préſent ! — C'eſt le plus froid mépris !
Il ne l'honore pas ſeulement de ſa haine ;
Il eſt charmé qu'un autre en ſoit épris,
Et qu'il ſoit chargé de ſa honteuſe chaîne !

SIMON *touſſant pour avertir Chrémès.*

Hem ! hem ! hem !

DAVE.

De la toux ?.. Du rhume ?.. êtes-vous pris ?

SIMON.

Non ! ce n'eſt rien ! — Quoi n'a-t-il plus de peine ?..

DAVE *l'interrompant.*

De la peine ?.. il n'y ſonge plus ;
Il ne penſe qu'à Philuméne.

SIMON *touſſant encore.*

Hem ! hem !

DAVE.

Vous touſſez !

SIMON.

Non ! tes ſoins ſont ſuperflus ;
Pourſuis donc ?

DAVE *très-gaiement.*

Soit. Eh bien ! il arrange, il ordonne ;
Il veut que tout ſoit prêt pour la bien recevoir ;
Il fait tout diſpoſer ; & lui ſeul, il ſe donne,
Pour cet effet, plus de ſoins que perſonne ;
Il ne peut aſſez-tôt voir arriver ce ſoir,
Dit-il, d'un ton vif, qui m'étonne.

SIMON.

Hèm ! hem !

DAVE.

Mais cependant ce rhume eſt obſtiné ?

SIMON.

Un peu de mouvement, que je me ſuis donné ;..
Si bien donc, que ſon accordée
Peut...

DAVE *l'interrompant.*

Il n'a qu'elle dans l'idée ;
Son ame en eſt tellement obſédée,
Qu'en nous donnant tantôt tous ſes ordres divers,
Chemin faiſant pour elle, il a tourné des vers
D'une tendreſſe... décidée ;
Quoique d'ailleurs, ils ſoient faits de travers,
N'importe !

SIMON *crachant avec bruit du côté de Chrémès.*

Quelle joie !... Ah ! ſon obéiſſance
Eſt un effet ſubit de cet amour naiſſant ! —
Le reſpect ; ou la complaiſance
N'y ſont pour rien. — Il céde à l'amour qu'il reſſent ;
Tant mieux ; ce ſuccès-là paſſe mon eſpérance.

CHRÉMES *courant embraſſer Simon.*

Voyez à vos deſirs un ami qui conſent ;
très-vivement
Après ce que je viens d'entendre ;
C'en eſt fait ! il ſera mon gendre. —
Et puiſqu'il a paru, de bon cœur, diſpoſé
A cet himen, d'avance, & par vous ſuppoſé,
A vos raiſons, je dois me rendre,
Signons ce ſoir !

DAVE *à part.*

Ciel ! je ſuis écraſé !

CHRÉMES *impétueuſement.*

Je vais chercher les papiers qu'il faut prendre ;
Et je reviens...

SIMON.

Nous allons vous attendre ;

SCENE V.

DAVE, SIMON.

SIMON.

HÉ bien ! mon cher, cette apparition
T'a dû cauſer quelque ſurpriſe !

DAVE *dans le dernier trouble.*

Oui, pas mal.

SIMON.

Et tu vois, ſans que je te le diſe,
Que juſqu'ici cette union,
Cet himen, qui ſe réaliſe,
N'étoit rien qu'une feinte, & qu'une illuſion.

DAVE *s'éloignant ; à part, & d'un air de rage.*

Quoi ! je me ſuis trahi ?.. Quoi ! c'eſt lui, qui me joue ?

SIMON *allant à Dave.*

Tu te plains là, tout bas, de moi ;
Tu n'as pas tort. — Juſqu'ici, je l'avoue,
J'ai ſoupçonné ta bonne foi ;
Mais à préſent... je mets ma confiance en toi.

DAVE *de l'air du trouble, & d'un ton entrecoupé.*

Vous... le devez...

SIMON.

Il faut que je te remercie...

DAVE *l'interrompant.*

De rien.

SIMON.

Si fait ! je te ſçais gré
D'un ſuccès, qui...

DAVE *l'interrompant.*

C'eſt... une minutie.

SIMON.

Ce mariage-là ;... tu me l'as procuré.

DAVE *à part.*

Je ſuis mort !

SIMON.

Que dis-tu ?

DAVE *toujours troublé.*

Que je ſuis... pénétré...
à part.
De toutes vos bontés. — Que le Ciel te confonde !

SIMON *avec vivacité.*

C'eſt à toi, que je dois le retour de mon fils ;
Pourſuis ! — Par de ſages avis,
Que ta prudence me ſeconde !
Et le rende à préſent l'exemple des maris !
Ta liberté ſera le prix
De tes ſoins ! — m'entens-tu ? dis donc !

DAVE *très-diſtrait & très-troublé.*

Le mieux du monde ! —
à part.
Simon s'éloigne après la réponſe de Dave.
Il m'aſſaſſine, en me faiſant parler !

SIMON *revenant à Dave.*

Je te laiſſe. — Moi-même, ici, je veux aller

Dans mon ardeur impatiente,
Conter tout à mon fils ; . . . je veux le régaler
Des détails amuſants d'un himen qui l'enchante.
Il ſe retire.

SCENE VI.

DAVE *ſeul, dans le plus grand abattement.*

SI quelqu'un vouloit m'obliger,
Je lui demanderois pour grâce ſinguliere,
De me jetter dans l'eau, la tête la premiere.
Mais, quelqu'eſprit malin, pour me faire enrager,
Me ſoutiendroit en l'air, . . . afin de prolonger
Mes maux, . . . en prolongeant pour cela ma carrière. —
Si je trouve quelque manière
De ſortir de ce mauvais pas,
Oh ! je renonce dans ce cas,
A mon métier de fourbe, à tous mes tours d'adreſſe ! —
Je fais vœu, déſormais, à la ſainte pareſſe,
De chercher le repos, & de n'en ſortir pas.

SCENE VII.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE *d'un air furieux.*

SI je le trouve ſous mes pas,
Il mourra de ma main !

DAVE *l'appercevant.*

O Ciel !

PAMPHILE.

Où peut-il être ?

DAVE.

Où nous cacher ?

PAMPHILE *ſaiſiſſant Dave au collet.*

C'eſt toi, ſcélérat ! double traître !

DAVE *criant.*

Vous m'étouffez !

PAMPHILE *le ſerrant plus fort.*

Après tout ce qui s'eſt paſſé,
Que répondre à préſent ?

DAVE *criant.*

Hâi ! je ſuis trépaſſé !
Lâchez-moi !

PAMPHILE *le lâchant ; & le repouſſant loin de lui.*

Malheureux !

DAVE *ſe jettant à genoux.*

Oui, je dois reconnoître,

PAMPHILE.

Eh mais!..

CARIN *l'interrompant.*

De ces gens dangereux,
Dont tous les conſeils ſont mépriſables comme eux.

PAMPHILE.

A l'entendre c'étoit pour nous rendre ſervice...

CARIN.

Service! Eh mais comment? — Laiſſez-là ce détour,
Avouez moi, ſans artifice,
Que c'eſt un vain triomphe; ou peut-être un caprice,
Qui vous décide dans ce jour,
A m'enlever l'objet de mon amour!

PAMPHILE *d'un air d'impatience.*

Mais du moins, que de vous j'obtienne,
Deux minutes pour m'expliquer!

CARIN *continuant ſans l'écouter.*

Eh! ne faut-il pas bien que l'inconſtance vienne;
C'eſt le bon air! — comment ne pas vous en piquer?
Je vous croyois l'ame ... comme la mienne.

PAMPHILE *impatiemment.*

Mais, laiſſez-moi le tems de répliquer!

CARIN *continuant, ſans l'entendre.*

Quoi! vous quittez cette pauvre Andrienne?

PAMPHILE *très-impatiemment.*

Eh! non! je ne la quitte pas!
Et mes intérêts ſont les vôtres.

C'eſt

C'eſt cet infâme là, qui fait notre embarras;
N'en accuſez donc pas les autres.

CARIN.

Comment? mais entendons-nous mieux.

PAMPHILE.

Volontiers; mais comment, ſi nous parlons tous deux,
Voulez-vous que je vous apprenne,
Qu'on ne me forçoit pas d'épouſer Philuméne;
Et que...

CARIN *l'interrompant encore.*

C'eſt donc alors pour traverſer mes feux;
Et pour vous faire un plaiſir de ma peine?..

PAMPHILE *l'interrompant avec colère.*

Point du tout!

CARIN *d'un ton de colère auſſi.*

Mais enfin, l'épouſez-vous, ou non?

PAMPHILE *impétueuſement.*

Non! cet himen me déſeſpére!
Non! c'eſt ce mal-adroit fripon,
Qui m'engage, qui me répond,
Que je ne riſque rien d'obéir à mon pere;...
Eh!... vous voyez ce qu'il opére!

CARIN *à Dave.*

Toi?

DAVE.

Juſqu'ici je me ſuis tû;
Oui, j'ai tout fait, je vous l'avoue;
Mais je ne ſuis point abattu
Par le ſort cruel qui me joue;
Et je prétends!

PAMPHILE *l'interrompant.*

Que feras-tu ?

DAVE *à Pamphile.*

Remettez en mes mains encor votre fortune.

PAMPHILE *d'un ton d'humeur.*

Je ſerai marié quatre fois, au lieu d'une,
Si je t'en crois.

CARIN *à Dave.*

Dis-nous, ſans perdre ici de tems...

DAVE *l'interrompant.*

Je ne vous dirai rien; mais, vous ſerez contens;
Je veux avoir, tout ſeul, l'honneur de cette affaire.

PAMPHILE *très-vivement.*

Mais tous nos maux ſont preſſans, ſont inſtans;
Si l'on n'y remédie; &, pour peu qu'on différe...

DAVE *l'interrompant.*

Oh! j'ai dans mon eſprit déja manigancé
Un ſtratagême.... — Mais, pardon pour le paſſé?
Ils lui font ſigne qu'ils lui pardonnent.
Amniſtie? — Et laiſſez-moi faire.

CARIN *à Pamphile.*

Je voudrois, avec nous, moi, qu'il ſe concertât...

PAMPHILE *l'interrompant.*

Non! — Mais, par les moyens qu'il veut mettre en uſage,
Je veux que le coquin s'engage
A nous remettre au même état,
Où nous étions.

DAVE *d'un air d'aſſurance.*

Allez! j'en promets davantage!

Fin du troiſieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

MYSIS, DAVE.

MYSIS *ſortant de la maiſon de Glycérie.*

Où ſera-t-il?... Où le trouver ce ſoir?
Appercevant Dave; & lui parlant avec volubilité.
C'eſt toi, Dave? Que fait ton Maître?
Qu'il vienne, vîte! on veut le voir.
Nous ne l'avons point vu paroître.
Il ſçait l'inquiétude affreuſe, où l'on doit être,
Et ne vient point. — Qu'y peut-on concevoir?
Glycérie eſt au déſeſpoir;
Pamphile...

DAVE *l'interrompant.*

Mon enfant, il n'eſt plus de Pamphile.

MYSIS.

Comment?

DAVE.

C'eſt un traître, un ingrat!

MYSIS *très-vivement.*

Lui?

DAVE.

C'eſt, te dis-je, un fourbe, un ſcélérat!...
Mais, pour ſon pere auſſi, c'eſt un enfant docile.

MYSIS.

Eh ! quoi ! Dave, il épouſera Philuméne ?

DAVE.

Oui ! ce ſoir on le marie ;
C'eſt ce ſoir que l'on ſignera.

MYSIS.

Il y conſent ?

DAVE.

Il céde à ſon pere, qui crie.

MYSIS.

Il abandonne Glycérie ?

DAVE.

Il l'abandonne.

MYSIS.

— Elle en mourra !

DAVE.

Ah ! J'en ſuis preſque mort !

MYSIS.

Cela n'eſt pas croyable !

DAVE.

Rien pourtant n'eſt plus véritable.

MYSIS *très-vivement.*

Eh ! les Dieux permettroient cette injuſtice là ?

DAVE.

Bon ! les Dieux ! ... Il n'eſt pas queſtion de cela !

MYSIS *impétueuſement.*

Epouſer Philuméne ? ... Il n'eſt point de ſupplice

Aſſez cruel!... Mais, toi, dis-moi donc, qu'as-tu fait?

DAVE.

J'ai parlé, j'ai preſſé, ſuplié, ſans effet.

MYSIS.

Que répond-il!

DAVE.

Eh! mais, d'abord, il faut qu'il puiſſe Répondre.

MYSIS.

Comment donc?

DAVE.

Eh! Myſis, il ſe tait. —

Feignant de pleurer.

Mais, ſans que mon cœur en gémiſſe,
Je ne puis te conter ce fait: —
Pétrifié par le coup qui le tue,
C'eſt un vrai marbre, une ſtatue;
Que l'on ne peut faire mouvoir!
Ses grands yeux s'ouvrent, ſans rien voir;
Il écoute, ſans rien entendre;
Son ame, ſans idée, a peine à rien comprendre;
Son eſprit, ſans reſſorts, ne peut rien concevoir;
Et ſa langue ne peut rien rendre.

MYSIS *très-vivement.*

Ah! déja, ſi j'en crois tes funeſtes rapports,
Cet état eſt l'effet cruel de ſes remords!
Dans ſon cœur il en ſent l'atteinte vangereſſe. —
Entrons tous deux chez ma Maîtreſſe,
Courons enſemble l'avertir....

DAVE *l'interrompant.*

Je n'en ferai rien, ou je meure !
Si quelqu'un dans votre demeure,
Me voyoit entrer, ou ſortir...

MYSIS *l'interrompant.*

Tu me parles bien dans la rue.

DAVE.

C'eſt une rencontre imprévue...

MYSIS *l'interrompant.*

Ne t'éloigne donc pas ! je reviens. *Elle s'en va.*

DAVE.

Je t'attends.

SCENE II.

DAVE, CRITON.

CRITON *à part.*

Glycérie, en ces lieux n'eſt point du tout connue ;
A la chercher, je perds mon tems.

DAVE *à l'autre aîle du Théâtre ; & à part.*

C'eſt là quelque étranger ! — Quel Diable ! en ces inſtans
Sa préſence ici m'embarraſſe ;
Que veut-il ? écoutons.

CRITON *à part.*

C'eſt bien ſur cette place
Tout vis-à-vis l'Obéliſque d'Agis,

Que cet Eſclave, hier, que je mis ſur ſa trace,
M'aſſura qu'étoit le logis
De Glycérie, & de Chryſis.

DAVE *l'abordant.*

Noble étranger, voici ſa maiſon & ſa porte.
Glycérie y demeure encore avec Myſis,
Pour Chryſis; vous ſçavez...

CRITON *l'interrompant.*

Oui, je ſçais qu'elle eſt morte.
Vous la connoiſſiez donc?

DAVE.

J'étois ſon ſerviteur;
La reſpectois;... ainſi qu'un homme de ma ſorte
Le doit. — Mais, excuſez, Seigneur,
La curioſité me porte
A demander...

CRITON *l'interrompant.*

De tout mon cœur,
Je vous dirai ce qui m'amene
De l'iſle d'Andros, dans Athène;...
Ce n'eſt point un ſecret.

DAVE.

La circonſpection
Eut dû me retenir...

CRITON *l'interrompant.*

Oh! j'excuſe ſans peine,
Ce que vous penſez être une indiſcrétion! —
Au contraire, l'ami; — dans cette occaſion,
Ayant connu Chryſis, cette noble Andrienne
Vous aurez ſçu des faits, qu'il eſt bon que j'apprenne;

Prêtez-moi donc attention !
Chryſis étoit ma couſine-germaine ;
Je viens prendre poſſeſſion,
Ici de ſa ſucceſſion. —
Car depuis long-tems Glycérie
Aura dû retrouver dans cette Ville-ci,
Et ſes parens, & ſa patrie,
Et tous ſes biens. — L'on doit être éclairci :
Et que Glycérie eſt d'ici,
Et qu'elle n'eſt point Andrienne,
Ni la ſœur de Chryſis.

DAVE *vivement.*

L'on n'en ſçait pas un mot;
Ah! nous voudrions bien qu'elle fût Citoïenne!

CRITON.

Oh! je me ſuis embarqué comme un ſot,
Si ſa naiſſance ici n'eſt pas encor connue! —

DAVE.

Pourquoi donc ?

CRITON.

C'eſt une bévue!
Il me faudroit ſoutenir un procès,
Dont je dois redouter l'iſſue,
Et Glycérie eſpérer le ſuccès.

DAVE.

Comment ?

CRITON.

Elle eſt & jeune & belle,
Tous vos Juges ſeroient pour elle ;
Près d'eux, un étranger trouvera-t-il accès ?

DAVE *vivement.*

Vous m'apprenez une choſe nouvelle ;
Je puis...

CRITON *l'interrompant.*

Et ſi d'ailleurs, l'on n'a pu débrouiller
Les droits de ſa naiſſance, & qu'on les lui conteſte ;
Irois-je, moi, la dépouiller
Très-inhumainement, dans ſon état funeſte,
Du peu de bien, qu'avoit Chryſis ? — Oh ! qu'il lui reſte !

DAVE *d'un air affectueux.*

Ah ! généreux Seigneur, dont j'ignore le nom...

CRITON *l'interrompant.*

Mon cher ami, je me nomme Criton.

DAVE *avec vivacité.*

Soit donc, Seigneur Criton ! vous élevez mon ame
Par ce ton de nobleſſe ; & par ces ſentimens,
Dignes d'être admirés.

CRITON *l'interrompant.*

Trève de complimens !
Je vais...

DAVE *le retenant, quand il apperçoit Glycérie.*

Eh ! la voilà qui ſort, la pauvre femme,

SCENE III.

CRITON, DAVE, ARQUILLIS, MYSIS.

GLYCÉRIE *ſe ſoutenant ſur les bras de ſes deux femmes.*

CIEL ! c'eſt Criton ?

DAVE.

Elle vous tend les bras.

CRITON *l'embraſſant.*

Quoi ! c'eſt vous ?

GLYCÉRIE.

Oui, Criton ! c'eſt cette infortunée,
Par ſes parens abandonnée ;
Que le ſort ne ſe laſſe pas
D'accabler, depuis qu'elle eſt née ! —
Je recevrois, comme un bien, le trépas ;
Que ce jour-ci n'eſt-il ma derniere journée !

CRITON *très-vivement.*

Que votre état me touche ! — hélas !
La ſerrant dans ſes bras.
Ma chére enfant ! — Je ne me borne pas
A plaindre votre deſtinée ;
Je veux la rendre fortunée. —
Vers vous, le Ciel guide mes pas ;
Quittez ces funeſtes climats !
Venez au ſein de ma famille !
La mort, qui m'a ravi ma fille,
Veut me la rendre en vous ! .. Je vous adopterai ;
Venez ! ...

GLYCÉRIE *dans le plus grand trouble.*

Non, non !.. de malheurs pourſuivie,..
Dans le trouble... : les pleurs,..

CRITON *vivement.*

Quoi?

GLYCÉRIE *toujours dans le trouble.*

Je vous répondrai,...
Mais,.. un ſoin, d'où dépend ma vie,..
M'obligeant de ſortir...

CRITON *très-ému.*

Eh bien ! je reviendrai.

Lui montrant ſa maiſon.

GLYCÉRIE *très-affectueuſement.*

Non ! entrez ! Dans l'inſtant, moi, je vous rejoindrai ;
Et je veux que mon cœur ſenſible,
Vous exprime, & ſurpaſſe encor, s'il eſt poſſible,
Les tendres ſentimens, qu'ici vous me montrez.

Arquillis fait entrer Criton dans la maiſon de Glycérie.

SCENE IV.

GLYCÉRIE, DAVE, MYSIS.

GLYCÉRIE *d'un air attendri, & abattu.*

Quoi ! ſans retour, il m'abandonne!

DAVE *feignant d'être conſterné.*

J'en ſuis plus ſurpris que perſonne.

GLYCÉRIE *avec un peu d'emportement.*

Les voilà donc, ces ſermens ſi ſacrés ? —
D'un ton doux & tendre.
Dave! c'eſt la mort, qu'il me donne.

DAVE *vivement.*

Il faut parler!... tant que vous gémirez..
D'un ton triſte, & tendre.

GLYCÉRIE *l'interrompant d'abord avec feu.*

Rompre des nœuds ſi révérés !.. —
Si révérés!.. Quittons une erreur qui m'eſt chére!
Oui ! ces nœuds imprudents ; nos liens ignorés,
Bleſſent trop le reſpect, qu'un fils doit à ſon pere ;
Eh ! que les Dieux, qui les ont tolérés,
N'en puniſſent que moi !

DAVE.

Tant qu'on ſe déſeſpére,
L'on ne penſe pas aux moyens...

GLYCÉRIE *l'interrompant.*

Je n'en vois point. — Parmi nos Citoïens,
Eſt-il un pere ?.. eſt-il un Juge ſage,

Qui ne proſcrive un ſecret mariage,
Et,... pour moi, voudrois-tu que l'on ſe dépouillât
D'un ſi légitime avantage? —
Non, je me rends juſtice. — Il faut fuir un éclat!...
A des égards, ma tendreſſe l'engage;
Qu'à petit bruit, ſans tarder davantage,
L'on briſe nos liens!... Obéiſſons aux loix!
Ces loix, que j'ignorois!... mais, m'y voilà ſoumiſe!
Oui, Dave, je conſens...

DAVE *l'interrompant.*

Vous conſentez qu'on briſe
Vos liens?... Eh! non pas! ſoutenez mieux vos droits!
Dans un pur roman, avec grâce,
Ces grands ſentimens, quelquefois,
Donnent de l'intérêt; & ſont là, dans leur place;
Mais, ils ſont ici déplacés.

MYSIS *reprenant vivement.*

Oui! ces traits d'héroïſme, & faux, & peu ſenſés,
Ne ſont que de vaines chimères!

GLYCÉRIE *d'un air ferme.*

Non! puiſque le Ciel, aujourd'hui,
Me rend mes douleurs moins amères,
En me rendant Criton;.. non! je pars avec lui.

DAVE *très-vivement.*

Comment! ne pas montrer de colère plus vive?..
Ne faire aucune tentative,
Pour reclamer vos droits?.. & des droits ſi ſacrés,
Sur l'Epoux, qui vous aime, & que vous adorez!

GLYCÉRIE *d'un air d'abattement.*

Que puis-je?..

DAVE *l'interrompant.*

A mes conſeils, être un peu plus docile.

GLYCÉRIE.

Eh! que tenter dans mon malheur?

MYSIS.

Tout! — Il faut ſauver votre honneur.

DAVE.

Oui! tout doit ſe riſquer, pour conſerver Pamphile.

GLYCÉRIE *d'un air d'impatience.*

Vous irritez tous les deux ma douleur!
Eh! que me reſte-t-il à faire?

MYSIS *très-vivement.*

Eh! tout, vous dis-je! — En une telle affaire
Doit-on ſe tenir en repos,
Pleurer; & ſouffrir, & ſe taire? —
Auparavant que de revoir Andros,
Moi, je ſçaurai me ſatisfaire:
Du moins, pour ſoulager nos maux,
Je déſeſpérerai le pere, & le beau-pere,
La bru, le gendre, & la famille entiere;
Et, ſans écouter la raiſon,
Si rien n'y fait, ſi rien n'opére,
Je mettrai, de ma main, le feu dans la maiſon.

GLYCÉRIE *d'un air faché, à Myſis.*

Ce badinage, & ces propos m'excédent
Dans l'état cruel où je ſuis.

DAVE.

Oui! mais à la raiſon, que vos ſentimens cédent!
Quoi! ne ferez-vous rien, pour finir vos ennuis?

GLYCÉRIE.

Fuir, pleurer, & cacher ma honte & ma miſére,
Eſt ce que je dois faire; & tout ce que je puis.

MYSIS *d'un air preſſant, & impatient.*

Mais du moins, écoutez un conſeil ſalutaire!

GLYCÉRIE *avec impatience.*

Eh!.. je vois ce conſeil!.. c'eſt d'aller à ce pere,
Que je n'attendrirai jamais,
Le prier, en pleurant....

DAVE *reprenant très-vivement.*

Eh! non! c'eſt à Chrémès,
Qu'il faut aller! — Qu'il faut que votre cœur prévienne!
Excitez ſa compaſſion;
Déclarez-lui votre union;
Et que vous êtes Citoïenne! —
Proſternez-vous à ſes genoux!
Du ſaint nœud qui vous joint, faites-lui voir le gage!
Redemandez-lui votre Epoux;
De ſoupirs, & de pleurs, ornez votre langage. —
Chrémès eſt tendre, il eſt humain;
Vous lui ferez tomber les armes de la main. —
Cet himen, qui vous déſeſpére,
Il le rompra, plutôt aujourd'hui que demain;
Et s'offrira, lui-même, à vous ſervir de pere.

GLYCÉRIE.

Eh bien! Dave, allons! tes avis,

Exactement, ſeront ſuivis!
Mais, ſi par un deſtin contraire,
Mes intérêts ſont mal ſervis,
Dès demain, je m'impoſe un exil volontaire.

DAVE.

Tout ira bien! mais dans ce lieu,
Il ne faut pas reſter tous trois enſemble. Adieu!

SCENE V.

GLYCÉRIE, MYSIS.

MYSIS.

NE tardons pas: — d'un ton ferme, & modeſte,
Parlez à Chrémès promptement.

GLYCÉRIE.

Ah! laiſſe-moi reſpirer un moment!

MYSIS *vivement.*

Il faut, pour reſpirer, avoir du tems de reſte!

GLYCÉRIE *d'un air languiſſant.*

Mais, un inſtant; dans l'état où je ſuis,
Crois que je fais bien plus, que je ne puis!

MYSIS.

Je le crois; mais je vous exhorte...

GLYCÉRIE *l'interrompant, & marchant d'un air affoibli.*

Donne-moi donc le bras...

MYSIS

MYSIS *le lui donnant.*

Allons! je vous conduis;
Appuyez-vous.

GLYCÉRIE.

L'on ouvre cette porte!
Ah! je tremble d'en voir ſortir...

MYSIS *l'interrompant.*

Le pere de Pamphile? — Eh! qu'il entre, ou qu'il ſorte;
Marchons toujours! que nous importe?

SCENE VI.

SIMON, DROMON, GLYCÉRIE, MYSIS.

SIMON *à Dromon.*

Oui, Dromon! chez Chrémès! — Vîte, allez l'avertir!

GLYCÉRIE *à part.*

Qu'entends-je? hélas! je ſuis à moitié morte.

SIMON *continuant.*

Nos amis, pour la fête, ici ſont raſſemblés;
L'on n'attend que lui ſeul, & Philuméne! — allez,
Volez, Dromon!

GLYCÉRIE.

Mes ſens ſont accablés!

Simon rentre; & Dromon court faire ſa commiſſion.

SCENE VII.

GLYCÉRIE, MYSIS, CHRÉMES.

DAVE, *qui ne fait que paſſer.*

CHRÉMES arrive; allons! mettez-vous ſous les armes!

MYSIS *à Glycérie.*

Du courage! préparons-nous!
De votre cœur, peignez-lui les allarmes!
Jettez-vous à ſes pieds! baignez-les de vos larmes!

GLYCÉRIE *ſe jettant aux pieds de Chrémès.*

Permettez-moi, Seigneur, d'embraſſer vos genoux!
Mon cœur...

CHRÉMES *l'interrompant.*

De grâce, levez-vous!

GLYCÉRIE.

Non, ſouffrez que je ſatisfaſſe...

CHRÉMES *l'interrompant, & la relevant.*

Ou levez-vous; ou je quitte la place. —
Qui cauſe donc votre douleur?

GLYCÉRIE.

Je tremble...

CHRÉMES *d'un ton affectueux.*

Parlez ſans frayeur;
Raſſurez-vous! — déja l'intérêt le plus tendre
A pour vous diſpoſé mon cœur.
Parlez ſans crainte!

GLYCÉRIE.

Hélas ! Seigneur !
Hélas ! que vais-je vous aprendre ?
Pamphile, qui doit être aujourd'hui votre gendre,
Eſt mon Epoux...

CHRÉMES *l'interrompant avec ſurpriſe.*

Pamphile ?

GLYCÉRIE.

Il a reçu ma foi.

CHRÉMES.

Juſte Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Lui ?

GLYCÉRIE *lui préſentant ſon contrat.*

Liſez ce contrat, cimenté par la loi !
vivement.
Oui ! de cette union ſi chere,
J'eus pour témoins, les Dieux, Myſis, & moi.—
N'apéſantiſſez pas le poids de ma miſere !
Protégez-moi ! ſoyez mon pere !
C'eſt en vos mains que je remets mon ſort !
C'eſt en vos mains que je confie
Mon repos, mon honneur, ma fortune & ma vie !
J'attends de vous mon bonheur, ou la mort !

CHRÉMES *dans un trouble très-tendre.*

Coupable, autant qu'infortunée,
Par quel art tenez-vous ma colère enchaînée ?
Eh ! quel ſecret & confus ſentiment,
Malgré moi, m'intéreſſe à votre deſtinée ? —
D'un ton ferme, & ſévére.
Mais la raiſon m'arrache à cet aveuglement ;
Je ne vois plus que votre égarement...
Il eſt interrompu par Dave, qui arrive.

SCENE VIII.

GLYCÉRIE, CHRÉMES, MYSIS, DAVE.

DAVE *d'un air inſultant.*

Quoi! la Maîtreſſe & l'Eſclave diſcrette?
Glycérie, & Myſis, avec Chrémès? — C'eſt vous? —
Tâchez de faire une honnête retraite! —
Vous ſçavez l'himen que l'on traite;
Pamphile à Philuméne eſt promis pour Epoux.
Allons! ne vous faites pas dire
Qu'il faut,... que, ſans ſemer le trouble parmi nous,
Et l'une & l'autre ſe retire!

MYSIS *avec fureur.*

Comment! Pendard...

DAVE *l'interrompant.*

Ces cris ſont ſuperflus;
Et vous aurez beau me maudire;
Rendez-nous ce contrat & qu'on n'en parle plus!

MYSIS.

Il extravague.

DAVE *à Chrémès.*

Un pareil mariage;
Et ces papiers, ſi vous les avez lus;
Tout cela n'eſt qu'un badinage!

GLYCÉRIE.

Qu'entends-je?

MYSIS.

Scélérat!

CHRÉMES *à part.*

Ciel! lorſque j'enviſage,

L'affreux danger que je courois! ...

GLYCE'RIE *à Myſis.*

Je t'ai prédit que j'en mourrois!

MYSIS *en fureur.*

Il faut que je le déviſage!

DAVE *à Chrémès.*

Seigneur Chrémès, je jurerois
Qu'elle vous aura dit qu'elle étoit Citoïenne.

GLYCE'RIE.

Oui! traître, je le ſuis!...

DAVE *l'interrompant.*

Chanſons!
Pour peu qu'elle vous entretienne,
Elle vous en dira de toutes les façons!

CHRE'MES *repouſſant Dave.*

Je ne prends point de tes leçons:
Ce contrat-ci n'eſt point une chimére!

DAVE.

Ce contrat-là? belle miſére!
En deux jours, on caſſe cela!
Et rien n'eſt plus facile à faire.

CHRE'MES *bruſquement.*

Oh! mais, ce n'eſt point mon affaire!
C'eſt à ſon pere, à prendre ce ſoin-là.

DAVE *à Chrémès.*

Oh! je vous entends, m'y voilà!
Vous n'imaginez pas, Seigneur, qu'on y parvienne;
Vous la croyez bien Citoïenne?

CHREMES *très-vivement.*

Qu'elle le ſoit, ou non, d'avance je promets
Que Pamphile n'aura de ſes jours, Philuméne.

DAVE.

Mais, vous n'y ſongez pas.

CHREMES *avec colère.*

Il ne l'aura jamais!

DAVE.

Mais penſez où cela vous mene!
Après avoir promis.... comment! Seigneur Chrémès,
Loin que votre parole tienne,
Vous voudriez?...

CHRE'MES *l'interrompant avec fureur.*

Je veux ce qui me plaît.

DAVE.

Mais, vous ne ſçavez pas la choſe comme elle eſt.

CHRE'MES.

Soit!

DAVE.

Du moins...

CHRE'MES *l'interrompant; & le bruſquant.*

Non! je me retire;
Laiſſe-moi! *Il ſort.*

DAVE *le ſuivant.*

Pour votre intérêt,
Je vous ſuivrai pour vous la dire. *Il ſort.*

SCENE IX.

GLYCERIE, MYSIS.

MYSIS *avec colère.*

DAVE eſt un grand coquin!

GLYCERIE *à Myſis.*

Au comble des malheurs;
Par degrés, je ſuis parvenue! —
A mes parens, à moi-même inconnue,
L'époux, que j'adorois, porte ſa main ailleurs! —
Le mépris, mes remords, ma honte, ... je me meurs
Lorſque, ſur moi, j'oſe arrêter ma vue! —
Et, pour joindre l'opprobre à mes vives douleurs,
Un Eſclave, ſans retenue,
Un vil Eſclave, ici, me fait verſer des pleurs!

SCENE X.

GLYCERIE, MYSIS, PAMPHILE, DAVE.

Les deux femmes ſont près des lampes, au milieu du Théâtre; & marchent pour retourner chez elles.

PAMPHILE *ſortant de chez ſon pere.*

FUYONS la maiſon paternelle!

DAVE *du côté oppoſé à Pamphile.*

Ah! nous avons le tems de reſpirer!

PAMPHILE *appercevant Glycérie, à qui il veut prendre la main; & qui le repouſſe avec colère.*

Quoi! c'eſt Glycérie? Oui! c'eſt elle.

GLYCE'RIE *d'un ton noble, & avec colère.*

Quelle audace peut t'inſpirer
De me parler?.. ou même de paroitre?

PAMPHILE *avec tranſport.*

A vos pieds je vais expirer,
Si vous ne m'écoutez. *Ils s'éloignent; & ſe parlent bas, avec action.*

MYSIS *appercevant Dave, qui la ſalue en riant.*

Ah! te voilà donc, traître?

Le ſaiſiſſant au collet; & le ſecouant.

Oh! je t'étranglerai!

DAVE *criant.*

Cela pourroit bien être;

Elle le lâche.

Laiſſez donc! — Moi, qui ſuis votre libérateur?

PAMPHILE *ramenant Glycérie, & lui baiſant la main.*

Avez-vous pû, ma chére Glycérie,
Douter un moment de mon cœur?
Mais ſçachons donc par quelle fourberie...

MYSIS *voulant encore prendre au collet Dave, qui lui retient les mains.*

Oh! je veux t'aſſommer, toi, qui nous injurie!...

DAVE *l'interrompant, & l'arrêtant.*

Tout beau, ma petite furie!
Non! vous m'aſſommerez demain. —
Ecoutez d'un air plus humain:

S'adreſſant à Pamphile, & à Glycérie.

Pour vous ſervir, tous deux, j'ai fait une impoſture;

J'ai fini par les inſulter,
Après leur avoir dit que vous étiez parjure;
Ma fourbe, ſans cela, ne pouvoit ſubſiſter.

MYSIS *ſouriant.*

Maraut! tu nous as fait une frayeur mortelle,
Avec ta feinte trahiſon!

DAVE.

La choſe en a paru beaucoup plus naturelle.

PAMPHILE & GLYCE'RIE *enſemble.*

Ah! Dave!

DAVE.

Les diſcours ne ſont point de ſaiſon!
Ne perdons pas de tems! — J'ai là, dans ma cervelle,
Un projet, qui m'y roule..., une ruſe nouvelle...

PAMPHILE *l'interrompant.*

Eh bien! dis donc!

GLYCE'RIE.

Parle!

MYSIS.

Rends-nous raiſon!

DAVE.

Glycérie y pourra beaucoup; entrons chez elle;
Et nous débrouillerons cela dans ſa maiſon.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

SIMON, CHRÉMES.

CHRÉMES.

NON! ſouffrez que je vous réſiſte!
C'eſt, avec peine, ...

SIMON *l'interrompant.*

Et moi, permettez que j'inſiſte;
Que je ſois encore plus preſſant! —
A cet hymen, ſi votre cœur conſent,
Vous rendez un fils à ſon pere;
Vous vous donnez un fils obéiſſant.
Vous rompez le charme puiſſant,
Qui l'attache à cette étrangere. —
Vous verrez, en les uniſſant,
Notre amitié s'accroître, & nous être plus chére;
Cet hymen eſt encor un nœud, qui la reſerre;
C'eſt le dernier nœud, qu'il lui faut. —
Qu'à la vertu, cette faveur l'anime!
Rétabliſſez-le dans l'eſtime
Du Public prévenu, qui l'a jugé trop tôt;
Je vous remets ſon honneur en dépôt.
Enfin, tirez-le de l'abîme,
Dans lequel, ...

CHRÉMES *d'un ton affectueux, d'abord; très-ferme enſuite.*

Eh! ma fille en ſeroit la victime!. —

A ces raiſons, à ce dernier aſſaut
Je ne répete point ce que j'ai dit tantôt;
Souvenez-vous en, je vous prie! —

très-vivement.

Au reſte, ce n'eſt plus ſimple galanterie:
Votre fils, qu'on voit tout oſer;
Et, dont l'audace eſt aguerrie,
De ſa main, de lui-même, a trop ſçû diſpoſer! —
Pour époux, à ma fille, irai-je propoſer
L'époux même de Glycérie?

SIMON *avec emportement.*

Sans mon conſentement, il n'a pu épouſer!
Ce mariage eſt une mommerie. —
D'ailleurs, on veut nous abuſer.
Ces gens ont inventé cette fourbe, & bien d'autres,
Pour rompre mes deſſeins, & s'opoſer aux vôtres.

CHRÉMES.

Mais, j'ai vu le contrat.

SIMON *avec colère.*

Bon! c'eſt un contrat faux!
Du moins, s'il eſt réel, ne penſez pas qu'il tienne!
Une forme illégale, & telle qu'eſt la ſienne,
Doit le faire caſſer, dans tous les Tribunaux.

CHRÉMES.

Mais, elle ſe dit Citoïenne;

SIMON *toujours avec emportement.*

Eh! non, ce ſont des contes bleus!
Ne doutez pas que je n'obtienne
La caſſation, pure & pleine,

D'un himen auſſi ſcandaleux!

CHRÉMES *vivement.*

Quand vous obtiendriez Juſtice,
Imagineriez-vous que je vous ſatisfiſſe?
Dois-je, pour conſerver notre ancienne amitié,
Pour ma fille, être ſans pitié?
Et par cette union, aſſurer ſon ſupplice? —

D'un air tendre & affectueux.

Ma vie eſt à votre ſervice;
Le ſacrifice m'en eſt doux;
Je voudrois la perdre pour vous.
Ordonnez-en, au gré de votre envie! —

D'un ton ferme & vigoureux.

Je puis diſpoſer de ma vie;
Mais, je ne puis jamais diſpoſer du bonheur,
D'une fille qui m'eſt ſi chére;
Et confier ſes biens, ſes jours, & ſon honneur,
Aux caprices fougueux d'une tête légére. —
Non! je viens de me rendre à la juſte priere
De Carin! — Et c'eſt lui, qui ſera ſon époux.

SIMON *avec fureur.*

Vous me déſeſpérez!... Mais mon juſte courroux
Va tomber ſur cette Andrienne!

CHRÉMES *aſſez vivement.*

Andrienne? nous dites vous? —
Mais ſuppoſez qu'elle ſoit Citoïenne
Sa vertu, que vous connoiſſez;
Ses graces, ſa beauté, que je viens de connoître;
Votre fils, que vous chériſſez;
Et dont tout le bonheur dépend d'elle, peut-être
Peuvent vous inſpirer des ſentimens plus doux!

Du ton de l'attendriſſement.

Je ne vous cache point, qu'en la voyant paroître,
Involontairement, j'ai d'abord ſenti naître
Le plus tendre intérêt... mais quelqu'un vient à nous...

SCENE II.

SIMON, CHRÉMES, DAVE.

SIMON.

C'EST Dave!

DAVE *à la porte de Glycérie.*

Allez! ſoyez tranquilles tous!
Ceci calmera ſa furie.

SIMON *à Chrémès avec colère.*

Dave ſort de chez Glycérie!
Reſtez.

CHRÉMES *d'un air affectueux.*

Très volontiers, & je vois bien pourquoi.

DAVE, *qui a parlé bas à quelqu'un que l'on voit ſortir à moitié de la porte de Glycérie, continue en le faiſant rentrer.*

Et béniſſez les Dieux, cet étranger, & moi!

SIMON *à Chrémès.*

Un étranger?... Ecoutons, je vous prie!

DAVE *avançant; & à parté.*

Jamais homme ne vint plus à propos, je croi!

SIMON *à Chrémès.*

Quel homme, donc, vante-t'il, & pourquoi ?

CHRÉMES *à Simon.*

Demandez-lui !

SIMON.

C'eſt quelque ſtratagême !

DAVE *à part, & les appercevant.*

C'eſt mon vieux Maître ; le voici !
Il m'aura vu ſortir d'ici ;
Je ſuis dans une peine extrême !

SIMON *à Dave,*

C'eſt donc vous, l'honnête homme ?

DAVE *d'un air d'embarras.*

Oui, Seigneur, c'eſt moi-même !
C'eſt vous ; & c'eſt Chrémès auſſi !
Et... nous nous portons bien, tous les trois,
Dieu merci !

SIMON *d'un air ſévère.*

Que fais-tu là ?

D A V E.

Je me promene ; . . .
J'attends ; ... & je veux voir venir, ...
Voir paſſer ici Philuméne ; ...
Chrémès l'attend ; auſſi ne va-t-on pas finir ?

SIMON *avec une colère retenue.*

Nous finirons, ne t'en mets pas en peine ;
Dis-moi d'abord : ... toi, par quelle raiſon,
Tu ſors, toi, de cette maiſon ?

DAVE.

Moi ?

SIMON.

Toi !

DAVE.

Moi ?

SIMON.

Toi ! toi ! toi ! ne pourrai-je l'apprendre ?

DAVE.

Je n'y fais que d'entrer.

SIMON.

Eh ! mais, le tems, je croi,
N'y fait rien !

DAVE.

Non !

SIMON *d'un ton très-vif.*

Je veux ſçavoir de toi ;
De ta bouche je veux entendre,
Comment, par quel motif, pourquoi,
Tu viens de ce logis ? ſans tarder, dis-le moi !

DAVE *très-troublé.*

Pourquoi ? ... moi-même, ici, ... j'ai peine à le comprendre.

SIMON.

Eh bien ?

DAVE *déconcerté.*

Nous étions las, ... & fatigués d'attendre ...

SIMON.

Qui donc ?

DAVE.

Pamphile & moi.

SIMON.

Comment ! mon fils eſt là ?
Là ?... chez Glycérie ?... (ah ! je tremble !)
Tu les diſois brouillés enſemble ?

DAVE.

Et je le dis encore.

SIMON *avec colère.*

Arrange donc cela !
Ils ſont brouillés ; & le voilà
Chez elle ! eh bien ! dis-donc ! parle donc ! que t'en ſemble ?
C'eſt pour la quereller, ſans doute, qu'il y va ?

DAVE.

Il y va, pour y voir un homme, que l'on priſe ;
Vous ne ſçavez pas tout !— le Ciel nous favoriſe...

SIMON *à Chrémès.*

Que va nous dire ce pendard ?

CHRÉMES.

Ecoutez.

SIMON.

C'eſt encore un tour, dont il s'aviſe !

DAVE *avec vivacité.*

Oh ! ce coup heureux du hazard
Vous cauſera quelque ſurpriſe !

SIMON *avec impatience.*

Soit, je ſerai ſurpris ; mais...

CHRE'MES *l'interrompant.*

Mais, ſouffrez qu'il diſe...

DAVE.

DAVE *très-vivement & interrompant.*

Oui ! de grâce écoutez, ſans plus longue remiſe !
Il vient d'arriver un vieillard
Dont la taille, le port, l'eſprit & la franchiſe ;
L'air noble, ſans fierté ; l'éloquence ſans art,
Nous ont fait admirer...

SIMON *avec la plus vive impatience.*

Eh ! mais, maudit bavard,
Finis donc ! — ce vieillard que tout le monde admire,
Que fait-il ?

DAVE.

Rien. — Il dit ce que je vais vous dire.

SIMON *toujours très-impatiemment.*

Eh ! dis-le donc !

DAVE.

Il jure, par les Dieux...

SIMON *très-impatiemment.*

Laiſſe-le jurer, traître, & finis mon martire !
Abrége un récit ennuyeux !

DAVE.

Hé bien donc, ce vieillard prend à témoin les Cieux,
Que, dans Athènes, Glycérie
Doit trouver ſes parens, ſon pere, & ſa patrie ;
Et qu'elle eſt Citoïenne.

SIMON *en fureur.*

Bon !
Dromon ! Dromon !.. ce trait d'effronterie
Va te faire traiter... Dromon ! hola ! Dromon !

DAVE *en ſuppliant.*

Seigneur Chrémès !... Seigneur Simon !...

SIMON.

Je n'écouterai rien !... coquin, tu vas connoître...
Dromon !... qu'on appelle Dromon !

SCENE III.

CHRE'MES, SIMON, DAVE, DROMON.

DROMON.

QUE vous plaît-il, notre cher Maître ?

DAVE *à genoux.*

De grâce !

SIMON.

Enleve-moi ce traître !

DROMON.

Qui donc ?

SIMON.

Dave ! ce ſcélérat !

DAVE *pleurant.*

Il ſeroit juſte, avant que l'on me déchirât...

On l'enleve.

SIMON *l'interrompant.*

Non, non ! tu le ſeras, dernier des miſérables !
Qu'on le corrige, comme il faut !

DAVE *ſur les épaules de Dromon.*

Mais ſi ces faits ſont véritables...

SIMON *l'interrompant.*

Ah! véritables? courez tôt!

DAVE *criant pendant qu'on l'emporte.*

Pardon! pardon! pardon!

SIMON.

Point de pardon, maraut!
Il faut te punir de tes fables.

SCENE IV.

SIMON, CHRÉMES.

SIMON *très-impétueuſement.*

QUANT à mon fils, s'il n'obéiſſoit pas,
Si l'inſolent bravoit l'autorité d'un pere...

CHRÉMES *l'interrompant; & affectueuſement.*

Il obéira, je l'eſpére!
Le Public, ſon reſpect, votre juſte colère,
Sa tendreſſe pour vous, après quelques combats,
Aux bords du précipice, arrêteront ſes pas!
Il n'oſera vous réſiſter en face.

SIMON *très-impétueuſement.*

Il a pouſſé plus loin ſa criminelle audace.
Sans mon conſentement diſpoſer de ſon ſort.
De plus, que voulez-vous qu'il faſſe?

D'un ton très-attendri; & preſqu'en pleurant.

Ah! mon ami! s'il brave auſſi l'effort
De l'amour paternel, des pleurs, de la menace,
Sa réſiſtance eſt le coup de ma mort!
Hola! Pamphile, hola!

SCENE V.

SIMON, CHRÉMES, SOSIE, PAMPHILE.

PAMPHILE *ſortant de chez Glycérie.*

Qui m'appelle ſi fort !...
Mon pere ?... Je me meurs.

SIMON *avec emportement.*

Oui ! c'eſt moi même, lâche !
Oui, c'eſt moi, qui trompé par tes ſoumiſſions,
Ta feinte obéiſſance, & des illuſions,
Impoſteur !...

CHRÉMES *à Simon.*

Arrêtez ! — ces mots durs que l'on lâche
Dans le trouble des paſſions,
Souvent ont fait obſtacle à des réunions ;
Il eſt des traits, qu'il faut que nous adouciſſions !

SIMON *très-impétueuſement.*

La vérité me les arrache !
Comment ! dans ces occaſions,
Exigez-vous que l'on s'attache
Au choix de ſes expreſſions ?

CHRÉMES.

Non ! mais contenez-vous !.. Que vos réflexions...

SIMON *l'interrompant ; & avec une colère en dedans.*

Puiſqu'on veut que je me contienne,
Parle ! toi, qui m'as dit, toujours la vérité !
Toi ! l'ennemi de la duplicité !

Parle ! répond ! ton Andrienne
Eſt donc à préſent Citoïenne ?

PAMPHILE *baiſſant les yeux.*

On le dit.

SIMON *avec le dernier emportement.*

On le dit ?... fils cruel ! on le dit ! —
Sa paſſion l'aveugle ! il croit cet artifice ;
Ou, feignant de le croire, il lui donne crédit !
On le dit !...

CHRÉMES *le ſerrant affectueuſement.*

Calmez-vous !

SIMON *en fureur.*

Voyez s'il contredit.
Lui-même, l'inſenſé creuſe ſon précipice ! —
Sa vue augmente mon ſupplice !
Entendez-vous de ſa bouche ſortir
Un mot, qui faſſe preſſentir
Ses regrets, ſes remords d'un pareil mariage ?
Eh ! voyez-vous ſur ſon viſage
Quelques ſignes de repentir ?

PAMPHILE *d'un air d'abattement.*

Que je ſuis malheureux !

SIMON.

Depuis long-tems vous l'êtes !
Vous le fûtes depuis le jour,
Qu'écoutant de mauvaiſes têtes,
Qu'enivré d'un honteux amour,
Vous vous livrâtes ſans retour,
Aux conſeils, ſans pudeur, d'un eſclave perfide !
Depuis le tems que Dave en vous ſervant de guide,

Du vice vous fraya les ſentiers dangereux... —
C'eſt,.... lorſqu'on eſt plongé dans un déſordre affreux,...
La perte de nos mœurs, qui nous rend malheureux !

PAMPHILE *s'approchant de Simon, qui recule.*
Mon pere!...

SIMON *l'interrompant avec fureur.*
Votre pere?.. Oſez-vous bien, Pamphile,
M'appeller encore de ce nom?
Vous vous paſſez de pere; il vous eſt inutile!
Vous vous êtes choiſi vous-même une maiſon;
Pris une femme; un autre aſile! —
Qui, toi, mon fils?... après ta trahiſon?
Te reſte-t-il aſſez peu de raiſon,
Pour proférer encor ce nom ſacré de pere?
Toi! qui, ſur mes vieux jours répands un noir poiſon!
Toi! qui m'ôtes l'honneur & braves ma colère?

PAMPHILE *preſqu'en pleurant.*
Hélas! de grâce!

CHRE'MES *bas à Simon.*
Ecoutez-le!... il s'émeut!

SIMON *continuant avec la même violence.*
Non, non, qu'il aille vivre avec ſon étrangere!
J'oublirai que je ſuis ſon pere;
Il faut abandonner un fils, quand il le veut!

CHRE'MES *à Simon.*
Mais, entendez-le au moins!

SIMON *toujours vivement.*
Oh! qu'il parle! il le peut.

PAMPHILE *du ton le plus touchant.*

Ah! mon pere! daignez m'entendre!
Je vous aimai toujours, de l'amour le plus tendre!
Quittez ce langage ennemi;
Dans le reſpect mon cœur eſt affermi;
Mais à tel point, pour vous, ma tendreſſe m'eſt chére,
Que ſi vous n'étiez pas mon pere,
Je vous aurois choiſi pour mon intime ami! —

SIMON *d'un ton ému, & attendri.*

C'eſt,.... par les faits, qu'il faut,.... qu'on me le prouve!

PAMPHILE *preſſant ſon pere entre ſes bras.*

Eh! ce retour de tendres ſentimens
Je ſuis ſûr, qu'en vous, je les trouve! —
Ecoutez-moi dans ces triſtes momens!
Je romprai les engagemens,
Que votre rigueur déſapprouve;
Je violerai mes ſermens;
Je me ſoumets à mes tourmens;
Ordonnez de mon ſort! vous en êtes le maître. —
Mais, avant d'obéir à vos commandemens,
Puis-je vous demander une grâce?

SIMON *d'un air attendri.*

Peut-être?....
Eh! quelle eſt-elle?

PAMPHILE.

Ici, faites paroître
Ce vieillard,....

SIMON *l'interrompant avec colère.*

Ce témoin apoſté contre moi?

Qui? cet homme vendu, ...
CHRE'MES *l'interrompant.*
Pourquoi
Refuſez-vous de reconnoître
Si ce vieillard eſt de mauvaiſe foi? —
Au contraire, voyez quel homme ce peut être!
S'il en impoſe, on peut aiſément le connoître;
Et ſuppoſé qu'ici, ſur le champ, devant nous,
L'on réuſſiſſe à démaſquer ce traître,
Quel avantage alors, pour Pamphile & pour vous?

SIMON.

Qu'il vienne!

Sofie va chez Glycérie chercher Criton; & Chrémès & Simon parlent tout bas avec action.

PAMPHILE *à part; & avec tranſport.*

C'en eſt fait! ſi le Ciel en courroux,
N'éclaircit point ſon ſort, & qu'on nous démarie,
J'irai me poignarder aux pieds de Glycérie.

SCENE VI.

SIMON, PAMPHILE, CHRE'MES, CRITON.

CRITON *parlant à Myſis, qui eſt à moitié dehors de la porte de Glycérie.*

VA! je dirai la vérité!
Mon enfant! je ne crains perſonne.

CHRE'MES *courant l'embraſſer.*

Eh! c'eſt Criton d'Andros... ma ſenſibilité...

Votre préſence ici m'étonne !
Me ravit...
CRITON *l'interrompant ; & l'embraſſant encore.*
Le plaiſir que la vôtre me donne...
CHRE'MES.
Dans Athènes, qui vous conduit ?
CRITON.
Dans peu, vous en ſerez inſtruit. —
Mais ne vois-je pas là le pere de Pamphile ?
SIMON *avec une colère retenue.*
C'eſt moi ! — Vous... feriez-vous l'auteur de ce faux-bruit,
Que l'on ſeme ici par la Ville ?
CRITON *d'un air piqué.*
Quel faux bruit ? — ſi ce bruit, qui vous émeut la bile,
Et mêle à vos propos, un peu de dureté,
Se trouvoit une vérité,
Ne ſeriez-vous pas, je vous prie,
Fâché de m'avoir inſulté ?
SIMON *de l'air du mépris.*
Eh ! vous nous dites donc ?...
CRITON *d'un ton ferme.*
Je dis que Glycérie
Eſt Citoïenne.
PAMPHILE *à part.*
Bon !
SIMON *très-bruſquement.*
C'eſt un conte inventé.

CRITON.

Non ! c'eſt un fait très-sûr ! Athène eſt ſa patrie.

PAMPHILE *à part.*

Fort bien !

SIMON *durement.*

C'eſt une fauſſeté !

CRITON *à Chrémès, très-vivement.*

Quelles expreſſions ! — Faites qu'il les ménage !

PAMPHILE *à part.*

Criton, aura-t-il le courage ? ...

CHRE'MES *à Simon.*

Mais un moment !

SIMON *avec une ironie amere.*

Eh ! quel préſent fait-on,
A l'étranger, à l'illuſtre Criton,
Pour faire réuſſir ce honteux mariage ?

CRITON *à Chrémès, d'un ton de colère.*

Oh ! pour le coup, c'en eſt trop, il m'outrage !

CHRÉMES *à Simon, très-vivement.*

Je me brouille avec vous; ou bien changez de ton !

PAMPHILE *à part.*

Il n'y pourra tenir !

CHRÉMES *avec véhémence.*

Quel odieux langage !
Criton eſt plein d'honneur, véridique, homme ſage ;
Il fut toujours de mes amis ;
Tâchez de l'écouter ! vous nous l'avez promis ! —

Parlant à Criton.

Vous Criton, excuſez la paſſion trop forte
D'un pere malheureux, que ſa douleur tranſporte!
Et dites-nous en peu de mots,...

CRITON.

Volontiers!

PAMPHILE *à part.*

Ah! j'eſpére!...

CRITON *continuant.*

Aſſez proche d'Andros,
Un vieux Athènien, tourmenté par l'orage,...

SIMON *l'interrompant.*

Ah! je vois déja ſur les flots,
Ce vieux Athénien, qu'on ſauve du naufrage;
C'eſt le commencement, & la premiere page
De vingt Romans que nous ſçavons!

CRITON *d'un ton de colère.*

Je ne dirai plus mot.

CHRÉMES *à Criton.*

De grâce! pourſuivons!

CRITON.

Cet Athènien donc, une très-jeune fille,
Echapés des eaux tous les deux,
Sont recueillis au ſein de la famille
Du pere de Chryſis, dont les ſoins généreux,
Leur prêtent les ſecours, qu'on doit aux malheureux.
A l'enfant, ils donnoient le nom de Glycérie;
Comme ſa ſœur, Chryſis l'éleva ſous ſes yeux;
L'Athénien mourut....

CHRÉMES *l'interrompant avec émotion.*
Son nom ?
CRITON *héſitant.*
Son nom ? Phar...
PAMPHILE & CRITON *enſemble.*
Pharrie!
Pharrie !
CHRÉMES *encore plus ému.*
O Ciel ! Pharrie ! & dans ces mêmes lieux !...
Se diſoit-il pere de Glycérie ?
CRITON.
Il ſe diſoit ſon oncle.
CHRÉMES *tranſporté.*
Ah ! c'eſt ma fille ! ô Dieux !
C'eſt elle ! c'eſt ma fille !
PAMPHILE *impétueuſement.*
Oh ! oui ! je le parie !
Oui ! c'eſt elle, très-sûrement !
SIMON *vivement.*
C'eſt votre fille ? Eh mais comment ?...
CHRÉMES *avec la derniere vivacité.*
Oui ! c'eſt ma fille ! hélas ! c'eſt Aſpaſie,
Que m'amenoit mon frere à l'établiſſement,
Que j'avois pour lors en Aſie,
PAMPHILE *ſerrant Chrémès entre ſes bras.*
Je meurs de joie !
CHRÉMES *continuant.*
Et depuis ce moment,
De leur funeſte embarquement,
Voici la premiere nouvelle,
Que l'on me donne, & de mon frere & d'elle !
Je ſuis dans un raviſſement !...

SIMON *l'embraſſant.*
Eh! le mien ne peut ſe comprendre!
CHRÉMES *avec volubilité.*
Je vous donne une bru; vous me devez un gendre!
Je cours la voir, ſans plus attendre.
Chrémès entre chez Glycérie, avec Criton qui l'y ſuit.

SCENE VII.

PAMPHILE, SIMON.

PAMPHILE *avec vivacité voulant ſuivre Chrémès.*
JE dois l'accompagner...
SIMON *avec la derniere tendreſſe; & l'arrêtant.*
Mon fils! arrête-toi!
PAMPHILE *voulant ſe jetter aux pieds de ſon pere, qui l'en empêche.*
Ah! mon pere! à vos pieds...
SIMON *l'interrompant; & lui ouvrant les bras.*
Non! non, embraſſe-moi! —
J'ai cru mon fils perdu, Ciel! & je le retrouve! —
Le ſerrant dans ſes bras.
Tu ne conçois pas le plaiſir,
Qu'en ces inſtans, un pere éprouve! —
A préſent, que j'ai le loiſir;
Penſons à Dave!
PAMPHILE.
A Dave?
SIMON.
Oui! je l'ai fait ſaiſir;
Et je crois, qu'il m'attend avec impatience,
Pour voir finir ſon déplaiſir.
Il rentre chez lui.

SCENE VIII.

PAMPHILE, CARIN.

PAMPHILE.

ET nous, chez Glycérie...

CARIN *l'embraſſant, & l'interrompant.*

Ah! ma reconnoiſſance!...
O le meilleur de mes amis!...

PAMPHILE *l'interrompant.*

A cette joie, au ton, à l'air de confiance,
Je vois que Philumène...

CARIN *très-vivement.*

Oui! l'on m'a tout promis.
Vous devinez ce qui ſe paſſe.

SCENE IX & dern.

PAMPHILE, CARIN, DAVE.

PAMPHILE.

MAIS c'eſt Dave!

DAVE *tout déshabillé, & ſe plaignant.*

Voyez l'état, où l'on m'a mis!

PAMPHILE *vivement.*

Dave, je t'affranchis!

DAVE *en pleurant.*

Seigneur, je vous rends grâce!

PAMPHILE.

Eh! Dave, ſçais-tu mon bonheur?

DAVE *de l'air de la douleur.*

Eh ! ſçavez-vous mon infortune ?

PAMPHILE *vivement.*

Après mille dangers, j'en viens à mon honneur.

DAVE.

L'on m'a battu mille fois, au lieu d'une.

PAMPHILE.

L'avanture eſt unique.

DAVE.

Et la mienne eſt commune ;
Mais j'en reſſens des maux très-grands.

PAMPHILE.

Ma Glycérie a trouvé ſes parens.

DAVE *tranſporté de joie, & ſautant.*

Bon ! en votre faveur ce miracle s'opére !
Je ne ſens plus mes maux ; je veux vous embraſſer !
Et vous auſſi. *Il embraſſe Pamphile & Carin, à diverſes repriſes.*

PAMPHILE.

Rentrons ! *Dave les embraſſant encore.*

CARIN.

Qu'il eſt fou ! mais, modére...

DAVE *continuant ſes folies.*

Oh ! non, je veux recommencer !
Je ne me ſouviens plus ; en un jour ſi proſpére,
De ce quart-d'heure, un peu difficile à paſſer.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, l'*Andrienne*, Comédie, & je crois qu'on en peut permettre la repréſentation & l'impreſſion, à Paris, ce 3 Février 1769. *MARIN.*

Extrait du Privilége.

LOUIS par la grace de Dieu, &c. A nos amés & feaux Conſeillers, &c. Salut : Notre amé le ſieur COLLE' nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, *la Partie de Chaſſe de Henri IV, Comédie; le Jaloux Honteux de l'être; la Mere Coqueste; l'Andrienne, Piéces refondues & corrigées.* S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'expoſant, nous lui avons permis, & permettons par ces préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires & Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, d'imprimer, vendre ni contrefaite leſdits Ouvrages, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées, &c. Qu'il en ſera remis enſuite deux exemplaires dans notre Bibliothéque du Louvre, &c. Du contenu deſquelles vous mandons, &c. Donné à Paris, le dix-ſeptieme jour du mois de Novembre 1768, & de notre regne le cinquante-quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII, de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 354, fol. 561, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes à toutes perſonnes, autres que les Libraires, de vendre, &c. A Paris, ce 26 Novembre 1768. BRIASSON, Syndic.

ERRATA.

Page 65, après ce vers :

Eh! vous voyez ce qu'il opére!

Liſez : CARIN *à Dave.*

Dave, as-tu fait cela?

DAVE.

Je l'ai fait. — Je l'avoue. —

Mais je ne ſuis point abattu, &c.

Et retranchez le Vers : CARIN.

Toi? DAVE.

Juſqu'ici je me ſuis tû.

ANNETTE ET LUBIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS;

Mêlée d'Ariettes & de Vaudevilles.

Par Madame FAVART, & M. ***.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 15 Février 1762.

Le prix eſt de 30 ſols avec la Muſique.

A PARIS,

Chez la V. DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE SEIGNEUR.

LE BAILLI.

LUBIN.

ANNETTE.

UN DOMESTIQUE du Château.

AUTRES DOMESTIQUES.

ANNETTE ET LUBIN.

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente une Campagne ; on voit un Bois d'un côté, & de l'autre un coteau. Sur le devant du Théâtre il y a une cabane de verdure à moitié faite.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, LE SEIGNEUR.

[*On entend un bruit de Cor de Chaſſe.*]

ARIETTE DIALOGUÉE.

LE SEIGNEUR.

BAILLI.

LE BAILLI.

Monſeigneur, Monſeigneur.

LE SEIGNEUR.

N'avez-vous pas vû mon Piqueur ?
Avez-vous vû le cerf ? Mes chiens ont pris le change.

LE BAILLI.

Ah ! Monſeigneur, c'eſt une choſe étrange.
Il faut le décreter & le mettre en priſon.

LE SEIGNEUR.

Un cerf ! Perdez-vous la raiſon ?

LE BAILLI.

C'eſt un rapt....

LE SEIGNEUR.

J'entends vers le bois....

LE BAILLI.

Vous êtes Seigneur du village,
Vous devez maintenir les loix.

LE SEIGNEUR.

Finiſſez votre verbiage.

LE BAILLI.

Lubin....

LE SEIGNEUR.

Le cerf ?...

LE BAILLI.

Annette....

LE SEIGNEUR.

Mon Piqueur ?...

LE BAILLI.

Monſeigneur, Monſeigneur,

LE SEIGNEUR.

Finiſſez votre verbiage.

De ce côté j'entends le Cor.

LE BAILLI.

Monſeigneur, demeurez encor.

ENSEMBLE.

LE SEIGNEUR. } J'entends le Cor.
LE BAILLI. }

LE BAILLI.

Oui, Monſeigneur, l'affaire eſt criminelle.
Annette eſt fille, & Lubin eſt garçon;
Ils s'aiment tous les deux.

LE SEIGNEUR.

La choſe eſt naturelle.

LE BAILLI.

Quoi! s'aimer ſans permiſſion!

LE SEIGNEUR.

En faut-il pour s'aimer?

LE BAILLI.

Mais Annette eſt ſi belle!

LE SEIGNEUR.

Oui-dà! je ne la connois pas.

LE BAILLI.

Ah! Monſeigneur, qu'elle a d'appas!

AIR. *Quand la Bergere vient des Champs.*

NOTÉ N°. 1.

Annette, à l'âge de quinze ans,
Eſt une image du printems;
C'eſt l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naître,

Et ne paroître
Que pour Lubin.

Son teint bruni par le ſoleil,
Eſt plus piquant, eſt plus vermeil.
Blancheur de lys eſt ſur ſon ſein;
Mouchoir le couvre,
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Sa bouche appelle le baiſer;
Son regard dit qu'on peut oſer:
Mais tout autre oſeroit en vain;
C'eſt une roſe
Qui n'eſt écloſe
Que pour Lubin.

Ses yeux qui ſçavent tout charmer,
Semblent nous dire de l'aimer;
Mais un amant voudroit en vain
Se faire entendre:
Elle n'eſt tendre
Que pour Lubin.

LE SEIGNEUR.

Quel eſt donc ce Lubin pour être ſi chéri?

LE BAILLI.

C'eſt un drôle vraiment bien taillé, bien nourri.

AIR NOTÉ. N°. 2.

Lubin eſt d'une figure
Qui met tout le monde en train.
Sa gaité naïve & pure
Annonce un cœur ſans chagrin.

C'eſt l'inſtinct de la nature,
C'eſt le regard du deſir;
Du bonheur c'eſt la peinture,
C'eſt le rire du plaiſir.
Il ne s'inquiette
De rien,
Et le cœur d'Annette
Eſt tout ſon bien.

Lubin eſt d'une figure
Qui met tout le monde en train;
Sa gaité naïve & pure
Annonce un cœur ſans chagrin.

On ne les voit jamais dans le village;
C'eſt tous les jours fête pour eux.
Ils vivent pour eux ſeuls.

LE SEIGNEUR.

Ils en ſont plus heureux.
Le grand monde eſt l'écueil du ſage.

AIR NOTÉ. N°. 3.

Ce n'eſt que dans la retraite
Qu'on jouit des vrais plaiſirs;

Sans regrets & ſans deſirs,
L'ame eſt libre & ſatisfaite ;
Heureux, heureux dont le cœur
Trouve en ſoi tout ſon bonheur !

La vertu douce & tranquille
Fuit le faſte & la grandeur :
L'innocence & la candeur
N'habitent que cet aſyle.
Heureux, heureux dont le cœur
Trouve en ſoi tout ſon bonheur !

LE BAILLI.

Excuſez-vous Lubin ?

LE SEIGNEUR.

Non, ce ſeroit dommage
Qu'Annette fût le prix d'un amour villageois.

LE BAILLI.

Voilà Lubin qui ſort du bois,
Parlez-lui.

LE SEIGNEUR.

Je ne puis m'arrêter davantage ;
Conduiſez-moi par ce ſentier,
Vous reviendrez après les épier.

SCENE II.

LUBIN *arrive, portant ſur ſa tête un faiſceau de feuillage.*

ARIETTE : *La Jardiniere Italienne* (1).

POUR mon Annette
Formons une maiſonnette ;
Pour mon Annette
La peine ne coûte rien,
Non, non, rien, rien :
Annette m'en paîra bien ;
Fort bien, fort bien.
Je ne veux pour ſalaire
Que lui plaire,
Tout le reſte ne m'eſt rien ;
Non, rien.
Ces rameaux épais,
Serrés de près,
Nous donneront du frais.
Cet aſyle heureux,
Fait pour nous deux,

(1) Pendant cette Ariette, Lubin taille des branches d'arbres, & arrange la cabane.

Suffit à tous nos vœux.
Ici tous les deux
Nous ſerons heureux.
Avec Annette,
En ces lieux je me plais.
Ma maiſonnette
Eſt un petit palais.
Avec Annette,
J'y trouverai toujours
Les jours trop courts.
Pour elle que je prenne
Quelque peine,
Je m'en trouve toujours bien,
Très-bien.
Avançons l'ouvrage.
Bon, courage,
Ne négligeons rien;
L'on m'en paîra bien.

Étendons pour tapis cette natte de jonc;
N'oublions pas les moindres choſes.
Sur ce petit banc de gazon,
Près de Lubin, Annette, il faut que tu repoſes.
Un ſi joli réduit feroit envie au Roi;
Mais il y faut être avec toi.

ARIETTE.

Ma chere Annette
N'arrive pas: (*bis.*)
Tout m'inquiette.

Hâte tes pas,
Viens dans mes bras.
Le temps s'avance,
Je ſuis en tranſe;
Le temps s'avance.
Hâte-toi,
Je t'attends:
Je la voi,
Je l'entends.
Non, non, non, je l'enviſage:
Quoique abſente
J'ai ſon image
Toujours préſente:
Ah! que l'attente
Me fait ſouffrir!
Pour me diſtraire, achevons mon ouvrage.
Tu tardes trop, je n'ai plus de courage.
Ah! ah! ah! que l'attente
M'impatiente,
Me tourmente!
Annette abſente
Me fait mourir,
Me fait mourir,
Me fait mourir,
Me fait mourir.
Arrêtons...
Écoutons...
Oui, j'entends... accourir...
C'eſt le bruit du Zéphyr,

Des rameaux,
Des ruiſſeaux.
Ma chere Annette
N'arrive pas : (3 *fois.*)
Tout m'inquiette,
Tout m'inquiette.
Hélas !
Tout m'inquiette.
L'heure s'avance,
Je ſuis en tranſe ;
L'heure s'avance.
Ah ! ah ! ah ! ah ! Lubin,
Quel chagrin !
Écoutons : c'eſt en vain.
Ah ! ah ! que l'attente
M'impatiente !
Ah ! que l'attente
Me fait ſouffrir !
De ce coteau, regardons dans la plaine :
Je ne vois rien, tout redouble ma peine.
Ma chere Annette,
Toi ſi jeunette,
Tu vas ſeulette !
Si par malheur on t'attend, on te guette !...
Ah ! ma chere Annette !
Ah ! que l'attente
M'impatiente,
Et me tourmente !
Ah ! que l'attente

Me fait ſouffrir !
Annette abſente
Me fait mourir,
Me fait mourir.

Mais il n'eſt pas ſi tard que je le penſe.
Je meſure le temps à mon impatience,
Plus qu'à la hauteur du ſoleil ;
Sans doute Annette éprouve un ſentiment pareil.

SCENE III.

ANNETTE, LUBIN.

ANNETTE, *dans l'enfoncement du Théâtre.*

AIR NOTÉ. N°. 4.

C'EST la fille à Simonette,
Qui porte un panier d'œufs frais....

LUBIN.

Pour le coup la voilà, je n'ai plus de ſouci.

ANNETTE *chante.*

Elle voit une fauvette,
Elle veut courir après....

LUBIN, *continuant de travailler, récite.*

Allons, allons, Lubin, dépêche.

ANNETTE *continuë.*

Le pied gliſſe à la pauvrette,

Tout d'ſon long la v'là ſur l'pré....

LUBIN *recule.*

Puiſons un peu de cette eau fraîche.

ANNETTE.

Qu'aller dire à Simonette ?
Elle avoit caſſé ſes œufs.

LUBIN.

Le bouquet que j'ai fait, où donc ?... Ah ! le voici.

ANNETTE.

Second Couplet.

Si bien que la mere Jeanne,
Qui trouvoit l'prunier trop haut,
Grimpit d'bout deſſus ſon âne,
Et ſur l'arbre n'fit qu'un ſaut :
V'là-t-il pas qu'la branche caſſe !
L'âne a peur, adieu, bon ſoir.
Jeanne tombe avec la branche.
Dam', pourquoi ſe laiſſer cheoir ?

Troiſième Couplet.

La petite Guillemette
Au marché portoit ſes œufs,
Sur ſon gain elle projette
D'avoir une vache ou deux.
Une vigne elle s'achette
Avec le produit du lait ;
Enſuite une maiſonnette :
Un projet eſt bien-tôt fait.

Quatrième Couplet.

La voilà déjà fermiere,

Son bien elle fait valoir :
La voilà qui devient fiere,
Du ſort qu'elle doit avoir ;
Elle ſaute d'allegreſſe ;
Mais un caillou la fait choir.
Œufs caſſés, adieu richeſſe :
Ne comptons point ſur l'eſpoir.

Me voilà, je ſuis hors d'haleine.

LUBIN.

Tu m'as cauſé bien de la peine.

ANNETTE.

J'ai tant couru, vois donc comme le cœur me bat.

LUBIN.

Te voilà dans un bel état !
Morguenne auſſi, pourquoi venir ſi vîte ?

ANNETTE.

Je vais plus doucement, Lubin, quand je te quitte.

LUBIN.

Laiſſe-moi te gronder, tais-toi.

ANNETTE.

Gronde, ſi tu le peux.

LUBIN, *lui eſſuyant le viſage.*

Ah ! la pauvre petite !
Ah ! comme elle a chaud !

ANNETTE.

Eh ! bien ?

LUBIN.

Quoi ?

ANNETTE, *fouriant.*

Gronde donc.

LUBIN, *l'embraſſant.*

Voilà pour t'apprendre
A venir te moquer de moi.

ANNETTE.

Je ſerois fille à te le rendre.

LUBIN.

Tu n'iras plus ſi vîte ?

ANNETTE.

Non ;
Je te demande bien pardon
De n'être pas plutôt venue.

LUBIN.

Bon ! te voilà bien corrigée !

ANNETTE, *regardant la cabane.*

Eh ! mais....
Mais quel objet frappe ma vûe !

LUBIN.

Pour toi cette cabane eſt faite tout exprès.
Du côté du midi, vois comme elle eſt garnie ;
C'eſt pour te garantir ou du ſoleil trop fort,
Ou des injures de la pluie ;
Et ces jours ménagés exprès vers la prairie,
Nous donnent la fraîcheur du Nord.

ANNETTE.

ANNETTE.

AIR : *Vous y perdez vos pas.*

Pour orner ma retraite,
Tes ſoins n'épargnent rien ;
Avec toi ton Annette
Se trouve toujours bien.
La chaleur, la froidure,
Tout ça n'eſt rien pour moi ;
Le ſeul mal que j'endure,
C'eſt d'être loin de toi.

LUBIN.

Rien n'annonce ici la grandeur ;
Mais j'y retrouve Annette, Annette & le bonheur.

ANNETTE.

AIR : *Votre toutou vous flatte.*

Rien ne nous eſt contraire.

LUBIN.

Nous ſommes ſatisfaits.

ANNETTE.

De la Nature entiere
Nous goûtons les bienfaits.

LUBIN.

Ma chere !

ENSEMBLE.

La lumiere & l'air ſont à nous ;
Nos cœurs ſont purs, nos jours ſont doux.

ANNETTE.

Toutes ces maiſons magnifiques

Qu'à la ville on trouve par-tout,
Ne valent pas nos toîts ruſtiques.

Ces feuillages nouveaux ſont bien plus de mon goût,
Que ces planchers pleins de dorure,
Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

LUBIN.

Les Grands ne ſont heureux qu'en nous contrefaiſant;
Chez eux, la plus riche tenture
Ne leur paroît un ſpectacle amuſant
Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, notre verdure,
Nos danſes ſous l'ormeau, nos travaux, nos loiſirs.
Ils appellent cela, je crois, un payſage.

ANNETTE.

Ah! Lubin, nous devons bien aimer nos plaiſirs,
Puiſqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

LUBIN.

Pauvres gens! leur grandeur ne doit pas nous tenter.
Ils peignent nos plaiſirs, au lieu de les goûter.

AIR: *Des fleurettes.*

Ces lits, où la molleſſe
S'unit avec les maux,
Nourriſſent la pareſſe,
Sans donner le repos.
Sur nos gazons l'on ſommeille

Tranquillement & d'abord.
Comme on y dort !

ANNETTE.

Comme on y veille !
Eh ! que ne viennent-ils comme nous, deux à deux,
Habiter ici des cabanes,
Courir, ſauter, danſer, prendre part à nos jeux ?

LUBIN.

Bon ! ils marchent comme des canes.

ANNETTE.

Ils ſont bien à plaindre ; pour moi
Je ſuis légere & j'en profite.
Lubin, j'aime à courir bien vîte,
Sur-tout quand je cours après toi.

LUBIN.

Oh ! nous courrons tantôt : la chaleur nous invite
A prendre ici le frais : faiſons notre repas.
Annette, tu n'attendras pas ;
Cette eau pure, ce lait vont faire nos délices ;
Des fruits nouveaux de la ſaiſon
Je t'ai réſervé les prémices.
A propos j'oubliois....

ANNETTE.

Quoi donc ?

(*Lubin lui donnant une branche de roſes.*)

AIR NOTÉ. N°. 5.

Chere Annette, reçois l'hommage,
Que, chaque jour, te rend mon cœur.
Ce bouquet eſt la douce image
De ton éclat, de ta fraîcheur :
Pour donner encor plus de grace
Aux fleurs dont pour toi j'ai fait choix,
Contre ton ſein que je les place ;
Ces deux roſes en feront trois.

ANNETTE.

Ah ! Lubin, je te remercie ;
Avec ce bouquet-là je me croirai jolie.

LUBIN.

Repoſe-toi ſur ce banc de gazon ;
Notre dîner eſt ſimple & ſans façon.
Quand c'eſt l'amitié qui l'apprête,
Chaque repas eſt un feſtin.

ANNETTE.

Tout ce qu'on peut ſervir dans un grand jour de fête
Ne vaut pas un morceau de pain
Que je mange avec toi, Lubin.

(*On entend un ramage d'oiſeaux.*)

LUBIN.

A ta ſanté.

ANNETTE.

Quand je bois à la tienne,
Lubin, c'eſt toujours à la mienne.

LUBIN.

Ne bois pas tout, que je boive après toi;
Changeons de taſſe.

ANNETTE.

Allons, tiens, boi.

(*Le ramage d'oiſeaux recommence.*)

Entends-tu les oiſeaux, Annette? leur ramage,
Pendant notre dîner, ſemble ſe rapprocher.

ANNETTE.

Nous ne ſommes pas faits pour les effaroucher;
Nous nous aimons, nous parlons leur langage.

LUBIN.

Mais ta voix cependant me flatte davantage.

ANNETTE.

Si tu le veux, je vais chanter.

LUBIN.

Oui, je ſuis prêt à t'écouter.

ANNETTE.

AIR NOTÉ. N°. 6.

Il étoit une fille,
Une fille d'honneur,
Qui plaiſoit fort à ſon Seigneur,
En ſon chemin rencontre
Ce Seigneur déloyal,
Monté ſur ſon cheval.

Mettant le pied à terre,
Entre ſes bras la prend:
Embraſſe-moi, ma belle enfant.

Hélas! ce lui dit-elle,
Le cœur tranſi de peur,
Volontiers, Monſeigneur.

Raſſure-toi, brunette,
Et donne-moi ton cœur;
Car je veux faire ton bonheur.
Tiens, tiens, prends cette bague
Et ma montre d'or fin,
Et de l'argent tout plein.

Mon frere eſt dans ſes vignes
Vraiment, s'il voyoit ça,
Il l'iroit dire à mon papa.
Montez ſur cette roche,
Jettez les yeux là-bas.
Ne le voyez-vous pas?

Tandis qu'il y regarde,
La finette auſſi-tôt
Sur le cheval ne fait qu'un ſaut.
Adieu, mon gentizhomme;
Et zeſte, elle s'en va;
Monſeigneur reſte-là.

Cela vous apprend comme
On attrape un méchant:
Quand on le veut, on ſe défend;
Mais on ne voit plus guères
De ces filles d'honneur
Refuſer un Seigneur.

LUBIN.

La drôle de chanſon !

ANNETTE.

Lubin, chante à ton tour ;
J'aurai plus de plaiſir.

LUBIN.

Tiens, tiens ; je vais t'apprendre
La chanſon qu'au Château l'on me dit l'autre jour.

SCENE IV.

LUBIN, ANNETTE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

ILs ſont là ; doucement : approchons pour entendre.

ANNETTE.

Ah ! c'eſt l'air qu'on chante au Château ?
Oh ! cela doit être bien beau.

(*Pendant cette Arriette le Bailli écarte doucement les branches, & paſſe ſa tête à travers.*)

LUBIN.

Du Dieu des cœurs
On adore l'empire ;
Lui ſeul avec des fleurs
Enchaîne tout ce qui reſpire.

ANNETTE.

Tiens, ta belle chanſon m'ennuie.
Que veut dire, le Dieu des cœurs ?
Et des chaînes avec des fleurs ?
Chante-m'en une plus jolie.
Mon cher ami Lubin....

LE BAILLI.

Mon cher ami Lubin !
Ah ! qu'il eſt heureux, le coquin !

ANNETTE.

Ces chanſons du Château ne valent pas les nôtres.

LUBIN.

Bon ! à la ville on en chante bien d'autres ;
On y parle de pleurs, de craintes, de tourmens ;
C'eſt de l'amour, des rivaux, des amans,
Des ſoupirs, des ſoupçons, des plaintes,
Des flammes, des ardeurs éteintes.

ANNETTE.

Ne m'aime pas comme à la ville.

LUBIN.

Oh ! non.
Notre amitié vaut mieux.

LE BAILLI, *à part.*

Ah ! comme ils ſe regardent !

ANNETTE.

Mais où ſont nos troupeaux ?

LUBIN.

Là-bas dans ce vallon.

ANNETTE.

Je crains....

LUBIN.

Va, va, nos chiens les gardent.
J'y vais voir, j'y vais voir.

ANNETTE.

Sans moi!

LUBIN.

Tu te fatiguerois; reſte, repoſe-toi.

SCENE V.

ANNETTE, LE BAILLI.

ANNETTE, *ſans voir le Bailli.*

AIR NOTÉ. N°. 7. *On craint un engagement.*

LUBIN, pour me prévenir,
Lit dans ma penſée,
Et de même à le ſervir
Je ſuis empreſſée:
Son intérêt m'eſt commun:
Mon bien eſt le nôtre;
Et l'ouvrage que fait l'un,
Eſt toujours pour l'autre.

Avec lui que je ſuis heureuſe!
Auſſi l'aimé-je bien.

LE BAILLI, *les poings sur le côté, & secouant la tête.*

N'êtes-vous pas honteuse ?

ANNETTE.

Ah ! vous m'avez fait peur.

LE BAILLI.

Sont-ce-là les leçons
Que vous donnoit votre défunte mere ?
La pauvre femme, hélas !

ANNETTE.

D'où vient votre colere ?

LE BAILLI.

Vous a-t-elle ordonné d'écouter les garçons ?

ANNETTE.

Oh ! jamais cela ne m'arrive.

LE BAILLI.

Ne le croiroit-on pas à sa mine naïve ?
Et Lubin, s'il vous plaît, Lubin ?

ANNETTE.

Ce n'eſt pas un garçon.

LE BAILLI.

Quoi donc ?

ANNETTE.

C'eſt mon couſin.

LE BAILLI.

Votre couſin !

ANNETTE.

Couſin, vous dis-je.
Comment donc ! Cela vous afflige !

Vous avez tort ; mais, Monſieur le Bailli,
Que n'avez-vous une couſine auſſi ?

LE BAILLI.

Vous ne le quittez pas.

ANNETTE.

Ah ! vraiment je n'ai garde ;
Je m'ennuirois ſans lui.

LE BAILLI.

Fort bien !
Son entretien vous plaît ?

ANNETTE.

Souvent il me regarde,
Et ſemble me parler, quand même il ne dit rien.

LE BAILLI.

AIR : *Une faveur, Liſette.*

Il vous dit qu'il vous aime.

ANNETTE.

Oui, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Vous lui dites de même.

ANNETTE.

Oui, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Il prend la main, la baiſe.

ANNETTE.

Oui, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Cela vous rend bien aiſe ?

ANNETTE, *avec tranſport.*

Oui,
Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Sans doute, il vous embraſſe ?

ANNETTE.

Oh ! cent fois, mille fois
Dans un jour, &c., ſi je l'en crois,
Ce n'eſt pas aſſez.

LE BAILLI.

Quelle audace !
Vous me faites pâlir d'effroi.
Comment, Annette ! il vous embraſſe !

ANNETTE.

Eh ! pourquoi pas ? Je l'embraſſe bien, moi.

LE BAILLI.

Que dites-vous ? Eſt-il poſſible ?
Vous l'embraſſez !

ANNETTE.

De tout mon cœur.

LE BAILLI.

Ce que vous dites eſt terrible.

ANNETTE.

Cela ne me fait pas cependant de frayeur.

LE BAILLI.

Allons, avouez tout ; ayez-en le courage.
Qu'accordez-vous encor ?

ANNETTE.

Que peut-on davantage ?

LE BAILLI.

Rien.

ANNETTE.

Ne me trompez pas : j'aurois bien du chagrin
De refuſer quelque choſe à Lubin.
Lui rendre la pareille eſt un droit légitime.

LE BAILLI.

Et vous logez enſemble ?

ANNETTE.

Oui, ſous le même toît.

LE BAILLI.

Mais jamais cela ne ſe voit.

ANNETTE.

Eh ! bien, venez chez nous, vous le verrez.

LE BAILLI.

Quel crime !

ANNETTE.

Qu'eſt-ce qu'un crime ?

LE BAILLI.

Eh ! vous le demandez !
Annette, hélas ! vous vous perdez.

AIR NOTÉ. N°. 8.

Si par les vents nos champs ſont ravagés,
Si par les loups nos moutons ſont mangés,
Si le tonnerre tombe & conſume nos granges,
Si la grêle détruit l'eſpoir de vos vendanges,
Nos habitans vous accuſeront tous ;
Et s'ils meurent de ſoif, ils s'en prendront à vous.

ANNETTE.

Bon ! bon ! notre amitié ne fait mal à perſonne.

LE BAILLI.

Votre amitié ! c'eſt de l'amour.

ANNETTE.

O Ciel !

LE BAILLI.

Et cet amour eſt criminel ;
Mais n'appréhendez pas que je vous abandonne.
Pour réparer la faute, il n'eſt qu'un ſeul moyen ;
Annette, je vous aime bien.

ANNETTE.

Oh ! vous avez l'ame trop bonne ;
Car moi je ne vous aime pas.

LE BAILLI.

Épouſez-moi pour ſortir d'embarras ;
Votre conduite alors ne ſera plus ſuſpecte :
On vous reſpectera comme l'on me reſpecte.

ANNETTE.

On ne jasera plus ſur moi ?

LE BAILLI.

Non, c'eſt un fait.

ANNETTE.

Quoi ! je verrai Lubin ſans que l'on en murmure ?

LE BAILLI.

Vous ne le verrez plus ; ce ſeroit une injure....

ANNETTE.

Oui-dà ! gardez votre ſecret.

LE BAILLI.

AIR NOTÉ. N°. 9.

Lubin a la préférence :
Pourſuivez,
Et bravez
Mon choix
Et les loix ;
Le Ciel en prendra vengeance.
Que de maux pour vous je prévois !
Peut-être ſerez-vous mere,
Des enfans dans la miſere,
Comme vous, haïs,
Dans tout ce pays,
Seront des objets de mépris.
Je vois de pauvres enfans,
Intéreſſans,
Fort innocens,
Maudire & leur mere
Et leur pere.

ANNETTE.

Ah ! Monſieur !...

LE BAILLI.

J'ai peur.

ANNETTE.

Mon cœur....

LE BAILLI.

Tranſi....

ANNETTE.

Saiſi....

LE BAILLI.

Tremblez....

ANNETTE.

Vous me troublez..

LE BAILLI, *à part, en s'en allant.*

Rendons compte au Seigneur de leur témérité :
Employons ſon autorité.

SCENE VI.

ANNETTE, *ſeule.*

JE ſuis confuſe : ah ! que viens-je d'entendre ?
Aux maux qu'il m'a prédits, je ne peux rien comprendre.

ARIETTE. *Prigioniera abandonnata.*

Pauvre Annette ! ah ! pauvre Annette !
Quelle douleur ſecrette
Me frappe & m'inquiette !
Dans les larmes,
Dans les allarmes
Je vais donc paſſer mes jours !
Le croirai-je ? Ah ! tendre mere !
Des enfans dans la miſere ;
Cette image déſeſpere :
A qui donc avoir recours ?
Pauvre Annette ! ah ! pauvre Annette !
Quelle douleur ſecrette

Me

Me frappe & m'inquiette !
Quelle atteinte !
Déjà la crainte
Fait couler mes pleurs.
Des enfans dans la miſere !
Cette image déſeſpere ;
Je cede à mes malheurs.

SCENE VII.

ANNETTE, LUBIN.

LUBIN.

ANNETTE, nos troupeaux ne ſont point en danger ;
Ne ſongeons plus.... mais qui peut t'affliger ?

ANNETTE.

Le Bailli ſort d'ici ; je n'oſerois te dire.....

LUBIN.

Quoi donc ? quoi donc ?

ANNETTE.

Nous nous verrons maudire.

LUBIN.

Par qui ?

ANNETTE.

Par nos enfans.

LUBIN.

Mais nous n'en avons pas.

ANNETTE.

Le Bailli m'a prédit que je ſerois la mere;
Et c'eſt toi qui ſeras le pere.

LUBIN.

Pere! Mere! c'eſt drôle.... Eh! bien, eſt-ce le cas
De te chagriner de la ſorte?

ANNETTE.

Comment ſe pourroit-il?

LUBIN.

Je n'en ſçais rien... qu'importe?
Nous aurons des enfans: tant mieux.
Ah! qu'un petit Lubin rendroit mon cœur joyeux!
Il t'aimeroit comme je t'aime:
Tiens, ce ſeroit le tréſor à nous deux.
Si c'étoit une fille, eh bien! c'eſt tout de même;
Douce & gentille comme toi,
C'eſt encore un tréſor à moi.

ANNETTE.

Mais, ſelon le Bailli, ces chers enfans peut-être
Ne voudront pas nous reconnoître.

LUBIN.

Il nous reconnoîtront, va; ces pauvres enfans
Reſſembleront à nous, ſeront d'honnêtes gens;
Ils ſuivront nos leçons. N'aimois-tu pas ta mere?

ANNETTE.

Ah! oui, Lubin.

LUBIN.

Et moi, comme j'aimois mon pere!

Ah ! que n'eſt-il encor ?

ANNETTE.

Comme on s'aimoit chez nous !

LUBIN.

Eſt-on de bonne race : il faut que l'on en tienne ;
Rien n'eſt plus naturel. Eh ! par la ventredienne ;
Les moutons ne ſont pas des loups ;
Ce vilain Bailli t'en impoſe.

ANNETTE, *en ſanglotant.*

Il dit.... qu'on va nous faire affront ;
Il dit.... que nous ferons la cauſe
Que, dans ce pays-ci, les vignes géleront.

LUBIN.

Nous ne gélerons pas, nous ; cela me conſole.

ANNETTE.

Si je l'en crois ſur ſa parole ;
Il trouve affreux tout ce que nous diſons.
Lorſque nous cherchons à nous plaire ;
Ce ſont des amitiés que nous comptons nous faire ;
Eh ! bien, tiens, c'eſt l'amour que tous deux nous faiſons.

LUBIN.

L'amour ?

ANNETTE.

Va, laiſſe-moi : je ne ſuis plus tranquille ;
Nous nous aimons comme à la ville,
L'amour fera notre tourment.
Je t'aime, & je voudrois t'en faire des reproches ;

Je tremble dès que tu m'approches ;
Je t'ai cru mon ami, tu n'es que mon amant.

ROMANCE.

AIR NOTÉ. N°. 10. *Il eſt donc vrai ; Lucile.*

Jeune & novice encore,
J'aime de bonne foi ;
Cet amour que j'ignore
Eſt venu malgré moi :
Je ne ſçavois pas même
Son nom juſqu'à ce jour.
Hélas ! dès que l'on aime,
On a donc de l'amour ?

Ta voix ſeule me touche
Par un charme flatteur ;
Chaque mot de ta bouche
Paſſe juſqu'à mon cœur.
Loin de toi, ta Bergere
N'auroit pas un beau jour.
Hélas ! comment donc faire
Pour n'avoir point d'amour ?

Des fleurs que tu me cueilles
Je me pare, au matin :
Le ſoir, tu les effeuilles
Pour parfumer mon ſein.
Ton ſoin eſt de me plaire ;
C'eſt le mien chaque jour.

Hélas ! comment donc faire
Pour n'avoir point d'amour ?

LUBIN.

Notre amitié, ma chere, eſt bonne :
Tenons-nous-y.

ANNETTE.

Mais en effet,
Lubin, quel mal avons-nous fait ?

LUBIN.

AIR NOTÉ. N°. 11.

Le cœur de mon Annette,
Et le mien ne font qu'un ;
Moutons, chien & houlette,
Chez nous tout eſt commun.

ANNETTE.

Eh ! mais, oui-dà ;
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

ENSEMBLE.

Oh ! nenni dà ;
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

LUBIN.

Tes levres demi-cloſes
Reſpirent un air frais :
Croyant ſentir les roſes,
Je m'approche tout près.
Eh ! mais, &c.

Une abeille farouche,

Un jour, piqua ta main.

ANNETTE.

Un baiſer de ta bouche
En fut le Médecin.
Eh ! mais, &c.

LUBIN.

Tu te ſens à la gêne,
Le ſoir, dans ton corſet ;
Moi, te voyant en peine,
Je défais ton lacet.
Eh ! mais, &c.

Quelquefois tu ſommeilles
Doucement dans mes bras.

ANNETTE.

Quelquefois tu m'éveilles ;
Mais je ne m'en plains pas.
Eh ! mais, &c.

LUBIN.

Souvent ſous cette treille
Mon Annette s'endort,
Et ma voix la réveille.

ANNETTE.

Je m'en plaindrois à tort.
Eh ! mais, &c.

LUBIN.

Quand la chaleur ardente,
L'Été, ſe fait ſentir ;

Doucement je t'évente.

ANNETTE.

C'eſt pour me rafraîchir.
Eh ! mais, &c.

LUBIN.

J'allume des bourées,
Quand viennent les grands froids.
De mes mains réchauffées
Je réchauffe tes doigts.
Eh ! mais, &c.

En courant ſur l'herbette,
Tu caſſas ton lacet.

ANNETTE.

Tu donnas ta roſette
Pour ſerrer mon corſet.
Eh ! mais, &c.

ENSEMBLE.

Oh ! nenni dà, &c.

ANNETTE.

Mais voilà tout pourtant : il dit que c'eſt un crime.
Eſt-il donc vrai, Lubin ?

LUBIN.

Ceſſe de t'allarmer :
C'eſt un mal de haïr : c'eſt un bien que d'aimer.

ANNETTE.

Pour rendre l'amour légitime,
Il faut qu'on ſe marie.

LUBIN.

Eh ! bien :
Marions-nous.

ANNETTE.

Comment faut-il s'y prendre ?

LUBIN.

Comment ? Ma foi, je n'en ſçais rien :
Le Bailli pourra nous l'apprendre.

ANNETTE.

N'y compte pas : c'eſt lui qui prétend m'épouſer.

LUBIN.

C'eſt donc pour lui qu'il oſe propoſer....

ANNETTE.

Le voilà : je ſuis toute en tranſe.

LUBIN.

A ſon aſpect, je me ſens en fureur,
Et je vais lui parler....

ANNETTE.

Oui, mais avec douceur ;
Je l'exige de toi.

LUBIN.

Soit.

ANNETTE.

Je fuis ſa préſence.

(*Elle rentre dans la cabane.*)

SCENE VIII.

LE BAILLI, LUBIN, ANNETTE *dans la cabane.*

LUBIN.

HOLA ! eh ! Monſieur le Bailli ;
C'eſt donc vous, c'eſt donc vous qui chagrinez Annette,
Et qui lui défendez de m'aimer !

LE BAILLI.

Eſt-ce ainſi
Que tu m'oſes parler ?

LUBIN.

Annette s'inquiette,
(*Il regarde Annette, qui lui fait ſigne de ne point ſe fâcher.*)
Elle pleure.... morgué !... ſi je n'étois poli.

LE BAILLI.

Tu perds cette jeune innocente.

LUBIN.

Moi, je la perds ! oh ! que nenni,
Je ſçaurai la trouver.

LE BAILLI, *à part.*

Je crois qu'il me plaiſante.
(*Haut.*)
Malheureux !

LUBIN.

Malheureux vous-même ! vraiment oui.

LE BAILLI.

AIR : *Tout de fil en aiguille.*

Ton amour te prépare
Le plus funeſte ſort ;
Tous deux il vous égare,
Il faut qu'on vous ſépare.

LUBIN.

Seroit-on ſi barbare ?
J'aimerois mieux la mort :
D'Annette je m'empare.

LE BAILLI.

Tu dois rougir....

LUBIN.

Tarare !
L'innocence la pare.

LE BAILLI.

Tu ravis ce tréſor,
Méchant ! & dans un temps encor
Où l'honneur eſt ſi rare !

LUBIN.

Si j'ai fait quelque tort, je peux le réparer ;
Mariez-nous ſans différer.

LE BAILLI.

Vous marier ! eh ! que pourriez-vous faire ?
Vous êtes pauvres tous les deux,
Vous rendriez vos enfans malheureux.

LUBIN.

Eh ! morgué, la Nature eſt une bonne mere :
Nous avons tous part à ſes ſoins.
Quand on ſçait travailler, on craint peu la miſere.
C'eſt dans le ſuperflu qu'on trouve les beſoins.
Mes enfans, après tout, feront comme leur pere.
Regardez-moi, n'ai-je pas profité ?
En ne poſſédant rien, j'ai l'ame ſatisfaite :
J'ai du plaiſir, de la ſanté,
Point d'ambition ; j'aime Annette,
J'en ſuis aimé : voilà le principal.

LE BAILLI.

Mais vous vivez ſans loix.

LUBIN.

Tant mieux.

LE BAILLI.

Voilà le mal.

LUBIN.

Voilà le bien.

LE BAILLI.

Les loix vous contrarient.

LUBIN.

Toujours des obſtacles nouveaux !
Je me moque de tout. Eh ! morgué, les oiſeaux
N'ont point de loix, & ſe marient.

LE BAILLI.

Ah ! le hardi petit coquin !

LUBIN.

Le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne
Ce que j'ai de plus cher !

LE BAILLI.

Comment donc ! il raiſonne !

LUBIN.

Par la jarni....

LE BAILLI.

Ne fais pas le mutin.
Le Seigneur va venir, attends.

LUBIN.

Eh ! bien ; qu'il vienne.
Je ne crains rien : morgué, ſi je ſçavois
Comment on ſe marie... Oh ! qu'à cela ne tienne....
Je vivrai comme je vivois.

LE BAILLI.

Je t'empêcherai bien....

LUBIN.

L'abominable homme !
Voulez-vous nous marier ?

LE BAILLI.

Non.

LUBIN.

Non.

LE BAILLI.

Non.

LUBIN.

Il faut que je l'aſſomme
Pour lui faire entendre raiſon.

TRIO : *De M. Blaiſe.*

LUBIN.

Ne m'échauffez pas davantage.

LE BAILLI.

Ne raiſonne pas davantage.

LUBIN.

Je me ſens là, là, là, là,
Certaine rage.

LE BAILLI.

La, la, la;
Point de tapage;
Car ſi....

LUBIN.

Jarni....

LE BAILLI.

Quoi!...

LUBIN.

Moi....

LE BAILLI.

Viens.

LUBIN.

Tiens.

ANNETTE.

Paix.

LUBIN.

Mais....

LE BAILLI.

Car ſi....

LUBIN.

Jarni....

ENSEMBLE.

LUBIN. Ne m'échauffez pas davantage.
LE BAILLI. Ne raiſonne pas davantage.
ANNETTE. Lubin, Lubin, tu n'es pas ſage.
LUBIN. Je ſens là, là,
Certaine rage.
LE BAILLI. La, la, la, la,
Point de tapage.
ANNETTE. Ah! ah! ah!
Je perds courage.

(*Annette, appercevant le Seigneur, rentre dans le fond de la cabane & diſparoît.*

SCENE IX.

LE SEIGNEUR, LE BAILLI, LUBIN.

LE SEIGNEUR.

QU'EST-CE donc? Vous voilà tous deux bien en colere!

LUBIN.

Ah! pardon, Monſeigneur, vous jugerez l'affaire.

LE BAILLI.

Monſeigneur....

LE SEIGNEUR.

Permettez qu'il conte ſes raiſons:
Lubin, voyons ce qui s'agite.

LUBIN.

Monſeigneur, j'aime Annette ; il veut que je la quitte.
J'aimerois mieux mourir dans les priſons :
Pour nous le Monde en ſeroit une,
Si l'on nous ſéparoit tous deux :
Nous ne demandons, pour fortune,
Que la permiſſion d'être toujours heureux.

LE SEIGNEUR.

Monſieur Lubin, il faut l'être avec bienſéance :
Mon devoir eſt de réprimer
Les déſordres & la licence.

LUBIN.

Eſt-ce un déſordre de s'aimer ?
Eh ! qui donc aimera ma petite couſine,
Si ce n'eſt moi ? Sa mere me l'a dit.
Et ce radoteur nous preſcrit
De ne nous regarder qu'en nous faiſant la mine ;
Il trouve bien mieux ſon profit
Entre parens qu'il brouille & qu'il ruine.
Monſeigneur, eſt-il beaucoup mieux,
Eſt-il plus dans la bienſéance
De ſe manger le blanc des yeux,
Que de loger enſemble, & s'occuper tous deux
A vivre en bonne intelligence ?
Je m'en rapporte à vous, mon bon Seigneur ;
A vous, auprès de qui toujours l'équité veille.
Vous n'êtes jamais fier, vous avez un bon cœur,
Vous ne faites le mal que lorſqu'on vous conſeille.

Votre bonté nous prévient tous,
Vous ſecourez le miſérable.
Quand le Bailli nous donne au Diable,
Nous nous recommandons à vous.

LE SEIGNEUR, *ſouriant.*

Je voudrois de bon cœur vous être favorable :
Mais la loi vous condamne.

LE BAILLI.

Oui, Monſeigneur dit bien.
On ne peut entre vous former aucun lien.
Les enfans qui te devroient l'être,
Te renieroient pour pere....

LUBIN.

Oh! je n'en ai point peur.
Les vôtres vous ont bien reconnu pour le leur.
Viens, viens, ma chere Annette : hâte-toi de paroître :
Tu ſçauras mieux que moi fléchir un ſi bon maître.

SCENE X.

Les Acteurs précédens, ANNETTE.

ANNETTE, *approche lentement, la tête baissée.*

AIR.

LAISSE-MOI.

LUBIN.

Mais pourquoi?

ANNETTE.

Non, non.

LUBIN.

Ma petite, que crains-tu donc?
Monſeigneur eſt ſenſible & bon.
Il t'aimera,
Nous mariera.

ANNETTE.

Oui-dà!

LE SEIGNEUR.

Romance de Marmontel.

Sa figure eſt très-heureuſe,
Son air eſt de bonne foi.

LUBIN.

Suite de la Romance.

Viens; ſon ame eſt généreuſe:
Ne ſois donc pas ſi honteuſe.

Annette, redreſſe-toi.

LE SEIGNEUR.

Ne craignez rien, ma belle enfant.
Parlez-moi vrai.

ANNETTE.

Parle-t-on autrement?

AIR NOTÉ N°. 11. *Dans ma cabane obſcure.*

Monſeigneur, Lubin m'aime,
Sauf votre bon plaiſir;
Moi, je l'aime de même;
Il fait tout mon deſir.
Enſemble, dès l'enfance,
Nous étions de loiſir;
Nous fîmes connoiſſance,
Sauf votre bon plaiſir.

J'avois perdu ma mere,
Je me ſens attendrir;
Lubin perdit ſon pere,
Je l'entendois gémir:
Nous voilà ſans famille;
Hélas! que devenir?
Moi ſur-tout, pauvre fille!
Sauf votre bon plaiſir.

Le beſoin, l'habitude
Parvint à nous unir;
Et notre unique étude
Fut de nous ſecourir.
Quel ſort étoit le nôtre!

Nous ſçumes l'adoucir ;
Nous nous aidons l'un l'autre,
Sauf votre bon plaiſir.

LE BAILLI.

La terre, ſous vos pas, ne s'eſt pas entr'ouverte !

ANNETTE.

Au contraire, les fleurs ſembloient ſe careſſer.

LE BAILLI.

Le ſoleil à l'inſtant auroit dû s'éclipſer :
Malheureux ! vous courez tous deux à votre perte !

DUO NOTÉ N°. 13.

ANNETTE & LUBIN.

Lorſqu'Annette eſt avec Lubin,
Il fait le plus beau temps du monde.
Je vois toujours le Ciel ſerein,
Et je n'entends jamais le tonnerre qui gronde.
Lorſqu'Annette eſt avec Lubin,
Il fait le plus beau temps du monde.

LE SEIGNEUR, *s'enflammant pour Annette.*

Quelle ingénuité ! je la trouve charmante ;
En honneur, elle eſt raviſſante.

LUBIN.

AIR : *Dodo, l'enfant dormira tantôt.*

Monſeigneur, vous ne voyez rien :
Quand elle eſt en habit de fête,
Oh ! c'eſt une grace, un maintien
Qui vous feroit tourner la tête.
De même en ſimple négligé,

Si vous ſaviez.... quel plaiſir j'ai !

LE SEIGNEUR, *avec une eſpece de tranſport.*

Qu'elle eſt, qu'elle eſt bien !

LUBIN.

Monſeigneur, vous ne voyez rien.

(*Lubin préſente Annette au Seigneur, & lui fait faire la révérence.*)

LE BAILLI.

Ah ! le pendard !

LE SEIGNEUR.

Modérez votre bile.

LUBIN.

Tous ſes ajuſtemens ſont trop épais, trop forts ;
Je veux la faire habiller à la ville ;
Les habits qu'on lui fait l'étouffent dans ſon corps.

LE SEIGNEUR.

Je m'en chargerai, moi : Lubin, je te protége ;
Que l'on mene Annette au Château.

LUBIN.

Qu'on emmene Annette !

LE BAILLI, *à Lubin.*

Tout beau !

(*Au Seigneur.*)

Oui, Monſeigneur, uſez de votre privilége.

LUBIN.

Monſeigneur !...

ANNETTE.

Ah ! Lubin !

LE SEIGNEUR.

Je fais tout pour le mieux.
Tu peux lui faire tes adieux.
C'en eſt aſſez : finiſſons, qu'on l'emmene.

ANNETTE.

Lubin, Lubin !

LUBIN.

Annette, ah ! quelle peine !

(*Les gens du Seigneur enlevent Annette.*

SCENE XI.

LE SEIGNEUR, LE BAILLI, LUBIN.

LUBIN.

QU'on m'enferme avec elle.

LE BAILLI.

Arrête !

LE SEIGNEUR.

Calme-toi.

LE BAILLI.

Monſieur Lubin, point de colere.

LE SEIGNEUR.

J'aurai ſoin de ton ſort.

LUBIN

J'en ge, jarnigoi !

Voyons ce qu'il me reſte à faire.

(*Il arrache un bâton de la cabane, & court après Annette en prenant garde d'être apperçu du Seigneur.*)

SCENE XII.

LE SEIGNEUR, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Comme il eſt inſolent! l'exemple eſt dangereux.
Loger enſemble, eſt un déſordre affreux;
C'eſt une choſe épouvantable.

LE SEIGNEUR, *à part.*

Je ſerois comme lui, peut-être auſſi coupable.

LE BAILLI.

Je ſuis de ce canton l'Officier principal,
Le Bailli, l'Avocat, le Procureur Fiſcal,
Et le Juge municipal,
De plus, Greffier de votre Tribunal;
Comme Greffier, je me ſaiſis d'Annette;
C'eſt une preuve du délit,
Que Monſeigneur me la remette,
Je la confiſque à mon profit.

LE SEIGNEUR.

Vous allez ſur mes droits.

LE BAILLI, *faiſant des révérences.*

Ah! Monſeigneur, ſi j'oſe...

LE SEIGNEUR.

Eh bien ?

LE BAILLI.

Je dois vous dire encor...

LE SEIGNEUR.

Plaît-il ?

LE BAILLI.

Pardon, ſi je propoſe...

LE SEIGNEUR.

Parlez.

LE BAILLI.

Annette eſt un tréſor.

LE SEIGNEUR.

Je le ſçais.

LE BAILLI.

Je voudrois en faire....

LE SEIGNEUR.

Quoi ?

LE BAILLI.

Ma femme

LE SEIGNEUR.

Vous !

LE BAILLI.

Oui ; pour le bien de mon ame
Je ne me ſuis encor marié que trois fois,
Et je veux eſſayer d'un quatrième choix.

LE SEIGNEUR.

Mais elle aime Lubin.

LE BAILLI.

Ce n'eſt point une affaire :
Tout le paſſé ne m'inquiette pas ;
A l'uſage du ſiécle un mari doit ſe faire,
Nous voyons tous les jours des gens moins délicats.

AIR : *De M. Sodi*, ou l'Air : *Que ne ſuis-je la fougère?*

Mes trois femmes étoient veuves,
Lorſque je les épouſai :
De tenter d'autres épreuves
Toujours je me propoſai ;
Mais ici, comme à la ville,
Où trouver un cœur tout neuf ?
Si j'étois ſi difficile,
Je reſterois long-temps veuf.

LE SEIGNEUR.

Ah ! oui-dà ! votre zele eſt pur & reſpectable !
Je vois à préſent ce que c'eſt :
Le crime de Lubin, c'eſt qu'Annette eſt aimable.
Nous ne jugeons de tout que par notre intérêt.

SCENE XIII.

LE BAILLI, LE SEIGNEUR, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

AIR : *La petite Poſte de Paris.*

AH ! Monſeigneur, ah ! Monſeigneur,
Tout eſt chez vous dans la rumeur.
Il faut qu'on ſonne le tocſin,
Et ſur Annette & ſur Lubin :
Il faut écrire en tout pays,
Par la p'tit' Poſte de Paris.

Lubin d'un ſaut franchit le mur,
Tombe ſur nous, frappe à coup ſûr :
Deux de vos gens ſont édentés,
Trois de vos chiens ſont éreintés,
Votre Suiſſe a le nez caſſé,
Et moi le dos tout fracaſſé.

LE SEIGNEUR.

Comment ! avec Lubin, Annette a pris la fuite !

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monſeigneur.

LE BAILLI.

Quel attentat nouveau !

LE SEIGNEUR.

Je vais donner mes ordres au Château.
Bailli, vous & mes gens, mettez-vous à leur ſuite.

SCENE XIV.

LE BAILLI, *ſeul.*

AU diable ! ſi j'y vais : ce drôle eſt trop hardi ;
Il vient, décampons au plus vîte.
Il ſe feroit un jeu d'aſſommer un Bailli.

SCENE XV.

ANNETTE ET LUBIN.

LUBIN, *tenant Annette d'une main, & de l'autre jouant du bâton à deux bouts.*

ARIETTE, NOTES. N°. 24.

NON, non, je ne crains perſonne ;
Je t'environne ;
Aucun danger ne m'étonne ;
Sur moi que le Ciel tonne...
Moi, que je t'abandonne !
Si quelqu'un me raiſonne,
Je l'étends mort.

Mon ſang bouillonne :
L'amour, l'amour me rend fort.
Non, non, je ne crains perſonne,
Nul danger ne m'étonne.
Sur moi que le Ciel tonne...
Ma force t'environne :
L'amour, l'amour me rend fort.
Moi, que je t'abandonne !
Non, tout mon ſang bouillonne.
Je ne crains perſonne,
Et j'étends mort
Qui me raiſonne.
L'amour, l'amour me rend fort.

SCÈNE XVI. ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, LES GENS DU SEIGNEUR, PAYSANS ET PAYSANNES.

LE SEIGNEUR.

ARRÊTE !

LUBIN, *laiſſant tomber ſon bâton.*

Ah ! Monſeigneur, votre ſeule préſence
Rappelle mon devoir & mon obéiſſance.
Ah ! diſpoſez, diſpoſez de mon ſort :
J'attends de vous ou la vie, ou la mort.

ANNETTE.

AIR NOTÉ. N°. 15. *Vous Amans que j'intéreſſe.*

Monſeigneur, voyez mes larmes;
Je ſuccombe à mes allarmes.
Monſeigneur, voyez mes larmes,
Ah! laiſſez-vous attendrir.
A ſes yeux ſi j'ai des charmes,
Eſt-ce lui qu'il faut punir?

Annette aima la premiere.

LUBIN.

Non, c'eſt moi, c'eſt moi, ma chere.

ANNETTE.

Je voulois en tout lui plaire;
Et mon cœur cherchoit le ſien.

LUBIN.

Non, non, ma Bergere;
Ton cœur fut le prix du mien.

ENSEMBLE.

ANNETTE.	LUBIN.
Monſeigneur; voyez mes larmes;	Monſeigneur, voyez ſes larmes;
Je ſuccombe à mes allarmes.	Mettez fin à ſes allarmes.
Monſeigneur, voyez mes larmes;	Monſeigneur, voyez ſes larmes;
Ah! laiſſez-vous attendrir.	Ah! laiſſez-vous attendrir.

ANNETTE.

A ſes yeux ſi j'ai des charmes,
Eſt-ce lui qu'il faut punir?

LUBIN.

Si Lubin céde à ſes charmes,
C'eſt lui ſeul qu'il faut punir.

ANNETTE.

Que ta peine me chagrine!

LUBIN, *au Seigneur.*

Mais Annette eſt ma couſine.
Cet enfant, cette orpheline
Doit-elle être à l'abandon?
Non, non.

ENSEMBLE.

Monſeigneur, &c. | Monſeigneur, &c.

LUBIN.

Ce ne ſont point mes jours que je regrette:
Mais, Monſeigneur, prenez pitié d'Annette,
Elle mourra par amitié pour moi.
Votre Bailli la déſeſpere.
Et dit, je ne ſçais pas pourquoi,
Qu'elle aura des enfans dont je ſerai le pere,
Et qu'ils reprocheront leur naiſſance à nous deux.

ANNETTE.

Hélas! ils viendront donc, ces enfans malheureux,
Reprocher leurs jours à leur mere,
Quand je n'y ſerai plus. De mes chagrins cuiſans
Je me conſolerai, s'ils ont la ſubſiſtance.
Je mourrois volontiers, quand ces pauvres enfans

N'auroient plus beſoin d'aſſiſtance.

LE BAILLI, *au Seigneur.*

Mais impoſez-leur donc ſilence.

LE SEIGNEUR, *à part.*

Avec trouble je les entends.

LUBIN.

Je conviens de mon tort : mais, je vous le répete,
Monſeigneur, prenez ſoin d'Annette ;
S'il faut me ſéparer d'Annette abſolument,
Recevez-moi ſoldat dans votre Régiment.
Pour vous, avec plaiſir, j'expoſerai ma vie ;
Je ne veux rien de plus : Annette m'eſt ravie !
Quand il falloit applanir des chemins,
Piocher, bêcher, & faire des levées,
Enclorre vos Parcs, vos Jardins,
On me voyoit toujours le premier aux corvées :
C'étoit par amitié plutôt que par devoir.
Je ne veux pas m'en prévaloir :
Mais à votre bonté ſi j'ai droit de prétendre,
Qu'Annette ſeule en ſoit l'objet,
Et j'en ſentirai mieux le prix de ce bienfait.
Ah ! Monſeigneur, daignez m'entendre ;
Quand vous voyez des malheureux,
Vous vous intéreſſez pour eux ;
Vous dites à part vous : ils ſont ce que nous ſommes.
Oui, ces pauvres gens ſont des hommes.

LE SEIGNEUR, *avec une vivacité qui tient du dépit.*

Leve-toi, Lubin, leve-toi.

(*A part.*)
Il m'attendritoit malgré moi.
(*Haut.*)
Bailli, notez ce que j'ordonne.

LE BAILLI.

Oui, Monſeigneur.

ANNETTE.

Ah! je friſſonne!

LUBIN.

Annette, me voilà perdu!

LE BAILLI.

Tu vas être puni; je m'y ſuis attendu.

LE SEIGNEUR.

Notez bien... (1) que je leur pardonne.
Hélas! pourquoi les déſunir?
Vous pourrez vous aimer ſans crime.
Oui, mes enfans, vous allez obtenir
Ce qui rendra votre amour légitime.

LUBIN & ANNETTE.

Ah! Monſeigneur!

ANNETTE.

Si mon cœur...

LUBIN.

Si nos vœux...

LE SEIGNEUR.

Laiſſez-moi, laiſſez-moi; votre reconnoiſſance,

(1) Le Seigneur regarde Annette & Lubin, & s'attendrit pour eux.

Si j'ai fait envers vous un acte généreux,
M'en ôteroit la récompenſe.
Celui qui donne eſt plus heureux
Que celui qui reçoit.

ANNETTE, *attendrie.*

Je ſens couler mes larmes.

LUBIN.

Le bon Seigneur !

LE BAILLI.

J'enrage.

LE SEIGNEUR, *à part, regardant Annette.*

Ah ! qu'Annette a de charmes !
Allons, embraſſez-vous : j'aurai ſoin de vous deux.
Du vrai bonheur voilà l'image.
Ils jouiſſent de tout, en vivant ſimplement :
Sous les humbles toîts du village
Regnent l'amour naïf & le pur ſentiment.

(*On danſe.*)

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

AIR NOTÉ. N°. 16.

LE SEIGNEUR.

QUE tout le Hameau s'apprête
A célébrer ce grand jour :
Vous qu'intéreſſe l'amour,
Prenez tous part à la Fête.
Annette & Lubin vont voir combler leur deſir ;
Leur ardeur fidelle
Eſt notre modele.
Annette & Lubin vont voir combler leur deſir ;
Le bonheur va les unir.

Jeunes cœurs qu'Amour appelle,
Imitez ces deux Amans :
Comme lui ſoyez conſtans,
Soyez auſſi tendres qu'elle.
Annette, &c.

L'éclat, la magnificence,
Ne ſatisfont point un cœur :

Cherchez-vous le vrai bonheur ?
Il n'eſt que dans l'innocence.
Annette, &c.

Dans les nœuds du mariage,
Pour vivre toujours heureux,
Hors l'Amour avec vous deux,
Point de tiers dans le ménage.
Annette, &c.

LUBIN.

Belles qui, par l'impoſture,
Croyez orner vos attraits ;
Voyez ce teint vif & frais,
Votre art vaut-il la nature ?
Annette, &c.

ANNETTE.

L'eſprit & le beau langage
Rendent mal le ſentiment :
Un regard de mon amant
Exprime bien davantage.
Annette & Lubin vont voir combler leur deſir :
Leur ardeur fidelle
Eſt notre modele.
Annette & Lubin vont voir combler leur deſir ;
Le bonheur va les unir.

(ON DANSE.)

(*Les filles du village donnent des rubans à Lubin ; les garçons un bouquet à Annette.*)

RONDE.

AIR NOTÉ, N°. 17.

LE SEIGNEUR.

Lubin aime ſa Bergere ;
L'amour ſeul borne leurs vœux.
Sur un trône de fougere,
Le bonheur eſt avec eux.
Des grandeurs ils ſont au faîte,
Dans leurs innocens ébats.
Ah !
Il n'eſt point de Fête,
Quand le cœur n'en eſt pas.

LE BAILLI.

En dépit de ma tendreſſe,
A jamais ils s'aimeront ;
Ces plaiſirs, cette allégreſſe
Pour mes feux ſont un affront.
Lubin ravit ma conquête :
Je la verrois dans ſes bras !
Ah ! &c.

(*Il ſort.*)

LUBIN.

Par une vaine apparence,
L'on ſçait plaire rarement.
Les tréſors de l'opulence
Valent moins qu'un ſentiment.
Eſt-ce aux dehors qu'on s'arrête ?

Non : c'eſt du cœur qu'on fait cas.
Ah ! &c.

LE DOMESTIQUE *du Seigneur.*

Un Traitant donne à Colette
Et de l'or & des rubis.
Colin n'a qu'une fleurette ;
Mais l'Amour y met le prix.
La plus brillante conquête
Pour Colette a moins d'appas.
Ah ! &c.

ARLEQUIN ET LE CARILLONNEUR (1).

Mes enfans, bon jour, bonne œuvre ;
Vous voilà tous deux époux.
Je vous donne ce chef-d'œuvre,
C'eſt un meuble fait pour vous.
L'Amour, d'un air de conquête,
Sourit en diſant tout bas :
Ah !
Il n'eſt point de fête,
Quand l'berceau n'en eſt pas.

De Plutus un vieux Satrape
A Colette donne un Bal ;
En ſecret elle s'échappe,

(1) Le Bedeau & le Carillonneur apportent, en grande cérémonie, un berceau d'oſier enjolivé de fleurs, qu'ils préſentent à Annette & à Lubin.

Quand Lucas fait un ſignal.
Tous deux s'en vont tête-à-tête,
Sautant & chantant tout bas :
Ah ! &c.

LUBIN, *au Public.*

Lubin à ſon mariage,
Vous invite ſans façon.

ANNETTE.

Venez voir notre ménage
Comme amis de la maiſon.
Pour nous quel bonheur s'apprête,
Si de nous vous faites cas !
Ah !
Il n'eſt point de fête,
Quand vous n'en êtes pas.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Lieutenant Général de Police, *Annette & Lubin*, *Comédie*, & je crois que cette Piece délicatement écrite fera plaiſir au Lecteur. A Paris, ce 12 Février 1762.

MARIN.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur FAVART, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer, réimprimer & donner au Public, *les Œuvres de ſa Compoſition*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer & réimprimer leſdites Œuvres autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *quinze années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion ou de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou réimprimer, faire imprimer ou réimprimer, vendre & débiter leſdites Œuvres, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion

expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion & réimpreſſion deſdites Œuvres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq; & qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion & réimpreſſion deſdites Œuvres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Préſentes; DU CONTENU deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ni empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdites Œuvres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le vingt-ſeptiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent cinquante-neuf, & de notre Regne le quarante-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires de Paris. N°. 521. fol. 356, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, Art. 41, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'Art. 108. du même Réglement. A Paris ce 16 Mai 1759.

G. SAUGRAIN, Syndic.

J'ai cédé mon préſent Privilége à M. DUCHESNE, Libraire à Paris, pour qu'il en jouiſſe, lui & les ſiens, comme d'une choſe à lui appartenante, ſuivant l'accord fait entre nous. A Paris, ce jourd'hui 12 Octobre 1759.

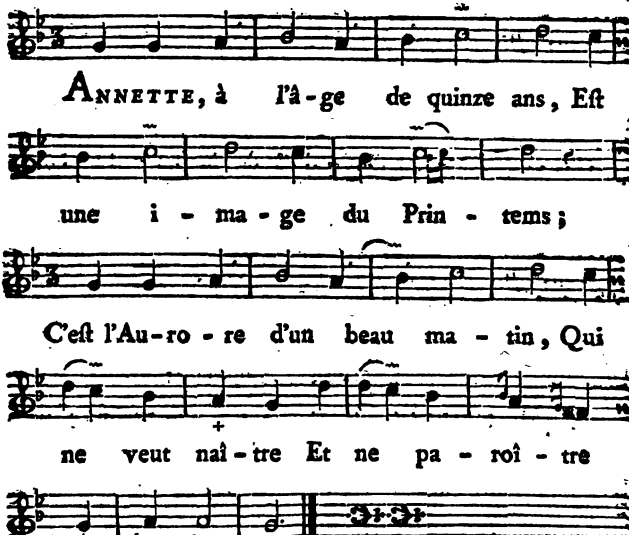
FAVART.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de la Reine & de l'Archevêché, rue des Mathurins, 1768.

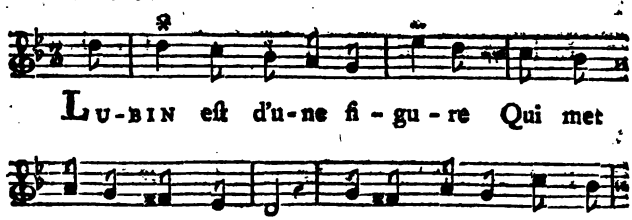
AIRS

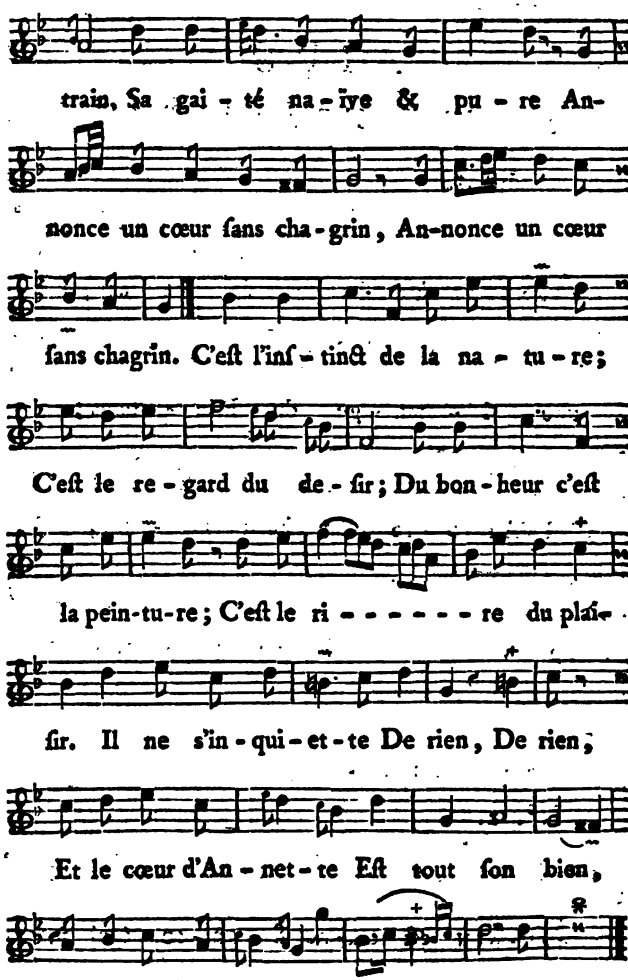
D'ANNETTE ET LUBIN.

N°. 1.



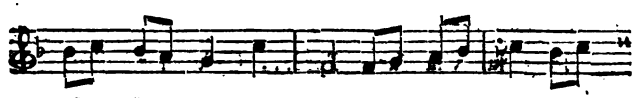
N°. 2.



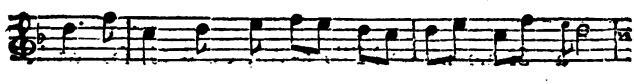

train, Sa gai - té na - ïve & pu - re An-
nonce un cœur ſans cha - grin, An-nonce un cœur
ſans chagrin. C'eſt l'inſ - tinct de la na - tu - re;
C'eſt le re - gard du de - ſir; Du bon - heur c'eſt
la pein-tu-re; C'eſt le ri - - - - - - re du plaiſ-
ſir. Il ne s'in - qui - et - te De rien, De rien,
Et le cœur d'An - net - te Eſt tout ſon bien,
Et le cœur d'Annet-te Eſt tout ſon bien. LUBIN, &c.

N°. 3.

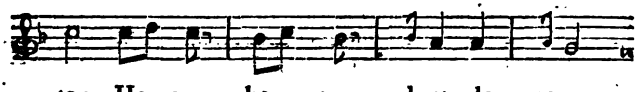
Ce n'eſt que dans la re - trai - te Qu'on jou-



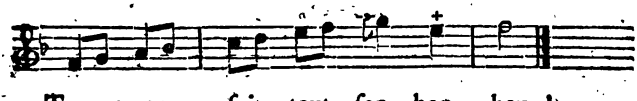
it des vrais plai - ſirs ; Sans re - grets &



ſans deſirs, L'ame eſt libre & ſa - tis - fai -

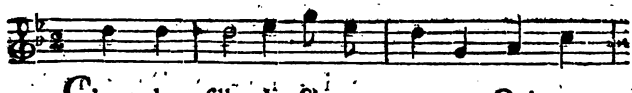


te : Heureux, heu - reux dont le cœur

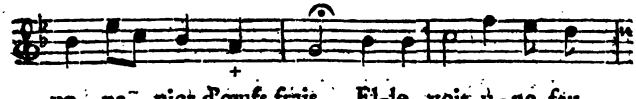


Trouve en ſoi tout ſon bon - heur !

N°. 4.



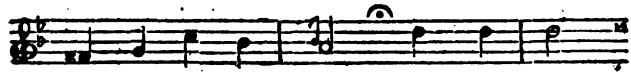
C'est la fille à Si - mo - net - te, Qui porte



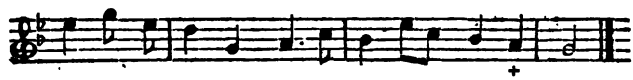
un pa - nier d'œufs frais... El-le voit u - ne fau -

vet - te, El - le veut cou - rir a - près...

Le pied gliſſe à la pau-vret-te, Tout d'ſon

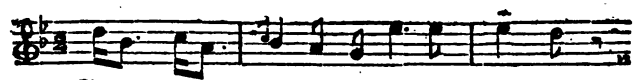


long la v'là ſur l'pré... Qu'al-ler dire

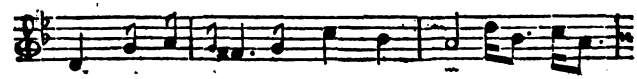


à Si-mo-net-te ? Elle a-voit caſ-ſé ſes œufs.

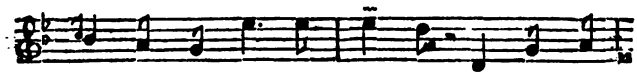
N°. 5.



CHERE An-net-te, reçois l'hom-ma-ge

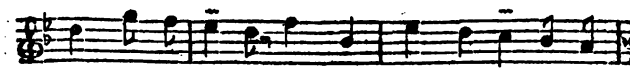


Que, chaque jour, te rend mon cœur. Ce bou-

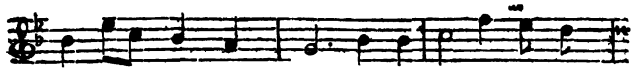


quet eſt la douce i-ma-ge De ton é-

clat, de ta frai-cheur. Pour don-ner en-

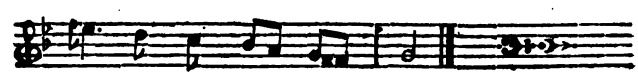


cor plus de gra-ce Aux fleurs dont pour toi j'ai fait



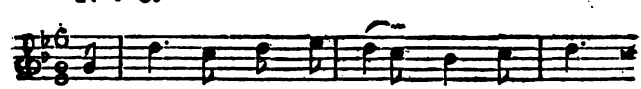
choix, Con-tre ton ſein que je les pla-ce;

Ces deux ro-ſes en fe-ront trois, Ces deux



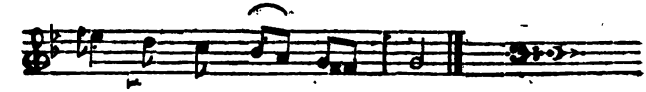
ro-ſes en fe-ront trois.

N°. 6.

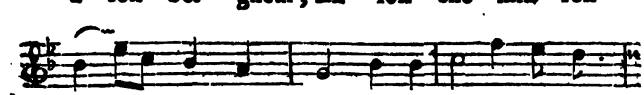


Il é-toit u-ne fil-le; U-ne

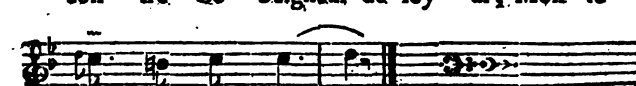
fil-le d'hon-neur, Qui plai-ſoit fort



à ſon Sei-gneur; En ſon che-min ren-

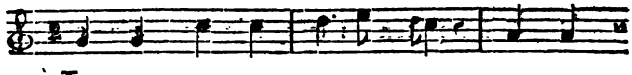


con-tre Ce Seigneur dé-loy-al, Mon-té

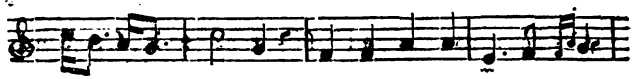


ſur ſon che-val.

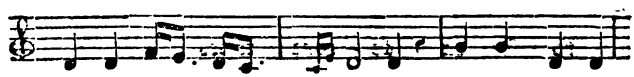
N°. 7.



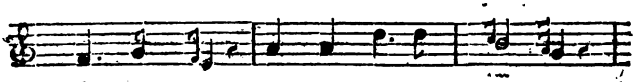
LUBIN, pour me pré-ve-nir, Lit dans



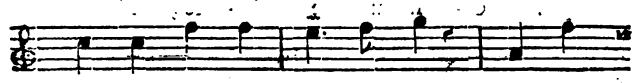
ma pen-ſé-e, Et de même à le ſer-vir



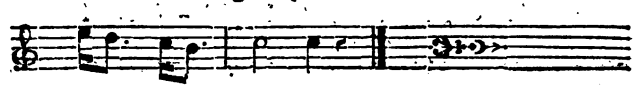
Je ſuis em-preſ-ſé-e: Son in-té-rêt



m'eſt commun; Mon bien eſt le nô-tre;

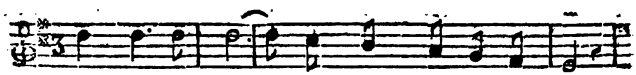


Et l'ou-vra-ge que fait l'un, Eſt tou-

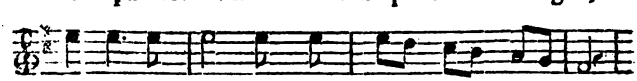


jours pour l'au-tre.

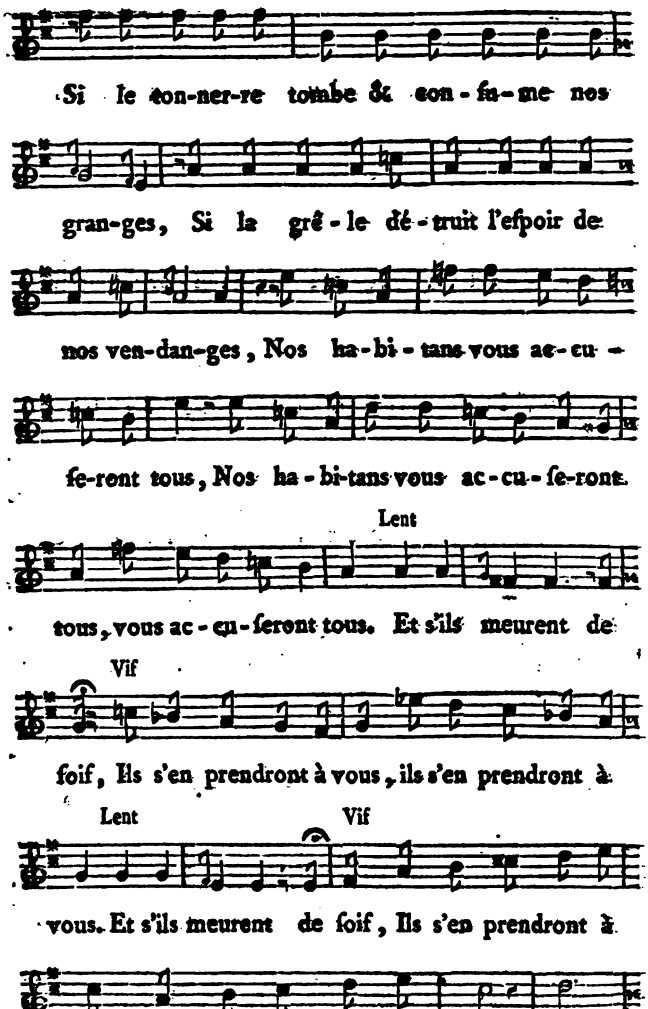
N°. 8.

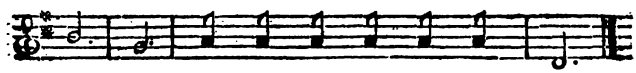


SI par les vents nos champs ſont ra-va-gés,



Si par les loups nos mou-tons ſont man-gés;


Si le ton-ner-re tombe & con-fu-me nos
gran-ges, Si la grê-le dé-truit l'eſpoir de
nos ven-dan-ges, Nos ha-bi-tans vous ac-cu-
ſe-ront tous, Nos ha-bi-tans vous ac-cu-ſe-ront.
Lent
tous, vous ac-cu-ſeront tous. Et s'ils meurent de
Vif
ſoif, Ils s'en prendront à vous, ils s'en prendront à
Lent
Vif
vous. Et s'ils meurent de ſoif, Ils s'en prendront à
vous, ils s'en prendront à vous, ils

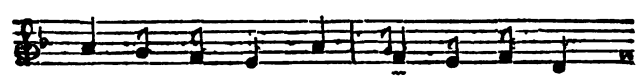


s'en pren-dront, ils s'en prendront à vous.

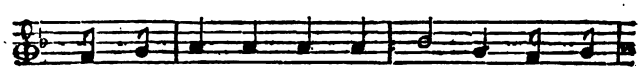
N°. 9.

LE BAILLI.

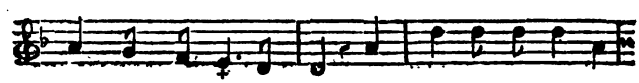
LUBIN a la pré-fé-ren-ce : Pour-ſui-



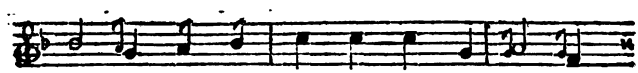
vez, Et bra-vez Mon choix Et les loix ;



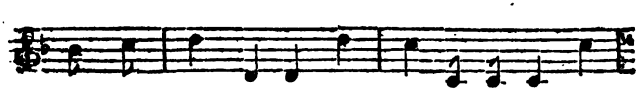
Le Ciel en pren-dra ven-gean-ce. Que de



maux pour vous je prê-vois ! Peut-ê-tre ſe-rez-vous

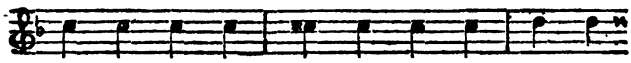


me-re. Des en-fans dans la mi-ſe-re,

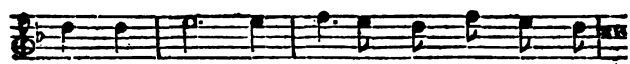


Com-me vous, ha-ïs, Dans tout ce pa-ys, Se-

ront des ob-jets de mé-pris. Je vois

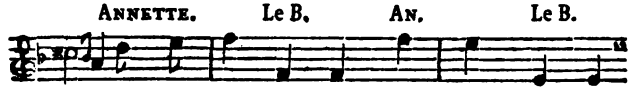


de pauvres en - fans, In - té - reſ - ſans, Fort



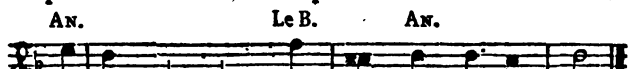
in - no - cens, Mau - dire & leur mere & leur

ANNETTE. Le B. AN. Le B.



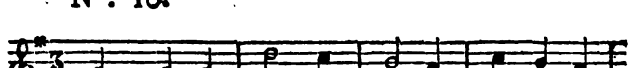
pere. Ah ! Monſieur !... J'ai peur... Mon cœur... D'horreur...

AN. Le B. AN.

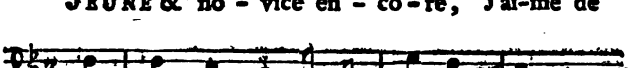


Tran - ſi... Sai - ſi..., Tremblez... Vous me trou - blez.

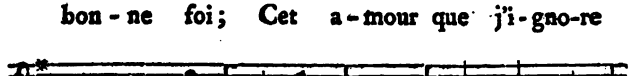
N°. 10.



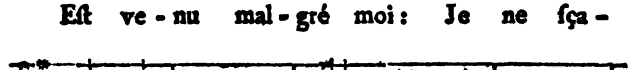
JEUNE & no - vice en - co - re, J'ai - me de



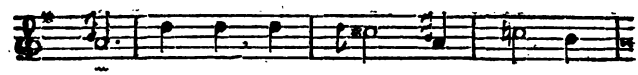
bon - ne foi; Cet a - mour que j'i - gno - re

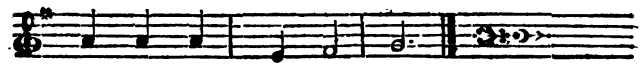


Eſt ve - nu mal - gré moi: Je ne ſça -

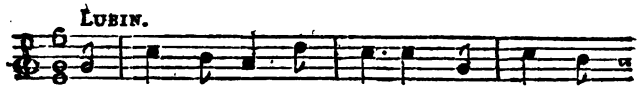


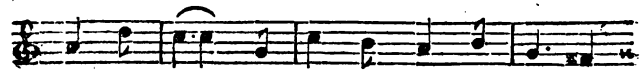
vois pas mê - me Son nom juſ - qu'à ce

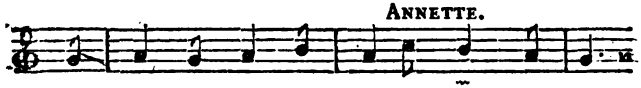

jour : Hé-las ! dès que l'on ai-me,

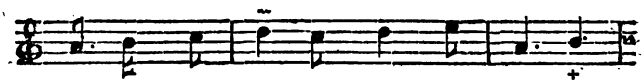

On a donc de l'a-mour ?

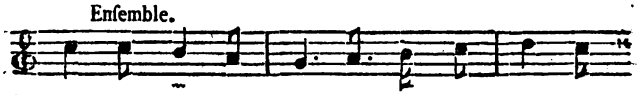
N°. 11.

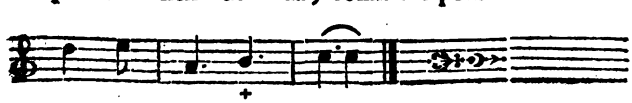

LUBIN.
LE cœur de mon An-net-te, Et le mien


ne font qu'un ; Moutons, chien & hou-let-te,

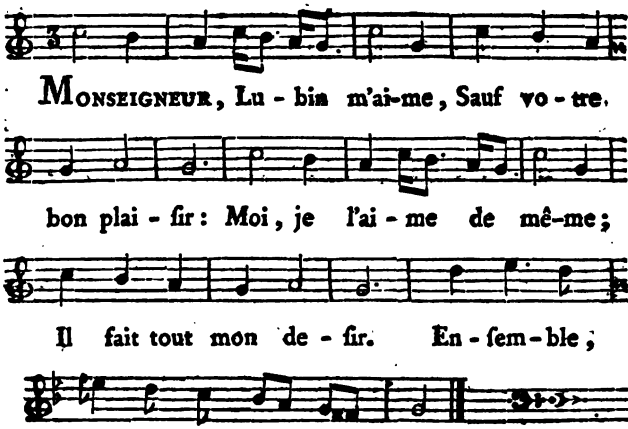

ANNETTE.
Chez nous tout eſt com-mun. Eh ! mais, oui-dà ;


Comment peut-on trou-ver du mal à


Enſemble.
ça ? Oh ! nen-ni dà ; comment peut-on trou-

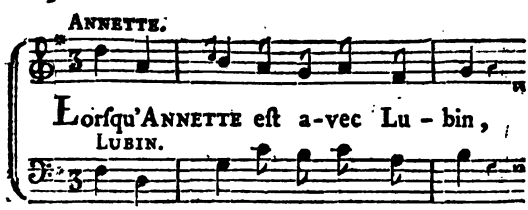

ver du mal à ça ?

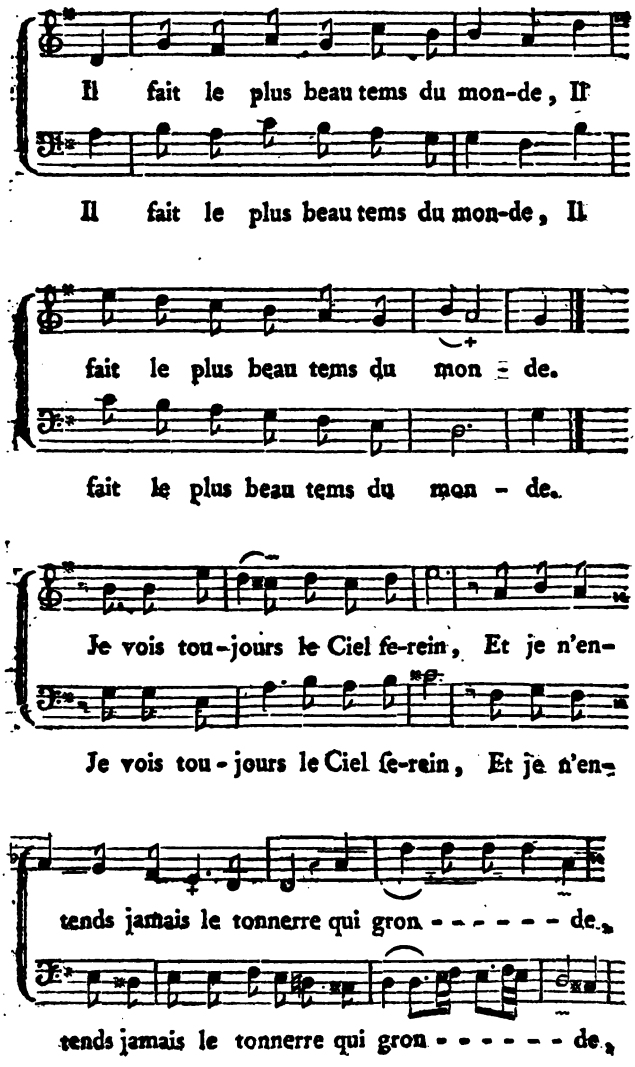
N°. 12.

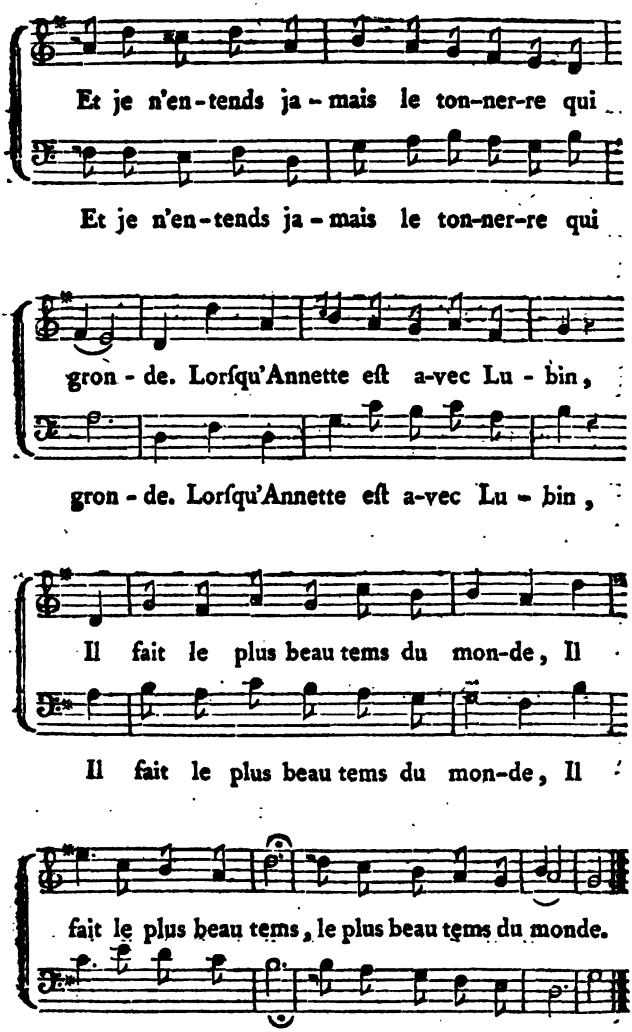

Monseigneur, Lu - bin m'ai-me, Sauf vo - tre,
bon plai - ſir: Moi, je l'ai - me de mê-me;
Il fait tout mon de - ſir. En - ſem - ble,
dès l'en - fan - ce, Nous é - tions de loi - ſir;
Nous fi - mes con - noiſ - ſan - ce, Sauf vo - tre
bon plai - ſir.

N°. 13.

DUO.

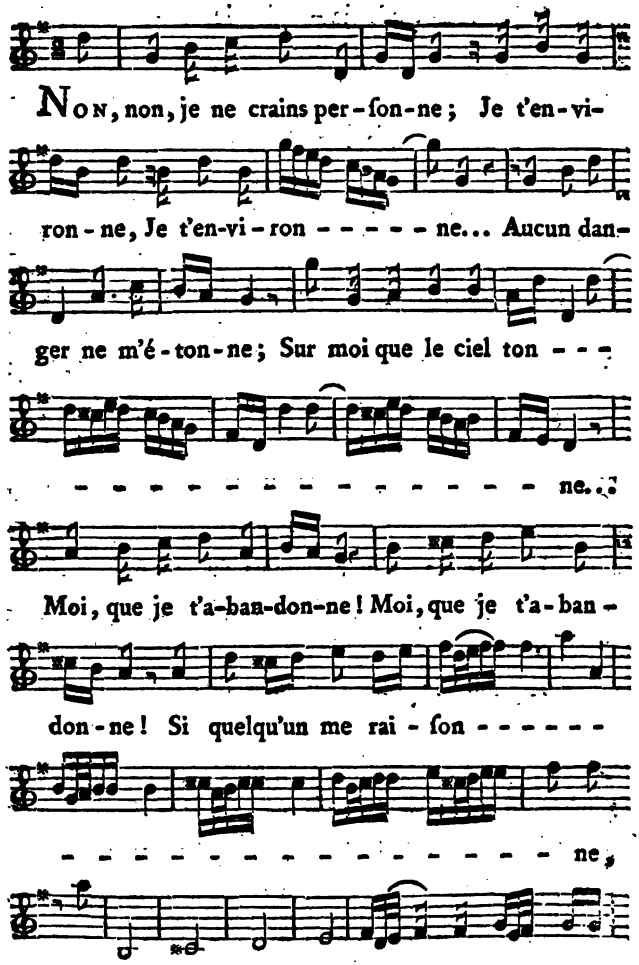

Annette.
Lorſqu'Annette eſt a-vec Lu - bin,
Lubin.
Lorſqu'Annette eſt a-vec Lu - bin,

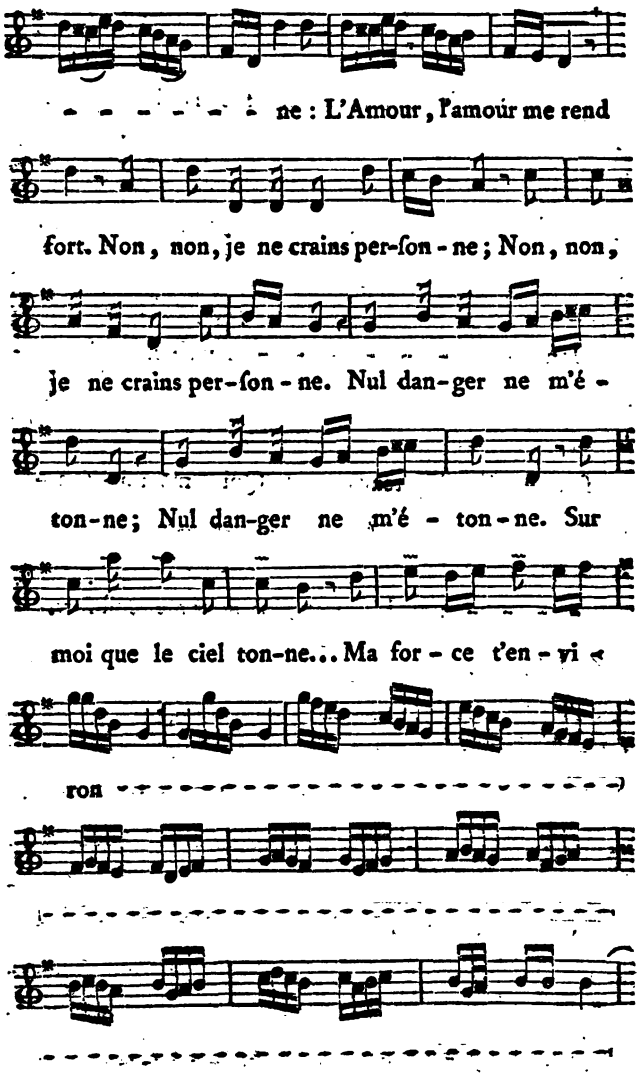

Il fait le plus beau tems du mon-de, Il
Il fait le plus beau tems du mon-de, Il
fait le plus beau tems du mon - de.
fait le plus beau tems du mon - de.
Je vois tou-jours le Ciel ſe-rein, Et je n'en-
Je vois tou-jours le Ciel ſe-rein, Et je n'en-
tends jamais le tonnerre qui gron - - - - - - de,
tends jamais le tonnerre qui gron - - - - - - de,

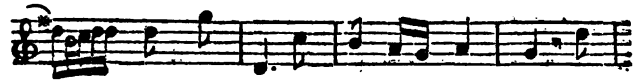

Et je n'en-tends ja-mais le ton-ner-re qui
Et je n'en-tends ja-mais le ton-ner-re qui
gron-de. Lorſqu'Annette eſt a-vec Lu-bin,
gron-de. Lorſqu'Annette eſt a-vec Lu-bin,
Il fait le plus beau tems du mon-de, Il
Il fait le plus beau tems du mon-de, Il
fait le plus beau tems, le plus beau tems du monde.
fait le plus beau tems, le plus beau tems du monde.

ARIETTE.

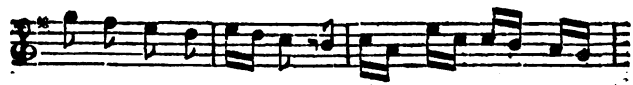
N°. 14.


Non, non, je ne crains per-ſon-ne; Je t'en-vi-
ron-ne, Je t'en-vi-ron - - - - - ne... Aucun dan-
ger ne m'é-ton-ne; Sur moi que le ciel ton - - -
- - - - - - - - - - - - - - - ne.
Moi, que je t'a-ban-don-ne! Moi, que je t'a-ban-
don-ne! Si quelqu'un me rai-ſon - - - - - -
- - - - - - - - - - - - - - - ne,
Je l'é-tends mort, Mon ſang bouil-lon - - -

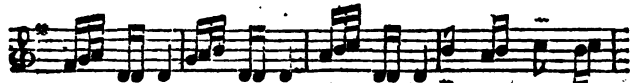

ne : L'Amour, l'amour me rend
fort. Non, non, je ne crains per-ſon-ne ; Non, non,
je ne crains per-ſon-ne. Nul dan-ger ne m'é-
ton-ne ; Nul dan-ger ne m'é-ton-ne. Sur
moi que le ciel ton-ne... Ma for-ce t'en-vi-
ron



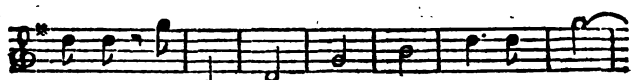
ne : l'Amour, l'amour me rend fort. Moi,



que je t'a-ban-don-ne ! Non ; tout mon ſang bouil -



lon - - - - - - - - - ne. Je ne crains per-

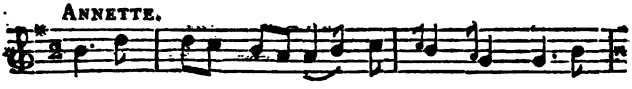


ſon-ne, Et j'é - tends mort Qui me rai - ſon -

- - - - ne. L'Amour, l'Amour me rend fort.

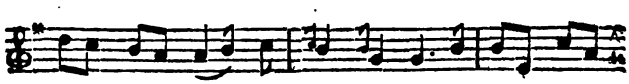
N°. 15.

ANNETTE.



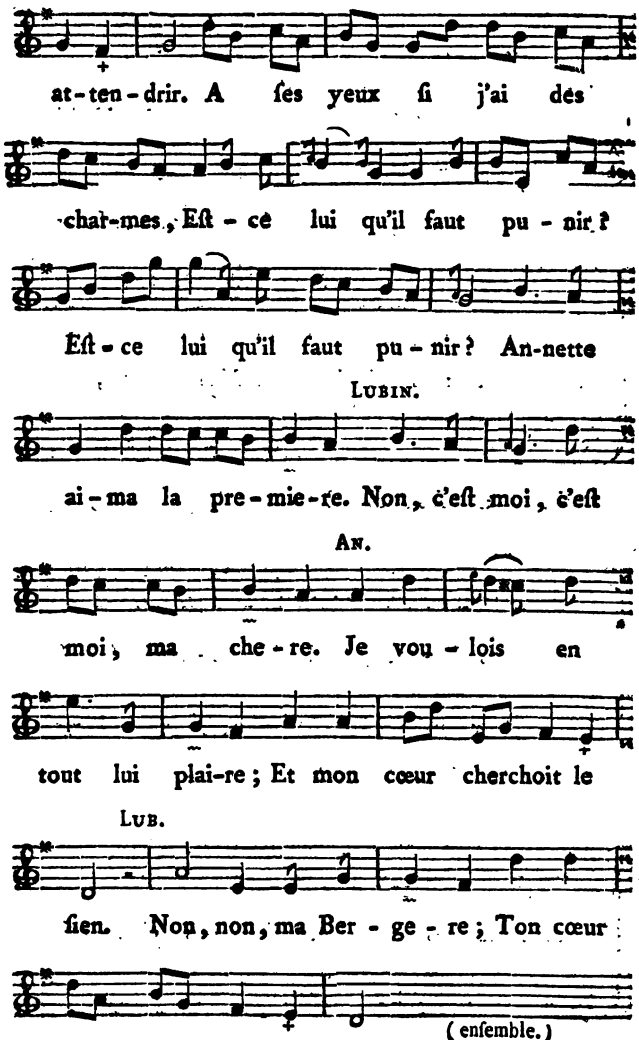
MONSEI - GNEUR, voy - ez mes lar - mes ; Je ſuc -

combe à mes al - lar - mes. Mon - ſei -



gneur, voy - ez mes lar - mes ; Ah ! laiſ - ſez - vous

attendrir.


at-ten-drir. A ſes yeux ſi j'ai des
chat-mes, Eſt-ce lui qu'il faut pu-nir?
Eſt-ce lui qu'il faut pu-nir? An-nette
LUBIN.
ai-ma la pre-mie-re. Non, c'eſt moi, c'eſt
AN.
moi, ma che-re. Je vou-lois en
tout lui plai-re; Et mon cœur cherchoit le
LUB.
ſien. Non, non, ma Ber-ge-re; Ton cœur
(enſemble.)
fut le prix du mien.

ANNETTE.

MONSEI-GNEUR, voy-ez mes ſar-mes; Je ſuc-

LUBIN.

MONSEI-GNEUR, voy-ez ſes ſar-mes; Met-tez

combe à mes al-lar-mes. Monſeigneur, voy-

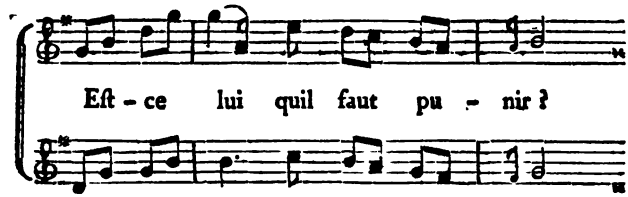
ſin à ſes al-larmes. Monſeigneur, voy-

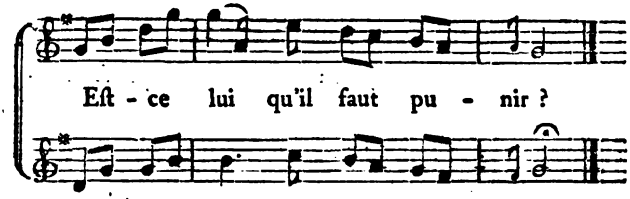
ez mes lar-mes; Ah! laiſ-ſez-vous at-ten-

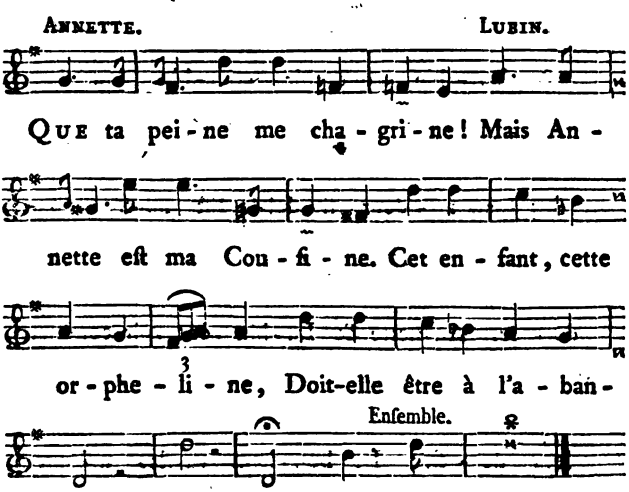
ez ſes lar-mes; Ah! laiſ-ſez-vous atten-

drir. A ſes yeux ſi j'ai des char-mes,

drir. A ſes yeux ſi j'ai des char-mes,

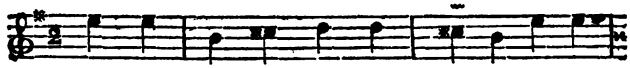

Eſt-ce lui quil faut pu-nir ?
C'eſt lui ſeul qu'il faut pu-nir.


Eſt-ce lui qu'il faut pu-nir ?
C'eſt lui ſeul qu'il faut pu-nir.

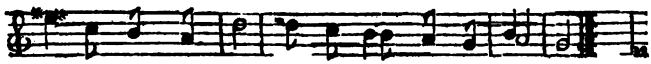

ANNETTE.
LUBIN.
QUE ta pei-ne me cha-gri-ne ! Mais An-
nette eſt ma Cou-ſi-ne. Cet en-fant, cette
or-phe-li-ne, Doit-elle être à l'a-ban-
Enſemble.
don ? Non. non. Monſeigneur, &c.

VAUDEVILLE.

N°. 16.

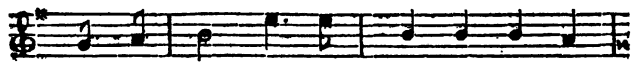


QUE tout le ha-meau s'ap-prê-te A ce

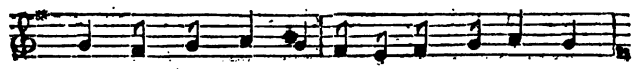


lé-brer ce grand jour : Vous qu'inté-reſ-ſe l'a-

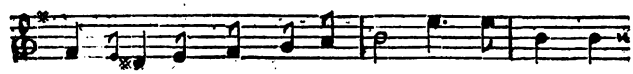
mour, Pre-nez tous part à la Fê-te. Annette



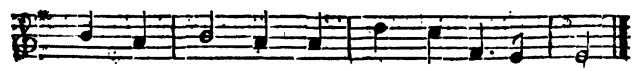
& Lu-bin vont voir com-bler leur de



ſir ; Leur ar-deur fi-del-le Eſt no-tre mo-



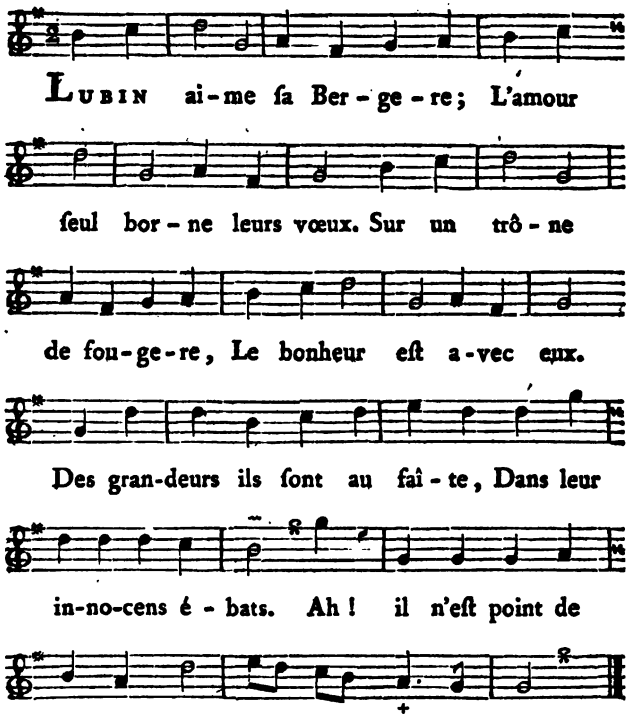
de-le. An-nette & Lu-bin vont voir combler



leur de-ſir ; Le bon-heur va les u-nir.

RONDE.

N°. 17.



La Partie de Muſique a été imprimée chez BARBOU, avec les Caractères gravés par M. Fournier le jeune.

CATALOGUE GÉNÉRAL DES THÉATRES.

THÉATRES de M. de Voltaire, 6 vol. *in*-12,	18 l.
Œuvres de Piron, 3 vol. *in*-12, belles figures.	9 l.
de Marivaux, Théâtre Franç. & Ital. 7. vol.	21 l.
de M. Pannard, en 4 vol. *in*-12,	12 l.
& Œuvres de Fagan, 4 vol. *in*-12,	12 l.
de Philippe Poiſſon, 2 vol. *in*-12,	5 l.
de Boindin, 2 vol. *in*-12.	5 l.
de M. Paliſſot, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 ſ.
de V***, *in*-12,	3 l.
de Madame de Graffigny, *in*-12,	3 l.
de la Noue, vol. *in*-12,	3 l.
de Duché, ou Tragédies ſaintes, vol. *in*-12.	3 l.
de l'Affichard, volume *in*-12,	2 l. 10 ſ.
d'un Inconnu, vol. *in*-12,	2 l. 10 ſ.
de la Motte, vol. *in*-12,	3 l.
de Delaunay, vol. *in* 12,	3 l.
de Guyot de Merville, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 ſ.
de Colardeau, vol. *in*-12,	3 l.
de le Franc, 4 vol. *in*-12,	8 l.
de Moiſſy, vol. *in*-12,	3 l.
de Châteaubrun, *in* 12,	3 l.
des Boulevards, ou les Parades, 3 vol. *in*-12.	7 l. 10 ſ.
d'Apoſtolo Zéno, traduit de l'Ital. 2 vol. *in* 12,	5 l.
Bourgeois, ou Recueil de Pieces Bourgeoiſes,	3 l.
de la Grange, *in*-8.	3 l.
de Romagenſi & Riccobini, vol; *in*-8,	5 l.
d'Aviſſe, vol. *in*-8,	3 l.
de Boiſſi, 9 vol. *in*-8, nouvelle édition,	36 l.
de Peſſelier, vol. *in*-8.	5 l.
de Campagne, Recueil de Parades, *in*-8.	5 l.
de M. Favart, avec figures & Muſique,	40 l.
de Vadé, avec les airs notés, 4 vol. *in*-8.	20 l.
d'Anſeaume, 3 vol. *in*-8. avec les airs notés,	15 l.
de Poinſinet, 2 vol. *in*-8. Muſique,	10 l.
Nouveau Théâtre François & Italien, 8 vol. *in*-8.	40 l.
Supplément aux Théatres François & Italien, 6 vol. *in*-12,	15 l.

Ancien Théâtre de la Foire, 10 vol. *in*-12,	30 l.
Nouveau Théâtre de la Foire, 4 vol. *in*-8.	20 l.
Œuvres de P. Corneille, 10 vol. *in*-12,	20 l.
de T. Corneille, 9 vol. *in*-12,	18 l.
de Racine, 3 vol. *in*-12,	6 l. 15 s.
Les mêmes, 3 vol. *in*-4.	60 l.
de Crébillon, 3 vol. *in*-12,	6 l. 15 s.
de Campiſtron, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 s.
de Molière, 8 vol. *in*-12,	16 l.
de Regnard, 4 vol. *in*-12,	9 l.
de Dancourt, 12 vol.	24 l.
de la Grange-Chancel, 5 vol. *in*-12,	10 l.
de Deſtouches, 10 vol. *in* 12,	20 l.
de la Chauſſée, 5 vol. *in*-12,	12 l. 10 s.
de Baron, 3 vol. *in*-12.	6 l. 15 s.
de M. de Sainfoix, 4 vol. *in*-12,	10 l.
de Champmeſlé, 2 vol. *in*-12.	5 l.
de Pradon, 2 vol. *in*-2,	5 l.
de la Foſſe, 2 vol. *in*-12,	4 l.
de la Fond, vol. *in*-12,	2 l. 10 s.
de Poiſſon, pere, 2 vol. *in*-12,	5 l.
de la Thuillerie, vol. *in*-12,	2 l. 10 s.
de Greſſet, 2 vol. *in*-12,	5 l.
de Bourſaut, 3 vol. *in*-12,	9 l.
de le Grand, 4 vol. *in*-12, ſous preſſe,	12 l.
d'Auteroche, 3 vol. *in*-12, ſous preſſe,	9 l.
de Montfleury, 3 vol. *in*-12,	9 l.
de Quinault, 5 vol. *in*-12,	12 l. 10 s.
de Morand, 3 vol. *in* 12,	9 l.
de le Sage, 2 vol. *in*-12,	5 l.
de Dufréni, 4 vol. *in*-12,	12 l.
de Barbier, vol. *in*-12,	2 l. 10 s.
d'Antereau, 4 vol. *in*-12,	10 l.
de l'Abbé Nadal, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 s.
de Danchet, 4 vol. *in*-8.	12 l.
de la Fontaine, 4 vol.	8 l.
de Brueys & Palaprat, 5 vol. *in*-12,	10 l.
de Rouſſeau, 5 vol. *in*-12,	10 l.
Théâtre de Société,	10 l.
Théâtre François, ou Recueil des Piéces de l'ancien Théâtre, 12 vol. *in*-12,	36 l.

Théâtre Italien de M. Ghérardi, 6 vol. *in*-12. 18 l.
Théâtre Italien, depuis ſon rétabliſſement, 10 vol. *in*-12, 25 l.
Les Parodies dudit Théâtre, 4 vol. *in*-12, 12 l.
Supplément aux Parodies du Théâtre Italien, 3 vol. *in*-8. 15 l.
Théâtre des Grecs, 6 vol. *in*-12, 18 l.
Œuvres de Plaute, 10 vol. *in*-12, 30 l.
Les Spectacles de Paris ou les Calendriers Hiſtoriques & Chronologiques de tous les Théâtres, ſeize Parties; chaque Partie ſe vendent ſéparément, 1 l. 4 ſ.

Laujon, Pierre

ARMIDE,

PARODIE

DE L'OPERA D'ARMIDE,

EN QUATRE ACTES:

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Lundi 11 Janvier 1762.

Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS;

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXII.

ACTEURS.

ARMIDE,	M. Chanville.
RENAUD,	M. Le Jeune.
HIDRAOT,	M. Caillot.
UBALDE,	
ARTÉMIDORE,	M. Desbroſſes.
LE CHEVALIER DANOIS,	
PHÉNICE,	Mlle. Colet.
SIDONIE,	Mlle. Vilette.
ARONTE,	M. Rochard.
UN MEDECIN,	
MÉDECINS *Conſultans.*	Mlle. Deſglands.
	Me. Bogioli.
NOURRICES,	Mlle. Deſglands.
	Me. Favart.
DANSEUSES D'OPERA,	Mlle. Catinon.
	Mlle. Colet.

TROUPES DE PEUPLES.

NOURRICES ET NOURRICIERS.

DÉMONS, *en Zéphirs.*

APOTHICAIRES.

MANŒUVRES.

DEUX COLPORTEURS.

ARMIDE,
PARODIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Place publique ; on voit les préparatifs d'une fête. Un feu d'artifice occupe le fond, & l'on voit à differentes fenêtres des maiſons : Places à louer pour le Feu.

SCENE PREMIERE.

ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

PHÉNICE,

Air : *Vos beaux yeux ſont languiſſans.*

VOs beaux yeux ſont languiſſans ;
Qui peut, belle Reine,
Cauſer vôtre peine ?

Vos beaux yeux ſont languiſſans;
Qui peut, belle Reine,
Troubler vos ſens?

SIDONIE.

Pour vous ici l'on apprête
Plaiſirs, cadeaux, fête ſur fête;
Pourquoi garder en ces lieux,
Où tout eſt joyeux,
Cet air ennuyeux?

PHÉNICE.

Allons, Princeſſe, ne boudez plus; ſongez donc que vous avez du côté des enfers toute la ſatisfaction poſſible.

SIDONIE.

On prépare des Feux de joie, des Illuminations; le tout pour un triomphe complet, & qui ne vous a coûté que les frais de voyage pour arriver au Camp de Godefroy, & quelques petites agaceries faites à propos.

Air : *Eh! tant, tant, tant.*

Vous avez ſoumis par vos charmes
Tous ces intrépides Guerriers,
Sans avoir beſoin d'autres armes
Pour affoiblir ces Officiers.

PHÉNICE.

Ah! que vous êtes ſéduiſante!
De vos Amans la troupe eſt ſuffiſante.

Il en vient tant,
Eh! tant, tant, tant!
Armide n'eſt pas contente
De l'hommage de tout un Camp!

ARMIDE.

Air : *Maman, je ne puis ſans vous.*

Ah! je ne m'embarraſſe guère,
Ni de vos propos,
Ni de ces Héros ;
Ils ont l'honneur de me déplaire ;
J'n'en veux qu'un qui n'me veut pas :
Il aime mieux la guerre ;
J'n'en veux qu'un qui n'me veut pas,
Malgré mes appas.

Air : *N'y a pas grand mal à ça.*

Il eſt jeune, il eſt brave,
Il s'appelle Renaud.

PHÉNICE.

Oh! oh!

ARMIDE.

Je l'agace, il me brave,
Me fuit comme un nigaud.

SIDONIE.

Oh! oh!

ARMIDE.

Il n'a que ce défaut.

Venez me dire après cela que toute une armée me fait les yeux doux.

SIDONIE.

Air : *Que je regrette mon Amant !*

Il n'y manque en tout qu'un Guerrier ;
Nous n'étions pas bien loin de compte.
Faut-il donc tant vous récrier ?
C'étoit un assez bon à compte ;
Vous voulez plaire à tout un Camp :
Ce projet part d'un cœur bien grand !

ARMIDE.

Mais, vous êtes charmante ! n'allez-vous pas prendre son parti ? Un homme qui, non content de ne pas répondre à mes agaceries, a l'insolence de m'apparoître en songe !

PHÉNICE.

C'est bien hardi, Princesse.

ARMIDE.

Air : *Vous, Amans que j'intéresse.* Noté n°. 1.

Qui veut m'expliquer mon songe ?
Ah ! quel songe, quand j'y songe !
Dans quel état il me plonge !
J'en frissonne encor de peur.
[*A Sidonie.*] Ma Petite,
[*A Phénice.*] Ma Petite,
J'en suis quitte ;
Mais mon cœur
En palpite
De frayeur.

Ce Renaud, malgré mes larmes,
Du Dieu Mars prenoit les armes;
L'Amour lui prêtoit ſes charmes,
Sans lui donner ſa douceur;
Oui, malgré mes larmes,
Le cruel perçoit mon cœur.
Qui veut m'expliquer mon ſonge?
Ah! quel ſonge, quand j'y ſonge!

PHÉNICE.

Mais tout ſonge eſt un menſonge.
Croyez-nous.

ARMIDE.

J'en crois ma peur.
[*A Phénice.*] Ma Petite,
[*A Sidonie.*] Ma Petite,
J'en ſuis quitte;
Mais mon cœur,
En palpite
De frayeur.

Air: *Ma p'tite Bonne.*

Ma voix étoit tremblante;
La peur me réveilla,
Pour dire à ma Suivante:
Ma Bonne, êtes-vous là?
Eh! ma p'tite Bonne,
Je vous ſonne.
A l'aide, ma Bonne;
Sans vous, il me tuera.

PHÉNICE ET SIDONIE.

Air : *Des Rats.*

Ah ! ce ſont vos rats,
Pardonnez-nous, je vous ſupplie ;
Mais ce ſont vos rats,
Qui dans votre eſprit font ce tracas.

PHÉNICE.

Mademoiſelle, voici Monſieur votre oncle ; nous vous laiſſons.

SCENE II.

HIDRAOT, ARMIDE.

HIDRAOT.

Air : *Javotte, enfin vous grandiſſez.*

MA Niece, enfin vous grandiſſez :
Plus d'un bon Parti ſe préſente.

ARMIDE.

Mon Oncle, vous m'embarraſſez.

HIDRAOT.

Il eſt tems que l'hymen vous tente ;
Car c'eſt comm' ci, car c'eſt comm' ça,
Lorſque l'on eſt gentille,

Qu'on fait, lan, la, farlarira,
Honneur à ſa famille.

ARMIDE.

Mais, mon Oncle.....

HIDRAOT.

Je ne te demande que cette petite complaiſance-là : & tu me la refuſes !

Air : *Pour héritage.*

L'âge me preſſe,
Et je ſuis ſans enfans ;
Soyez, ma niece,
L'appui de mes vieux ans ;
Pour ſuppléer à ma progéniture ;
J'ai compté ſur vous,
Je vous jure,
J'ai compté ſur vous.

ARMIDE, *ſur le même Air.*

Moi prendre un époux !

Air : Noté N°. 2.

HIDRAOT.

Faut-il te récrier ?
L'hymen peut t'effrayer ;
Mais, me payer
De tels détours,
C'eſt répéter les diſcours
Des fillettes de nos jours,
A qui connoit tous leurs tours.
Mon art fait tout trembler,
Mais je n'ai pû peupler

Quoique ſorcier ;
Tu l'es auſſi :
Je voudrois voir naître ici
De tes feux un rejetton ;
Quelque ſorcier du bon ton.
J'y vais tout rondement,
Je te dis mon ſentiment,
Bonnement ;
Ne fais pas tant la prude ;
D'honneur,
Ta répugnance eſt rude
Pour mon cœur ;
Modere ta rigueur ;
Prens pitié de la langueur
De maint amant dont les vœux
Sont à toi, ſi tu veux.
A ton oncle, il eſt bien dur,
C'eſt ſûr,
Etant ſans enfant,
De ne t'en
Pouvoir
Voir.

ARMIDE.

(*A part.*) Mon bon-homme d'Oncle m'ennuye à périr. (*Haut.*) Eh! bien, mon Oncle, je vais vous expliquer mes petites idées ſur le mariage.

Air : *Mon petit cœur gauche.*

S'il eſt un homme
Plus brave que Renaud,

Et qui l'aſſomme,
Je l'épouſe auſſi-tôt.
Mon cœur ſe débauche,
Et dans l'inſtant lui dit,
Mon petit cœur gauche,
Pour vous je perds l'eſprit.

Air : *De Geminiani.*

Oui, oui, j'en ferai la folie,
Mais, ſans ce prix,
Ne me parlez point de maris.
Mon cœur,
Sans la valeur,
Ne peut, d'honneur,
Jouir d'aucun bonheur.
Pour un vainqueur,
Oui, j'en ferai la folie;
Et dès demain,
Il auroit mon bien & ma main,
C'eſt mon envie.

HIDRAOT.

Mais s'il t'ennuie,
S'il eſt quinteux,
Goutteux,
Hargneux,
Fâcheux :
Faut-il qu'à ton vœu ton goût ſe plie ?

ARMIDE.

Oui ; oui, j'en ferai la folie :

C'eſt-là mon lot ;
Je n'en rabattrai pas d'un mot.

[*On joue l'Air de Melchior & Balthazar, qui ſont venus d'Afrique, & pendant ce tems-là, la populace ſe raſſemble.*]

SCENE III.

HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE, PEUPLES, DEUX COLPORTEURS, DES CHARBONNIERS, SAVETIERS, &c.

DEUX COLPORTEURS.

ORDONNANCE, qui ordonne des Feux de joie, Illuminations, à l'occaſion du Triomphe remporté par Mademoiſelle Armide, toute ſeule, contre toute l'Armée de Godefroy : ça n'ſe vend que deux liards, à deux liards.

[*On allume les Illuminations, & le Peuple danſe, au ſon des Inſtrumens qui ſont placés près des Illuminations.*]

HIDRAOT.

Air : *Melchior & Balthazar.*

Prens un air moins ſerieux,

La Fête commence. [*bis.*]
Tous les plaiſirs de ces lieux
Sont la récompenſe
Due à tes beaux yeux ;
Chacun vient d'illuminer,
Suivant l'Ordonnance ; [*bis.*]
Chacun vient d'illuminer :
Ah ! lorſque j'y penſe,
Qu'on va s'en donner !

De tous côtés on entend :
Place à louer pour la Réjouiſſance.
De tous côtés on entend :
Place à louer pour ce Feu qu'on attend.
Tu vois avec quelle ardeur
Tout ce Peuple danſe. [*bis.*]
Tu vois avec quelle ardeur
Tout ce Peuple danſe,
Pour te faire honneur.

[*On reprend le même Air pour la danſe.*]

UN COLPORTEUR.

Air : Menuet du Bal Bourgeois. *Je viens pour vous rendre, &c.* Noté N°. 3.

C'eſt Mam'ſelle Armide,
Dam' c'eſt ça qu'a d'ben doux attraits,
Où qu' l'Amour perſide
Y avec ſes traits.
Gare à qui la r'garde ;
Car le v'là tout d'ſuite amoureux.

Mais le cœur qu'ell' garde
Y eſt rigoureux.

Pour cauſer d'ſ'allarmes,
Ou pour fair' des plaiſirs parfaits,
Ell' joint à ſes charmes
D'ben doux ſecrets.
Gn'en n'a qu'un qu'j'envie;
C'eſt ç'lui-là de ſe fair' aimer;
Pour paſſer ma vie
Rien qu'à t'charmer.

[*On danſe.*]

HIDRAOT.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Voici des Archers qui viennent,
Quel Diable eſt ceci ?
C'eſt mon Exempt qu'ils m'amenent :
Oui, je les vois qui le tiennent.

ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

Ah ! le voici.

HIDRAOT.

Quel diable ! cet homme-là prend bien ſon tems pour être bleſſé ! Il ne pouvoit pas nous laiſſer finir notre Fête !

SCENE IV.

Les Acteurs précédents, ARONTE, *ſoutenu par des Archers.*

ARONTE.

AH! Princeſſe, je conduiſois vos priſonniers, quand un ſeul homme les a tous delivrés.

Air : *Dam' Javotte.*

Ah ! quel homme !
Ah ! quel homme !
Nous étions bien cent contre un,
Et tout ſeul il nous aſſomme !
Ah ! quel homme !

Air : *R'lan, tan, plan, tire, lire.*

Chacun de nous s'en ſent
En plein, plan, r'lan, tan, plan,
Tire, lire, en plan.

ARMIDE, HIDRAOT.

C'eſt Renaud.

ARONTE.

Juſtement :
Mais c'eſt un maître ſire ;
Mais c'eſt un maître ſire,
R'lan, tan, plan, tire, lire :
Il frappoit lourdement,

En plein, plan, r'lan, tan, plan,
Tire, lire, en plan,
Sur-tout ſur votre Exempt :
Mon dos peut vous le dire.

ARMIDE.

Mais, où ſont mes priſonniers ?

ARONTE.

Vous avez une plaiſante façon de conſoler votre monde ! chacun s'eſt ſauvé comme il a pû de ſon côté.

ARMIDE.

Lâches !...

ARONTE.

Comment ! lâches !

Air : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Au premier coup j'ai réſiſté,
Tout de plus belle il a frappé.
Il ſçavoit bien, le bon apôtre,
Qu'un coup de bâton nous déplaît,
Mais qu'on le ſouffre, quand il eſt
Accompagné de pluſieurs autres.

TRIO.

Air : *Sur le chœur de l'impromptu des Acteurs.*

ARMIDE.

Il a bravé ma puiſſance.

ARONTE.

Il a frappé ſur mon dos.

Tous trois. { Point de repos
Sans la vengeance.

ARMIDE

ARMIDE & HIDRAOT.

Il a bravé
Notre puiſſance.

ARONTE.

Il m'a frappé,
Quelle inſolence !

HIDRAOT & ARMIDE.

Il a bravé ma puiſſance.

ARONTE.

Il a frappé ſur mon dos.

ARMIDE & HIDRAOT.

De cet affront j'ai le cœur gros.

ARONTE.

De cet affront j'ai mal au dos.

HIDRAOT.

J'ai le cœur gros.

ARONTE.

J'ai mal au dos.

ARMIDE, HIDRAOT, PHÉNICE, SIDONIE, *au Peuple.*

Canon : *Fier Martinot.*

Servez ma vengeance,
Je retiens d'avance
Tous vos bras. [*bis.*]
Vengeance, vengeance.
Que qui nous offenſe
Trouve le trépas. [*bis.*]

[*Tout le Peuple, qui entre auſſi dans le Canon, s'anime pendant qu'on le chante, & tous ſortent, les uns armés de broches, d'autres de bâtons, d'autres de pelles, &c.*]

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente des Jardins ornés.

RENAUD, ARTÉMIDORE.

RENAUD.

Air : *Ti ta ta.*

JE ſuis un bon ſoldat,
Ti ta ta,
Qui fuit de ſa patrie.

ARTÉMIDORE.

Mais tout en déſertant,
Patapan,
Vous me ſauvez la vie.

RENAUD.

Même air.

J'ai trouvé cent poltrons,
Patapons,
Ils en menoient cent autres :
Je vous les ai battus,
Tu, tu, tus,
Va-t'en le dire aux nôtres.

Air : *C'eſt ce qui vous enrhume.*

Je prétens reſter ſeul en ces climats.
Suivez mon conſeil, brillez ſur mes pas ;
Pour moi je ſuis modeſte.
Volez à la gloire ; ſi je n'y cours pas,
C'eſt que j'en ai de reſte.

ARTÉMIDORE.

Air : *De l'allure.*

Étant chez l'ennemi,
Mon ami,
Vous êtes bien tranquille.
Quand vous ſeriez Gaſcon....

RENAUD.

Mais poltron,
Tu m'échauffes la bile ;
Tais toi donc.
Imbécille, tien,
Apprens qu'on ne craint rien,
Quand ſeul on en vaut bien mille.

ARTÉMIDORE.

Air : *Je reviendrai demain au ſoir.*

Mais du moins dites moi tout bas,
Où vous portez vos pas. (*bis.*)

RENAUD.

En effet, j'y devois rêver
Avant que d'arriver. (*bis.*)

Air : *De mon pot, je vous en réponds.*

En tout cas, j'irai, ſur ma foi,
Où l'on voudra de moi ;

Car j'ai deux bons bras au ſervice
De l'innocence & de la juſtice :
Mais ici je viens ſans objet,
Et j'en pars ſans ſujet.

ARTÉMIDORE.

Et moi, je vous quitte de même.

(*Ils ſortent.*)

SCENE II.

ARMIDE, HIDRAOT.

HIDRAOT.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

QUE Renaud tarde à paroître !

ARMIDE.

Mais il eſt ici, peut-être.

HIDRAOT.

Qui veux-tu qui l'ait conduit ?
S'il étoit ici, ma mie,
Ta baguette & ma magie
M'en auroient ſans doute inſtruit.

Air : *Entre l'amour & la raiſon.*

Il viendra dans ce lieu fatal ;
Corbleu, que le peuple infernal
Sert mal la haine qui m'accable.
Le monde devient ſi vénal,

Qu'il faut même pour faire mal,
Chercher du crédit chez le Diable.

Air : *Il eſt pris, &c.*

Notre ennemi s'avance.

ARMIDE.

D'honneur ?
Le cœur
Me bat, quand j'y penſe.
Que de ſon imprudence
Il reçoive le prix.

Tous deux. { Il eſt pris, il eſt pris,
Il eſt pris, il eſt pris.

ARMIDE.

Suite de l'air.

N'en ſoyons pas ſurpris ;
Ce guerrier qui s'amuſe,
Qu'on voit
Qui croit
L'ennemi ſans ruſe,
Donne comme une buſe
Dans un piége ſecret.

Tous deux. { C'eſt bien fait,
C'eſt bien fait.

DUO.

Air : *Lucas, pour ſe gauſſer de nous.*

Ah ! tête bleu, ſambleu, morbleu !

HIDRAOT.

Croit-il qu'impunément on me berne,
On t'outrage ?

ARMIDE.

Croit-il qu'impunément on vous berne,
On m'outrage ?

TOUS DEUX.

Non, palſambleu,
Nous allons voir beau jeu.
Corbleu,
Qu'il éprouve toute ma ragé ;
Un rien enchante le badaut.
Le bon nigaud
Tout ſeul baye aux corneilles,
Pour hâter l'inſtant de ſa mort.
Crions encor
Plus fort, plus fort, plus fort,
Si fort
Que l'enfer ouvre ſes oreilles :
Bon ; à merveilles.
Crions encor,
Encor plus fort ;
Car, ma foi Pluton, dort.

HIDRAOT.

Oh ! çà, écoute donc, j'ai fait mettre un de mes Régimens dans le voiſinage de ces Jardins ; ſi nous le faiſions avancer, il tâcheroit de me tuer cet homme-là tout de ſuite.

ARMIDE.

Ah ! mon Oncle, je vous en prie, laiſſez-moi ce petit plaiſir-là.

HIDRAOT.

A la bonne-heure ; cela étant, tu n'as pas beſoin de moi : je te ſouhaite le bon ſoir, & je vais me coucher. (*Il ſort.*)

ARMIDE, *ſeule.*

Eh ! mon Dieu ! j'allois oublier ... je ne ſçais à quoi je penſe, ... Démons, Démons ..... (*Cinq ou ſix Démons dans la Couliſſe.*) Plaît-il, Mademoiſelle ?

ARMIDE.

Ne paroiſſez pas, ne vous montrez pas. Mais, écoutez-moi. Renaud eſt ici, comme vous ſçavez : allez vous habiller en Nourrices & en Nourriciers : ces gens-là ſont au fait d'endormir mieux que perſonne.

Air : *Il faut que je file.*

Attendant que je le perce,
Ce que je ferai tantôt ;
Nourrices, que l'on s'exerce
Sur l'indifferent Renaud,
Qu'on le berce, berce, berce,
Qu'on le berce comme il faut.

Entendez-vous, Démons ?

LES DÉMONS.

Oui, Mademoiſelle. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

RENAUD.

Air : *Gavottes nouvelles de l'Opera d'Armide, de l'Acte du Sommeil.*

Tout flate, en ces lieux,
Mes yeux.
Quel trône de verdure !
Tout eſt charmant, . . .
Tout eſt moment
D'enchantement ! . . .
La Nature,
Simple & pure,
Ici prodigue ſes tréſors,
Et l'art ajoute ſes efforts
A ſa parure.
Dans ce ſéjour de volupté,
Aiſément je ſuis arrêté,
Et mon œil ſéduit, enchanté,
En admirant tant de beauté,
Doute encor de la vérité.
Je ne ſçais quoi me dit tout bas :
»Cet azile a tant d'appas !
»Ah ! Renaud, ne le quittez pas.

Tout flatte, en ces lieux,
Mes yeux.

L'aſtre brillant des cieux :
Beaux lieux,
Fait luire ici, pour vous,
Des rayons plus purs & plus doux.
C'eſt qu'il vous aime,
Et que dans ſon char glorieux,
Il eſt, de l'éclat de ſes feux,
Flatté lui-même.

Agréables fleurs,
Riche ornement de ces lieux ſéducteurs ;
Vos douces odeurs,
Vos vives couleurs
Enchantent les yeux & les cœurs.
Amoureux oiſeaux,
Qui volrigez ſous ces rians berceaux ;
Et qui joignez au doux bruit de ces eaux,
Vos chants toujours nouveaux ;
Ah ! ſur un Héros
Ami du repos,
Vous faites l'effet des pavots.
Heureux aſyle du Zéphir,
Rien ne vaut l'excès du plaiſir
Où tu me plonges.
Tout annonce enfin à mes yeux ;
Que l'on doit faire dans ces lieux
D'aimables ſonges.

Air : *Bon ſoir, la compagnie.*

Dormons, puiſqu'on a ſçu prévoir
Que j'en aurois l'envie.

Avant de remplir ce devoir,
Bon ſoir, la compagnie,
Bon ſoir;
Bon ſoir, la compagnie.

(Il ſe couche ſur un lit de fleurs & de gaſons.)

SCENE IV.

NOURRICES, NOURRICIERS, RENAUD, *endormi.* *

UNE NOURRICE, *à Renaud endormi.*

Air : *Dodo, l'Enfant do.*

JEune Héros, tout en dormant,
A nos leçons prêtez l'oreille ;
Nous profitons du ſeul moment,
Où chez vous la raiſon ſommeille.
La gloire fixe vos deſirs,
Ouvrez les yeux ſur les plaiſirs.
Dodo,
L'Enfant do,
L'Enfant dormira tantôt.

Le Chœur répete, Dodo, &c.

* L'Orcheſtre joue le commencement de l'Air de la Sabotiere, & le commencement de l'Air Dodo, l'Enfant, &c.

Seconde NOURRICE, *à Renaud endormi.*

Il eſt un petit Dieu charmant,
Qui fait moins de mal que Bellonne ;
Vous le fuyez aveuglément,
Malgré tous les biens qu'il nous donne.
C'eſt un Enfant beau comme vous.
De tous les Dieux, c'eſt le plus doux.
Dodo,
L'Enfant, &c.

Premiere NOURRICE, *à Renaud endormi.*

Il eſt un âge de regrets,
Où, lorſque le cœur ſe réveille,
Il implore en vain les bienfaits
De ce Dieu qui ferme l'oreille.
Songez-y bien, s'il doit pour vous,
Craignez d'éveiller ſon courroux.
Dodo,
L'Enfant, &c.

Seconde NOURRICE, *à Renaud endormi.*

Préférer à d'heureux inſtans
Des lauriers que le ſang arroſe ;
C'eſt, dans les tréſors du Printems,
Préférer l'épine à la roſe.
Si vos yeux ſont fermés au jour,
Que votre cœur s'ouvre à l'Amour.
Dodo,
L'Enfant do, &c.

LE CHŒUR.

Dodo,
L'Enfant do, &c.

[*On danſe la Sabotiere.*]

Premiere NOURRICE.

Air : *Du Charivari de Ragonde.*

Pour endormir ce Militaire,
Près de lui faiſons, à l'envi,
Charivari. [*bis.*]

Seconde NOURRICE.

Malgré le train qu'on nous voit faire,
Il n'en eſt que plus endormi :
Charivari. [*bis.*]

ENSEMBLE.

C'eſt qu'il vient de la Guerre,
Où l'on dort moins qu'ici.
Charivari. [*3 fois.*]

[*On danſe ſur le même air.*]

SCENE V.

Les Acteurs précédens, ARMIDE.

ARMIDE.

C'Est bon, c'eſt bon, je ſuis contente; puiſque tout votre train n'a ſervi qu'à le mieux endormir, laiſſez-nous.

[*Les Nourrices & Nourriciers ſe retirent.*]

Air : *Ahi, ahi, Jeannette, &c.*

Il dort bien tranquillement,
Le Héros eſt ſans défenſe;
Je vais glorieuſement
Le tuer ſans qu'il y penſe;
Ahi, ahi, ahi, . . .

Air : *Non, je ne veux pas rire.*

Malgré moi je ſoupire,
Pourtant je ne veux pas rire;
Non, non, je ne veux pas rire,
Non,
Non, non, je ne veux pas rire.

Air : *Un mouvement de curioſité.*

Queuqu'choſ' pourtant m'engage à ſatisfaire
Un mouvement de curioſité;
Allons un peu, plus près de ce téméraire,
Voir, quand il dort, s'il conſerve ſa fierté.
On ſe permet, quand on n'a point d'cher' mere,
Un mouvement de curioſité.

Air : *Ah ! Madame Anroux.*

Mais queuqu' c'eſt donc qu'ça,
[*Portant la main à ſon cœur.*]
Qu'eſt qu'c'eſt que j'ſens là ?
Je d'viens comm' un' braiſe.
Oh ! oh ! ah ! ah ! mais, mais, mais,
Mais, queuqu' c'eſt donc qu'ça ?
Je d'viens comm' un' braiſe,
C'eſt plus brûlant qu'ça.

Air : *Ah ! voilà la vie, &c.*

Laiſſons-lui la vie, la vie, la vie,
Laiſſons-lui la vie,
La mienne en dépend.
Dieux ! quelle folie,
Quel aveuglement
Me donnoit l'envie
De tuer ce pauvre Enfant ?
Laiſſons-lui la vie, &c.

Oh ! oui, oui, je vais commencer par m'en faire aimer, & après cela, je tâcherai de le haïr ; mais commençons toujours par le premier point, nous verrons l'autre après.

Air : *En revenant de St. Germain.*

Venez, ſecondez mes deſirs,
Démons, changez-vous en Zéphirs,
Prenez l'Objet de mes ſoupirs.
Vous m'entendez bien,
Vous le voyez bien.

CHŒUR DE DÉMONS, *habillés en Zéphirs.*

Où l'men'rons-nous, ma Commere,
Où l'men'rons-nous, qu'il ſoit bien ?

ARMIDE.

Si je le mene en mon jardin,
Il y ſera vû du voiſin ;
Peut-être y fera-t'il du train ;
Car c'eſt un vaurien :
Vous m'entendez-bien.

CHŒUR.

Où l'men'rons-nous, ma Commere,
Où l'men'rons-nous, qu'il ſoit bien ?

ARMIDE.

Air : *Allons à la Guinguette.*

Que ſans retard,
On nous mene en cachette
Sur le Rempart,
Où j'ai ma maiſonnette :
C'eſt où nous ſouperons.
Allons,
Démons,
Allons à ma Guinguette,
Allons.

CHŒUR.

Allons,
Allons,
Allons à ſa guinguette,
Allons.

[*Les Démons enlevent Armide & Renaud.*]

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente le Laboratoire D'ARMIDE.

SCENE PREMIERE.

ARMIDE, *ſeule.*

Air : *Mon Papa me l'avoit bien dit.*

MOn bon Oncle l'avoit bien dit,
Le cœur a ſon dit & dédit ;
L'Amour eſt un petit ſorcier,
Qui bien mieux que moi ſçait ſon métier.
Eſt-ce à toi, funeſte ennemi,
Qui n'es qu'à demi
Mon ami,
De me rendre
Le cœur ſi tendre
Pour t'avoir endormi ?
Mon bon Oncle, &c.

Ce

Ce courroux que je méditois,
La vengeance que j'excitois,
Un inſtant vient de les finir,
Et j'y prens plaiſir.

Mon bon Oncle, &c.

Air : *Viens me guérir mon mal, ma chere Mere.*

Affreuſe Haine, approche, accours;
J'ai grand beſoin de ton ſecours:
Fais ſuccéder ici l'horreur
A mon bonheur,
A mon ardeur.
Viens me guérir mon mal, ma chere Mere,
Viens me guérir mon mal de cœur.

SCENE II.

ARMIDE, LA HAINE, *en Médecin*; DEUX MÉDECINS *Conſultans de ſa Suite.*

ARMIDE.

Air : *Des Proverbes.*

POUR me guérir elle eſt prompte à paroître:
Eſt-ce la Haine ? Ah ! c'eſt un Medecin.

LA HAINE.

Sous ces habits peut-on me méconnoitre
Pour l'ennemi du genre humain.

[*Six Apothicaires arrivent, chacun à la main un mortier, ſur lequel ſont leurs armes, qui ſont deux viperes. Les Apothicaires accompagnent de leurs mortiers les refrains des trains, trains, &c.*]

LA HAINE.

Air : *Catin eſt au lit malade.*

La Haine vit dans les larmes,
De même qu'un Medecin ;
Nous portons les mêmes armes ;
Nous cauſons même chagrin ;
Tin, tin, tin, tin, terlin tin, tin.

ARMIDE.

Meme air.

Armide a le cœur malade,
Vous implore-t'elle en vain ?
Petit amour de paſſade
Dans ſon cœur fait bien du train ;
Train, &c.

LA HAINE.

Même air.

Eh ! depuis quand vous accable
Cet amour ?

ARMIDE.

De ce matin.

LA HAINE.

De ce matin ! comment diable !
Il a fait bien du chemin !
Tin, &c.

Ier. SUIVANT DE LA HAINE.

Moi je trouve à la malade
L'eſprit un peu libertin ;
Elle aime & hait par boutade.

LA HAINE.

C'eſt ſa tête que je plains ;
Tin, &c.

IIme. SUIVANT.

Briſez bien, broyez encore
L'arc, les trairs d'un Dieu mutin ;
Puis force grains d'Ellebore
Vont nous la guérir en plein ;
Train, &c.

ARMIDE.

De l'Ellebore ! oh, je ſuis votre ſervante.

LA HAINE.

Eh ! bien, nous allons lui donner un Lénitif plus agréable.

Air : *Relon, ton, ton, reli, ti, ti.*

Vous, de la Faculté dignes ſuppôts,
Sujets aux qui-pro-quos,
Ecoutez en deux mots
L'ordonnance à ſes maux.
Le vin eſt bon...

LES SUIVANS.

Relon, ton, ton,

LA HAINE.

Pour bannir le ſouci,

LES SUIVANS.

Reli, ti, ti.

LA HAINE.

L'uſage en eſt divin.

LES SUIVANS.

Relin, tintin.

LA HAINE.

Son cœur a du tintoin.

LES SUIVANS.

Relin, tintoin.

LA HAINE.

Dans le vin, en ce jour,
Il faut guérir l'amour.

Air : *Boire à ſon tour.*

Amour, ſors pour jamais,
Sors d'un cœur qui te chaſſe.
Dans ce bon cœur permets
Que le vin te remplace.
Cruel vainqueur,
Vois ſa langueur :
Sors de ſon ... cœur. (*3 fois.*)

(*On danſe.*)

TRIO.

LA HAINE ET LES DEUX SUIVANTS

Air : *Buvons à taſſe pleine.*

Buvez à taſſe pleine,
Champagne ou Muſcat,
Buvez, buvez, ma Reine ;
De nos ſecours faites état.

ARMIDE.

Je n'ai pas ſoif.

TOUS TROIS.

Oh ! oh !

Eh ! bien, à l'Amour crions en trio,
Qu'au fond de ce caveau
L'on va l'enterrer comme un buveur d'eau.

LA HAINE, *à Armide.*

Air : *La Pierre Fitoiſe.*

Crains les traits
De ce Dieu que tu hais ;
Qui pourtant
Te rend le cœur content.
Fais encor,
Pour le fuir, un effort !
Puis il aura, s'il eſt le plus fort,
Tort.

ARMIDE.

Meſſieurs les Démons,
Partez.

LA HAINE.

Reſtons.
Oh ! nous chanterons,
Nous danſerons,
Nous ſauterons.

ARMIDE.

Meſſieurs les Démons,
Partez.

LA HAINE.

Reſtons.
L'Amour ſortira.

ARMIDE.

Il eſt bien là,
Il s'y tiendra.

Air : *Allez-vous-en, gens de la nôce.*

Allez vous-en, Meſſieurs les Diables,
Allez vous-en chacun chez vous.
Vous êtes très-raiſonnables,
Mais nous differons de goûts.
Allez vous-en, Meſſieurs les Diables,
Allez vous-en chacun chez vous.

LA HAINE.

Air : *Il l'attrap'ra.*

Très volontiers, mais je te jure
Que ton cœur s'en repentira.
(*A ſa Suite.*)
Diſons lui ſa bonne aventure.
(*A Armide.*)
Donne-nous ta main.

ARMIDE.

La voilà.

LA HAINE.

Ton Renaud te fera parjure.

ARMIDE.

O ciel! que me dites-vous-là?

LA HAINE, *& ſa Suite.*

Il t'attrap'ra. (*bis.*)

LA HAINE.

Air.

Sourde aux avis du Medecin,
A l'Amour ouvre ton ſein;

Sois ſa victime.
Pour égarer deux foibles cœurs,
Sous des fleurs
Il leur cache un abiſme.
Que de malheurs,
De pleurs!
Pour toi j'en friſſonne.
Tu perdras gaîté,
Repos, fierté,
Raiſon, ſanté;
C'eſt l'arrêt de la Faculté
Qui t'abandonne.

(*Les trois Medecins s'enfonçent par les trapes.*)

ARMIDE, *ſeule.*

Air : *Trois enfans gueux.*

Ils ſont bien fous d'imaginer ici
Que j'uſerai d'un ſecours qui me gêne.
Ils ſont partis; moi je m'en vais auſſi:
Je vais chez moi faire changer la Scene.

(*Elle ſort.*)

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente les Jardins d'une petite maiſon que l'on voit dans le fond.

SCENE PREMIERE.

RENAUD, ARMIDE.

RENAUD.

Air : *Lon lan la, ma bouteille.*

ET lon lan la,
Ma mignonne
M'abandonne !
Et lon lan la,
Ma mignonne s'en va,
S'en va !

Air : *Il faut, quand l'amour nous preſſe.*

Vous partez, belle Princeſſe !

ARMIDE.

Il le faut : je vais, mon fils,

Aux Enfers, ſur ma tendreſſe,
Demander quelques avis.

RENAUD.

Votre ſincerité, ma foi;
Eſt impayable.
Mais vous ſeriez mieux avec moi
Qu'avec le Diable.

ARMIDE.

Tenez, je ne devrois pas vous dire ce que je vais vous dire pourtant; mais vous entrez pour beaucoup dans le ſujet de mes petites conférences avec les Enfers.

Air : *C'eſt ma deviſe.*

Vous donnez, fier de vos ſuccès,
Tout à la gloire,
Et l'Amour, le moment d'après,
A la victoire.

RENAUD.

Pour l'honneur, gêne-t-on ſon goût?
Quelle ſottiſe!
Rien par excès, un peu de tout;
C'eſt ma deviſe.

Air : *Le tems de prendre haleine.*

Sur le plus tendre des amans,
Eh! quels ſoins ſont les vôtres!
Vous enchantez tous mes momens;
Puis-je en donner à d'autres?

Mon cœur tout neuf ne ſent-il pas
Tout ce que valent vos appas?
Vous y joignez, ma Reine,
Tant de plaiſirs, que je n'ai pas
Le tems de prendre haleine.

ARMIDE.

Air : *Ç'a n'dur'ra pas toujours.*

Ça n'dur'ra pas toujours.

RENAUD.

Oh ! que ſi, mes amours.

ARMIDE.

Ça n'dur'ra pas toujours.

RENAUD.

Oh ! que ſi, mes amours.

Air : *J'aime mieux ma mie, &c.*

Ma gloire, par vos beaux yeux,
Eſt toute affoiblie ;
Si ſes biens ſont précieux,
Armide eſt jolie ;
De l'honneur j'étois flatté,
A préſent, en vérité,
J'aime mieux ma mie,
O gué,
J'aime mieux ma mie.

D U O.

Air : *Colette & moi, comme je nous aimons.*

Armide } Et moi, comme nous nous aimons !
Renaud }
Auſſi nous faiſons bon ménage.

Sans ceſſe nous nous animons,
C'eſt une ardeur, c'eſt un courage,
C'eſt une ardeur, un feu, c'eſt une rage.
Mille fois nous nous le diſons;
Jeune coquette a toujours du manége,
Et l'amour entre nous abrége,
Du moins la moitié des façons.

ARMIDE.

Oh! pour cette fois-ci, je vous dis adieu tout de bon. Mais je vais vous envoyer de jeunes Danſeuſes pour vous amuſer pendant mon abſence; & j'ai donné ordre qu'on vous ſervît un petit ſouper fin dont elles vous feront les honneurs.

RENAUD.

Mais c'eſt être bien bonne, au moins!

ARMIDE.

Air: *Le Savetier matineux.*

Va, je connois ton amour.

RENAUD

Mais des Danſeuſes jolies....

ARMIDE.

Ah! pour me jouer d'un tour,
Elles ſont trop mes amies.

Adieu encore une fois, mon cher Renaud.

[*Elle ſort.*]

SCENE II.

RENAUD, DANSEUSES ET CHANTEUSES.

UNE CHANTEUSE.

Air : *Gai, gai, mon officier.*

EH ! Gai, gai, mon officier,
Armide qui s'abſente,
Ici vient de nous envoyer
Pour vous déſennuyer.

RENAUD.

Armide eſt obligeante.

LA CHANTEUSE.

Le chant peut égayer,
La danſe eſt amuſante ;
Nous avons un moment,
Profitez-en ;
Car nos Dimanches, nos Mardis ;
Surtout nos Vendredis,
Tous ces jours-là ſont pris.
Hors les Lundis,
Les Mercredis,
Quelques Jeudis,
Les Samedis ;
Oui, tous nos jours ſont pris.

(*On danſe.*)

LA CHANTEUSE.

Air : *Que de gentilleſſe !* Noté N°. 4.

(*Pendant ce Couplet, on danſe en minaudant autour de Renaud.*)

Une jeune Actrice,
D'un cœur novice
Ménage la timidité ;
Elle l'encourage
A rendre hommage
Sans peine à la beauté.
La gayeté,
La vivacité
Que la danſe inſpire,
Font qu'un cœur ſoupire
Et tout bas lui font dire :
Que ces jolis pas
Ont d'appas !
Une jeune Actrice, &c.

Joli ſouper,
Que l'œil du plaiſir éclaire,
Où tout ſon ſoin eſt de tromper
La raiſon ſevere,
Cette chimere
Qui veut nous occuper.
Une jeune Actrice, &c.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

UBALDE.

Air : *De Manon Giroux.*

COMMENT faire, en ces retraites,
Pour garder ſon cœur,
Contre un troupeau de fillettes
Dont l'œil eſt trompeur ?
Corbleu ! dénichez, poulettes ;
Voyez, à notre air,
Que nous n'aimons les fleurettes
Qu'en quartier d'hyver.

LA DANSEUSE.

Oh ! Meſſieurs, je vous aſſure que vous n'avez pas beſoin de nous le dire deux fois, car vous êtes odieux !

LA CHANTEUSE.

Je crois que c'eſt ici le rendez-vous de tous les gens mauſſades de l'Univers.

LE CHEVALIER DANOIS.

Il eſt ſeul, profitons-en.

UBALDE.

Tirons-le de ſa rêverie ; bats la générale, morbleu ! il la reconnoitra.

(On bat la générale.)

RENAUD, *s'éveillant.*

Air : *De la générale.* Noté n°. 5.

Dieux ! la générale bat !
On vole au combat,
Peut-être on ſe bat !
Et dans cet état
Je vois un ſoldat !
Je ſens, à ce bruit flatteur,
Réveiller l'ardeur
Qui mène à l'honneur.
L'Amour en a peur.
Fuyons ce trompeur.

UBALDE.

Même Air.

Quoi ! L'Amour ! quoi ! ce ſorcier
Bat un Officier,
Dont le cœur altier
Aime le métier
Mieux qu'un grenadier !
Qu'il parte, au ſon du tambour,
Ce fripon d'Amour.
Fuis-le ſans retour,
Suis-moi ſans détour :
La guerre a ſon tour.

Air : *De la marche Angloiſe.*

Marche à moi, que je regarde
Les préſens d'une égrillarde,
Qui fait à ton grand cœur,
Beaucoup d'honneur.

Ah ! du moins, pour te voir,
Prends un miroir.
J'ai le mien qui tient au bout de ma rape.
[*Il tire un miroir au bout d'une rape.*]
Mire-toi.

RENAUD, *ſe regardant.*

Quoi ! je ſuis en cet état.
Que l'aſpect de tant de honte me frappe !

UBALDE.

As-tu vû la parure d'un ſoldat ?
De rubans quel étalage !
De pompons vil aſſemblage !

RENAUD.

Ah ! c'eſt trop m'affoiblir,
Trop m'avilir !

UBALDE.

Oui, te voilà muſqué
Comme un Abbé.

RENAUD, *en les arrachant.*

Eh ! bien, mon ami ; je les rends au Diable qui en a fait préſent à Armide. Mais comment as-tu fait pour tromper les gardes & les monſtres dont Armide a défendu l'entrée de ſa petite maiſon ?

UBALDE.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

Deux gros chiens gardoient ſa porte,
Je les ai ſabrés ; de ſorte
Qu'ils

Qu'ils ſont morts du même coup,
Va pour m'ouvrir un paſſage;
Un bon ſabre & du courage,
Voilà mon paſſe partout.
Voilà les charmes dont j'uſe, moi.

Air : *Allons à la guinguette, allons.*

Allons, allons,
(En lui rendant ſes armes & ſon caſque.)
Reprens ton cimeterre;
Et décampons,
Avant que ta ſorciere
Ne ſoit ſur tes talons.

RENAUD, *pleurant.*

Allons, allons,
Allons donc à la guerre,
Allons.

Air : *Je ne regrette point la ville.*

Je ne regrette point la ville,
Ni les Démons qui ſont dedans.
La lurette,
Ni les Démons qui ſont dedans,

Je ne regrette ici qu'Armide;
C'eſt qu'elle étoit ſi bonne enfant,
La lurette,
C'eſt qu'elle étoit ſi bonne enfant.

UBALDE.

Allons, ſonge que tu es dans le cas des déſerteurs; ne perds pas le tems de l'amniſtie. Marche.

[*On bat la générale, & on l'emmene.*]

SCENE V.

ARMIDE, *ſeule.*

OÙ eſt-il donc ?... O ciel ! Renaud, Renaud. Ah ! voilà la guerre qui me le débauche !

Air : *Paſſant ſur le Pont-Neuf.*

Renaud ! ciel ! il me fuit ! Quoi ! ma puiſſance eſt vaine !
Reviens, reviens me voir ; n'en vaux-je pas la peine ?

Air : *Viens dans ma cellule.*

Viens, viens ſans ſcrupule ;
Quoi ! Renaud recule !
Veux-tu donc, ingrat,
Me condamner au célibat ?

Fin de l'Air : *Je ſuis perdue.*

Tu m'accables de mépris !
Quoi ! tu n'as pas l'ame émue !
Malgré mes pleurs & mes cris,
Je ſuis perdue.

Air : *Je reviens cent fois plus amoureux.*

Il revient : eſt-il plus amoureux,
Qu'en quittant ces aimables lieux ?

SCENE VI.

ARMIDE, RENAUD, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

ARMIDE.

Air : *Pierrot ſe plaint que ſa femme.*

Est-ce pour fuir qui t'adore,
Ou pour calmer ſon chagrin,
Qu'ici tu reviens encore ?

RENAUD.

C'eſt pour prendre de ta main
Une cocarde.

ARMIDE.

Parbleu ! le trait eſt divin !
Je te la garde.

Air : *Quoi ! vous partez.*

Quoi ! vous partez, quand l'amour nous raſſemble !

Fin de l'Air : *Pour chanter un Duo.*

Du moins, mignon,
Attens moi donc.
Pour rendre le chemin moins long ;
Il faut partir enſemble.

Fin de l'Air : *Suivant le Régiment.*

Oui, ſi tu veux, à l'inſtant,
Je prendrai la hallebarde.

UBALDE.

Ah! quelle égrillarde !

ARMIDE.

Ra, ta, pa, ta, pan,
Suivant le Régiment.
Ou tout au moins, cruel, jusqu'à la premiere poste.

RENAUD.

Air : *Comment veux-tu que je puisse, moi?*

De tout mon cœur, moi, je le voudrois,
Mais?

ARMIDE.

Mais, quoi?

RENAUD.

Je n'oserois.
La fatigue altére les traits.

ARMIDE.

Je l'endurerois.

RENAUD.

Moi, je le voudrois,
Si mes camarades
N'étoient pas gens si maussades.
Y consentez-vous?

UBALDE.

Nous? non.

RENAUD.

Armide, adieu donc.

ARMIDE.

Arrête, arrête..... Renaud ! ô Ciel !
un Fauteuil, que je m'évanouiſſe.

[*Elle tombe évanouie dans un fauteuil.*]

RENAUD, *revenant.*

Air : *L'Amour eſt un chien de vaurien.*

Elle ſe meurt ; c'eſt en honneur.
(*A Armide.*)
Vous mourez-vous, mon petit cœur ?

UBALDE.

Sois donc plus raiſonnable.

RENAUD.

Un grand cœur, en ce cas,
Peut-être pitoyable.

UBALDE.

Va, va, l'on n'en meurt pas.

Air : *Rata, pata, pan.*

Marche plus gaiment à la gloire ;
L'Amant éclipſe le Héros.
Pour ton honneur, laiſſe-nous croire
Que ton cœur dément tes propos ;
J'ai bien aſſez, pour ta Coquette,
Fumé ma pipe en t'attendant.
Rata, pata, pan,
(*Au Chevalier Danois.*)
Bats-nous vîte la retraite.

[*Ils l'emmenent pendant qu'on bat la retraite.*]

SCENE VII & derniere.

ARMIDE, *ſeule.*

Air: *De l'Opera.*

LE perfide Renaud s'en va!
Sans pitié, ſans ſecours, l'ingrat me laiſſe là!

Air: *Je n'aimois pas le tabac beaucoup.*

Attachez-vous à des officiers,
Préférez-les à des financiers,
Leur feu s'éteint au bruit du tambour,
Adieu tout leur amour.
Mon pauvre cœur ſéduit
Suit.
Renaud qui ſans égard
Part,
Et retourne à ſon camp;
Quand....
Refrain.
Morbleu, ſi je le tenois,
Comme j'l'étrille, j'l'étrille;
Morbleu, ſi je le tenois,
Comme je l'étrillerois!

Fin de l'Air: *Ah! chien, ah! Monſeigneur.*

Ah! chien,
Ah! je le tien,
Ton cœur.
Oui, ton cœur, vaurien,
Je le tien.
Quel malheur!
Je ne tiens plus rien.

L'insolent n'a pas été la dupe de mes vapeurs ! mais parbleu ! je vais lui faire une bonne niche, je vais abattre ma maison. Oh ! je crois qu'il en sera furieux.

Air : *Tôt, tôt, tôt.*

O vous qui servez mon courroux,
Venez, Démons, transformez-vous,
Soudain, en d'aimables Manœuvres.

[*Les Démons arrivent en Manœuvres avec des échelles, des cordes, & des marteaux.*]

Venez abattre ma maison.
Pour un spectacle hors de saison,
De l'art détruisez ces chefs-d'œuvres :
Tot, tot, tot,
Battez chaud,
Tot, tot, tot, bon courage,
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

[*On détruit la maison sur le refrain que le Chœur chante.*]

(*Après la destruction.*)

ARMIDE.

Arrêtez, arrêtez ; je fais une réflexion.

Air : *On ne s'avise jamais de tout.*

J'aurois bien dû, s'il falloit perdre encore
Ma maison,
En perdant ma raison
Sous ces gravats
Ecraser des ingrats ;
Perdre enfin qui me fuit, qui j'adore.
Que le plaisir, après ce fracas,

Me conſole
D'être folle.
S'il en vient à bout,
J'évite au moins qu'on me diſe :
On ne s'aviſe
Jamais de tout.

Allons, mes enfans, danſez, amuſez moi ; on ne guérit de la peine que par le plaiſir.

[*On danſe.*]

SIDONIE, *à Armide.*

Air : *Les Oiſeaux de ce boccage.*

Pour un cœur qui vous outrage,
Que de cœurs vont vous venger !
Les oiſeaux que ce bocage
Voit ſans ceſſe voltiger
Vous diſent : ſoyez volage ;
L'amour n'eſt qu'un eſclavage,
Sans le plaiſir de changer.

[*On reprend la danſe qui eſt interrompue par le Vaudeville ſuivant.*]

VAUDEVILLE

ARMIDE.

DEs filles de mon papa,
Vous voyez la derniere ;
Notre aînée, à l'Opera,
Brille dans ſa carriere.
Eſt-il dit, parce qu'elle a
Tous les dons qu'on ſouhaite,

Qu'on n'oſera
Vous offrir la,
Vous montrer ſa cadette?

Mon ainée eut, en naiſſant,
Le ſublime en partage.
Plus on la voit, plus on ſent
Qu'à l'aimer on s'engage.
En faveur de ce qu'elle a
Une gloire complette,
Admirez la,
Raſſurez ça, [*Montrant ſon cœur.*]
Epargnez ſa cadette.

Mon ainée a ſes douceurs:
Gardons-nous d'y prétendre.
Elle fait verſer des pleurs,
Doux plaiſir d'un cœur tendre.
Mais qu'après ces larmes-là,
Je ſerois ſatisfaite
De vous voir là,
Egayer çà, [*Montrant ſon cœur.*]
Rire avec la cadette.

BALLET GÉNÉRAL.

Fin du quatrieme & dernier Acte.

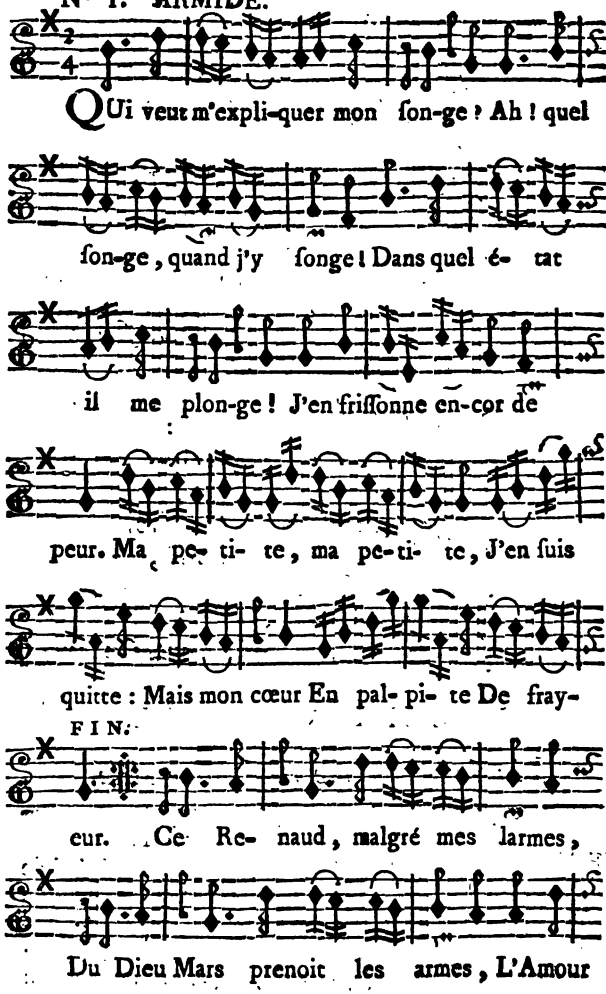
APPROBATION.

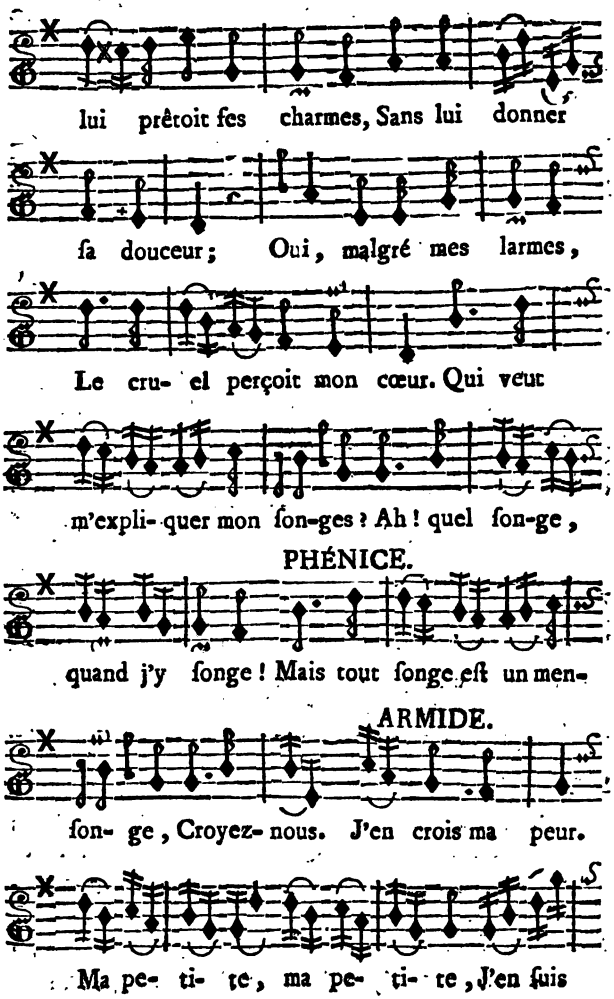
J'Ai lû, par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, *Armide*, *Parodie*, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 28 Janvier 1762.

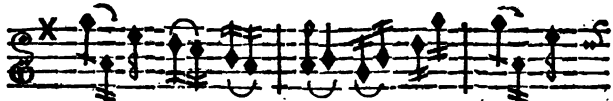
MARIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Théâtre François.

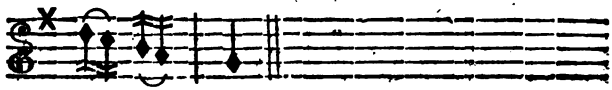
N° 1. ARMIDE.


QUi veut m'expli-quer mon ſon-ge ? Ah ! quel
ſon-ge, quand j'y ſonge ! Dans quel é- tat
il me plon-ge ! J'en friſſonne en-cor de
peur. Ma pe- ti- te, ma pe-ti- te, J'en ſuis
quitte : Mais mon cœur En pal- pi- te De fray-
FIN.
eur. Ce Re- naud, malgré mes larmes,
Du Dieu Mars prenoit les armes, L'Amour


lui prêtoit ſes charmes, Sans lui donner
ſa douceur; Oui, malgré mes larmes,
Le cru- el perçoit mon cœur. Qui veut
m'expli- quer mon ſon-ges ? Ah ! quel ſon-ge,
PHÉNICE.
quand j'y ſonge ! Mais tout ſonge eſt un men-
ARMIDE.
ſon- ge, Croyez- nous. J'en crois ma peur.
Ma pe- ti- te, ma pe- ti- te, J'en ſuis

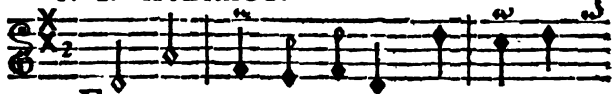


quit- te : Mais mon cœur En pal- pi- te



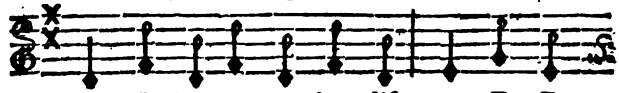
De fray- eur.

N° 2. HYDRAOT.

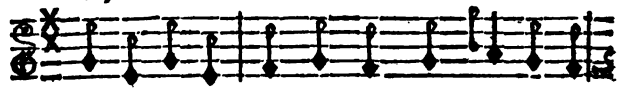


FAut- il te ré- cri- er ? L'hy- men peut
Mon art fait tout trembler : Mais je n'ai

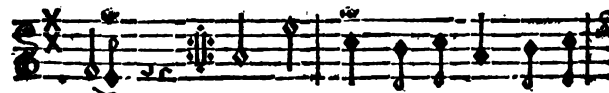
t'effray- er : Mais me payer De tels dé-
pû peu- pler, Quoique ſorcier. Tu l'es auſ-



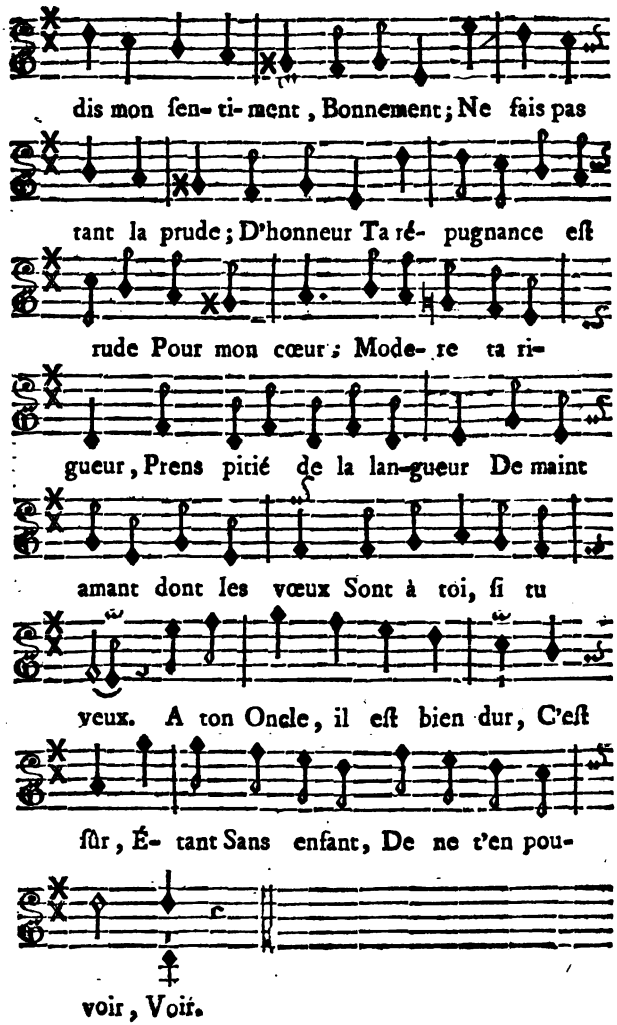
tours, C'eſt ré- pé- ter les diſ- cours Des fil-
ſi ; Je voudrois voir naître i- ci De tes



let-tes de nos jours, A qui connoit tous leurs
feux un re-jet- ton ; Quelque for- cier du bon

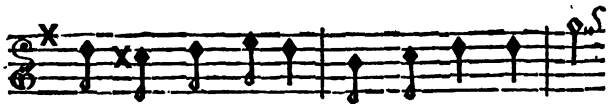


tours. J'y vais tout rondement ; Je te
ton.

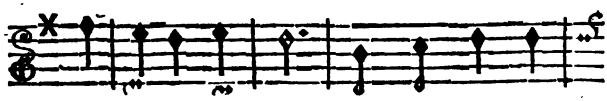

dis mon ſen- ti- ment, Bonnement; Ne fais pas
tant la prude; D'honneur Ta ré- pugnance eſt
rude Pour mon cœur; Mode- re ta ri-
gueur, Prens pitié de la lan-gueur De maint
amant dont les vœux Sont à toi, ſi tu
yeux. A ton Oncle, il eſt bien dur, C'eſt
ſûr, É- tant Sans enfant, De ne t'en pou-
voir, Voir.

N° 3. UN COLPORTEUR.

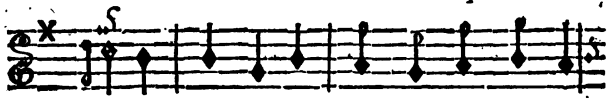
C'Eſt Mam'ſelle Ar- mide; Dam', c'eſt ça



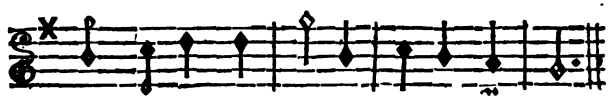
qu'a d'ben doux attraits, Où q'l'Amour per- fi-



de Y avec ſes traits. Gare à qui la

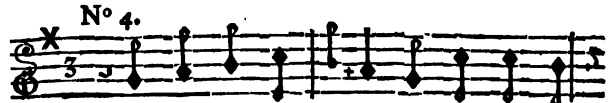


r'gar-de; Car le v'là tout d'ſuite a- mou- reux.

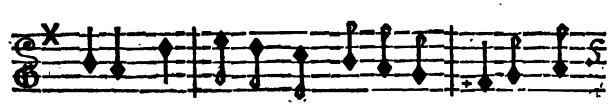


Mais le cœur qu'ell' garde Y eſt ri-gou- reux.

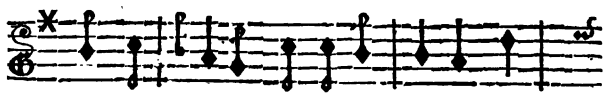
N° 4.



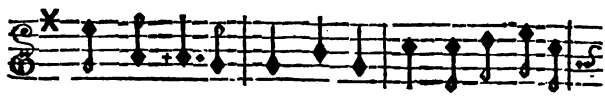
UNe jeune Ac- tri- ce, D'un cœur no-



vice Mé- nage la ti-mi-di- té; Elle

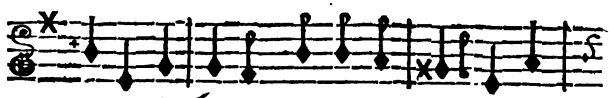


l'en cou- ra- ge A rendre hommage, Sans



peine, à la beau- té. La gai- té, la vi-va- ci-

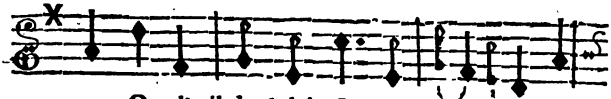
té, Que la danſe inſ- pire, Font qu'un cœur ſou-



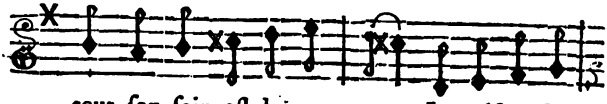
pi-re, Et tout bas lui font di- re: Que

Da Capo.

ſes jo- lis pas Ont d'ap-pas! Jo-li ſou-

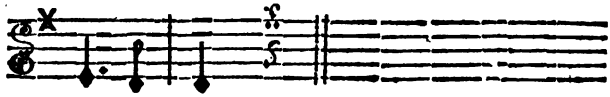


per, Que l'œil du plai- ſir é- clai- re; Où



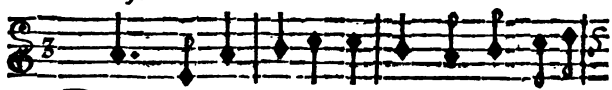
tout ſon ſoin eſt de trom- per La raiſon ſé-

vere, Cette chi- mere, Qui veut nous



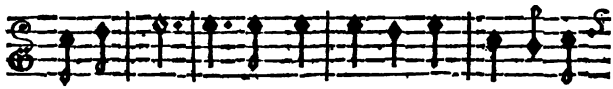
oc- cu- per. Une, &c. *Da Capo.*

N° 5.

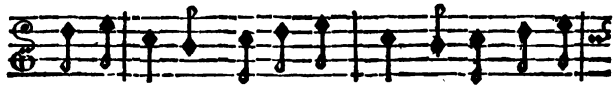


Dieux ! la gé- né- ra- le bat. On vole au com-

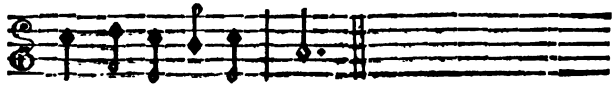
bat ; Peut-être on ſe bat : Et dans cet é-tat Je vois



un ſol- dat ! Je ſens, à ce bruit flat-teur, Réveil-



ler l'ardeur Qui mene à l'honneur. L'Amour en a



peur ; Fuyons ce trom-peur.

L'AVEUGLE DE PALMYRE,

COMEDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

Desfontaines de La Vallée, Guillaume François Fouques Deshayes

L'AVEUGLE DE PALMYRE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

Mêlée de chant, & ſuivie d'un Divertiſſement,

Repréſenté devant LEURS MAJESTÉS, *à Fontainebleau, le* 18 *Octobre* 1776.

NOUVELLE ÉDITION.

Prix 1 livre 4 ſols.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation & Permiſſion.

ACTEURS.

ZULMIS, *Aveugle, & Amant de Nadine.*

NADINE, *Amante de Zulmis.*

THÉLAMIS, *Rivale de Nadine.*

ALMAZIS, *Prêtreſſe du Soleil.*

ASSAN, *Prêtre ſubalterne.*

COMPARSES.

BERGERS.

BERGERES.

La Scène eſt à Palmyre.

L'AVEUGLE DE PALMYRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un bois, dans le fond duquel s'éleve le frontiſpice du Temple du Soleil. De diſtance en diſtance ſont pratiqués des berceaux ſous leſquels ſe trouvent des lits de gaſon.

SCENE PREMIERE.

THÉLAMIS, ASSAN.

THÉLAMIS.

Mais arêtés,
Mais écoutés.

ASSAN.

Non, laiſſés-moi,
Je ſuis la Loi.

Par quel caprice,
Quelle injuſtice,
Prétendés-vous
Me refuſer l'époux
Que le ſort me deſtine ?
En vain Nadine
Veut l'obtenir,
Me le ravir.
Tout vous dit que ſa foi
Doit être à moi.
Mais arêtés,
Mais écoutés.

Par quel caprice,
Quel injuſtice,
Prétendés-vous
Me demander l'époux
Que le ſort vous refuſe ?
L'Amour abuſé,
Sachés le contenir :
Tout vous dit,
Vous preſcrit
De m'obéir.
Non, laiſſés-moi,
Je ſuis la loi.

ASSAN.

La loi, je le répéte....

THÉLAMIS, *avec impatience.*

Eh bien ! quoi ? que veut-elle ?

ASSAN.

Que vous attendiés...

THÉLAMIS.

Qui ?

ASSAN.

Le retour d'Almazis,
Dont la tendre amitié preſcrivit à mon zèle
D'élever ſous mes yeux, & Nadine, & Zulmis.

THÉLAMIS.

Mais de rompre leur hyménée,
Si le Ciel à vos vœux n'accordait ce retour,
Le jour même, le propre jour,
Où Zulmis ſortirait de ſa vingtième année.
Zulmis en ſort aujourd'hui,

Et pour fixer ſa deſtinée,
Almazis n'étant pas ici ;
Vous devez, dans le moment même,
Le ſéparer de la beauté qu'il aime,
Et faire triompher l'amour que j'ai pour lui.

ASSAN.

Zulmis n'a pas vingt ans encore.

THÉLAMIS.

Zulmis les a.

ASSAN.

Zulmis ne les aura,
Que dans l'inſtant où ce jour finira ;
Or ce jour ne fait que d'éclore,
Et ſi....

THÉLAMIS.

Propos que tout cela.
Almazis ne vit plus. Depuis huit ans qu'elle erre,
Pour découvrir le ſecret merveilleux,
Qui de Zulmis doit deſſiller les yeux,
Vainement on la cherche aux deux bouts de la terre,
Je réponds de ſa mort.

ASSAN.

C'eſt ce qu'il faut ſavoir....
Ne vêcut-elle plus, quel eſt donc votre eſpoir ?

THÉLAMIS.

D'être unie à Zulmis, le ſeul dans ce village
Qui ſoit digne, en effet, de m'offrir ſon hommage.

ASSAN.

D'être unie à Zulmis ! mais, pour y parvenir,
Lui plaisés-vous ?

THÉLAMIS.

Non, mais je veux lui plaire.

ASSAN.

Nadine a su vous prévenir,
Et pour s'en détacher, Zulmis est trop sincere.
L'un & l'autre au berceau, sans parens, sans appui,
Sous l'aîle d'Almazis s'est trouvé réuni.
L'estime, l'amitié, l'amour qui les enflâme
Chaque jour, par dégrés, sont entrés dans leur âme,
Et vouloir triompher de ces trois sentimens,
Produits par la vertu, confirmés par le tems,
Entre nous, c'est une folie.

THÉLAMIS.

Je suis fille, jeune & jolie,
Et j'en triompherai.

ASSAN.

Qu'importent vos appas
A Zulmis qui n'y voit pas?

THÉLAMIS.

Vraiment s'il y voyait, je serais préférée,
Vous n'en doutés pas.

ASSAN.

Je le croi,
Mais Nadine est adorée.

THÉLAMIS.

Je ne le ſais que trop, & je verrai pourquoi.
Je verrai de quel droit, ſon amour qui m'offenſe,
Prétend avoir la préférence,
Et me vengerai du défi
Que dix fois elle oſa me faire
D'attendrir ſon Zulmis, & de régner ſur lui.

ASSAN.

De Nadine dans tout ceci
Je ne reconnais point l'honnête caractère,
Elle eſt ſimple, modeſte, & plaît, ſans le vouloir:
Mais de votre côté, je crois appercevoir
Moins d'amour que de jalouſie,
Peut être de coquetterie.
Quoiqu'il en ſoit; je vous défends
De troubler le repos de ces tendres amans.

THÉLAMIS.

Vous voulés....

ASSAN.

Que durant cette journée entière
Vous attendiés, avec tranquilité,
Le terme, à vos projets favorable, ou contraire,
Que pour les défunir l'oracle à limité.

THÉLAMIS.

Ce que l'on me défend, je me plais à le faire,
Et mon oracle, le voilà; (*en montrant ſa tête.*)

NADINE.

Près du Temple ſacré,
Où le Soleil eſt adoré.

ZULMIS.

Ce Dieu, dont la préſence embellit la nature,
A-t-il, par ſon retour, chaſſé la nuit obſcure?
Fait-il jour?

NADINE.

Oui; Zulmis, & la voix des oiſeaux,
Aux champs, depuis une heure, appelle les troupeaux.

ZULMIS.

Ainſi que les bergers qui leur ſervent de guides,
Tu veilles ſur mes pas, incertains & timides,
Ce ſoin fait ton bonheur, & ce bonheur me ſuit,
Par-tout où ta main me conduit.

NADINE.

ARIETTE.

Zulmis, pour t'accompagner,
Chaque jour, depuis l'enfance,
Mon cœur, avec complaiſance,
Mon cœur fait me réveiller,
Et des ſoins de ma conſtance
Ton amour ſait me payer.

ZULMIS.

Le tient me fait oublier
Que du ſoleil qui t'éclaire,
Jamais, jamais la lumiere,
Pour moi ne daigna briller.

Mais quand on a ſu te plaire,
Quels biens peut-on envier?

ENSEMBLE.

Ton ardeur
Me ſuffit.
Et remplit
Tout mon cœur.
Sans retour,
Dieu d'amour,
Viens finir notre peine!
Ah! quel bonheur pour nous,
Si tu nous rends époux!
Ah! quel bonheur pour nous,
Si ta main nous enchaîne.

NADINE.

Mais Almazis encor ſe refuſe à nos vœux!
Quel moment, ſi ſon cœur peut remplir la promeſſe
Qu'elle daigna me faire, en partant de ces lieux!
Tous les jours, dans ces bois, que Zéphire careſſe,
Je vois voler nos pigeons amoureux,
Et toi ſeul ne ſais pas combien ils ſont heureux.
Si dans leurs yeux, qui ſe répondent,
Ils cherchent, tour à tour, leur innocente ardeur,
Dans leurs regards, qui ſe confondent,
Tour à tour, cher Zulmis, ils liſent leur bonheur.
Ah! ſi les tiens, un jour, me parloient ce langage,
Si ce ſoir!...

ZULMIS.

J'y verrais; & c'eſt un avantage,

Je le crois : mais enfin m'en aimerais-tu mieux?

NADINE.

Le pourrais-je

ZULMIS.

A quoi donc me ſerviraient mes yeux?
Cependant de te voir j'ai ſouvent des envies,
Et je juge, aux tranſports que je ſens près de toi,
Que tu dois poſſéder cent beautés réunies,
Qu'Amour fît tout exprès pour mes yeux & pour moi.

NADINE.

Il me fit un cœur tendre, & c'eſt tout mon partage...

ZULMIS.

Tout, abſolument?...

NADINE.

Que voudrais-tu davantage?...

ZULMIS.

Je voudrais ... je ne ſais trop ce que je voudrais,
Et c'eſt mon embarras.

(*Il prend la main de Nadine & la baiſe, Nadine veut la retirer, mais foiblement.*)

NADINE.

Eh bien?

ZULMIS.

Laiſſe-moi faire.
Je n'ai pas le bonheur d'admirer tes attraits,

Et ces tendres baiſers, qui ſemblent te déplaire,
Me dédommageront des pertes que je fais.

(*Il continue de la baiſer.*)

NADINE.

Encor? Mais finis donc Zulmis.

ZULMIS.

Je ne ſçaurais.

NADINE.

Ce tranſport eſt charmant; mais ſerais-tu le même
Si nous étions unis!

ZULMIS.

Change-t-on, quand on aime?
Je ne puis le penſer; on prétend cependant
Que d'un amant fort gai, ſouvent la jalouſie
Fait un mari très-déplaiſant,
Et qu'il eſt dangereux d'être trop clairvoyant:
Pour moi, je ſuis exempt de cette maladie,
Et ſi dans cet état je deviens ton époux;
Ton deſtin, & le mien n'en ſeront pas moins doux.
S'il nous vient des enfans, le jour dans la prairie,
Tu me conduiras avec eux,
Et ſur l'herbe verte, & fleurie
Nous nous mêlerons à leurs jeux.
Le ſoir, de retour au village,
Dans notre petit hermitage,
Enſemble, à notre tour, nous jouerons tous les deux.

Mais, avant ce tems-là, nous livrer aux alarmes
Pouſſer des ſoupirs, des hélas!
Et nous arroſer de nos larmes,
Pour un malheur qui n'arrivera pas,
C'eſt perdre l'agrément d'une journée entiere
Et de cet agrément, prompt à s'évanouir,
La réalité m'eſt trop chère,
Pour n'en pas profiter, quand je puis en joüir.

NADINE, *ſe relevant, avec une gaité inquiéte.*

Joüis-en, cher Zulmis, mais le jour nous éclaire,
Et je vais un moment me ſéparer de toi;

(*Thélamis arrive ſur ces derniers mots, & ſe cache.*)

Tous les jours, tu le ſais, & ce n'eſt pas pour moi,
Tous les jours au ſoleil j'adreſſe ma priére...

ZULMIS, *ſe levant.*

Ah! cours lui préſenter ton encens, & mes vœux,
Dis lui de ramener Almazis en ces lieux;
Dis-lui que ma mort eſt certaine,
Si je ne deviens ton époux...
Dis-lui... laiſſe parler ta tendreſſe, & la mienne,
Elle parlera mieux que nous.

NADINE, *remettant Zulmis à ſa place.*

Qu'il faſſe ton bonheur, & ma peine eſt finie.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

THÉLAMIS, ZULMIS.

ZULMIS, *à Nadine.*

AH ! Sans toi...

THÉLAMIS, *à part.*

La voila partie.

ZULMIS, *ſe levant.*

(*Il ſe raſſeoit.*)

Hin ?... Ce n'eſt rien, comme elle, hélas !
Je frémis, quand je ſonge au terme qui s'avance,
Et pour la raſſurer, j'affecte, en ſa préſence
Une gaîté que je n'ai pas.

(*Pendant ces quatre vers de Zulmis, Thélamis examine ſi Nadine s'en va réellement, & revient enſuite ſur le devant de la Scene.*)

THÉLAMIS, *à part.*

Empruntons, près de lui, la voix de ſon amante,

ZULMIS, *ſe relevant.*

Quoi ?

THÉLAMIS, *à Zulmis.*

Le jour fuit, ma crainte augmente,
Et j'ai réfléchi .... oui, Zulmis,

Il faut nous affranchir du ſort qui nous tourmente ...
Nous nous aimons ...

ZULMIS, *à part.*

C'eſt Thélamis...

THÉLAMIS.

Et pour nous déſunir, on ſuppoſe un oracle!
Qu'il ſoit véritable, ou faux, cet oracle eſt cruel.
Quelqu'il ſoit, tout nous dit de braver cet obſtacle,
Oui....

ZULMIS, *à part.*

Voyons juſqu'au bout.

THÉLAMIS.

Viens au pied de l'autel,
En recevant ma foi m'aſſurer de la tienne :
Après ce ſerment mutuel,
Qui pourroit briſer une chaîne
Formée en préſence du ciel?

ARIETTE.

Céde à ma tendreſſe,
Chaque inſtant nous preſſe,
De quitter ces lieux,
De nous rendre heureux.
Viens former, après tant de peines,
Les chaînes
Que l'amour offre à nos vœux.
Céde à ma tendreſſe,
Chaque inſtant, &c.

ZULMIS.

ZULMIS.

(*A part.*)
Elle m'apprend à feindre, & ma vengeance eſt prête.
(*Haut.*)
Mon cœur n'aurait oſé concevoir ce deſſein ;
Mais quand Nadine parle, il n'eſt rien qui m'arête,
Et je braverai tout, pour obtenir ſa main ;
Sa main, qui chaque jour, au lever de l'aurore,
Daigne ſervir de guide à ſon aveugle époux ...

THÉLAMIS, *à part.*

Le traître !...

ZULMIS.

Et ſur laquelle, à l'inſtant même encore,
Je cueillais, à mon gré, les baiſers les plus doux.

THÉLAMIS.

(*A part.*) (*Haut en lui donnant ſa main.*)
J'étouffe. Quel plaiſir je reſſens à t'entendre.

ZULMIS, *prenant la main de Thélamis.*

J'en ai plus à le dire, & mille fois le jour ...
Non, ma Nadine, non, tu ne ſaurais comprendre ...

THÉLAMIS.

(*A part.*) (*Haut avec dépit.*)
Bon .... Tu quittes ma main !...

ZULMIS.

C'eſt par excès d'amour,
Et je ſuis ſi troublé... ce trouble doit te plaire.

THÉLAMIS.

(*Avec contrainte*) (*Avec douceur.*)
Beaucoup. Mais ſonge donc que ton ardeur différe,
(*A part.*)
Qu'un inſtant peut nous perdre .... & hâter ſon retour.

ZULMIS.

ARIETTE.

Cette ardeur, égale à la tienne,
Compte tous les momens.
Qu'auprès de l'objet, qui m'enchaîne,
Les miens ſeront charmans!
Je ne verrai point ma Nadine,
J'en ai perdu l'eſpoir :
Mais on prétend, & je devine
Que bien ſentir, c'eſt voir.

THÉLAMIS. ZULMIS.

Tu ne verras point ta Nadine, Je ne verrai point ma Nadine
(*A part.*)
C'eſt mon plus cher eſpoir. J'en ai perdu l'eſpoir:
(*Haut.*)
Mais on prétend & je devine, Mais on prétend, & je devine
Que bien ſentir c'eſt voir. Que bien ſentir, c'eſt voir.

THÉLAMIS.

Ton amour eſt toujours le même;
Comble mes tendres vœux;
Le cœur de l'objet que l'on aime
En dit plus que ſes yeux;
Tu ne verras point ta Nadine,
(*A part.*) C'eſt mon plus cher eſpoir :
(*Haut.*) Mais on prétend, & je devine;
Que bien ſentir, c'eſt voir.

THÉLAMIS. ZULMIS.

Tu ne verras point ta Nadine, Je ne verrai point ma Nadine
(*A part.*)
C'eſt mon plus cher eſpoir, J'en ai perdu l'eſpoir.
(*Haut.*)
Mais on prétend, & je devine, Mais on prétend, & je devine
Que bien ſentir, c'eſt voir. Que bien ſentir, c'eſt voir.

ZULMIS, *cherchant la main de Thélamis.*

Allons, Nadine, allons, le ciel va nous entendre...

THÉLAMIS, *à part.*

Mon triomphe eſt certain.

ZULMIS.

Ton amour, ta vertu,
Tout doit me décider... c'eſt trop me faire attendre,
Viens..

(*Il vont pour ſortir, Zulmis s'arête.*)

Mais..

THÉLAMIS.

Quoi?

ZULMIS.

J'oubliais, & je crains...

THÉLAMIS.

Que crains-tu?

ZULMIS.

Tu ſçais que Thélamis, plus coquette que tendre,
Cherche à troubler notre bonheur!..

THÉLAMIS, *à part.*

Ah ! ciel !

ZULMIS.

Si par hazard, elle allait nous ſurprendre..

THÉLAMIS.

L'aimerais-tu ?...

ZULMIS.

Je n'ai pas cet honneur.

THÉLAMIS, *à part.*

Le monſtre !

ZULMIS.

Privé de la vue,
J'ai la faibleſſe, & la ſimplicité
De croire qu'une âme ingénue,
Eſt préférable à la beauté.

(*Nadine arrive ſur ces derniers mots, & s'aréte pour entendre.*)

THÉLAMIS, *avec impatience.*

Tu me l'as cent fois répété...

ZULMIS.

Que ton cœur, qui jamais ne connut l'impoſture
Eſt le ſeul bien dans la nature,
Dont j'attends ma félicité

THÉLAMIS, *tendrement.*

Oui...

ZULMIS.

Mais que Thélamis trop vive, trop légére...

THÉLAMIS.

Eh pourquoi?..

ZULMIS.

Tu connais cette jeune bergère,
Tu m'as parlé de ſes attraits.

THÉLAMIS.

Elle en a.

ZULMIS.

Mais ſon caractère,
Son eſprit... j'en ſçais quelques traits.

THÉLAMIS.

Quels traits!..

ZULMIS.

Rien... Thélamis a le deſir de plaire...

THÉLAMIS.

Et plaira.

ZULMIS.

Quelques jours, & n'aimera jamais...

THÉLAMIS.

(*A part.*)

Mais encor une fois... Je ſuis d'une colère...

ZULMIS, *à part.*

Pourquoi Nadine encor n'eſt elle point ici?..

THELAMIS.

Que nous fait Thélamis! Ta Nadine t'eſt chère,
Ta Nadine te preſſe, & t'attend...

(*Nadine à ces mots, avance auprès de Zulmis.*)

SCENE V.

Les Acteurs précédens, NADINE.

NADINE, *à Thélamis.*

Au contraire,
C'eſt lui qui m'attendait.

THÉLAMIS.

Que vois-je !...

NADINE, *à Zulmis.*

Et me voici.

ZULMIS.

Ah ! Tant mieux... mais tu viens troubler un tête à tête...

NADINE

Dont mon cœur n'eſt point alarmé.
Sa candeur, Thélamis, m'aſſûre ſa conquête,
Et l'on ne trahit point, lorſqu'on eſt tant aimé.

ZULMIS.

(*A Nadine.*)
Pour la premiere fois, ton Zulmis a ſçu feindre,
Ta franchiſe doit l'excuſer.
(*A Thélamis.*)
Vous avez l'art de vous contraindre,
Mais vous n'aurez jamais celui de m'abuſer.

Au défaut de mes yeux, c'eſt l'amour qui m'éclaire,
Et rien n'échappe à ſa lumiere.

THÉLAMIS, *furieuſe.*

Almazis n'eſt point de retour,
Et bientôt le ſoleil va terminer ſon tour,
Vous m'entendez. (*Elle ſort.*)

ZULMIS.

Nadine...

NADINE.

Elle me déſeſpere.

(*Thélamis en ſortant, rencontre Aſſan & revient avec lui.*)

SCENE VI.

NADINE, THÉLAMIS, ZULMIS, ASSAN, COMPARSES.

ASSAN, *à Nadine & à Zulmis.*

JE viens, avec regret, vous affliger tous deux.
(*A Thélamis.*)
Et vous, vous méritiez un deſtin moins heureux.

NADINE, ZULMIS.

Je frémis.

THÉLAMIS, *avec joie.*

Achevez.

ASSAN.

Cette perte eſt terrible,
Et rien ne peut la réparer:
Almazis ne vit plus.

NADINE.

Ah ciel!

ZULMIS.

Eſt-il poſſible!

ASSAN.

Et malgré moi, je vais vous ſéparer.

NADINE.

Nous! Aſſan!

THÉLAMIS.

Je renais.

ZULMIS.

Qui ? moi ! Que j'abandonne
La moitié de moi-même ! Aſſan ! qui me l'ordonne !
Qui dicta l'ordre affreux, que vous oſez remplir !

ASSAN.

C'eſt le ciel qui le veut, & je dois obéir.

ZULMIS.

C'eſt le ciel qui le veut ! Que l'on m'ouvre le temple,
Et dans l'inſtant, vous allez voir,
Si le Dieu, que l'on y contemple,
Vous a donné cet injuſte pouvoir.
J'entrerai dans ſon ſanctuaire,
J'y ſoutiendrai mes droits, & ce Dieu tutelaire,
Ce Dieu, vaincu, par ma douleur,
Contre vous, aujourd'hui, ſera mon protecteur.
(*A Nadine qui ſe jette dans ſes bras.*)
Viens... jamais ſes rayons n'ont frappé ma paupière
Mais tous ſes feux ſont dans mon cœur.
(*A Aſſan.*)
Au mépris de notre conſtance,
S'il me livre à votre puiſſance,
Je la défendrai ſeul.

THÉLAMIS, *à Aſſan.*

Plus de ménagement.

ASSAN.

J'en aurais, Thélamis, ſi j'en étois le maître,
Mais la mort d'Almazis en ordonne autrement,
Et du moindre retardement
Le ciel s'offenſerait peut-être...
Allons, & ſans plus différer,
Je vous le dis encor, il faut vous ſéparer?

NADINE, ZULMIS.

Nous ſéparer! Nous déſunir!
Plutôt hélas! Plutôt mourir!
Non, de grace, voyez nos pleurs,
Prenez pitié nos douleurs.

THÉLAMIS.

Séparez-les, & dans ce jour,
Faites triompher mon amour.

ASSAN.

Mes chers enfans, oui je le doi,
Non, je ne puis... c'eſt malgré moi.
Je ſuis touché de vos douleurs,
Mais je ne puis ſécher vos pleurs.

(*Aſſan emmene Zulmis d'un côté, les Comparſes emmenent Nadine de l'autre. Thelamis ſuit Zulmis.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NADINE, ASSAN.

DUO.

NADINE.

Oui, je veux le voir encore,
L'embraſſer, le conſoler.

ASSAN.

Vous l'aimés, il vous adore;
Mais ceſſés de m'en parler.

NADINE.

Vous voyez l'excès de ma peine,
Et vous cédés à Thélamis.

ASSAN.

Je cede à la loi qui m'enchaîne,
Et comme vous, je plains Zulmis.

NADINE.

Ah! je veux le voir encore,
L'embraſſer, le conſoler.

ASSAN.

Vous l'aimez, il vous adore.
Mais ceſſés de m'en parler.

(Aſſan veut échapper aux pourſuites de Nadine; dans le moment même l'un & l'autre apperçoivent Almazis, ſuivie de quatre Prêtreſſes du Soleil.)

SCENE II.

Les Acteurs précédens, ALMAZIS, PRÊTRESSES.

NADINE, ET ASSAN.

Que vois-je ! Almazis !

ALMAZIS.

Elle même....

NADINE, ET ASSAN.

O moment ! moment enchanteur !

NADINE.

Rendés-moi le berger que j'aime,
Daignés assurer son bonheur.

ALMAZIS.

Je chéris l'amant qui vous aime,
Je viens assurer son bonheur.

TRIO.

NADINE.	ALMAZIS.	ASSAN.
Almazis ! oui, c'est elle-même,	Oui, c'est Almazis elle-même,	Almazis ! oui, c'est elle-même,
O moment, moment enchanteur !	Calmés, calmés votre douleur,	O moment, moment enchanteur !
Rendés-moi le berger que j'aime,	Je chéris l'amant qui vous aime,	Rendés-lui le berger qu'elle aime ;
Daignés assurer son bonheur.	Je viens assurer son bonheur.	Daignés assurer son bonheur.

ALMAZIS.

Je n'ai de mon trépas fait semer la nouvelle
Que pour éprouver votre cœur.

NADINE.

Ah ! croyés qu'à jamais il lui ſera fidéle,
Que rien dans l'univers n'éteindra mon ardeur ;
Mais Zulmis...

ALMAZIS, *à Aſſan.*

Qu'on l'amene... (*Aſſan ſort.*)

NADINE, *à Aſſan.*

Il gémit, il m'appelle,
Courés, volés. (*à Almazis.*) Et vous, terminés ſa douleur.

SCENE III.

ALMAZIS, NADINE.

ALMAZIS.

Le Dieu qui veille ſur Palmyre,
A prédit que dans cet Empire
L'hymen feſait un jour le bonheur d'un époux ;
Et ce bonheur dépend, tout a du vous le dire,
Ou de Thélamis, ou de vous.

NADINE.

(*ſe contraignant.*)
Thélamis !... Votre voix a conſulté les Dieux....
Daignent-ils pour Zulmis écouter ma priere ?

ALMAZIS.

Un trait de feu lui rendra la lumiere,
Je ne ſais rien de plus, & peut-être à ſes yeux....

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, ZULMIS, ASSAN.

ZULMIS.

ALMAZIS ! dites-vous, Almazis ! ah ! de grace....

ALMAZIS.

Me voici.

ZULMIS.

Permettés que Zulmis vous embraſſe,
Et ſi je vous ſuis cher....

NADINE.

Daignés remplir nos vœux.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, THÉLAMIS.

THÉLAMIS.

JE prétends à Zulmis, & m'oppoſe à vos nœuds.

ZULMIS.

Vous ?

THÉLAMIS.

Moi.

ALMAZIS.

L'une des deux ſera tendre & fidélle.

Et pour ton bien, mon cher Zulmis,
Je vais examiner laquelle....

ZULMIS.

C'eſt Nadine.

THÉLAMIS.

C'eſt Thélamis.

ALMAZIS, *à Nadine & à Thélamis.*

ARIETTE.

Cédés au Dieu qui vous engage,
Aimés, partagés ſa douceur,
La plus digne de ſon hommage,
Va, pour jamais, fixer ſon cœur.
(*A Zulmis.*)
Tu gémis, & l'amour differe.
L'attente enflamme tes déſirs,
Bientôt la plus tendre Bergere
Sera le prix de tes ſoupirs.

ZULMIS, *à Almazis.*

C'eſt en vous que je me confie,
Mais ſi Nadine m'eſt ravie,
Almazis, j'en fais le ſerment,
Mes jours ne me ſont rien, & je les ſacrifie.

ALMAZIS.

Sois tranquile, Zulmis, & laiſſe-nous....

NADINE.

Comment?

ALMAZIS.

Je vous charge de ſa conduite,
Aſſan, veillés ſur ſes pas.

ASSAN.

J'obéis,

ALMAZIS.

Et raſſemblés à votre ſuite
L'élite des beautés, dont nos champs ſont remplis:
Bientôt, accompagné de leur troupe riante,
Vous reviendrés ſavoir quelle eſt l'heureuſe amante.

NADINE.

Je ne le quitte plus.

ALMAZIS, *à Nadine.*

Demeurés avec nous.

NADINE.

Et Zulmis !...

THÉLAMIS.

Un moment. Tout vous impatiente

ALMAZIS, *à Nadine.*

Zulmis va revenir.

NADINE, *à Almazis.*

Me le promettés-vous ?

ALMAZIS.

Oui.

SCENE

SCENE VI.

ALMAZIS, NADINE, THÉLAMIS.

ALMAZIS.

Zulmis vous enflâme, & ſa main déſirée
Eſt la récompenſe aſſurée
De celle de vous deux qui l'aimera le plus.

THÉLAMIS, NADINE.

C'eſt moi.

ALMAZIS.

Mots ſuperflus....
Quel déſir eſt le votre?
Eſt-ce la fin de ſon aveuglement
Que vous me demandés, ou ſa main ſeulement?

THÉLAMIS.

Je demande l'un & l'autre.

NADINE.

Moi de même, Almazis.

ALMAZIS.

Fort bien: mais ſongés-y,
Songés-y murement. Si Zulmis aujourd'hui,
En vous donnant la main, recouvre la lumiere,
Croyés-vous ne jamais y rien perdre?

THÉLAMIS.

Au contraire,

Je n'y vois qu'à gagner.

NADINE, *à Thélamis.*

Comment ?

Vous parlerés ſans ceſſe, la premiere ?

THÉLAMIS.

Sans ceſſe.

ALMAZIS.

Doucement, s'il vous plaît, doucement.

Êtes-vous de ſon ſentiment,

Nadine ?

NADINE.

Si j'en ſuis ! dût-il me méconnaître,

Ouvrés les yeux de mon amant.

THÉLAMIS.

Et je n'y perdrai pas.

ALMAZIS.

Peut-être

Plus que vous ne penſés.

THÉLAMIS.

Mais dites vos raiſons,

Car enfin, ſi Zulmis reſte aveugle, voyons,

Que pourrai-je y gagner ?

ALMAZIS.

Une amitié réelle,

Et la poſſeſſion d'un époux très-fidele ;

Prodige rare, mes enfans,

Et que l'amour opere une fois en cent ans.

Du tems, qui détruit tout, l'infaillible ravage
Moiſſonne ces appas, ces roſes du printems,
Qui colorent notre viſage;
Et nous voyons fuir, avec l'âge,
Et nos flatteurs, & nos amans.

THÉLAMIS.

Ce moment n'eſt pas gai.

ALMAZIS.

Par un deſtin contraire,
Pour le cœur de Zulmis, toujours au même point,
A l'objet qui vous plaît, vous ſaurez toujours plaire;
Vos traits ſeront flétris, il ne s'en plaindra point;
Et dans la plus grande vieilleſſe,
Soit Nadine, ſoit Thélamis,
Vous conſerverés pour Zulmis
Tous les charmes de la jeuneſſe.

THÉLAMIS.

Comment? le front ridé par le nombre des ans,
Et privée, en un mot de tous mes agrémens,
Je ſerai pour Zulmis toujours jeune & jolie?

ALMAZIS.

Toujours.

THÉLAMIS.

Qu'il ſoit aveugle, & pour toute ſa vie.

ALMAZIS.

Votre choix eſt plein de bon ſens:
Vivons, aimons pour nous, c'eſt la bonne méthode.

J'en ſais plus d'une, comme vous,
Qui trouverait aſſés commode
L'aveuglement de ſon époux.

NADINE.

Mais ſi jamais Zulmis n'apperçoit la lumiére,
En ſera-t-il plus heureux?

ALMAZIS.

Non, ma chere.

NADINE.

Non?

ALMAZIS.

Si Zulmis vous eſt uni,
Vous deviendrés un bien très précieux pour lui;
Mais jamais, privé de la vue,
Jamais il ne pourra, d'un bien auſſi flatteur,
Connaître tout le prix & toute l'étendue.
Jamais il n'aura la douceur
De voir, & d'adorer, dans ſa tendre bergere,
Ce regard ſéduiſant, ce ſourire enchanteur,
Ces graces, ce maintien, cette taille légère,
Dont le charmant contour, irritant ſes déſirs,
Aurait, à chaque inſtant, augmenté ſes plaiſirs.
Il ignorera qu'elle eſt belle,
Mais, je vous le répéte, il lui ſera fidéle,
Et ſon épouſe joüira
D'une félicité, que rien n'altérera.

NADINE.

Si celle de Zulmis n'eſt entiere & parfaite,
De la mienne, Almazis, puis-je être ſatisfaite?

Puis-je en goûter le prix, tandis que ſous mes loix
Mon époux enchaîné, n'aura d'autre avantage,
D'autre bien, que celui d'avoir fixé mon choix?
Et ſi par mon trépas, à la fleur de mon âge,
Le Ciel rompait le cours de notre mariage,
Je n'emporterais donc, en lui laiſſant ma foi,
Que la certitude cruelle
De le laiſſer après moi,
Dans une douleur éternelle.
Prévenés, Almazis, prévenés ce malheur.
Ne ſongés qu'à Zulmis, c'eſt pour lui que je l'aime,
Et malgré mon amour extrême,
Le ſoin intereſſé de conſerver ſon cœur
Ne me fera jamais oublier ſon bonheur.
Dès l'inſtant, je vous en conjure,
Qu'il partage avec nous, le ſpectacle enchanteur
Que nous préſente la nature.
Que ſes regards, frappés du jour,
Puiſſent admirer tour à tour,
Et l'émail de cette verdure,
Et l'éclat de ces fleurs, qui décorent nos champs.
Que ſon œil curieux, jaloux de tout connaître,
Parcoure ces beautés, ces objets ſéduiſans,
Qui me l'enléveront peut-être,
Mais n'importe, qu'il ſoit heureux,
Et ſi quelque amante nouvelle
Le ſéduit, le retient, qu'il trahiſſe mes feux,
En un mot, qu'il ſoit infidéle.

Si ſon infidélité
Peut ajouter encor à ſa félicité.

THÉLAMIS.

Le plaiſir de me contredire
Vous fait penſer ſi ſingulierement,
Que j'ai beaucoup de peine à m'empêcher d'en rire.

ALMAZIS.

Vous aimés, il eſt vrai, plus délicatement.

THÉLAMIS.

Auſſi ne crains-je rien de votre jugement.
L'inconſtance, en amour, eſt un défaut extrême;
Déſirer, qu'au moyen de ſon aveuglement
Zulmis en ſoit toujours exempt,
C'eſt, je crois, l'aimer pour lui-même.

ALMAZIS.

Et quelque peu pour vous?

THÉLAMIS.

Il eſt dur, cependant,
Lorſque l'on a des attraits en partage,
Il eſt dur d'avoir un époux,
Qui ne puiſſe jamais en devenir jaloux,
Les admirer, leur rendre hommage,
En ſentir toute la valeur,
Et l'ineſtimable avantage
D'en être le ſeul poſſeſſeur.
Vous à qui notre Dieu fait part de ſa puiſſance;

Ne pourriés-vous à mon amant
Faire voir la lumiere, & le rendre conſtant?

ALMAZIS.

Moi? non; perdés cette eſpérance.
Zulmis eſt homme, & quand il y verra,
A coup ſûr, Zulmis changera.

THÉLAMIS.

Mais ces hommes enfin, quand nous ſommes jolies,
Nous pourrons les fixer?

ALMAZIS.

Ne vous en flattés pas.
Les hommes dans leurs fantaiſies
Ne ſont pas toujours délicats,
Et par une coupable, & biſarre inconſtance,
Souvent malgré tous nos appas,
Ils accordent la préférence
A des objets qui ne nous valent pas.

THÉLAMIS.

Point de guériſon, en ce cas,
Et je le veux aveugle, autant qu'on le peut être;
Il m'en coûte ſes yeux, pour conſerver ſa foi,
Le ſacrifice eſt grand, & ſa main eſt à moi.

ALMAZIS.

Zulmis penſe trop bien, pour ne pas reconnaître
Un ſacrifice auſſi touchant.....
(*à Nadine*).
Vous....

NADINE.

Il n'arrive point !....

ALMAZIS.

Je plains votre tourment ;
Mais l'épreuve n'eſt pas finie :
Dans l'inſtant, cependant, au gré de votre envie,
Près de vous Zulmis reviendra :
Mais auſſitôt qu'il paraîtra,
Confondez-vous, je vous l'ordonne,
Dans la troupe qui l'environne,
Et quelque ſoit le ſuccès de vos vœux,
Juſqu'au dernier moment, ſongés, toutes les deux,
Songés à demeurer dans le plus grand ſilence.

THÉLAMIS.

Mais Zulmis n'y voit pas : s'il ne nous entend point
Comment pourra-t-il donc ?

ALMAZIS.

Le voilà qui s'avance,
Obéiſſez de point en point.

SCENE VII.

Les Acteurs precédens, ZULMIS, ASSAN, TROUPE DE BERGERES, COMPARSES.

(*Les Bergeres ſe partagent en deux troupes. Nadine & Thélamis ſe confondent avec elles, chacune d'un côté*).

ALMAZIS, *à Zulmis.*

VIENS, du ſort qui t'attend, pénétrer le myſtère,
L'amour a prononcé, ton bonheur eſt certain....

ZULMIS.

Nadine ſeule peut le faire,
Et je renonce à tout, ſi je n'obtiens ſa main.
Mais je ne l'entends pas, elle dont la tendreſſe,
Les ſoins, la prévenance.... ah! l'on m'a tout ravi....

ALMAZIS.

Calme la frayeur qui te preſſe,
Tes deux Amantes ſont ici.

ZULMIS.

Nadine me ſuffit.

ALMAZIS.

Je ne puis rien te dire,

Et c'eſt à tes yeux à t'inſtruire
De l'objet.....

ZULMIS, *avec embarras.*

A mes yeux!...

ALMAZIS.

Je vais te les ouvrir.

ZULMIS, *avec raviſſement.*

Oh Ciel!

THÉLAMIS, *quittant ſa place, à Almazis.*

Y penſez-vous?

ALMAZIS, *la renvoyant.*

Songez à m'obéir.

(Pendant la ritournelle du morceau ſuivant le fond du Théâtre s'ouvre & laiſſe voir l'intérieur du Temple: le Soleil y eſt repréſenté ſous la figure d'Apollon portant les attributs de ſa Divinité: Almazis conduit Zulmis au pied de l'Autel environné de Prêtres & de Prêtreſſes.)

CHŒUR.

Aſtre éternel de la terre & des mers!
Brillant ſoleil! âme de l'univers!
Daigne du haut des Cieux, écouter ma prière!

ALMAZIS.

Par l'éclat de tes dons, ſignale mon retour:
Ouvre ſes yeux à la lumière,
Comme ſon cœur l'eſt à l'amour.

CHŒUR.

Par l'éclat de tes dons, ſignale { mon / ſon } retour.
Ouvre ſes yeux à la lumière,
Comme ſon cœur l'eſt à l'amour.

Pendant le Creſcendo qui finit ce chœur, une boule de feu part du ceintre, & paſſe devant les yeux de Zulmis, qui recouvre la vue.)

ZULMIS.

Où ſuis-je!... quel ſpectacle! Almazis!... Dieu du jour!
Reçois mon premier hommage.....
Le ſecond appartient à l'objet qui m'engage....
Où le trouver?....

ALMAZIS.

Dans ce ſéjour.

ZULMIS.

Chaque objet me ſaiſit... mon œil, que tout étonne,
Dévore d'un regard, tout ce qui l'environne.....

(Il jette les yeux ſur les femmes qui ſont du côté de Thélamis.)

Mais qu'apperçois-je encor! quel tranſport imprévu
S'empare de mes ſens!..... plus je les conſidère,
Et plus mon cœur en eſt ému.
Que leur figure eſt douce, & qu'elle ſait me plaire!
Que de grâces! Ah! c'eſt-là,
C'eſt dans leur troupe charmante
Que Nadine ſe trouvera.

(Il paſſe de l'une à l'autre, & ſe trouve auprès de Thelamis, qui s'avance un peu plus que ſes Compagnes. Il la regarde un moment, & la quitte. Thélamis en témoigne ſon dépit par ſes geſtes.)

J'aime à les contempler, leur vue eſt raviſſante,
Mes yeux ſont ſatisfaits, mais mon cœur ne l'eſt pas;
Et de mon cruel embarras
A chaque pas, la cauſe augmente.

(*A Almazis.*)

Que Nadine, Almazis, diſe un mot ſeulement,
Et ce mot, à l'inſtant, me la fera connaître.

(*Il apperçoit les femmes qui ſont du côté où eſt Nadine.*)

Je ne les voyais point.... ah! j'y vole, & peut-être,
J'y trouverai la fin de mon tourment.

(*Il les examine comme les autres, & témoigne ſon plaiſir, à la vue de Nadine: il fait quelques pas pour conſidérer celles qui ſont auprès d'elle, mais il y revient toujours.*)

ARIETTE.

Vous avez toutes des attraits,
Et Vénus qui vous aime,
Prit plaiſir elle-même
A former vos traits....
Mais, malgré tant d'appas,
Un inſtinct flatteur,
Un charme vainqueur
Ramene ici mes pas.
Je vais... oui... non... je n'oſe hélas!...
Nadine!... ſerait-ce toi!...
Oui... non... je n'oſe obéir
Au ſecret déſir
Qui me fait la loi.

(*A Almazis.*)

Des yeux, à ce que l'on prétend,
Le cœur eſt ſouvent la victime:
Si par un choix, contraire à l'amour qui m'anime,
Les miens allaient me tromper !... Cependant...

(*Il revient auprès de Nadine.*)

(*à Almazis.*)

Elle ne me dit rien !.... Vous êtes trop ſévere,
Un mot, de grace, un mot en ma faveur.

ALMAZIS.

Oui, je vois que pour ton bonheur
Un prompt ſecours te devient néceſſaire,
Et ma tendre amitié le doit à ton ardeur.
Avant que le ſoleil eût ouvert ta paupière,
Rien n'avait alteré la douceur de tes feux;
L'embaras de ſavoir à qui porter tes vœux,
Sur ton front, à préſent, peint la mélancolie,
Je vais la diſſiper; Zulmis, & pour la vie,
Je te rends ton repos, en refermant tes yeux.

NADINE, *involontairement, & avec la plus grande vivacité.*

Non.

ZULMIS.

La voilà, c'eſt Nadine.

ALMAZIS.

Elle-même,
Zulmis, embraſſez-vous tous deux.

ZULMIS.

Ah ! Nadine !

NADINE.

Ah ! Zulmis !

ALMAZIS, *à Thélamis.*

Vous les voyez heureux,
Pour mériter de l'être, apprenez comme on aime.

(*Thélamis regarde les deux amans avec dépit, & sort sans rien dire.*)

ALMAZIS, *à Nadine & à Zulmis.*

ARIETTE.

L'hymen couronne votre ardeur,
Chantez l'amour qui vous enflame :
Il est le Dieu du vrai bonheur,
Qu'il règne, à jamais, dans votre âme.

NADINE, ZULMIS. CHŒUR.

L'hymen couronne notre ardeur, Chantons &c... L'hymen couronne votre ardeur, Chantés &c...

(*Sur la finale de ce chœur, arrive une troupe de Bergers ; le premier se joint à une Bergère, les autres en font autant, & dansent en l'honneur des deux amans, à chacun desquels ils offrent une couronne de fleurs.*)

SCENE VIII, & *derniere.*

Les Acteurs précédens, BERGERS.

VAUDEVILLE, *après le pas ci-devant.*

ZULMIS, *à Nadine.*

LA lumière la plus pure
Brille à mes regards naiſſans;
La beauté de la nature
Saiſit, & frappe mes ſens.
Mais toi ſeule m'intéreſſe,
Et la lumière, ſans toi,
Sans toi, ma chère maîtreſſe,
N'aurait aucun prix pour moi.

NADINE, *à Zulmis.*

Cher Zulmis, dès ma naiſſance
Je vis la clarté des cieux:
Chaque jour, par ſa préſence,
Le ſoleil frappa mes yeux,
Mais dans la nature entière,
Rien n'eut de charmes pour moi,
Et ton amante ſincère
N'y conſidéra que toi.

ASSAN, *à Zulmis.*

Tu ne partages encore
Que la lumière du jour;
Bientôt tu vas voir éclore
Les tréſors du tendre amour.
Bientôt ta main fortunée
Va moiſſonner, ſous ſa loi,

Les roſes que l'Hymenée
Ne réſervait que pour toi.

ALMAZIS.

Ces roſes, dont la tendreſſe,
N'embellit que le printems,
Pour vous, malgré la vieilleſſe,
Renaîtront dans tous les tems.
Dans tous les tems, la conſtance
Sur vos pas les répandra;
Avec vous d'intelligence,
Le plaiſir les cueillera.

NADINE, ZULMIS.

Ces roſes, dont la tendreſſe
N'embellit que le printems,
Pour nous, malgré la vieilleſſe,
Renaîtront dans tous les tems.

ALMAZIS, ASSAN.

Ces roſes, dont la tendreſſe
N'embellit que le printems:
Pour vous, malgré la vieilleſſe,
Renaîtront dans tous les rems.

NADINE, ZULMIS, *l'un à l'autre.*

Dans tous les tems, ta conſtance,
Sur mes pas les répandra.

NADINE, ZULMIS.

Avec nous d'intelligence,
Le plaiſir les cueillera.

ALMAZIS, ASSAN.

Avec vous d'intelligence,
Le plaiſir les cueillera.

FIN.

LES AVEUX INDISCRETS,

OPERA COMIQUE

MÉLÉ D'ARIETES;

Par M. DE LA RIBADIERE;

Repréſenté pour la premiere fois à la Foire Saint Germain, le Mercredi 7 Février 1759.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage a été fait en vers, & mis en Muſique il y a quatre ans; on a été obligé, pour le donner au Public, de ſubſtituer de la proſe à la place du Récitatif. L'Auteur de la Muſique a cru devoir le faire graver en grande partition, & laiſſer ſubſiſter les Récitatifs tels qu'ils avoient été faits. Il paroîtra vers le 25 de ce mois; on le trouvera aux Adreſſes ordinaires.

ACTEURS.

LUCAS, *mari de Claudeine.*

CLAUDEINE, *femme de Lucas.*

COLIN, *mari de Toinette.*

TOINETTE, *fille de Lucas & de Claudeine.*

LE BAILLI.

La Scene eſt dans un Hameau.

LES AVEUX INDISCRETS,

OPERA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

COLIN.

AIR.

LE jour que l'on prend femme
On eſt joyeux :
L'Amour brûle notre ame
De tous ſes feux.
De la beauté qu'on aime
Le cœur eſt plein :
Eſt-il toujours de même
Le lendemain ?

De mon nouveau ménage
Je ſuis content, moi.

Toinette a ma foi;
Sa douceur m'engage:
Fillette à ſon âge
Eſt de bon aloi;
Elle ſera ſage,
Je n'ai point d'effroi.

Le jour, &c.
Je ſuis encor de même
Le lendemain.

SCENE II.

COLIN, TOINETTE.

COLIN.

EH bien, ma chere Toinette, te voilà donc? Tu as l'air triſte.... Allons, leve les yeux: ſçais-tu que dans une heure Lucas viendra ſçavoir ſi je ſuis ton mari, & ſi tu es ma petite femme? Tu boudes déja?... Doutes-tu que je t'aime? Regarde-moi....

TOINETTE.

Ah! nenni, je n'oſerois.

COLIN.

Quoi, tu refuſes ton mari, ton cher Colin?

TOINETTE.

Ah dame, je ſuis honteuſe.

COLIN.

Bon, bon, cette honte-là ne fait point de mal; mais jarnonbille, troques-la contre deux fois autant de gaité, ça fera mieux. De la joie, ma Toinette, de la joie: tiens, nos noces ſont faites; tu ſçais le proverbe, quand les paroles ſont dites....

AIR. N°. 1.

Avant la noce, ma Toinette,
Ces façons-là ſont bel & bien;
Mais quand la noce eſt faite,
Ça n'ſert de rien. *bis.*

TOINETTE.

AIR.

Eh bien, je m'y hazarde;
Eh bien, je vous regarde;
Là, voyez-moi.
Ai-je l'avantage
Que dans mon viſage
Vous trouviez de quoi
N'être point volage?

COLIN.

AIR.

Va, mon cœur; va, ma chere femme;
De tes beaux yeux

S'élance une flamme
Qui me rend heureux.

Je veux t'aimer ſans ceſſe,
Que mon feu croiſſe chaque jour;
Que jamais ta tendreſſe
Ne puiſſe égaler mon amour.

Va, mon cœur, &c.

Il faut pourtant que je te le confeſſe...
Et j'en ſuis tout honteux.
J'eus autrefois une maîtreſſe,
Que j'en fus amoureux!
La main la plus belle,
Tous les traits charmans:
Ah! qu'avec elle
J'ai paſſé d'heureux momens!

Mais mon cœur, &c.

Qu'as-tu? tu pâlis!

TOINETTE.

Vous me faites là, Colin, une confidence qui ne doit pas me réjouir beaucoup.

Elle pleure.

COLIN.

Eh quoi? tu pleures! de la jalouſie? Va, je te peux raſſurer d'un ſeul mot. Elle eſt morte.

TOINETTE.

Bon, bon, elle eſt morte !

COLIN.

Je te le jure .... Ecoute : demain nous ſerons déja vieux époux. Le quart d'heure d'après le mariage, il n'y a pas plus de reméde qu'il n'y en auroit dans dix ans. Maris & femmes ſont faits pour s'aimer comme Amans, & ſe ſupporter comme amis. Le vrai bonheur eſt de pouvoir ſe confier ſes plaiſirs & ſes peines ; & à qui les confier avec plus de délices qu'à l'objet qu'on aime, & avec qui on eſt lié pour la vie ?

TOINETTE.

Vous avez raiſon, Colin .... là vraiment, eſt-elle morte ?

COLIN.

Mais je te le jure, encore une fois ; & je te jure de plus, que pour profiter du droit des maris, je n'aurai jamais aucun ſecret pour toi ; prens la même liberté avec moi.

TOINETTE.

Eh bien, tenez, puiſque c'eſt notre de-

voir d'être ſinceres, je vais vous dire quelque choſe de bien plaiſant.

AIR.

Admirez le rapport
Que nous avons enſemble;
Voici mon ſort,
Au vôtre il reſſemble;
Voici mon ſort.

Croyez pourtant que je vous aime
Autant qu'on puiſſe aimer;
Que je ſerai toujours la même,
Que mon bonheur dépend de vous charmer;
Voici mon ſort.

Un Officier paſſa par ce village;
Qu'il étoit beau!
Leſte, pimpant, gentil corſage,
Et vif comme un oiſeau.
J'eus beau m'en défendre;
Il m'adoroit,
Il ſoupiroit;
Je fus toujours tendre:
Il me prioit,
Il me preſſoit,
Mon cœur palpitoit;
Il fallut ſe rendre.
Voici mon ſort.

COLIN

Eh bien ? Toinette ; eh bien ?

TOINETTE.

Eh bien, qu'eſt-ce ? que voulez-vous que je vous diſe ? ... Voilà tout.

COLIN.

Mais tire-moi d'un trouble ſi cruel : qu'entens-tu par .... il fallut ſe rendre ?

TOINETTE.

Mais j'entens comme tout le monde entend : c'eſt-à-dire, aimer. Rien n'eſt plus naturel.

COLIN.

AIR.

Dieux ! quelle eſt ma rage !
Quel affreux diſcours !

TOINETTE.

Vous n'êtes pas ſage.

COLIN.

Cet horrible outrage
De notre ménage
Va rompre le cours.

TOINETTE.

Vous criez toujours.

COLIN.

Cet horrible outrage . . . .

TOINETTE.

Eſt par-tout d'uſage.

COLIN.

Je cours à ta mere
Demander raiſon,
Elle & mon beau-pere
Sont à la maiſon . . . .

TOINETTE.

Quel eſt ce langage ?
Que tout ce tapage
Eſt peu de ſaiſon !

COLIN.

Dieux ! quelle eſt ma rage &c.

Colin ſort.

SCENE III.

TOINETTE.

VA, va, fourbe que tu es, tu ne cherchois qu'à me tromper : Comment ſont donc tous les hommes, puiſque celui-ci que j'aimois à cauſe de ſon air doux &

tranquille, me montre une humeur ſi aigre & ſi acariâtre ? Que d'injures il me dit dès le premier jour ! ah, pauvre Toinette, quel augure pour l'avenir !

AIR. N°. 2.

Quelle fureur & quels propos !
Voilà donc les hommes !
Sottes que nous ſommes
De les aimer avec de tels défauts !
Mari, pere & mere,
Tout va fondre ſur moi ;
J'aurai tort, & pourquoi ?
Ce qu'il a fait, n'ai-je donc pû le faire ?

SCENE IV.

LUCAS, CLAUDEINE, TOINETTE.

LUCAS.

AIR.

QUe veut donc dire tout ceci ?
Qu'a donc notre gendre ?
J'accours, & ta mere auſſi,
Pour de toi l'apprendre.
Faut qu'il ſoit bien mutin
Pour faire ainſi le train,

Crier comme un lutin
Tout drès le matin.
Réponds, ma Toinette;
Quel dépit ſi grand
Entre vous bruſquement
Prend ?
Tu reſtes muette;
Je juge d'abord
Que dans ſon tranſport
Ton mari n'a pas tort.

CLAUDEINE.

AIR.

Un mari dans ſes droits
Souvent eſt peu traitable.

LUCAS.

Les femmes ſont par fois
Querelleuſes en diable.

CLAUDEINE.

En verité, Lucas....

LUCAS.

Eh! non, c'eſt toi, Claudeine.

CLAUDEINE.

Vous faites ſouvent du fracas,
Lorſque ça n'en vaut pas la peine.

LUCAS.

Combien de fois ſuis-tu mes pas,
Criant à perdre haleine?

CLAUDEINE.

Les maris ſont jaloux.

LUCAS.

La femme eſt perfide.

CLAUDEINE.

Il faudroit les noyer tous.

LUCAS.

Il faut lui tenir la bride.

CLAUDEINE.

Ils ſont quinteux,
Fiers, ſoupçonneux,
Hargneux, fâcheux;
C'eſt un martyre.
Ils ſont ſcabreux,
Calomnieux,
Injurieux,
Avantageux,
Enfin c'eſt pis qu'on ne peut dire.

LUCAS.

AIR. N°. 3.

Femme qui gronde, ma Claudeine,
Tant qu'elle a de l'haleine,
Faut la laiſſer dauber.
De crier enfin l'on s'ennuie;
En tout cas, c'eſt comme la pluie
Qu'il faut laiſſer tomber.

Mais parbleu, ſçachons donc la raiſon de tout ce grabuge : ce bacchanal-là m'étourdit les oreilles. Qu'avez-vous enſemble ? Tu l'auras grondé ?

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

Tu l'auras peut-être égratigné, battu?

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

Parle donc.

CLAUDEINE.

N'allez-vous pas déja la gronder, avec votre ton bruſque ? (*à Toinette.*) Viens ça, viens, mon enfant, conte ça à ta mere.

LUCAS.

A la fin ça m'impatiente : vîte, qu'eſt-ce que c'eſt ? Lui donnes-tu de la jalouſie, de l'ombrage ?

TOINETTE.

Eh bien, oui.

LUCAS.

Peſte ! que je ſuis ruſé ! j'ai tatigué mis le

le doigt deſſus. Par la jarniguoi, dis-moi la vérité ; qu'eſt-ce que c'eſt ?

CLAUDEINE.

Votre Colin eſt un ſot. L'animal ! ſoupçonner ma Toinette ! L'impertinent ! oh ! je lui parlerai d'un ſtyle qu'il pourra comprendre. Soupçonner ma Toinette !

LUCAS.

Hon, hon ; écoute, femme : tu ſçais que toute petite nous l'avons ſurpriſe minaudant & ſe mirant par-tout ; je la crois un tantet entichée de coquetterie. (*à Toinette.*) Dis toujours, voyons.

TOINETTE.

AIR.

Ce matin
Mon Colin,
Plein de flamme,
M'a fait approcher,
Puis m'a dit : ma femme,
J'aurois beau chercher
Dans tout le village
Un plus beau viſage,
Des yeux plus charmans,
Et plus d'agrémens.
Toinette, je t'aime . . . .
Moi, j'ai dit de même.

Je ſuis pourtant fâché
D'avoir été touché
D'un amour extrême
Pour un autre objet
Qui me plaiſoit tout-à-fait.
A ce diſcours ſincere
Moi, j'ai répondu:
S'il étoit défendu
De plaire,
Que de tems l'on verroit perdu!
Un Officier d'armée
Me fit les yeux doux:
Comme vous aimée,
J'aimai comme vous....
Mais d'abord
Son tranſport
A fait rage:
Il veut tout caſſer,
Juſqu'au mariage.
J'ai voulu forcer
Son humeur ſauvage
A devenir ſage:
Il eſt ſans raiſon;
C'eſt pis qu'un démon.

LUCAS.

Eh bien, Madame Claudeine, vous ſçaviez cela, & vous en faiſiez myſtère à votre mari?

CLAUDEINE.

Eh oui, voilà une querelle bien placée...

Eh bien, quel mal a-t-elle fait? Eſt-ce qu'une fille dit toutes ces balivernes-là ?

LUCAS.

Tout au moins ſi elle en fait myſtère à ſa mere & à ſon pere, pourquoi ne les pas taire à ſon mari ?

TOINETTE.

Il y a de la ſurpriſe là-dedans, mon pere: il me parloit du contentement du ménage; il m'a dit que la ſincerité entre mari & femme y tenoit pour beaucoup : il a été franc avec moi; ne devois-je pas l'être avec lui ?

LUCAS.

AIR.

Mais, morgué, quand j'y penſe,
C'eſt Colin qu'a tort.
Je le blâme fort;
Il mérite ſa chance.

TOINETTE.

Je l'aurois ſans doute aimé le premier, ſi je l'avois connu avant l'autre.

AIR.

Un jeune cœur
Nous offre l'image

Du papillon qui vole autour de chaque fleur.
Dans ſa vive ardeur
Chaque objet l'engage.

Sur ſes pas
Une roſe naiſſante
Dans ſon ſein lui préſente
Mille appas;
Il s'arrête,
Sa conquête
Ne dépend
Que de l'inſtant.

Un jeune cœur &c.

LUCAS.

Allons, allons, je vois clair à tout ce tripotage. Laiſſe-moi faire, ma pauvre Toinette; le lendemain de ton mariage, il ne ſera pas dit qu'un travers, un caprice te feront ſervir de riſée. Laiſſe-moi faire, je vas trouver Colin, je lui parlerai comme on doit parler; ne t'inquiete de rien.

TOINETTE.

Oui, mon pere, parlez-lui bien.

LUCAS.

Quel tapage pour des vétilles! ah, ah! le plaiſant homme! la drôle de çarvelle!

Je vas lui parler ; ne t'embarraſſe pas.
(*Il ſort.*)

SCENE V.

CLAUDEINE, TOINETTE.

CLAUDEINE.

AIR.

J'Ai vû dans ma vie
Bon nombre de ſots :
Dis-moi, je te prie,
Tient-on ces propos ?
Fut-il jamais ſote
Aſſez idiote
Pour lâcher ces mots ?

TOINETTE.

J'ai cru qu'en ménage
C'étoit un uſage.

CLAUDEINE.

C'eſt coucher trop gros.

AIR.

Sur cet article-là, ma fille,
On ne peut être trop diſcret.
Sur la moindre peccadille
Il faut garder le ſecret.

Les maris dans cette affaire
Sont toujours fâcheux :
C'eſt un crime près d'eux
Que d'être ſincere.

SCENE VI.

LUCAS, CLAUDEINE, TOINETTE.

LUCAS *à part.*

OU diantre s'eſt-il fourré ? Je cherche, je cours par ci par là, je ne puis le trouver.... Mais voilà not' femme encore avec ſa fille ; écoutons-la tout bellement, & ſçachons une bonne fois ce qu'elle a dans l'ame.

CLAUDEINE *à* TOINETTE, *ſans voir* LUCAS.

AIR.

Toujours vers la tendreſſe
Vole un jeune cœur ;
Mais avec adreſſe
On cache ſon ardeur.
Quand j'épouſai ton pere
J'étois dans ton cas ;
L'ai-je dit à Lucas ?

J'aurions eu du tracas,
De l'embarras,
Que ſçai-je, hélas!
Tout au contraire;
Ne s' doutant de rien,
J'vivons toujours bien.
S'il me cherche noiſe,
Je crions plus fort.

LUCAS *à part.*

Ah! quelle matoiſe!

CLAUDEINE.

Il a toujours tort.

LUCAS *paroiſſant.*

Peſte! queu manigance! Ah coquine, j'ai tout entendu.... Va, va, tu as beau courir, jé te rattraperai bien.

SCENE VII.

LUCAS.

AIR.

QUand on nous dit que la femme eſt parfide,
On nous dit bien la pure verité.

Dans ſes devoirs elle eſt timide,

Pour tromper elle eſt intrépide,
Ce n'eſt morgué que fauſſeté.

Quand on nous dit &c.

De cet affront
Sur mon front
Je ſens déja l'atteinte.
Morgué, je vas
Faire fracas,
En porter ma plainte.
Mais, hélas!
On rira du pauvre Lucas.

M'avoir fait cette fraſque!
Je ſuis enragé.
J'aurois tout gagé
Que ſon cœur fantaſque
Ne s'étoit jamais engagé:
Mais la maſque,
De ſa tendre ardeur
Avoit donné la primeur.

De cet affront &c.

SCENE VIII.

LUCAS, COLIN.

COLIN *à part.*

AIR.

OU porter ma peine?

LUCAS *à part.*

Où cacher mon chagrin?

COLIN *à part.*

Toinette!

LUCAS *à part.*

Claudeine!

COLIN.

Lucas!

LUCAS.

C'eſt vous, Colin!

COLIN. Je viens pour vous dire...

LUCAS. Je viens vous inſtruire...

COLIN. Un événement....

LUCAS. D'un rude accident,

COLIN. Ma femme...

LUCAS. Ma femme...

COLIN. Eh! non, c'eſt moi.

LUCAS. Eh! non, c'eſt moi.

COLIN. On m'a fait...

LUCAS. Qui?

COLIN. On m'a fait...

LUCAS. Quoi?

Enſemble. Je ſuis ſur mon ame....

LUCAS. J'ai mon paquet.

COLIN. Moi, j'ai mon fait.

Ma femme, &c.

LUCAS.

Morgué, plantons là
Ces deux friponnes-là.

COLIN.

Comment donc, beau-pere?

LUCAS.

Je ſomm' vot' confrere.

COLIN.

J'ignorois cela.

LUCAS.

Oui, morgué, la nôtre
Eſt comme la vôtre.
Morgué, plantons là
Ces deux friponnes-là.

COLIN.

J'y conſens, beau-pere.

LUCAS.

Marchons tant que terre
Porter nous pourra.

Enſemble.

Morgué, plantons là
Ces deux friponnes-là.

SCENE IX.

LE BAILLI, LUCAS, COLIN.

LE BAILLI.

EH bien, eh bien, bonnes gens! comme vous vous chamaillez enſemble! Comment? dans le moment que vous entrez dans la famille l'un de l'autre . . .

COLIN.

Dans la famille vous-même, Monſieur

le Bailli . . . . Jarni, j'en enrage.

LE BAILLI.

Ah! ah! vos querelles ſont des querelles de contract. Mais, que diantre! la noce ne s'eſt pas faite ſans que tout ſoit rapatrié.

LUCAS & COLIN.

Vous ne nous entendez pas, Monſieur le Bailli; je ne lui en veux pas, à lui.

LE BAILLI.

Eh bien, calmez-vous donc; vous faites un ſabat qui met tout le village en alarmes.

LUCAS & COLIN.

Monſieur l'Bailli, jugez-nous.

LE BAILLI.

Voyons.

LUCAS.

Cette coquine de Claudeine pour qui vous avez eu des bontés de pere, & que vous m'avez fait épouſer . . . . eh bien, Monſieur le Bailli, eh bien . . . .

COLIN *l'interrompant.*

Et moi, & moi, Monſieur le Bailli, je ne prendrai pas en patience le beau ſecret

dont Toinette m'a fait dépoſitaire. Comment, mordienne, je ſerois aſſez ſot pour me charger d'elle, tandis que ſon cœur court peut-être à préſent en Allemagne ou en Flandre après quelque galant Officier? Non, j'ai l'ame débonnaire, je n'aime point les gens de guetre, & encore moins les femmes qui les aiment.

LE BAILLI.

Colin n'eſt pas plus raiſonnable que Lucas; en extravagance, les deux ſont la paire.

LUCAS & COLIN.

Quoi, vous voudriez....

LE BAILLI.

Je veux, je veux que vous ne trouviez pas de crimes où il n'y en a pas: le moindre éclat peut vous donner le plus ſot ridicule.

LUCAS & COLIN.

Le plus ſot ridicule ſeroit de les garder.

LE BAILLI.

Le plus ſot ridicule ſeroit d'en parler.

AIR. N°.

De vos chagrins je ſçai la cauſe ;
Vos femmes m'ont tout dit.
Ce n'eſt pas une choſe
Qui doive vous troubler l'eſprit.

LUCAS & COLIN.

Comment donc une offenſe
De cette eſpéce-là ? . . .

LE BAILLI.

Gardez-en le ſilence.

LUCAS & COLIN.

Non, non, on la ſçaura.

LE BAILLI.

De vous on ſe rira.

LUCAS.

La femme eſt, quand j'y penſe ;
Un méchant bétail.

LE BAILLI.

Mon voiſin, mon compere ;
Conſolez-vous de cette affaire,
Elle n'eſt pas de votre bail.

LUCAS.

Ma fine, il a raiſon. Ce que c'eſt que d'être Bailli ! Il l'entend d'un mot. Nous

avions tort, Colin, nous avions tort; je le crois.

LE BAILLI.

AIR. N°. 4.

A la ville, c'eſt vétille
Que cet accident-là.
Fillette gentille
Eſt ſujette à cela.
Que de Monſieurs d'importance,
De Robe ou de Finance,
Ont eu même lot,
Et n'en ſonnent mot.

SCENE DERNIERE.

LE BAILLI, CLAUDEINE, TOINETTE, LUCAS, COLIN.

LE BAILLI.

CLaudeine, Toinette, venez, venez; il faut vous expliquer devant vos maris. Qui n'entend qu'une partie n'entend rien.

CLAUDEINE & TOINETTE.

Nous avons trop peur.

LE BAILLI.

Approchez; ne craignez rien. Toinette, qu'entendiez-vous quand vous diſiez à Colin qu'il fallut ſe rendre ?

TOINETTE.

Mais . . . Monſieur le Bailli . . . ;

LE BAILLI.

Quoi, ſe rendre à diſcrétion ?

TOINETTE.

Oh bon ! vous badinez, Monſieur le Bailli ; à diſcrétion ! Quoique je ſois, un petit, niaiſe, je ſçai bien que les Officiers n'en ont gueres.

LE BAILLI.

Allons, allons, vous ne m'entendez pas . . . . Voyons, que je vous parle plus clairement : y auroit-il eu quelque pourparler clandeſtin ?

TOINETTE.

Clandeſtin ! qu'eſt-ce que cela ?

LE BAILLI.

Maugrebleu de l'innocente ! Comment me

me faire comprendre ? Là .... quelque rendez-vous nocturne ?

TOINETTE.

Nocturne, nocturne, je n'entends pas.

LE BAILLI.

Eh oui, ventrebleu, quelque rendez-vous de nuit.

TOINETTE.

De nuit ! Monſieur le Bailli ; oh je ſuis trop peureuſe.

COLIN

Ah ! Monſieur le Bailli, je vois bien à ſon innocence que je ne ſuis qu'une bête dans mes ſoupçons.

LUCAS.

Oui, Colin, nous ne ſommes qu'une bête.

LE BAILLI.

Allez, allez, cela, de bon compte, en fait bien deux. Accuſer injuſtement deux femmes qui ont toujours été l'exemple du village.

CLAUDEINE.

Vous le ſçavez, Monſieur le Bailli, vous le ſçavez.

LE BAILLI.

Allons, n'en parlons plus, voilà tout arrangé : la paix eſt faite.

CLAUDEINE & TOINETTE.

Monſieur le Bailli, bien obligé.

QUATUOR.

LUCAS & COLIN.	CLAUDEINE & TOINETTE.
Oui, v'la ton pardon :	Chaſſez le ſoupçon
Claudeine / Toinette } ſois ſage,	Si vous êtes ſage ;
Plus de carillon	Plus de carillon
Dans notre ménage.	Dans notre ménage.

AIR DU BALLET.

DUO. N°. 5.

L'Amour veut du myſtere,
Juſqu'en ſes moindres plaiſirs :
L'Amant qui ſçait ſe taire
Attendrit par ſes ſoupirs,

De ſon ame
La flamme

Brille mieux
Dans ſes yeux.
Dans ſes diſcours
Nous craignons toujours
Quelques ruſes, quelques détours.

L'Amour &c.

VAUDEVILLE. N°. 6.

Margot dit à ſa mere,
Voyez Lubin, qu'il eſt charmant!
Jeune, badin, taillé pour plaire;
Tenez, je l'aime infiniment.
Taiſez-vous, Peronnelle,
Dit la mere, & ſonge pour elle
A tendre à Lubin ſes filets.
Voilà les Aveux indiſcrets.

Plein de ſon ſçavoir-faire,
Un Procureur à tout propos
Se vantoit qu'en la moindre affaire
Il ſçavoit toujours gagner gros.
A cet avis utile,
Tout Plaideur fuit cet homme habile,
Par la crainte qu'il a des frais.
Voilà les Aveux indiſcrets.